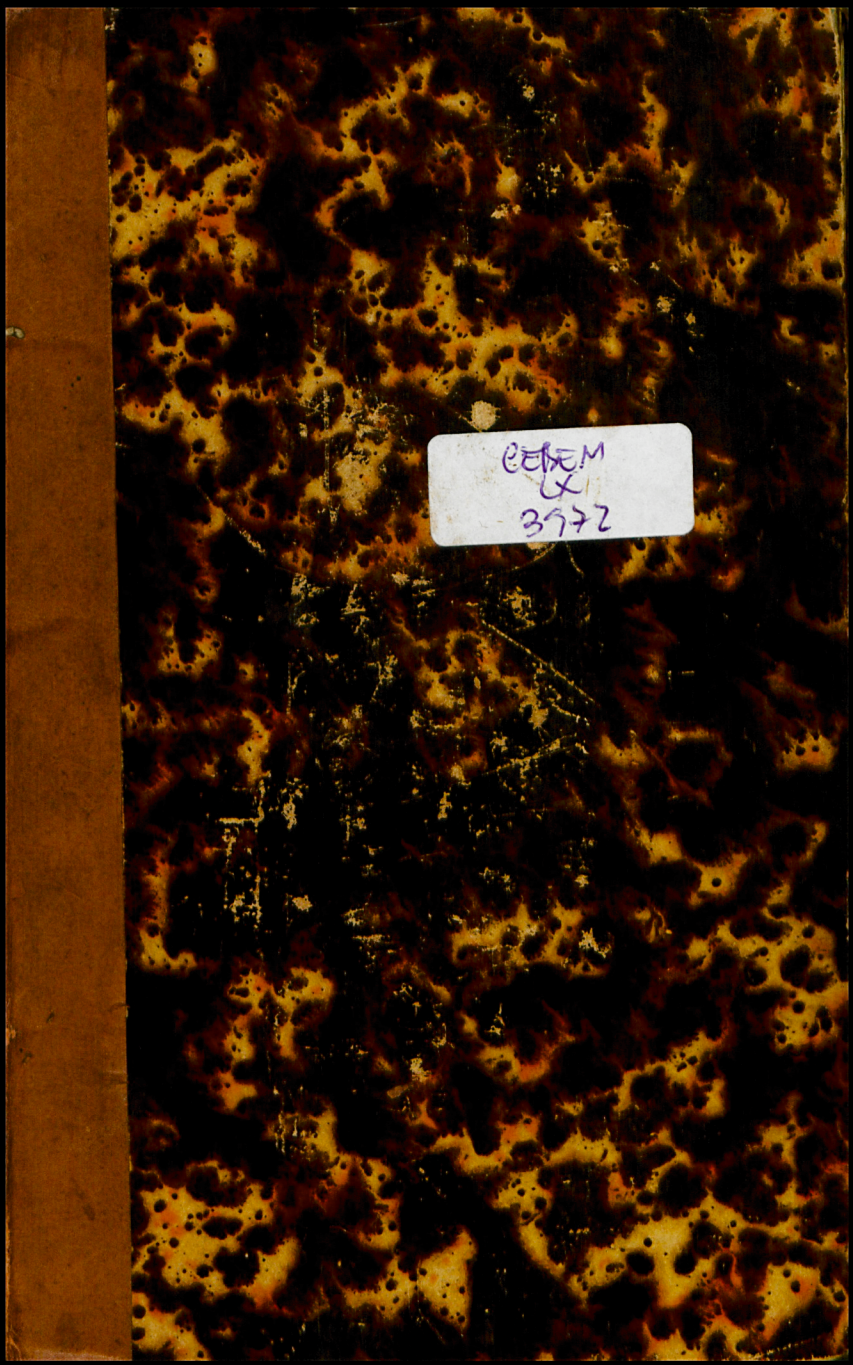
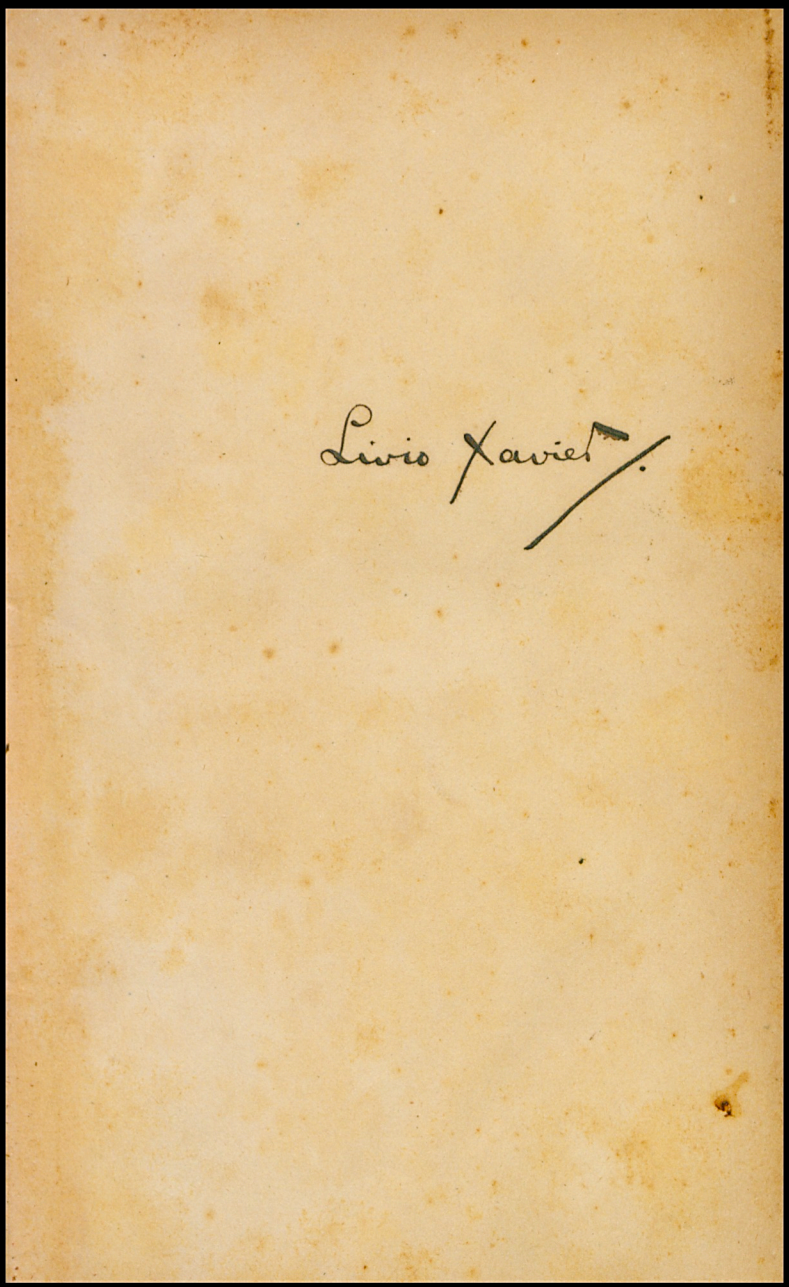

CEDEM
X
3972






Lívio Xavier

THÉATRE
DE SOPHOCLE

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

THÉATRE
DE
SOPHOCLE

AJAX — ÉLECTRE

ŒDIPE ROI — ŒDIPE A COLONE — ANTIGONE

LES TRACHINIENNES — PHILOCTÈTE

TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR

LOUIS HUMBERT

Professeur au Lycée Condorcet

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

NOTICE SUR SOPHOCLE

ET SUR CETTE ÉDITION.

Sophocle naquit entre les années 497 et 494 avant Jésus-Christ au bourg de Colone, situé à dix stades environ d'Athènes. Plus jeune qu'Eschyle dont nous avons ailleurs raconté la vie [1], il était plus âgé qu'Euripide de quinze ou dix-huit ans. La tradition a attaché le nom de ces trois grands poètes au souvenir de la journée de Salamine (480 av. J.-C.). Elle rapporte qu'Eschyle y combattit avec valeur dans les rangs des défenseurs d'Athènes; qu'Euripide naquit pendant la bataille, et que Sophocle fut choisi, à cause de sa beauté, pour être le coryphée des jeunes gens qui, la lyre en main, fêtèrent par le chant et la danse la victoire que venaient de remporter les flottes de la Grèce.

Sophocle était de grande famille. Son père, Sophilos ou Sophillos, qui dirigeait une fabrique d'armes, était riche et lui fit donner une brillante éducation. La musique, la poésie, la danse et la gymnastique furent ses premières études. Ce fut vers 468 qu'il commença à paraître dans les concours dramatiques, et, pour son coup d'essai, fit un coup de maître. Cimon rentrait à Athènes, après

[1] *Théâtre d'Eschyle*, traduction française de La Porte du Theil, avec une introduction par L. Humbert. Paris, *Garnier frères*.

avoir défait les Perses sur les bords de l'Eurymédon. Sophocle faisait ce jour-là représenter sa première pièce, et comme il y avait, nous dit Plutarque, de l'agitation et de l'esprit de cabale parmi les spectateurs, l'archonte Apséphion ne tira pas au sort les juges du concours; mais Cimon s'étant avancé sur le théâtre avec les autres stratèges pour offrir à Bacchus les libations d'usage, il les retint, leur fit prêter serment et les força à s'asseoir et à juger [1]. Sophocle fut couronné.

Depuis ce premier succès jusqu'à sa mort, Sophocle en remporta beaucoup d'autres; il fut vainqueur au moins vingt fois, et jamais, disent ses biographes, il ne descendit au-dessous du deuxième rang.

Le nombre des pièces qu'il a composées n'est pas exactement connu; il varie de cent treize à cent trente. M. Dindorf, qui a publié à Oxford une excellente édition de Sophocle, cite les titres de cent quinze pièces; il nous reste des fragments de la plupart. Sept seulement nous sont parvenues : nous les avons traduites dans l'ordre adopté par M. Tournier, le savant maître de conférences de l'École normale, auquel nous devons une édition qui fait autorité. Ce sont : *Ajax, Électre, Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone, les Trachiniennes* et *Philoctète*.

Nous savons peu de chose sur la vie publique de Sophocle. Une tradition rapporte qu'après le succès d'Antigone, il fut choisi par le peuple pour être l'un des stratèges chargés de l'expédition de Samos (440). Il paraît avoir exercé une seconde fois les mêmes fonctions en compagnie de Nicias. D'après une anecdote bien connue, il fut, dans sa vieillesse, accusé par son fils Jophon, qui

[1] Plutarque, *Vie de Cimon*, ch. VIII.

voulait le faire interdire, d'avoir perdu l'usage de la raison et d'être, par conséquent, incapable d'administrer ses biens. Sophocle récita, pour se défendre, quelques passages de l'*Œdipe à Colone*, qu'il composait alors, et il fut absous par le tribunal.

Il mourut l'an 405 avant Jésus-Christ, peu de temps après Euripide et un peu avant la prise d'Athènes par Lysandre. Si nous en croyons la légende, au moment de sa mort les Spartiates occupaient Décélie, bourg où était situé le tombeau de la famille du poète. Bacchus apparut en songe à Lysandre et lui ordonna de laisser inhumer *la nouvelle Sirène ;* aussitôt le général des Lacédémoniens envoya un héraut porter aux Athéniens la permission de rendre les honneurs mortuaires au grand poète qu'ils venaient de perdre.

Nous ne pouvons pas dans cette courte notice examiner en détail chacune des tragédies de Sophocle. Nous renvoyons le lecteur aux belles *Études sur les Tragiques grecs*, de M. Patin, que nous avons eues sans cesse sous les yeux et auxquelles nous sommes fort redevables : c'est un de ces livres que l'on ne saurait trop pratiquer. Nous rappellerons seulement ici, parce qu'il est très expressif dans sa brièveté, le jugement porté par M. Tournier[1], qui, à la fin de son introduction, renvoie, lui aussi, au livre de M. Patin : « Eschyle avait mis la tragédie grecque en possession de tous ses éléments essentiels. Elle doit à Sophocle sa forme définitive. C'est peu qu'il en ait fixé les proportions, accru les moyens, multiplié les ressorts ;

[1] *Les Tragédies de Sophocle*, par Tournier ; Paris, *Hachette*.

en renouvela l'esprit. On peut dire qu'il opéra dans la poésie tragique un changement semblable à celui dont la philosophie allait être bientôt redevable à Socrate : il la fit descendre du ciel sur la terre. Au lieu de se complaire, comme Eschyle, à égarer l'imagination et la pensée dans les ténèbres du monde invisible, il s'attacha de préférence à intéresser les plus nobles instincts de notre âme, l'admiration et la pitié, par la simple peinture de l'héroïsme et du malheur. C'est par là qu'il fut original après le grand Eschyle; c'est par là qu'il le surpassa..... Eschyle est sublime, mais le premier de tous les tragiques grecs, et de tous les tragiques peut-être, c'est Sophocle. »

Il nous reste quelques mots à dire sur cette nouvelle traduction. Le texte, que nous avons généralement suivi, est celui de l'édition de M. Tournier, dont les notes nous ont été très utiles. Nous avons consulté aussi les traductions de nos devanciers, surtout celle de Rochefort, traducteur aujourd'hui trop dédaigné, et dont, a dit M. Patin dans ses *Études sur les Tragiques grecs,* il n'est pas toujours facile, ni sûr, d'éviter la trace. Nous devons citer également la traduction de notre cher collègue, M Talbot, que nous avons déjà rencontré plusieurs fois dans le cours de nos publications et auquel nous sommes heureux d'exprimer à nouveau toute notre gratitude.

L. H.

Paris, 1883.

AJAX

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

MINERVE.
ULYSSE.
AJAX.
LE CHŒUR, composé de marins de Salamine.
TECMESSE.
UN MESSAGER.
TEUCER.
MÉNÉLAS.
AGAMEMNON.
EURYSACE.
LE GOUVERNEUR d'Eurysace. } personnages muets.
UN HÉRAUT.

AJAX

MINERVE.

Toujours, fils de Laërte, je te vois épier l'occasion de surprendre l'ennemi, et maintenant te voilà sur le bord de la mer, à l'extrémité du camp, près des tentes d'Ajax, le suivant depuis longtemps à la piste et mesurant de l'œil les traces récentes de ses pas, pour découvrir s'il est dans sa demeure ou s'il en est dehors; tu as su, aussi bien qu'un fin limier de Laconie [1], éventer ta proie. Oui, Ajax est là, le front baigné de sueur et les mains ensanglantées. Il n'est plus besoin que ton regard cherche à pénétrer à travers cette porte; dis-moi plutôt d'où vient cet empressement de ta part, et je pourrai t'apprendre ce que je sais.

ULYSSE.

O voix de Minerve, de la déesse que je chéris le plus; bien que tu te dérobes à mes regards, j'entends cependant, je reconnais ta voix, qui retentit dans mon cœur, comme les sons éclatants de la trompette tyrrhénienne. Tu as bien compris que je cherchais à épier un ennemi.

[1] Les chiens de Laconie étaient célèbres dans l'antiquité.

Ajax, l'homme au bouclier. C'est lui, oui c'est lui que je poursuis depuis longtemps. Cette nuit, en effet, il s'est livré contre nous à un acte inouï, s'il est vrai qu'il en soit l'auteur, car jusqu'ici nous ne savons rien de certain; nous n'avons que des soupçons, que je me suis volontairement chargé d'éclaircir. Tous les troupeaux que nous avions enlevés à l'ennemi, nous venons de les trouver égorgés avec leurs gardiens. Chacun accuse Ajax de ce massacre. Un de nos éclaireurs m'a dit et m'a assuré l'avoir vu bondir, seul, à travers la plaine, avec une épée fraîchement ensanglantée. Aussitôt je me suis précipité sur ses traces; certains indices me semblent certains, d'autres m'embarrassent, et je ne sais auprès de qui m'informer. Tu es donc venue fort à propos; car, en toutes choses, dans le passé comme dans l'avenir, c'est ta main qui me conduit.

MINERVE.

Je savais tout, Ulysse, et depuis longtemps je m'étais mise en route pour favoriser tes recherches.

ULYSSE.

Eh bien! maîtresse chérie, ai-je réussi?

MINERVE.

Oui, puisque Ajax est l'auteur de ces massacres.

ULYSSE.

Quelle fureur inconcevable l'y a poussé?

MINERVE.

Le dépit d'être privé des armes d'Achille.

ULYSSE.

Et pourquoi se jeter ainsi sur des troupeaux?

MINERVE.

Il croyait tremper ses mains dans votre sang.

ULYSSE.

Est-ce donc aux Grecs qu'il en voulait ?

MINERVE.

Oui, et il aurait consommé sa vengeance si je l'avais laissé faire.

ULYSSE.

Qui lui inspirait tant d'audace et de témérité ?

MINERVE.

Seul, pendant la nuit, furtivement, il a marché contre vous.

ULYSSE.

Est-il venu près de nous ? Allait-il atteindre son but ?

MINERVE.

Déjà il était arrivé aux portes des deux Atrides.

ULYSSE.

Et comment a-t-il retenu sa main avide de carnage ?

MINERVE.

C'est moi qui, offrant à ses yeux de vains fantômes, l'ai privé de cette affreuse jouissance, et ai tourné sa rage sur ces troupeaux, qui n'ont pas encore été partagés et que leurs gardiens gardaient pêle-mêle. Alors il s'est élancé sur eux et, frappant à coups redoublés, a fait un grand carnage de bêtes à cornes ; il croyait tenir et égorger de sa main les deux Atrides, d'autres fois poursuivre tantôt l'un, tantôt l'autre des chefs de l'armée. Pour moi, à mesure qu'il s'avançait, courant çà et là sous l'influence du délire, je l'excitais encore et le poussais à sa perte. Enfin,

las de verser le sang, il a chargé de liens les bœufs et les autres animaux qui vivaient encore, et les a emmenés dans sa tente, croyant tenir des guerriers et non des bêtes à corne. Et maintenant il les garde renfermés et les maltraite. Je te rendrai témoin de cette frénésie, afin que, l'ayant vue, tu en instruises les Grecs. Reste ici sans crainte, et ne redoute rien de cet homme; je détournerai ses regards de manière qu'il ne puisse t'apercevoir. — O toi, qui as chargé tes captifs de chaînes, viens, Ajax; c'est toi que j'appelle, sors de ta tente.

ULYSSE.

Que fais-tu, Minerve? Ne l'appelle point au dehors.

MINERVE.

Tais-toi et n'aie aucune crainte.

ULYSSE.

Non, je t'en conjure, qu'il reste dans sa tente.

MINERVE.

Que crains-tu? A-t-il jamais été autre chose qu'un homme?

ULYSSE.

Il fut toujours mon ennemi, et l'est encore.

MINERVE.

Est-il rien de plus doux que de rire de ses ennemis?

ULYSSE.

Il me suffit qu'il demeure dans sa tente.

MINERVE.

Crains-tu de voir un homme en proie à la folie?

ULYSSE.

S'il avait son bon sens, je ne l'éviterais pas.

MINERVE.

Tu n'as pas à redouter maintenant qu'il s'aperçoive de ta présence.

ULYSSE.

Comment ? Si ses yeux sont toujours ouverts ?

MINERVE.

Je les couvrirai d'un nuage qui obscurcira sa vue.

ULYSSE.

Il est vrai, tout est possible à la divinité.

MINERVE.

Garde donc le silence et reste où tu es.

ULYSSE.

Je puis rester, mais j'aimerais mieux être loin d'ici.

MINERVE.

Holà ! Ajax ! c'est la seconde fois que je t'appelle. Pourquoi faire si peu de cas de celle qui combat avec toi ?

AJAX.

Salut, ô Minerve ; salut, fille de Jupiter ! Tu arrives à propos. Je veux t'offrir de riches dépouilles en l'honneur de cette capture.

MINERVE.

C'est fort bien dit. Mais réponds-moi. As-tu bien trempé ton épée dans le sang des Argiens ?

AJAX.

J'ai tout lieu de me féliciter, et je ne m'en cache pas.

MINERVE.

As-tu aussi porté tes mains sur les Atrides ?

AJAX.

Si bien qu'ils n'outrageront plus Ajax.

MINERVE.

Ils sont morts, si je l'ai bien compris.

AJAX.

Morts ! et maintenant qu'ils m'enlèvent mes armes !

MINERVE.

Fort bien. Et le fils de Laërte ? quel a été son sort ? T'a-t-il échappé ?

AJAX.

Ce renard rusé, tu me demandes ce qu'il est devenu ?

MINERVE.

Oui, Ulysse, ton rival.

AJAX.

Quelle heureuse capture ! ô maîtresse. Il est enchaîné dans ma tente, car je ne veux pas encore qu'il meure.

MINERVE.

Que veux-tu faire auparavant ? qu'espères-tu gagner d'ici là ?

AJAX.

Je veux qu'attaché à un pilier de cette tente.....

MINERVE.

Quel mal veux-tu faire à cet infortuné ?

AJAX.

Il expire, le dos ensanglanté par le fouet.

MINERVE.

Épargne à ce malheureux un traitement si cruel.

AJAX.

Je suis prêt, ô Minerve, à t'accorder tout le reste; mais lui, il subira ce châtiment, je le lui réserve.

MINERVE.

Eh bien! puisque tel est ton plaisir, exerce ta vengeance, fais ce que tu as résolu.

AJAX.

Je vais me mettre à l'œuvre. Je ne te demande qu'une grâce, c'est de continuer à être pour moi une fidèle alliée.

MINERVE.

Tu vois, Ulysse, combien est grande la puissance des dieux. As-tu jamais trouvé un homme plus prompt dans les conseils, plus habile dans l'action?

ULYSSE.

Je n'en connais point d'autre. Mais, bien qu'il soit mon ennemi, j'ai pitié malgré tout de son infortune, quand je le vois victime d'une telle fatalité, parce que je réfléchis à mon destin autant qu'au sien. Je vois que nous tous qui vivons, nous ne sommes que des fantômes ou une ombre légère.

MINERVE.

Que ce spectacle t'apprenne donc à ne jamais prononcer contre les dieux de paroles superbes, et à ne pas t'enfler d'orgueil, si tu l'emportes sur les autres par la force du corps ou par les richesses. Un seul jour fait pencher ou relève les destinées humaines : les dieux aiment les sages et détestent les méchants. *(Ils sortent.)*

LE CHŒUR.

Fils de Télamon, toi qui habites le sol de Salamine que la mer entoure de ses flots, je me réjouis de ta prospérité;

mais quand la colère de Jupiter ou les discours injurieux des Grecs te poursuivent, je suis glacé d'effroi et je frissonne comme la timide colombe. C'est ainsi que, la nuit passée, de sinistres nouvelles, honteuses pour toi, sont arrivées jusqu'à mes oreilles; on a dit que, t'élançant dans la prairie, chère aux coursiers, tu avais tué les troupeaux des Grecs, et détruit, avec un fer étincelant, ce qui restait du bétail pris à l'ennemi. Telles sont les sourdes calomnies qu'Ulysse, qui les a inventées, murmure aux oreilles de tous; il réussit à les faire croire. Car aujourd'hui qu'il parle de toi, il tient des discours dignes de créance. Chacun, insultant à tes malheurs, éprouve plus de joie à entendre ces propos que n'en éprouve celui qui les lui a répétés. C'est que les traits lancés contre les grands tombent rarement à faux; on dirait la même chose de moi, que personne ne voudrait y croire : car c'est vers ceux qui dominent que rampe l'envie. Cependant les petits sans les grands sont pour la cité un faible rempart: le faible réussit avec l'aide du fort, et le grand a besoin d'être soutenu par les petits. Mais les insensés ne veulent pas écouter ces sages maximes. Ce sont eux qui se soulèvent contre toi, et nous, ô prince, nous ne pouvons, sans toi, repousser leurs attaques. Lorsqu'ils ont fui loin de tes regards, ils crient comme une volée d'oiseaux : mais si tu paraissais soudain, on les verrait, tremblant à la vue du redoutable vautour, rester muets d'épouvante.

Est-ce la fille de Jupiter, Artémis Tauropole (ô fatale rumeur! ô source de notre honte!) qui t'a précipité sur ces troupeaux de bœufs, qui appartenaient à tous, parce que tu as oublié de la remercier de quelque victoire, que tu l'a frustrée de riches dépouilles, ou que tu as négligé de lui offrir les prémices de ta chasse. Est-ce Mars, le

dieu à la cuirasse d'airain, qui, irrité que tu aies méconnu ses secours, a vengé son affront par les horreurs de cette nuit?

Non, jamais, fils de Télamon, jamais de ton propre mouvement tu n'aurais poussé la démence jusqu'à attaquer ainsi des troupeaux; ce mal t'a sans doute été infligé par les dieux. Puissent Jupiter et Apollon réprimer les propos insultants des Grecs! Mais si c'est une calomnie inventée par les Atrides, ou par l'infâme descendant de Sisyphe, non, prince, ne reste plus enfermé dans ta tente, exposé à ces rumeurs outrageantes.

Lève-toi, sors de cette retraite où, trop longtemps arrêté dans une inaction fatale, tu aggraves le malheur que t'ont envoyé les dieux. Et cependant l'insolence de tes ennemis se déchaîne impunément, comme l'incendie dans les bois agités par les vents; tous, avec un rire insultant, t'accablent de leurs sarcasmes, et moi je suis en proie à la douleur.

TECMESSE.

Défenseurs des vaisseaux d'Ajax, descendants des Érechthides autochtones, nous avons lieu de gémir, nous tous qui, loin de la patrie, prenons intérêt à la famille de Télamon; aujourd'hui le grand, le redoutable Ajax aux puissantes épaules est étendu dans sa tente, abattu par un violent délire.

LE CHŒUR.

Quel malheur cette nuit a donc fait succéder au jour? Réponds, fille du Phrygien Téleutas; l'impétueux Ajax te chérit, toi, sa captive, à l'égal d'une épouse; tu sais tout et tu peux nous instruire.

TECMESSE.

Comment raconter cet horrible événement? Tu vas

apprendre un malheur aussi terrible que la mort. Cette nuit même le fameux Ajax s'est déshonoré par un délire affreux. Tu pourras voir dans sa tente les victimes sanglantes que son bras a déchirées et auxquelles il a donné la mort.

LE CHOEUR.

Que nous apprends-tu de ce bouillant guerrier? Triste et trop véritable nouvelle, propagée par les chefs de l'armée, exagérée par la foule! Hélas! je crains l'avenir. Il mourra, sans aucun doute, s'il est convaincu d'avoir, armé d'un sombre glaive, immolé les troupeaux avec leurs gardiens.

TECMESSE.

Hélas! c'est de là qu'il est revenu ramenant un troupeau enchaîné : de ces animaux, les uns il les a égorgés à terre, il a déchiré les autres et leur a percé le flanc. Puis, saisissant deux béliers aux pieds blancs, à l'un il a arraché la tête et la langue; l'autre, il l'a lié debout à un pilier, et, armé d'une longue courroie, il l'a frappé à grands coups, en l'accablant d'imprécations qu'une divinité sans doute, et non pas un homme, avait pu lui dicter.

LE CHOEUR.

C'est maintenant qu'il faut, la tête enveloppée d'un voile, précipiter en secret notre fuite, ou assis sur les bancs de nos vaisseaux faire force de rames; car les deux Atrides lancent contre nous des menaces terribles. Je crains d'expirer bientôt sous une grêle de pierres, avec celui qu'un destin invincible poursuit.

TECMESSE.

Il cesse de le poursuivre. Sa fureur s'est calmée, comme celle du violent Notus, quand les éclairs ont cessé de

l'accompagner. Maintenant, revenu à la raison, il éprouve une nouvelle douleur; contempler ses propres maux, quand on en est le seul auteur, inspire un grand chagrin.

LE CHŒUR.

Si ses transports ont cessé, je l'estime fort heureux; on fait moins d'attention au malheur une fois qu'il est passé.

TECMESSE.

Lequel préférerais-tu, si l'on t'en laissait le choix, ou de goûter un plaisir qui fût un sujet d'affliction pour tes amis, ou de souffrir avec eux en partageant leurs peines?

LE CHŒUR.

Souffrir des deux côtés est un surcroît de peines.

TECMESSE.

Ainsi, maintenant que nous sommes guéris, c'est maintenant que nous sommes malheureux.

LE CHŒUR.

Que veux-tu dire? Je ne comprends pas tes paroles.

TECMESSE.

Ajax, tant qu'a duré sa démence, se plaisait dans son mal, et nous, qui avions notre raison, nous étions affligés. A présent que ses transports sont calmés et que son mal le laisse respirer, il est tout entier plongé dans un sombre chagrin, et le nôtre n'est pas moins vif qu'auparavant. N'est-ce pas, au lieu d'une peine, en éprouver deux?

LE CHŒUR.

J'en conviens, et j'ai peur que ce malheur ne soit venu des dieux. Comment en effet pourrait-il en être autrement, puisque Ajax n'est pas plus heureux, guéri de son mal, que lorsqu'il en sentait la violence?

TECMESSE.

Le fait n'est que trop certain et tu peux m'en croire.

LE CHŒUR.

Comment son délire a-t-il commencé? Apprends-nous ses malheurs, à nous qui les partageons.

TECMESSE.

Tu sauras tout, puisque tu y prends tant de part. Au milieu de la nuit, alors que les lampes allumées le soir avaient cessé de briller, Ajax saisit son épée à deux tranchants et se préparait à se glisser hors de sa tente sans motif apparent. Je l'arrête et lui dis : « Que fais-tu donc, Ajax? Pourquoi t'élancer ainsi au dehors; personne ne t'a appelé; aucun messager n'est venu; la trompette n'a pas retenti : toute l'armée est plongée dans le sommeil. » Il me répond par ces mots que l'on nous répète sans cesse : « Femme, le silence est l'ornement des femmes. » Je compris et me tus. Alors il s'élança tout seul, et je ne puis dire ce qu'il a fait là-bas. Mais il est rentré, amenant avec lui des taureaux, des chiens de berger, des bêtes à corne qu'il avait prises et enchaînées ensemble. Aux unes, il tranche la tête; les autres, il les renverse, les égorge et les coupe en morceaux; d'autres, il les attache et les frappe à coups de fouet, comme s'ils eussent été des hommes et non des troupeaux. Enfin, il sort avec impétuosité et, s'adressant je ne sais à quel fantôme, il parle des Atrides, d'Ulysse, et se glorifie avec de grands éclats de rire de la vengeance qu'il a tirée d'eux. Il rentre de nouveau dans sa tente, et peu à peu la raison lui revient. Dès qu'il voit l'affreux carnage dont sa demeure est remplie, il se frappe la tête, pousse des cris, s'assied au milieu

des cadavres des animaux qu'il a égorgés et s'arrache les cheveux d'une main furieuse. Il demeure longtemps dans un morne silence, puis, m'adressant les plus terribles menaces, il me demande de lui raconter tout ce qui s'est passé et de lui dire dans quelle situation il s'est trouvé. Dans mon effroi, ô mes amis, je lui ai dit tout ce qu'il avait fait, autant du moins que je le savais. Aussitôt il s'est mis à pousser des gémissements douloureux, tels que je n'en avais jamais entendu sortir de sa bouche. Autrefois il disait que les plaintes ne partent que d'une âme faible et sans courage, et au lieu de cris aigus ne faisait entendre que des gémissements sourds et étouffés, semblables aux mugissements d'un taureau. Maintenant, en proie à l'infortune qui l'accable, il refuse de manger et de boire, et reste assis sans mouvement au milieu des troupeaux que son fer a immolés. On voit bien qu'il médite quelque sinistre projet : ses paroles, ses soupirs l'annoncent. O mes amis, je suis venue implorer votre aide; entrez et secourez-le, si vous le pouvez. Les hommes tels que lui se laissent vaincre par la voix de l'amitié.

LE CHOEUR.

Fille de Téleutas, ô Tecmesse ! tu viens de nous faire un horrible récit. Se peut-il que ce héros ait été rendu fou par ses malheurs ?

AJAX.

Ah ! hélas !

TECMESSE.

Bientôt, sans doute, son égarement va augmenter. N'avez-vous pas entendu ce cri qu'Ajax vient de pousser ?

AJAX.

Ah ! hélas !

LE CHOEUR.

Ou il est en délire, ou il gémit à la pensée de ses maux passés.

AJAX.

Mon fils ! mon fils !

TECMESSE.

Malheur à moi ! Eurysace, c'est toi qu'il appelle. Que veut-il ? Où es-tu ? Malheureuse que je suis !

AJAX.

Teucer ! où est Teucer ? Sera-t-il sans cesse occupé à faire du butin ? Et moi, je meurs.

LE CHOEUR.

Il paraît recouvrer la raison. Ouvrez sa tente. Peut-être sera-t-il honteux de son abattement, ne fût-ce qu'en me voyant ?

TECMESSE.

Sa tente est ouverte. Tu peux voir ce qu'il a fait et dans quel état il se trouve. (*La tente s'est ouverte ; on voit Ajax au milieu des troupeaux égorgés.*)

AJAX.

Hélas ! matelots chéris, seuls amis qui me restiez fidèles, voyez quels flots de sang ma fureur meurtrière fait rouler autour de moi.

LE CHOEUR (*à Tecmesse*).

Ah ! tu ne disais que trop vrai ; ces faits montrent bien son délire.

AJAX.

Hélas ! chers compagnons de ma navigation, qui faites tournoyer les rames de mes vaisseaux, c'est vous, vous seuls que je vois prêts à me secourir. Allons, tuez-moi.

LE CHOEUR.

Point de paroles sinistres. Garde-toi, réparant un mal par un autre, d'aggraver ton infortune.

AJAX.

Voyez-vous ce héros vaillant, hardi, intrépide dans les combats, signalant son courage contre des animaux inoffensifs? Hélas! quel sujet de risée et quelle honte pour moi!

TECMESSE.

Ajax, ô mon maître, ne parle pas ainsi, je t'en supplie.

AJAX.

Va-t'en! Sors d'ici. Hélas! Hélas!

LE CHOEUR.

Au nom des dieux, écoute-moi et reviens à la raison.

AJAX.

Malheureux! Mes mains ont laissé échapper ces perfides, et je me suis jeté sur des bœufs aux cornes recourbées et sur des chèvres bêlantes, dont j'ai versé le sang.

LE CHOEUR.

Pourquoi t'affliger ainsi de ce qui est passé? Il est impossible de rien changer à ce qui est.

AJAX.

O toi qui sais si bien changer de visage, toi, l'artisan de tous les maux, fils de Laërte, opprobre de l'armée, par quels rires ne fais-tu pas éclater ta joie?

LE CHOEUR.

Selon qu'il plaît à la divinité, l'homme rit et pleure.

AJAX.

Que je le voie seulement, même dans ce triste état où je suis. Hélas ! Hélas !

LE CHŒUR.

Ne parle point avec orgueil. Ne vois-tu pas quelle est ton infortune ?

AJAX.

O Jupiter, père de mes aïeux, que ne puis-je immoler cet odieux bavard, cet imposteur infâme, puis les deux Atrides, et mourir moi-même après eux.

TECMESSE.

Lorsque tu formes un pareil vœu, demande aussi la mort pour moi. Quel besoin aurais-je de vivre, quand tu ne seras plus ?

AJAX.

O ténèbres, ma lumière; Érèbe, si brillant pour moi, recevez un nouvel habitant, recevez-moi. Je ne suis plus digne désormais d'attendre aucun secours des dieux ni des hommes. La redoutable fille de Jupiter s'acharne à ma perte. Où fuir ? Où demeurer ? Si tout périt, mes amis, pour moi et pour les miens, si je me suis appliqué à une chasse insensée, l'armée entière, conduite par ses deux chefs, ne manquera pas de me percer de ses traits.

TECMESSE.

Malheureuse que je suis ! Se peut-il qu'un homme raisonnable tienne un pareil langage, dont naguère il aurait rougi.

AJAX.

Vagues de la mer, antres battus des flots, prairies qui couvrez la plage, longtemps, trop longtemps vous m'avez

retenu devant Troie; mais vous ne me verrez plus vivant; il est facile de me comprendre. Bords du Scamandre, favorables aux Grecs, vous ne verrez plus ce héros, je le dis avec orgueil, le plus grand de tous ceux que la Grèce a envoyés à l'armée. Me voilà maintenant abattu, déshonoré.

LE CHŒUR.

Je ne sais si je dois réprimer ou approuver tes plaintes, alors que tant de maux t'accablent.

AJAX.

Hélas! qui jamais eût pensé que mon nom[1] convînt si bien à mes malheurs? Car, à présent, je puis le répéter deux et trois fois, tant sont grands les maux qui ont fondu sur moi! Jadis, de cette terre de l'Ida, mon père revint dans sa patrie, après avoir remporté le prix de la valeur et s'être couvert d'une gloire sans tache[2]. Et moi, son fils, venu comme lui aux rivages troyens, avec non moins de valeur, je me signale par autant d'exploits et meurs déshonoré aux yeux des Grecs. Et cependant, j'en ai l'assurance, si Achille, de son vivant, eût voulu disposer de ses armes et en faire le prix de la valeur, nul autre que moi ne les aurait possédées. Maintenant les Atrides, au mépris de mon courage, les ont procurées par des intrigues au plus pervers des mortels. Ah! si mes yeux, si mes sens abusés n'avaient pas trahi mes desseins,

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Les lettres grecques qui forment le nom d'Ajax forment en même temps une exclamation douloureuse. Ce jeu de mots se retrouve dans Ovide :

Ipse suos foliis gemitus inscribit, et Aï Aï
Flos habet inscriptum. (*Métam.*, X, 215.)

[2] Pour prix de sa valeur, Télamon avait reçu d'Hercule Hésione, fille de Laomédon.

jamais ils ne rendraient plus contre un autre un pareil jugement. Mais la fille terrible de Jupiter, la déesse indomptable, a égaré mon bras au moment où j'allais les frapper, et, me livrant en proie à un funeste délire, m'a fait souiller mes mains du sang de ces troupeaux. Ils rient sans doute de m'avoir échappé ainsi, malgré moi; mais quand un dieu nous veut du mal, le lâche n'a rien à craindre du plus brave. Que dois-je faire à présent, moi qui suis visiblement haï des dieux, détesté de l'armée des Grecs, en horreur à la ville de Troie et à la contrée tout entière? Irais-je, quittant cette station navale et abandonnant les Atrides, traverser la mer Égée pour retourner dans ma patrie? Quel front montrerai-je à mon père Télamon? De quel œil me verra-t-il paraître devant lui sans honneur, privé de ces glorieuses récompenses qui jadis ont couronné sa valeur? Non, je n'en puis supporter l'idée. Mais alors irai-je attaquer les Troyens dans leurs retranchements et, combattant seul contre eux, mourir en me signalant par quelque grande action? Ah! ce serait combler de joie les Atrides : je n'en ferai rien. Cherchons un autre moyen de montrer à mon vieux père que je suis un fils digne de lui. Il est honteux pour un homme de désirer la longévité, lui que la mort délivre par l'anéantissement des maux de la vie. En effet, une fois qu'il est mort, quelle faible somme de plaisirs ont ajoutée à sa vie quelques jours de plus, et de quelle courte durée ont-ils reculé l'instant de sa mort! Je n'estimerai jamais celui qui se nourrit de vaines espérances. Vivre ou mourir avec gloire, tel est le devoir d'un homme de cœur. J'ai tout dit.

LE CHŒUR.

Personne, Ajax, ne dira jamais que ton langage n'est

pas sincère et ne part pas du fond de ton cœur. Calme-toi cependant, et, bannissant ces tristes pensées, souffre que tes amis triomphent de ta résolution.

TECMESSE.

O Ajax, ô mon maître, il n'est rien sur la terre de plus cruel que la captivité. J'étais née d'un père libre, l'un des plus distingués parmi les Phrygiens par son opulence, et maintenant je suis esclave, car les dieux, ou plutôt ton bras, l'ont décidé. Depuis que je suis entrée avec toi dans ta couche, je n'ai de pensées que pour toi. Au nom de Jupiter, protecteur des foyers, par ce lit qui t'unit à moi, je t'en conjure, ne m'expose point aux injures de tes ennemis, ne me laisse pas tomber en d'autres mains. Le jour où tu mourras en m'abandonnant, songe que ce jour-là même je serai enlevée violemment par les Grecs et condamnée, ainsi que ton fils, à la vie des esclaves. Et l'un de ces maîtres m'insultera par ces paroles amères : « Voyez l'épouse d'Ajax, qui fut si puissant dans l'armée, voyez contre quelle servitude elle a échangé un sort digne d'envie. » Tel sera son langage; moi, je subirai la rigueur de mon sort; mais toi et ta race, vous serez déshonorés par de pareils discours. Songe aussi à ton père que tu abandonnes dans sa triste vieillesse; songe à ta mère, chargée d'années, qui ne cesse de supplier les dieux de te ramener vivant dans ta patrie. Aie pitié, prince, de ton fils, qui seul, privé de l'éducation de son jeune âge, pauvre orphelin, vivra sous une dure tutelle. Que de maux tu nous réserves à lui et à moi, si tu meurs ! Après toi, je n'ai plus d'appuis. Tes armes ont détruit ma patrie; ma mère et mon père ont été emmenés par le destin au séjour des morts. Si je te perdais, où retrouver ma patrie,

le patrimoine de ma famille? Mon salut n'est qu'en toi. Garde aussi quelques souvenirs de moi. L'homme ne doit point oublier ce qui a pu lui plaire. Un bienfait engendre toujours la reconnaissance; l'ingratitude est indigne d'un homme de cœur.

LE CHOEUR.

Je voudrais te voir, Ajax, aussi ému que moi : tu approuverais ses paroles.

AJAX.

Eh bien, je la louerai volontiers, si elle veut exécuter mes ordres.

TECMESSE.

Cher Ajax, je suis prête à t'obéir en tout.

AJAX.

Amène-moi mon fils, que je le voie.

TECMESSE.

Dans mon effroi, je l'avais éloigné.

AJAX.

Dans mes transports, veux-tu dire?

TECMESSE.

Je craignais que le malheureux ne périt, s'il venait à te rencontrer.

AJAX.

Un tel coup eût été digne de mon mauvais génie.

TECMESSE.

J'ai veillé à empêcher ce malheur.

AJAX.

J'approuve ta conduite et ta prudence.

TECMESSE.

Que puis-je faire désormais pour t'être utile?

AJAX.

Fais que je lui parle et que je le voie.

TECMESSE.

Il est près d'ici, sous la garde de nos serviteurs.

AJAX.

Pourquoi donc tarde-t-il à paraître ?

TECMESSE.

Mon fils, ton père t'appelle. Amène-le, esclave, toi dont la main conduit ses pas.

AJAX.

Vient-il, ou n'a-t-il pas entendu ta voix ?

TECMESSE.

Le voici ; un serviteur l'amène.

AJAX.

Approche, approche cet enfant. Ces traces de carnage ne l'effrayeront pas, s'il est vraiment mon fils. Il faut le former de bonne heure à la rudesse des mœurs de son père, afin qu'il lui ressemble. O mon fils, sois plus heureux que ton père ; pour tout le reste sois-lui semblable, et tu ne seras pas à plaindre. Que dis-je ? en ce moment je te porte envie, puisque tu es insensible à tous ces maux. Être insensible, voilà ce qui fait le charme de la vie, jusqu'à ce qu'on apprenne à jouir et à souffrir. Quand tu seras arrivé à ce moment fatal, ô mon fils, songe à montrer à nos ennemis de quel père tu es issu. Jusque-là, délices de ta mère, grandis à la douce haleine des zéphyrs. Certes, je ne crains pas qu'aucun des Grecs ose t'insulter par des paroles injurieuses, même lorsque tu seras séparé de moi. Je connais assez la vigilance de Teucer, que je

laisserai auprès de toi, pour veiller sur ta jeunesse, bien qu'il soit maintenant absent et occupé à poursuivre l'ennemi. Mais vous, guerriers, braves matelots, je vous demande à tous ce service; faites connaître à Teucer mes volontés : qu'il conduise cet enfant dans ma patrie, qu'il le montre à Télamon et à ma mère Éribée, pour être le soutien de leur vieillesse. Quant à mes armes, je ne veux point que des juges ni l'auteur de mes maux les proposent en prix aux Grecs. Toi, mon fils, reçois, pour le diriger par l'anse, faite de nombreuses lanières, ce bouclier impénétrable, recouvert de sept peaux de bœufs, auquel tu dois ton nom d'Eurysace. Le reste de mes armes sera enseveli avec moi. Hâte-toi de prendre cet enfant, ferme les portes et ne pousse pas ainsi des gémissements devant la tente. Les femmes se plaisent à pleurer. Ferme au plus vite. Un habile médecin n'essaye point de calmer par des chants magiques des maux que le fer seul peut guérir.

LE CHŒUR.

Je tremble en entendant ce ton déterminé : ces violents discours ne me plaisent pas.

TECMESSE.

Ajax, ô mon maître, quel est ton projet?

AJAX.

Ne m'interroge pas, ne cherche pas à le pénétrer; il est beau d'être réservé.

TECMESSE.

Hélas! quel désespoir! Je t'en supplie, au nom de ton fils, au nom des dieux, ne nous abandonne pas.

AJAX.

C'est trop m'importuner; ne sais-tu pas que je ne dois

aucune aide à ceux qui se recommandent de la protection des dieux ?

TECMESSE.

Point de blasphème !

AJAX.

Parle à qui t'écoute.

TECMESSE.

Seras-tu donc inflexible ?

AJAX.

C'est trop de discours.

TECMESSE.

C'est que je tremble, prince.

AJAX.

Qu'on l'enferme à l'instant.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laisse-toi fléchir.

AJAX.

Tu me parais en démence de vouloir à présent réformer mon caractère.

LE CHŒUR *seul.*

Illustre Salamine, tu résides au milieu des mers, toujours heureuse et glorieuse à jamais ; pour moi, infortuné, retenu depuis longtemps près de l'Ida, en hiver comme en été, j'y consume dans l'affliction des jours sans nombre, ayant pour toute espérance la triste prévision qu'un jour enfin j'arriverai dans la sombre et odieuse demeure de Pluton. Pour comble de douleurs, Ajax, frappé d'un mal sans remède, est là, sous mes yeux, en proie, hélas ! à un délire causé par les dieux. Celui que tu envoyas jadis vainqueur dans les combats

de Mars, privé maintenant de sa raison, fait le désespoir de ses amis. Les exploits par lesquels il a jadis signalé la valeur de son bras sont devenus choses indifférentes aux yeux des Atrides ingrats.

Ah! lorsque sa mère, qui vit au milieu d'un passé lointain et qui a été blanchie par l'âge, apprendra son funeste égarement, elle ne fera point entendre les accents plaintifs du rossignol, mais elle poussera des gémissements et des cris; elle se frappera la poitrine de coups redoublés et arrachera ses cheveux blancs. Plus heureux serait Ajax, couché chez Pluton, que tourmenté par un incurable délire; lui qui, issu d'une race illustre entre les héros de la Grèce, est sorti de ses mœurs habituelles et a changé de nature. O malheureux père! quelle affreuse nouvelle il te reste à apprendre sur ton fils! jamais, avant lui, la suite des temps n'avait amené aux Éacides un pareil malheur.

AJAX.

Le temps, dans son cours immense, produit à la lumière ce qui était caché, et cache dans son sein ce qui était découvert. Il n'est rien à quoi l'on ne doive s'attendre; le temps triomphe et des serments les plus terribles et des cœurs les plus opiniâtres. Moi-même, qui naguère résistais à toutes les attaques, comme le fer trempé dans l'huile, je me suis laissé attendrir par cette femme. J'ai pitié de laisser au milieu de mes ennemis une veuve et un fils orphelin. Je vais aux prairies qui bordent le rivage; là, je me baignerai et j'essayerai de calmer la colère redoutable de la déesse, en purifiant mon corps de ses souillures; puis, cherchant quelque endroit désert, j'y cacherai cette épée, arme funeste, dans un trou creusé dans la terre et où personne ne pourra la

voir. Puissent la nuit et Pluton la garder à jamais ! Depuis le jour où j'ai accepté ce présent de la main d'Hector, mon cruel ennemi, je n'ai plus reçu des Grecs que des outrages. Tant il est vrai ce proverbe si connu parmi les hommes, que les dons des ennemis ne sont point des dons et qu'il n'y a aucun profit à en tirer. Je saurai désormais céder aux dieux et j'apprendrai à vénérer les Atrides. Ils sont les chefs; il faut donc leur obéir. Et pourquoi non? Partout la puissance et la force cèdent à l'autorité. Nous voyons les hivers et leurs neiges se retirer à l'approche de l'été chargé de fruits; l'astre pâle de la nuit s'éloigne pour laisser briller l'astre du jour aux blancs coursiers; le souffle des vents furieux calme, en s'apaisant, la mer mugissante, et de même le sommeil si puissant relâche ses liens et ne retient pas toujours les mortels enchaînés. Pourquoi donc, nous aussi, n'apprendrions-nous pas à être sages? Je sais depuis peu que nous devons haïr notre ennemi comme s'il devait nous aimer un jour, et servir notre ami comme si plus tard il devait cesser de l'être. L'amitié, pour la plupart des hommes, est un port infidèle. Mais tout ira bien à présent. Toi, femme, rentre et prie les dieux d'accomplir les vœux que forme mon cœur. Vous, compagnons, accordez-moi la même chose par déférence; dites à Teucer, quand il sera de retour, de prendre soin de nous et de se montrer bienveillant pour vous. Je vais où je dois aller; vous, faites ce que je dis, et peut-être apprendrez-vous bientôt que, sorti des malheurs qui m'accablent, je suis enfin sauvé.

LE CHŒUR.

Je tressaille d'allégresse, et la joie me donne des ailes. O Pan, Pan, descends du sommet neigeux des rocs de

Cyllène, et montre-toi à moi sur le rivage de la mer; toi qui présides aux danses des dieux, viens figurer avec moi celles de Nyssa et de Gnosse, que chacun apprend de lui-même. Oui, je ne songe plus qu'à danser. Et toi, dieu de Délos, Apollon, franchissant la mer Icarienne, viens avec moi et sois-moi toujours favorable. Mars a dissipé la douleur cruelle qui voilait nos yeux. Ah! Ah! Maintenant enfin, ô Jupiter, un jour pur et brillant vient de renaître pour nous et nous permet d'approcher des légers et rapides vaisseaux, depuis qu'Ajax, oubliant ses douleurs, a offert aux dieux de pieux hommages et s'est soumis à leurs décrets adorables. Il n'est rien dont le temps ne triomphe, et tout lui est possible, puisque Ajax, contre tout espoir, a renoncé à sa colère et à ses longs démêlés avec les Atrides.

UN MESSAGER.

Amis, je vous annoncerai d'abord que Teucer vient d'arriver des montagnes de la Mysie, mais qu'à peine au milieu du camp, il a été insulté par tous les Grecs à la fois. Dès qu'ils l'eurent reconnu de loin, ils s'approchèrent de lui, l'entourèrent et l'accablèrent à l'envi de paroles outrageantes, l'appelant le frère de l'insensé, du traître conjuré contre l'armée. Ils le menaçaient de le faire périr à coups de pierre. Déjà même les épées étaient tirées hors du fourreau. Cependant la discorde était à son comble, quand les discours des vieillards parvinrent à la calmer. Mais où est Ajax, pour que je lui fasse ce récit? Car il faut tout révéler à ses maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'est point ici; il vient de sortir, occupé de pensées nouvelles conformes au changement de son cœur.

Cyllène, et montre-toi à moi sur le rivage de la mer; toi qui présides aux danses des dieux, viens figurer avec moi celles de Nyssa et de Gnosse, que chacun apprend de lui-même. Oui, je ne songe plus qu'à danser. Et toi, dieu de Délos, Apollon, franchissant la mer Icarienne, viens avec moi et sois-moi toujours favorable. Mars a dissipé la douleur cruelle qui voilait nos yeux. Ah! Ah! Maintenant enfin, ô Jupiter, un jour pur et brillant vient de renaître pour nous et nous permet d'approcher des légers et rapides vaisseaux, depuis qu'Ajax, oubliant ses douleurs, a offert aux dieux de pieux hommages et s'est soumis à leurs décrets adorables. Il n'est rien dont le temps ne triomphe, et tout lui est possible, puisque Ajax, contre tout espoir, a renoncé à sa colère et à ses longs démêlés avec les Atrides.

UN MESSAGER.

Amis, je vous annoncerai d'abord que Teucer vient d'arriver des montagnes de la Mysie, mais qu'à peine au milieu du camp, il a été insulté par tous les Grecs à la fois. Dès qu'ils l'eurent reconnu de loin, ils s'approchèrent de lui, l'entourèrent et l'accablèrent à l'envi de paroles outrageantes, l'appelant le frère de l'insensé, du traître conjuré contre l'armée. Ils le menaçaient de le faire périr à coups de pierre. Déjà même les épées étaient tirées hors du fourreau. Cependant la discorde était à son comble, quand les discours des vieillards parvinrent à la calmer. Mais où est Ajax, pour que je lui fasse ce récit? Car il faut tout révéler à ses maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'est point ici; il vient de sortir, occupé de pensées nouvelles conformes au changement de son cœur.

LE MESSAGER.

Hélas ! hélas ! on m'a envoyé trop tard, ou je suis venu trop lentement ?

LE CHOEUR.

Pourquoi ces regrets ?

LE MESSAGER.

Teucer avait défendu qu'il sortît de sa tente avant son arrivée.

LE CHOEUR.

Il est sorti plein de sages résolutions, afin d'apaiser la colère des dieux.

LE MESSAGER.

Ce que tu dis là est insensé, si Calchas a bien prédit.

LE CHOEUR.

Qu'a-t-il prédit ? Que sait-il sur cette affaire ?

LE MESSAGER.

Voici ce que je sais, ce dont j'ai été témoin. Calchas étant sorti, seul et sans les Atrides, du lieu où les rois tenaient conseil, s'est avancé vers Teucer et, lui ayant pris amicalement la main, lui a recommandé de faire tous ses efforts pour retenir Ajax et l'empêcher de sortir aujourd'hui de sa tente, s'il voulait le revoir vivant. La colère de Minerve, disait-il, ne doit plus le poursuivre que pendant cette journée. Le devin ajoutait que les hommes trop grands et présomptueux étaient précipités par les dieux dans les plus grands malheurs lorsque, oubliant leur nature humaine, ils avaient des sentiments trop élevés pour des mortels. Déjà, en quittant ses foyers, Ajax avait fait preuve de démence, lorsqu'il rejeta les sages avis de son père. « Mon fils, lui disait celui-ci, aspire à

vaincre dans les combats, mais que ce soit toujours avec l'aide des dieux. » Ajax répondit avec un orgueil insensé. « Mon père, avec l'aide des dieux un lâche même pourrait vaincre; pour moi, je me flatte d'obtenir cette gloire sans eux. » Tel était son superbe langage. Une autre fois, Minerve elle-même l'excitait à tourner son bras meurtrier contre les ennemis. Il lui répliqua par ces paroles hautaines et impies : « Déesse, porte tes secours aux autres Grecs; pour nous, l'ennemi ne nous fera pas fléchir. » C'est par de telles paroles et par son orgueil plus qu'humain qu'il s'est attiré la colère implacable de la déesse. Si pourtant il survit à cette journée, peut-être le sauverons-nous avec l'aide des dieux. Voilà ce que disait le devin. Aussitôt Teucer m'a envoyé te porter l'ordre de veiller sur Ajax. S'il est trop tard, c'en est fait d'Ajax, ou Calchas est un mauvais devin.

LE CHŒUR.

Ah! malheureuse Tecmesse, race infortunée! Viens entendre ces paroles. Le danger est imminent et il n'y a plus à se réjouir.

TECMESSE.

Pourquoi arracher une infortunée au repos dont elle commençait à jouir après tant de maux?

LE CHŒUR.

Écoute cet envoyé; il nous apporte sur la destinée d'Ajax des nouvelles qui nous ont affligés.

TECMESSE.

Hélas! que dis-tu, messager? Est-ce fait de nous?

LE MESSAGER.

J'ignore ton destin, mais j'ai grand'peur pour Ajax s'il a quitté sa tente.

TECMESSE.

Il en est sorti ; aussi suis-je effrayée de ce que tu vas dire.

LE MESSAGER.

Teucer ordonne de le retenir enfermé dans sa tente et de ne point le laisser sortir seul.

TECMESSE.

Où est Teucer ? Pourquoi parle-t-il ainsi ?

LE MESSAGER.

Il arrive et il craint pour Ajax si celui-ci vient à sortir de sa tente.

TECMESSE.

Malheureuse que je suis ! Qui a inspiré cette crainte à Teucer ?

LE MESSAGER.

Le devin, fils de Thestor ; il a prédit que ce jour apporterait à Ajax ou la mort ou la vie.

TECMESSE.

Hélas ! mes amis, venez à mon secours dans cette fâcheuse nécessité. Hâtez-vous, les uns, d'amener ici Teucer, les autres, de courir à la recherche de mon malheureux époux, soit vers les collines qui sont au couchant, soit vers celles qui regardent l'aurore. Je vois maintenant qu'il m'a trompée et qu'il n'a plus pour moi son ancienne affection. Que dois-je faire, ô mon fils ? Ah ! je ne resterai point oisive. J'irai de mon côté autant que mes forces pourront y suffire. Allons, hâtons-nous ; ne nous arrêtons point, si nous voulons sauver un homme qui ne cherche qu'à mourir.

LE CHOEUR.

Je suis prêt à partir; ce ne sont point de vaines paroles; la vitesse de mes pieds va le prouver.

(Changement de décor.)

AJAX *seul.*

Voilà, si je ne me trompe, le fer meurtrier affermi de manière à pouvoir me percer sûrement. Ce présent d'Hector, le plus détesté des hôtes et le plus odieux à voir, le voilà enfoncé dans le sol troyen, dans une terre ennemie. J'en ai nouvellement aiguisé la pointe sur une pierre, et je l'ai si bien affermi de tous côtés qu'il va promptement me donner la mort que je désire. Tout est prêt. Maintenant c'est à toi, le premier, ô Jupiter, de venir à mon aide. Je ne te demanderai pas une grande faveur; fais annoncer à Teucer la triste nouvelle de ma mort; qu'il soit le premier à venir enlever mon corps, quand je serai tombé sur mon épée sanglante; qu'aucun de mes ennemis ne le prévienne et ne me livre en proie aux chiens et aux oiseaux. Voilà, ô Jupiter, la prière que je t'adresse. J'invoque aussi Mercure, conducteur des ombres; aussitôt que cette épée aura percé mon sein, qu'il m'accorde une descente douce et rapide. J'appelle aussi à moi ces vierges immortelles, ces déesses secourables qui ont sans cesse les yeux ouverts sur les malheurs des mortels, les augustes Euménides aux pieds rapides; qu'elles sachent que je péris victime des Atrides. Puissent-elles frapper ces méchants comme ils le méritent! Et, comme je péris devant elles, de ma propre main, puissent-ils eux-mêmes tomber sous les coups de leurs enfants les plus chers!

Accourez donc, Furies vengeresses, frappez sans pitié l'armée tout entière. Et toi qui roules ton char dans les

vastes régions du ciel, ô soleil, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens tes rênes d'or et annonce ma fatale destinée à mon vieux père, à la pauvre mère qui m'a nourri. L'infortunée ! de quels gémissements, à cette nouvelle, elle fera retentir toute la ville ! Mais pourquoi ces plaintes inutiles ? Hâtons-nous d'achever notre œuvre. O Mort, ô Mort, viens maintenant et jette tes regards sur moi. Bientôt je vais habiter avec toi pour toujours. Et toi, brillante clarté du jour, soleil étincelant, je te vois, je te parle pour la dernière fois. O lumière, ô terre sacrée de Salamine, ma patrie, foyers paternels, noble Athènes, et vous, amis élevés avec moi, fontaines, fleuves, campagnes de Troie, je vous salue ; et vous qui avez nourri mon enfance, adieu ; voilà les derniers mots qu'Ajax vous adresse ; je n'en dois plus proférer que dans les enfers. *(Il se tue.)*

PREMIER DEMI-CHŒUR.

La peine ajoutée à la peine y met le comble. Où donc, où ne suis-je point allé ? Aucun endroit n'a pu m'instruire. Ah ! j'entends quelque bruit.

SECOND DEMI-CHŒUR.

C'est nous, vos compagnons, les marins.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Eh bien !

SECOND DEMI-CHŒUR.

Nous avons parcouru tout le côté du port qui regarde l'occident.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Qu'avez-vous trouvé ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Beaucoup de fatigue et rien de plus.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Et moi, qui ai visité tout le côté de l'orient, je n'ai rencontré personne.

LE CHŒUR.

Quel homme, quel pêcheur vigilant, nuit et jour attentif à sa proie, ou plutôt quelle divinité de l'Olympe, quelle nymphe du Bosphore nous dira dans quels lieux on a vu errer ce héros inflexible? Qu'il est douloureux pour nous de voir l'inutilité de si longues courses, et d'avoir épuisé nos forces sans découvrir nulle part un homme affaibli par la souffrance!

TECMESSE.

Hélas! malheur à moi!

LE CHŒUR.

Quels sont ces cris sortis du bois voisin?

TECMESSE.

Ah! malheureuse!

LE CHŒUR.

C'est sa captive, son épouse, c'est Tecmesse qui jette ces cris de douleur.

TECMESSE.

C'est fait de moi, mes amis, je suis perdue, je me meurs.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il?

TECMESSE.

Voici Ajax; il vient de périr tout à l'heure; il a été frappé loin de tous les yeux.

LE CHŒUR.

Hélas! Et mon retour dans ma patrie! O roi, tu as

perdu tes compagnons. Oh ! malheureux que je suis ! O femme malheureuse !

TECMESSE.

Au point où nous voilà, nous n'avons plus qu'à gémir.

LE CHOEUR.

Quelle main a fait périr cet infortuné ?

TECMESSE.

Sa propre main, on n'en saurait douter. Son épée enfoncée dans la terre, et sur laquelle il s'est jeté, le prouve assez.

LE CHOEUR.

O douleur nouvelle ! Ainsi tu t'es frappé seul, loin de tes amis. Et moi, imprudent, insensé que j'étais, je n'ai point veillé sur toi. Où donc, où donc est-il, ce guerrier redoutable, Ajax au nom fatal ?

TECMESSE.

Vous ne le verrez point. Je vais l'envelopper tout entier des longs plis de ce voile. Comment l'œil d'un ami pourrait-il soutenir la vue de ce sang noir qui sort à flots de ses narines et de la blessure qu'il s'est faite volontairement. Hélas ! que ferai-je ? quel ami te rendra les derniers devoirs ? Où est Teucer ? Qu'il viendrait à propos ensevelir son frère qui n'est plus ! O malheureux Ajax, quel tu étais jadis, et quel tu es aujourd'hui ! Ton sort arracherait des larmes à tes ennemis eux-mêmes.

LE CHOEUR.

Voilà donc, infortuné, voilà le terme fatal que tu espérais trouver à tes maux avec l'aide du temps. Voilà donc pourquoi, nuit et jour, tu gémissais, proférant des paroles de haine contre les Atrides. Ah ! ce fut une grande

source de maux que le jour où les armes d'Achille furent proposées pour prix de la valeur.

TECMESSE.

Ah! Malheureuse!

LE CHŒUR.

Une douleur aiguë, je le sais, te pénètre le cœur

TECMESSE.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

O femme, je ne suis pas surpris que tes gémissements redoublent après une pareille perte.

TECMESSE.

Tu peux comprendre ma douleur; moi seule, je la ressens.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

TECMESSE.

Hélas! mon fils! Quel joug va peser sur nous? Quels maîtres nous sont réservés?

LE CHŒUR.

Quoi! Penses-tu que les Atrides soient assez cruels pour ajouter à tes douleurs cet outrage inouï? Puissent les dieux les en détourner!

TECMESSE.

Sans les dieux nous ne serions pas dans cet abîme de maux.

LE CHŒUR.

Ils ont fait peser sur toi une affliction trop grande.

TECMESSE.

Voilà pourtant ce qu'en faveur d'Ulysse a trouvé contre moi Pallas, la fille terrible de Jupiter.

LE CHŒUR.

Combien cet homme artificieux doit triompher au fond de son âme perfide ! Comme il se rit des maux enfantés par un funeste délire ! Hélas ! hélas ! combien les deux Atrides, à cette nouvelle, partagent sa joie insolente !

TECMESSE.

Eh bien ! qu'ils rient, qu'ils s'applaudissent de ses maux ! Peut-être qu'au moment du combat, s'ils ne l'ont pas désiré vivant, ils le pleureront mort. Les méchants ne connaissent le prix du bien que lorsqu'ils l'ont perdu. Si la mort d'Ajax est plus amère pour moi qu'agréable pour eux, elle a été douce pour lui. Il l'a eue telle qu'il la désirait. De quoi pourraient-ils donc s'applaudir ? Sa mort ne fut point leur ouvrage, mais celui des dieux. Qu'Ulysse se livre donc à de vains outrages ! Ajax n'est plus au milieu d'eux. C'est à moi qu'en partant il a laissé la douleur et les gémissements.

TEUCER.

Hélas ! malheur à moi !

LE CHŒUR.

Tais-toi. Je crois entendre la voix de Teucer, dont les gémissements mesurent toute l'étendue de notre malheur.

TEUCER.

O cher Ajax ! ô mon frère ! Est-il vrai que je t'ai perdu, comme on le dit ?

LE CHŒUR.

Le héros est mort, ô Teucer. Voilà la vérité.

TEUCER.

O ciel ! O perte accablante pour moi !

LE CHOEUR.

Dans une telle infortune.....

TEUCER.

Malheureux que je suis !

LE CHOEUR.

Il n'y a plus qu'à gémir.

TEUCER.

O douleur cuisante !

LE CHOEUR.

Trop cuisante, ô Teucer.

TEUCER.

Infortuné ! Et son fils ! En quel endroit de la terre troyenne se trouve-t-il ?

LE CHOEUR.

Il est seul dans la tente.

TEUCER.

Hâtez-vous de l'amener, de peur que ses ennemis ne l'enlèvent, comme un lionceau que sa mère a quitté. Allez, courez, ne perdez point de temps. On ne se plaît que trop à insulter les morts.

LE CHOEUR.

Tout à l'heure, Teucer, le héros encore vivant te priait de veiller sur son fils, comme tu le fais maintenant.

TEUCER.

O le plus triste des spectacles qui aient jamais frappé mes yeux ! O course de toutes mes courses la plus affligeante pour mon cœur, lorsque, apprenant ton sort, cher Ajax, je volai à ta recherche. La renommée, aussi

prompte que la voix d'un dieu, avait publié dans toute l'armée que tu n'étais plus. A cette nouvelle, absent, j'en ai gémi; à présent, je te vois, et je me meurs. Hélas! Venez, découvrez ce corps que je voie mon malheur tout entier. *(On découvre le corps d'Ajax.)*

O spectacle navrant! Résolution cruelle! Que de maux tu as accumulés autour de moi! Où puis-je porter mes pas, chez quels mortels pourrai-je me réfugier, moi qui, dans ton malheur, n'ai pu t'être d'aucun secours. Certes, Télamon, ton père et le mien, va me recevoir avec joie et bienveillance, quand il me verra revenir sans toi! Pourrait-il faire autrement, lui dont le front ne s'est jamais déridé à une nouvelle heureuse? Que ne dira-t-il pas? Quelle injure m'épargnera-t-il? Fils illégitime d'une captive, je t'aurai lâchement abandonné, trahi, mon cher Ajax, pour posséder, après ta mort, ton palais et tes richesses. Ainsi parlera ce vieillard irascible, aigri par les années, et dont un rien excite la colère, et bientôt me traitant, non pas comme un homme libre, mais comme un esclave, il me chassera du pays. Tel est le sort qui m'attend dans ma patrie. Ici mille ennemis et peu de défenseurs; voilà ce qu'après ta mort je trouve autour de moi. Hélas! Que faire? Comment arracher de ton sein ce fer aux reflets étincelants dont tu t'es servi, malheureux, pour te donner la mort? Aurais-tu pensé que, même après son trépas, Hector deviendrait ton bourreau? Voyez, au nom des dieux, la destinée de ces deux guerriers. Hector, attaché au char de son vainqueur par le baudrier qu'Ajax lui avait donné, est traîné dans la poussière jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir; et Ajax, pour hâter sa mort, s'est précipité sur le glaive dont Hector lui avait fait présent. N'est-ce point une Furie qui a forgé cette épée? Ce

baudrier n'est-il pas sorti des mains du cruel Pluton? Pour moi, je ne cesserai de dire que ces événements et tout ce qui arrive aux hommes, ce sont les dieux qui en sont les auteurs. Que celui qui n'est pas de cette opinion en adopte une autre; pour moi, tel est mon sentiment.

LE CHOEUR.

Cesse ces discours; songe aux moyens de donner la sépulture à ce héros, et à ce que tu auras à répondre. J'aperçois un de nos ennemis; il veut peut-être, dans sa méchanceté, insulter à nos maux.

TEUCER.

Quel est le guerrier que tu aperçois?

LE CHOEUR.

Ménélas, pour qui nous sommes sur ce rivage.

TEUCER.

Je le vois; il est assez près de nous pour qu'on puisse le reconnaître.

MÉNÉLAS *(à Teucer)*.

C'est à toi que je m'adresse. Laisse-là ce cadavre et garde-toi de l'ensevelir.

TEUCER.

Pourquoi ce langage hautain?

MÉNÉLAS.

Telle est ma volonté et celle du chef de l'armée.

TEUCER.

N'allègueras-tu pas quelque raison?

MÉNÉLAS.

C'est que pensant amener ici un ami, un défenseur des Grecs, nous n'avons trouvé en lui qu'un ennemi plus dangereux que les Troyens; ayant juré la perte de l'armée

entière, il est venu nous attaquer la nuit, pour nous égorger, et si quelque dieu n'eût arrêté ses efforts, nous aurions souffert le destin qu'il a subi lui-même; nous serions tous morts honteusement, et c'est lui qui vivrait. Mais un dieu a détourné ses coups, et les a fait tomber sur des troupeaux et des bergers. Aussi personne n'est assez puissant pour lui donner la sépulture. Son corps, traîné sur le sable jaune du rivage, y servira de pâture aux oiseaux de la mer. Réprime donc l'orgueil que tu fais paraître. Si, pendant sa vie, nous n'avons pu soumettre Ajax, nous en triompherons après sa mort, malgré ta volonté, et nos mains te feront céder. Jamais, tant qu'il vécut, il ne voulut m'écouter; et pourtant c'est le propre d'un mauvais soldat que de refuser d'obéir à ses chefs. Comment les lois subsisteraient-elles dans un État, si elles n'étaient maintenues par la crainte : une armée n'est pas sagement conduite si les chefs ne sont ni craints, ni respectés. Un homme, si fort qu'il soit, doit songer que la moindre faute peut l'abattre. Sache qu'il n'est de sûreté que pour celui qui se soumet à la crainte et au respect. Mais un État où règnent la licence et l'injure tombe rapidement du faîte de la prospérité dans un abîme de malheurs. Conservons donc une crainte salutaire et ne nous flattons pas, en faisant nos caprices, de pouvoir échapper au châtiment mérité. Tout arrive à son tour. Ajax fut violent et altier; aujourd'hui c'est moi qui ordonne. Je te défends de l'ensevelir, ou crains, en lui préparant un tombeau, de tomber toi-même dans le tien.

LE CHŒUR.

Ménélas, prends garde, après avoir fait entendre de sages maximes, d'être impie envers les morts.

TEUCER.

Citoyens, je ne m'étonnerai plus qu'un homme sans naissance fasse quelque faute, quand ceux qui passent pour bien nés se permettent de semblables discours. Allons, reprends tes paroles : ne dis-tu pas que tu as amené ce héros aux Grecs comme un allié? N'était-il pas son maître lorsqu'il s'est embarqué avec nous? Sur quoi te fondes-tu pour vouloir être son chef? Comment prétends-tu commander aux guerriers qu'il a fait venir de sa patrie? C'est comme roi de Sparte, et non comme le nôtre, que tu es venu ici. Tu n'as pas plus d'autorité sur lui qu'il n'en avait sur toi. Tu as débarqué ici comme subalterne, non pas comme le chef de toute l'armée et d'Ajax. Exerce donc ton autorité sur tes soldats et gourmande-les par des paroles arrogantes; pour Ajax, malgré ta défense, malgré celle de tout autre chef, je saurai, sans craindre tes menaces, lui donner la sépulture, comme je le dois; car s'il combattait ici, ce n'était pas pour ton épouse, comme le font ces hommes qui s'occupent de ce qui ne les regarde pas, mais pour dégager la foi de ses serments. Il ne faisait rien pour toi, parce qu'il n'estimait pas les gens de rien. Après cela, cours chercher le général et ses nombreux hérauts; quelque bruit que tu fasses, étant ce que tu es, tu n'as rien à obtenir de moi.

LE CHŒUR.

Je n'aime point un tel langage dans le malheur. Des reproches violents, quoique mérités, sont toujours blessants.

MÉNÉLAS.

Pour un archer, voilà bien de l'orgueil.

TEUCER.

Manier l'arc n'est pas indigne d'un homme libre.

MÉNÉLAS.

Quelle serait donc ta vanité, si tu portais le bouclier!

TEUCER.

Bien qu'armé à la légère, je ne crains pas tes armes pesantes.

MÉNÉLAS.

Ta langue paraît bien servir la fierté de ton cœur.

TEUCER.

Il est permis d'être fier quand on a pour soi la justice.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que mon assassin triomphe?

TEUCER.

Ton assassin! voilà une étrange parole : tu vis et tu es mort?

MÉNÉLAS.

Un dieu m'a sauvé, mais Ajax allait me perdre.

TEUCER.

N'outrage donc pas les dieux, puisque les dieux t'ont sauvé.

MÉNÉLAS.

Comment violerais-je leurs lois?

TEUCER.

En t'opposant à ce qu'on donne la sépulture aux morts.

MÉNÉLAS.

Nous nous haïssions mutuellement ; tu le sais.

TEUCER.

On a reconnu que tu lui avais volé des suffrages.

MÉNÉLAS.

La faute en fut aux juges, non à moi.

TEUCER.

Tu as commis trop d'iniquités pour qu'il te soit facile de les dissimuler.

MÉNÉLAS.

Ce discours pourrait coûter cher à quelqu'un.

TEUCER.

Pas plus, je crois, que nous ne le ferions payer.

MÉNÉLAS.

Je ne dis qu'un mot : garde-toi d'ensevelir Ajax.

TEUCER.

Et moi je réponds que je l'ensevelirai.

MÉNÉLAS.

J'ai vu naguère un homme, hardi de la langue, qui, avant la tempête, exhortait les matelots à se mettre à la mer, et dont, la tempête venue, tu n'eusses plus entendu la voix : enveloppé dans son manteau, étendu par terre, il se laissait fouler aux pieds des matelots. Ainsi de toi et de ta bouche insolente. D'un petit nuage soufflera bientôt un grand orage qui étouffera tes clameurs.

TEUCER.

Et moi aussi, j'ai vu naguère un homme, hardi de la langue, qui insultait au malheur d'autrui. Quelqu'un, semblable à moi et d'humeur aussi peu endurante, le reprit en ces termes : « Homme, garde-toi d'offenser les morts; sinon, sache que tu en seras puni. » Voilà quel avertissement on donnait à cet insensé que j'ai devant les yeux, et qui n'est autre, ce me semble, que toi-même. Ai-je parlé par énigme?

MÉNÉLAS.

Je sors, car j'aurais honte de châtier avec des paroles, quand je peux employer la force.

TEUCER.

Va-t'en donc, car pour moi aussi c'est le comble de la honte d'écouter un insensé qui débite tant de sottises.

LE CHOEUR.

Un grand combat va suivre cette querelle. Hâte-toi donc, Teucer, le plus que tu pourras. Creuse au plus vite un tombeau où Ajax ait une triste demeure à jamais célèbre parmi les hommes.

TEUCER.

Je vois paraître à propos son fils et sa femme qui viennent s'unir à moi pour orner la tombe de ce héros infortuné. Enfant, viens ici; approche et touche en suppliant le corps de celui qui fut ton père; demeure les yeux tournés vers lui, tenant dans tes mains l'offrande de tes cheveux, de ceux de ta mère et des miens. Si quelqu'un de l'armée osait employer la violence pour te séparer de ce cadavre, que le misérable ne puisse jamais trouver de sépulture; qu'il soit chassé de sa patrie, et que sa famille soit exterminée tout entière, comme ces cheveux que je viens de couper. Garde ton père, mon enfant; veille sur lui, que personne ne puisse t'en arracher. Prosterné près de lui, tiens-le embrassé. Pour vous, montrez que vous êtes des hommes, et non des femmes; veillez sur eux jusqu'à mon retour. Je vais chercher un tombeau pour Ajax, dussé-je avoir tous les Grecs à combattre. *(Il sort.)*

LE CHOEUR.

Quand verrai-je enfin le dernier jour de tant d'années

malheureuses qui me ramènent sans cesse de continuelles fatigues, des combats toujours renaissants devant cette superbe Troie, opprobre et malheur des Grecs? Que n'a-t-il disparu dans l'immensité des airs ou dans les profonds abîmes de Pluton, celui qui enseigna le premier aux Grecs l'usage des armes, fléaux cruels qui ont engendré d'autres fléaux! Celui-là a perdu les hommes. C'est lui qui m'a ravi la joie des couronnes et des coupes profondes, et les doux accents de la flûte et les plaisirs nocturnes des amours. Plus d'amours, hélas! Je languis négligé sur ce rivage, les cheveux trempés par les fréquentes rosées, tristes souvenirs de Troie. Auparavant du moins, la valeur d'Ajax me servait de rempart contre les terreurs de la nuit et les traits de la mêlée; aujourd'hui une divinité jalouse l'a terrassé. Quelle douceur, quelle consolation me reste-t-il? Que ne puis-je, à l'ombre des bois qui couronnent le promontoire de Sunium, battu par les flots, saluer les murs sacrés d'Athènes!

TEUCER.

J'ai hâté mon retour, à la vue du chef de l'armée, Agamemnon, qui marche vers nous à pas précipités. Sans doute il va me faire entendre un sinistre langage.

AGAMEMNON.

C'est donc toi, m'a-t-on dit, qui te permets contre nous des paroles si insolentes, toi, le fils d'une captive! Et que serait-ce si tu devais le jour à une mère de noble famille? Que d'orgueil régnerait dans ton langage, que de hauteur dans ta démarche, puisque n'étant rien, tu oses combattre pour celui qui n'est plus, et prétendre que nous ne sommes ni les chefs de l'armée, ni ceux des vaisseaux grecs, ni le tien, et qu'Ajax était lui-même son chef en

abordant ici. N'est-ce pas le comble de l'opprobre d'entendre un tel langage sortir de la bouche d'un esclave? Et pour quel homme fais-tu éclater tant d'audace? Où a-t-il marché? Où s'est-il arrêté que je n'y aie été moi-même? Après lui n'y a-t-il plus d'hommes parmi les Grecs? Nous avons eu le plus grand tort de mettre au concours les armes d'Achille si en toute occasion Teucer doit nous déclarer criminels, et si, loin de céder au jugement de la pluralité des juges, vous ne cessez, après votre défaite, de nous attaquer par d'insolents discours et de nous poursuivre par vos perfidies. Que deviendrait, après de tels exemples, la stabilité des lois, si, repoussant ceux qui ont justement remporté le prix, nous mettions au premier rang ceux qui sont au dernier? Gardons-nous de le souffrir. Ce n'est ni la force, ni la largeur des épaules, mais la sagesse qui fait la puissance des hommes. Le bœuf, quelque énorme qu'il soit, est ramené dans le droit chemin par un fouet léger. Je prévois que c'est le traitement qui t'attend si tu ne reviens pas à la raison, toi qui, pour un homme privé de vie et n'étant plus qu'une vaine ombre, fais éclater ton orgueil et la licence de tes discours. Ne deviendras-tu pas sage? Songe à ta naissance et amène-nous quelque homme libre qui parle à ta place. Car tu parlerais en vain pour m'instruire; je ne comprends pas la langue des barbares.

LE CHŒUR.

Puissiez-vous tous deux vous modérer! Je n'ai rien de mieux à vous dire.

TEUCER.

Hélas! que la reconnaissance due aux morts disparaît rapidement chez les mortels! Comme elle est bientôt

remplacée par l'ingratitude, puisque tu n'obtiens pas le plus léger souvenir, cher Ajax, d'un homme pour qui tu as tant de fois exposé ta vie dans les combats ! Tous tes bienfaits sont donc pour jamais perdus ! Mais toi qui t'es permis tant de discours insensés, as-tu donc oublié qu'enfermés dans vos retranchements, et près de périr tous sous le fer des ennemis, Ajax seul vous délivra ? Déjà la flamme dévorait la poupe de vos vaisseaux et les bancs des rameurs ; déjà Hector, franchissant le fossé, s'élançait sur vos esquifs. Qui donc alors le repoussa ? N'est-ce point celui-là même qui, selon toi, n'a jamais combattu de pied ferme ? N'avez-vous pas vous-mêmes applaudi à ces exploits ? Et lorsque, pour combattre Hector seul à seul, il se présenta au sort, sans y être appelé, il ne jeta point au fond du casque une boule de terre humide et glissante, mais il en mit une qui, par sa légèreté, était la plus propre à sortir la première. Voilà pourtant ce qu'il a fait, et j'étais avec lui, moi, l'esclave, moi, le fils d'une barbare ! Malheureux ! quel est ton aveuglement quand tu oses tenir de semblables discours ! Ne sais-tu pas que le père de ton père, le vieux Pélops, était un Phrygien, un barbare ? qu'Atrée qui te donna le jour fut le plus impie de tous les mortels et que dans un festin il servit à son frère les membres des enfants de celui-ci ? Toi-même, tu naquis d'une Crétoise, que ton père, la surprenant en adultère, jeta en pâture aux habitants des eaux. Comment donc, étant ce que tu es, me reproches-tu ma naissance, à moi, le fils de Télamon, de ce héros qui, en récompense de sa haute valeur, obtint ma mère pour sa compagne ; fille de Laomédon, elle était reine par sa naissance, et ce fut le fils d'Alcmène qui fit à mon père ce glorieux présent. Irai-je, noble fils de ces nobles parents,

laisser déshonorer ceux de mon sang qu'au milieu des malheurs où ils sont plongés tu veux priver de la sépulture? Et tu n'en rougis pas! Sache-le donc : en quelque lieu que vous le jetiez, il faudra nous jeter tous les trois avec lui, puisqu'il sera plus glorieux pour moi de mourir avec éclat, pour l'honneur de ce héros, que pour celui de ta femme ou de ton frère. Après cela, songe qu'il ne s'agit plus de mon intérêt, mais du tien; si tu m'attaques, tu regretteras bientôt de n'avoir pas fait paraître à mes yeux plus de timidité que d'audace.

LE CHŒUR.

Roi Ulysse, sache que tu es venu à propos, si ton intention est de terminer, non d'aigrir leur dispute.

ULYSSE.

Qu'est-ce donc, ô guerriers? De loin j'ai entendu les cris des Atrides sur ce vaillant mort.

AGAMEMNON.

N'avons-nous pas nous-mêmes entendu cet homme tenir les discours les plus insolents?

ULYSSE.

Quels discours? Pour moi, j'excuse celui qui rend outrage pour outrage.

AGAMEMNON.

Je l'ai traité avec mépris, comme il m'avait traité moi-même.

ULYSSE.

Qu'a-t-il fait qui dût t'offenser?

AGAMEMNON.

Il prétend qu'il ne laissera point ce corps sans sépulture et qu'il l'ensevelira malgré moi.

ULYSSE.

Un ami peut-il te dire la vérité et vivre en paix avec toi, comme par le passé ?

AGAMEMNON.

Parle, ou je serais insensé, moi qui te regarde comme l'ami le plus cher que j'aie parmi les Grecs.

ULYSSE.

Écoute-moi donc. Garde-toi, au nom des dieux, de priver inhumainement cet homme des honneurs de la sépulture. Ne te laisse pas emporter à la violence et à la haine jusqu'à fouler aux pieds la justice. Moi aussi, je n'avais pas d'ennemi plus ardent, depuis le jour où je remportai les armes d'Achille. Cependant, quel qu'il ait été à mon égard, je ne lui ferai point l'injustice de ne pas dire qu'il était, après Achille, le plus vaillant de tous les Grecs qui vinrent sous les murs de Troie. Il y aurait iniquité à le déshonorer; ce serait outrager, non pas sa personne, mais les lois des dieux. Il est injuste de poursuivre un grand homme après sa mort, quelque haine qu'on ait dans le cœur.

AGAMEMNON.

Quoi ! c'est toi, Ulysse, qui combats pour lui contre moi !

ULYSSE.

Moi-même ; je haïssais, quand il était beau de haïr.

AGAMEMNON.

Ne devrais-tu pas, toi aussi, triompher de sa mort ?

ULYSSE.

Atride, ne t'abandonne pas à d'indignes jouissances.

AGAMEMNON.

Il n'est pas facile à un roi d'être juste.

ULYSSE.

Il peut du moins avoir de la déférence pour les sages conseils d'un ami.

AGAMEMNON.

Un bon citoyen doit obéir à ceux qui ont en main l'autorité.

ULYSSE.

Arrête : c'est régner encore que de se laisser vaincre par ses amis.

AGAMEMNON.

Souviens-toi quel fut l'homme à qui tu accordes ta faveur.

ULYSSE.

Il fut mon ennemi, mais il était généreux.

AGAMEMNON.

Que prétends-tu ? Respecter un ennemi mort ?

ULYSSE.

La vertu a plus de pouvoir sur moi que la haine.

AGAMEMNON.

Les voilà bien ces hommes inconstants !

ULYSSE.

Il y en a beaucoup qui, amis aujourd'hui, seront ennemis demain.

AGAMEMNON.

Voudrais-tu acquérir de tels amis ?

ULYSSE.

Je n'approuve pas une âme inflexible.

AGAMEMNON.

Tu seras cause que nous passerons aujourd'hui pour des lâches.

ULYSSE.

Non pas, mais pour des justes aux yeux de tous les Grecs.

AGAMEMNON.

Tu veux donc que je laisse ensevelir ce corps?

ULYSSE.

Oui, car moi aussi je dois mourir à mon tour.

AGAMEMNON.

Dans tout ce qu'il fait, tout homme a en vue son propre intérêt.

ULYSSE.

Et pour qui dois-je plus travailler que pour moi?

AGAMEMNON.

On dira que c'est ton ouvrage, et non le mien.

ULYSSE.

De quelque façon que tu agisses, l'honneur sera pour toi.

AGAMEMNON.

Sache donc qu'il n'y a pas de grâce, même plus grande, que je ne sois disposé à t'accorder. Mais ici, comme dans les enfers, Ajax me sera toujours odieux. Tu peux faire ce que tu désires. *(Il sort.)*

LE CHOEUR.

Après une telle conduite, Ulysse, il y aurait folie à te disputer le titre de sage.

ULYSSE.

Ce que je viens de faire montre assez à Teucer que je

suis maintenant l'ami d'Ajax, autant que j'étais son ennemi. Je veux me joindre à vous pour l'ensevelir, prendre part à tout ce que vous ferez et ne rien négliger des devoirs que l'on doit aux grands hommes.

TEUCER.

Généreux Ulysse, je puis te combler d'éloges. Tu as démenti mes craintes. Toi qui étais, parmi les Grecs, le plus grand ennemi d'Ajax, tu es venu seul lui porter secours; seul tu n'as pas souffert qu'en ta présence les vivants insultassent les morts, comme le voulaient faire ce chef insensé de l'armée et son frère, qui demandaient qu'on le privât honteusement de sépulture. Puisse le maître de l'Olympe, et la vigilante Érynnis, et l'inévitable Justice, flétrir ces méchants, comme ils ont voulu flétrir indignement ce héros! Pour toi, fils du vieux Laërte, je n'ose te laisser toucher au tombeau, dans la crainte de déplaire au mort. J'accepte tous les autres secours, et si tu veux amener ici quelqu'un de tes guerriers, nous le verrons sans peine. Je veillerai à tout le reste; pour toi, sache que tu as agi envers nous en homme de cœur.

ULYSSE.

Je voulais t'offrir mes services; mais si tu préfères ne pas les accepter, je ne puis que t'approuver et me retire. *(Il sort.)*

TEUCER.

Il suffit : trop de temps déjà s'est écoulé. Amis, que plusieurs d'entre vous se hâtent de creuser une tombe; que les autres placent sur la flamme un trépied profond destiné au bain sacré, tandis qu'une troupe de guerriers ira chercher les armes du héros dans sa tente. Jeune en-

fant, embrasse avec tendresse les flancs de ton père, soulève-les avec moi, autant que tes forces le permettent. Le sang qu'il rejette de sa bouche n'a point encore perdu sa chaleur. Vous tous, ses amis, hâtez-vous; venez donner vos soins à ce guerrier, modèle de toutes les vertus et qu'aucun mortel n'a surpassé, hélas! lorsqu'il vivait.

LE CHŒUR.

Que de choses les hommes apprennent en les voyant! mais, avant de les voir, aucun devin n'aurait su les prédire.

ÉLECTRE

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR d'Oreste.
ORESTE.
ÉLECTRE.
CHŒUR DE JEUNES FILLES de Mycènes.
CHRYSOTHÉMIS.
CLYTEMNESTRE.
ÉGISTHE.
PYLADE, personnage muet.

La scène est à Mycènes.

ÉLECTRE

LE GOUVERNEUR.

Toi, dont le pere commanda autrefois les Grecs sous les murs de Troie, fils d'Agamemnon, tu les retrouves enfin, tu les vois, ces lieux si souvent désirés. Voilà l'objet de tes vœux, l'antique Argos et le bois de l'infortunée fille d'Inachus, et la place consacrée à Apollon, au dieu tueur de loups, et nommée pour cette raison Lycienne. Sur votre gauche s'élève l'illustre temple de Junon. Cette ville où nous arrivons, c'est l'opulente Mycènes; cette maison, la sanglante demeure des Pélopides. C'est ici, pendant qu'on égorgeait celui dont tu es né, que je te reçus des mains de ta sœur pour t'emporter, te sauver, te nourrir, t'amener à cet âge qui te rend capable de venger un père. Maintenant donc, Oreste, et toi, son fidèle ami, Pylade, décidons promptement ce qu'il faut faire. Déjà l'éclatante lumière du soleil éveille le chant matinal des oiseaux; déjà ont disparu les astres de la nuit; avant qu'on ne sorte de ce palais, arrêtons nos desseins. Au point où nous en sommes, il n'y a plus de délais possibles; il faut agir.

ORESTE.

O le plus cher des serviteurs, que de marques certaines tu me donnes de ton attachement pour moi ! Semblable à un généreux coursier dont les années n'ont pas refroidi l'ardeur, et qui dresse encore l'oreille au milieu des dangers, tu nous animes par tes paroles et tu marches avec nous parmi les premiers. Je vais donc te révéler mes projets : prête une oreille attentive à mes discours et redresse-moi, si je m'égare.

Quand j'allai consulter l'oracle de Delphes sur la manière de punir les meurtriers de mon père, Apollon me fit la réponse que tu vas entendre : « Seul, sans armes, sans soldats, c'est par la ruse et par un coup secret que ton bras doit accomplir une juste vengeance. » Puisque telle a été la réponse de l'oracle, saisis le moment favorable, pénètre dans ce palais; apprends tout ce qui s'y passe et viens nous en instruire. Ta vieillesse, ta longue absence, les fleurs qui te couronnent les empêcheront de te reconnaître. Dis-leur que tu es un étranger phocéen, envoyé par Phanotée; c'est le plus cher de leurs alliés. Annonce-leur, sous la foi du serment, qu'Oreste a péri d'une mort violente en tombant de son char dans les jeux pythiques.

Tel doit être ton langage. Quant à nous, pour nous conformer aux ordres d'Apollon, après avoir versé des libations et déposé des boucles de nos cheveux sur le tombeau de mon père, nous reviendrons ici, portant l'urne d'airain que nous avons, comme tu le sais, cachée dans les broussailles; abusant alors nos ennemis par nos discours, nous leur apporterons une agréable nouvelle nous leur dirons que mon corps a été brûlé et réduit en

cendres. Que m'importe de passer pour mort pourvu que je vive et que j'arrive à la gloire ? A mon avis, aucune parole n'est mauvaise quand elle est profitable. J'ai déjà vu bien des sages, ainsi morts en paroles, être honorés davantage quand ils sont revenus dans leurs demeures. Et moi aussi, je me flatte, grâce à cette feinte salutaire, d'apparaître bientôt aux yeux de mes ennemis, comme un astre étincelant. O terre de ma patrie, dieux de Mycènes, faites que mon voyage ait une heureuse issue, en m'accueillant ; et toi aussi, palais de mon père, toi que je viens purifier par l'ordre des dieux vengeurs, puissé-je ne pas quitter ce pays avec déshonneur ; faites que je rentre en possession de mes richesses et que je relève le trône de mon père. J'ai dit, et voilà ce que j'avais à dire ; toi, vieillard, va remplir ta mission ; pour nous deux, nous nous éloignerons. L'occasion est venue, et c'est elle qui est le plus puissant auxiliaire des entreprises humaines.

ÉLECTRE.

Hélas ! hélas ! infortunée.

LE GOUVERNEUR.

Je crois, ô mon fils, avoir entendu une esclave gémir dans le palais.

ORESTE.

Ne serait-ce point la malheureuse Électre ? Veux-tu que nous restions ici et que nous écoutions ses plaintes ?

LE GOUVERNEUR.

Non. Nous devons avant tout accomplir les ordres d'Apollon, et d'abord il faut verser des libations sur le tombeau de ton père. C'est ainsi que nous assurerons notre victoire et la réussite de nos projets. *(Ils sortent.)*

ÉLECTRE.

Lumière pure, air céleste qui couvres toute la surface de la terre, combien de fois tu as entendu mes gémissements et les coups dont je frappais ma poitrine ensanglantée, dès que les ténèbres de la nuit ont disparu ! Dans cette odieuse demeure, ma triste couche connaît déjà les douleurs de mes nuits; elle sait les pleurs que je répands sur mon malheureux père, victime deplorable, non des fureurs de Mars en pays barbare, mais de ma mère et de l'adultère Égisthe, qui tous deux l'ont frappé d'une hache homicide, comme le chêne qui tombe sous les coups du bûcheron. Et nul autre que moi, ô mon père, ne pleure une mort si indigne et si lamentable. Mais jamais, non, jamais je ne cesserai de faire entendre mes gémissements et mes tristes lamentations, tant que je verrai les astres étincelants des cieux, tant que je verrai la clarté du jour; sans cesse mes accents douloureux, comme ceux du rossignol qui a perdu ses enfants, retentiront aux portes du palais de mon père. Séjour de Pluton et de Proserpine, Mercure, conducteur des âmes, terrible Némésis, et vous, filles des dieux, sévères Euménides, qui voyez avec horreur le meurtre et l'adultère, venez, secourez-nous, vengez la mort de notre père et envoyez-moi mon frère. Seule, je ne puis plus résister à ma douleur.

LE CHŒUR.

Fille d'une mère cruelle, Électre, ne cesseras-tu de te lamenter ainsi sur la mort d'Agamemnon, que les ruses et la trahison d'une épouse impie ont livré autrefois à une main criminelle? Ah ! s'il m'est permis de former ce vœu, périsse l'auteur de cet attentat !

ÉLECTRE.

Nobles filles de Mycènes, vous venez soulager mes peines; je le sais et votre tendresse me touche. Mais je ne veux pas cesser de gémir sur mon malheureux père. Je vous en conjure au nom de cette amitié même, laissez-moi déplorer ainsi ma misère

LE CHŒUR.

Ni les gémissements, ni les prières ne rappelleront ton père des sombres bords, commun asile des mortels. En t'écartant de la modération, c'est à une douleur sans remède que tu cours, malheureuse que tu es. Pourquoi te rendre malheureuse à plaisir?

ÉLECTRE.

Insensé qui peut oublier la mort misérable de ceux dont il reçut le jour. Mon cœur se plaît aux gémissements de l'oiseau plaintif, messager de Jupiter, qui pleure Itys, son cher Itys. O Niobé, la plus malheureuse des femmes, je te tiens pour bienheureuse, toi dont le marbre ne cesse de distiller des pleurs!

LE CHŒUR.

Ma fille, tu n'es point seule à éprouver ce malheur. Que ne sais-tu le supporter comme ceux qui, dans ce palais, te sont unis par le sang, comme Chrysothémis et Iphianasse et ce jeune homme qui grandit dans le silence et la douleur, mais qui, sous les auspices de Jupiter, doit un jour rentrer glorieusement dans la terre célèbre des Mycéniens et dans le palais de son noble père, Oreste enfin!

ÉLECTRE.

Je l'attends sans cesse, malheureuse, sans enfants, sans mari, toujours baignée de larmes et accablée d'éternelles

douleurs; mais lui, il oublie mes bienfaits et mes messages. Que de fois n'ai-je pas été abusée par de fausses espérances! Il est, m'a-t-on dit, impatient de revenir, et, malgré ses désirs, il ne hâte pas son retour.

LE CHOEUR.

Courage, ma fille, courage. Il est au ciel un dieu puissant, Jupiter, qui voit et gouverne tout. Confie-lui ta vengeance, mais ne montre pas trop de haine à tes ennemis, sans pourtant les oublier. Le temps est un dieu complaisant. Tu verras venir à ton aide ce fils d'Agamemnon qui habite les rivages fertiles de Crisa et le dieu qui règne sur l'Achéron.

ÉLECTRE.

Cependant la plus grande partie de mes jours s'est déjà écoulée dans le désespoir. Je n'ai plus de courage, moi qui me consume dans les regrets, sans parents, sans mari qui me protège, traitée dans la maison de mon père comme une étrangère que l'on méprise, couverte de vils habits, servant debout à une table dont le maître a disparu.

LE CHOEUR.

Quels cris lamentables quand revint ton père, quand près du lit du festin il fut frappé de la hache d'airain! La perfidie prépara le crime, l'amour l'exécuta : horrible enfantement, quels qu'en aient été les auteurs, dieux ou mortels.

ÉLECTRE.

O jour le plus odieux de ma vie! ô nuit désastreuse! ô festin exécrable où mon père fut indignement égorgé par deux scélérats qui du même coup m'ont frappée, m'ont trahie, m'ont ôté la vie. Que le puissant dieu de

l'Olympe leur envoie un juste châtiment ! Puissent les auteurs de ce crime ne jamais goûter le bonheur !

LE CHŒUR.

Prends garde d'en dire davantage. Ne songes-tu pas de quel rang tu es déchue et quelles indignes infortunes tu attires volontairement sur ta tête ? Toi-même tu mets le comble à tes maux en suscitant par ton désespoir des combats perpétuels. Or, il n'est pas bon de lutter contre les puissants.

ÉLECTRE.

J'y suis poussée par l'excès de mes maux. Je connais mes fureurs. Mais en présence de tant d'atrocités, je ne cesserai pas, tant que je vivrai, ces lamentations qui me sont funestes. Car, ô mes amis, si j'agissais autrement, quelle personne sensée aimerait à entendre dire ce qu'on dirait de moi ? Cessez, cessez de me consoler. Ma douleur n'aura point de terme, et dans mon infortune je continuerai à pousser, ainsi qu'aujourd'hui, d'innombrables gémissements.

LE CHŒUR.

C'est par amitié que je te parle ainsi ; ainsi qu'une tendre mère, je crains que tu n'aggraves tes peines.

ÉLECTRE.

Et quelles bornes mettrais-je à mon affliction ? Voyons, serait-il beau d'oublier les morts ? Où trouver un homme animé de pareils sentiments ? Puissé-je n'être jamais estimée, puissé-je, à supposer que je sois unie d'affection à quelque personne vertueuse, ne pas jouir paisiblement de son commerce, si, oubliant la mémoire d'un père, je contiens l'essor de mes douloureux gémissements ! Oui, si l'infortuné qui est mort n'est plus qu'une cendre vaine, si

ses meurtriers échappent à ma juste vengeance, périssent la pudeur et la piété de tous les mortels !

LE CHŒUR.

O ma fille, je ne sépare pas ton intérêt du mien ; si tu n'approuves pas mes conseils, parle, nous suivrons les tiens.

ÉLECTRE.

Je rougis, ô femmes, de me laisser ainsi emporter à l'excès de ma douleur, mais la nécessité m'y force ; pardonnez-le-moi. Et quelle femme bien née n'agirait pas ainsi en songeant aux infortunes causées par la mort d'un père ? Ne les vois-je pas chaque jour et chaque nuit s'accroître au lieu de diminuer ? D'abord ma mère, celle qui m'a donné le jour, est devenue ma plus cruelle ennemie ; ensuite j'habite dans mon propre palais avec les assassins de mon père, j'obéis à leurs ordres ; c'est d'eux que je reçois le nécessaire et c'est aussi par eux que j'en suis privée. Quels penses-tu que soient mes tristes jours, quand je vois Égisthe assis sur le trône de mon père, revêtu des mêmes ornements, répandre ses libations près du foyer, là même où il l'a tué ? Quand je vois, ô comble de l'outrage, le meurtrier entrer dans le lit de mon père avec ma détestable mère, si je peux donner le nom de mère à celle qui partage la couche de ce misérable ! Dans son audace insensée, elle habite avec ce criminel sans craindre la vengeance céleste ; que dis-je ? s'applaudissant de sa conduite, au retour du jour fatal où elle fit tomber mon père sous ses coups perfides, elle célèbre des danses et, chaque mois, elle immole des victimes aux dieux sauveurs. Et moi, témoin de ces horreurs, je pleure dans la maison, je languis et, seule avec moi-même, je maudis cette abominable fête décorée par les meurtriers du nom

de festin d'Agamemnon. Et encore n'ai-je pas la douceur de pleurer autant que je le désirerais. Aussitôt cette femme violente dans ses paroles s'écrie avec colère : « Juste objet de la haine des dieux, es-tu la seule qui ait perdu un père? D'autres mortels n'ont-ils pas connu le deuil? Puisses-tu périr misérablement, puissent les dieux infernaux ne jamais faire cesser tes lamentations! » Tels sont ses outrages. Mais si elle entend parler du retour d'Oreste, alors furieuse elle accourt : « N'est-ce pas toi, s'écrie-t-elle, qui causes tous mes maux? N'est-ce pas là ton ouvrage? N'est-ce pas toi qui, arrachant Oreste de mes mains, l'as fait transporter secrètement sur une terre étrangère? Mais sache que tu en seras justement punie. » Ainsi s'exhale sa rage; près d'elle se tient, pour l'exciter encore, son illustre époux, ce lâche, ce monstre d'infamie, qui a besoin pour combattre du secours des femmes. Cependant je dépéris dans l'attente d'Oreste, qui doit mettre un terme à tous ces maux. Ses éternels délais ruinent toutes mes espérances et pour le présent et pour l'avenir. Dans de telles infortunes, ô mes amies, il est difficile de garder la modération et le respect. Celui qui est toujours dans le malheur est nécessairement exposé à mal faire.

LE CHŒUR.

Dis-moi, pendant que tu nous parles ainsi, Égisthe est-il dans le palais?

ÉLECTRE.

Non; s'il y était, crois-le bien, je n'aurais pu en sortir. En ce moment il est à la campagne.

LE CHŒUR.

Puisqu'il en est ainsi, je pourrai causer plus librement avec toi.

ÉLECTRE.

Il est absent; dis-moi donc ce qui te plaira.

LE CHŒUR.

Je te demanderai ce que tu sais de ton frère. Vient-il ou tarde-t-il à venir? Je veux le savoir.

ÉLECTRE.

Il parle de retour, mais l'effet ne répond pas à ses paroles.

LE CHŒUR.

On hésite quand on prépare un grand projet.

ÉLECTRE.

Ai-je donc hésité quand je l'ai sauvé?

LE CHŒUR.

Aie confiance. Il est généreux, il secourra ses amis.

ÉLECTRE.

Je l'espère; autrement je ne tarderais pas à mourir.

LE CHŒUR.

Ne dis plus rien maintenant. Je vois sortir du palais ta sœur Chrysothémis, née du même père et de la même mère que toi. Elle porte dans ses mains des offrandes funèbres, telles qu'on les destine aux morts.

CHRYSOTHÉMIS.

O ma sœur, quelles sont les paroles que tu viens encore faire entendre aux portes de ce palais? Le temps n'a-t-il pu t'apprendre à ne pas t'abandonner à une colère inutile? Je sais aussi combien est pénible notre situation présente, et si j'en avais la force, je leur ferais voir quels sentiments j'ai pour eux. Mais, dans la tempête, il me semble bon de carguer les voiles et de ne pas menacer ses enne-

mis, quand on ne peut leur nuire. Je voudrais donc te voir suivre mon exemple. Toutefois tu peux agir, non comme je te le conseille, mais comme tu le juges à propos. Pour moi, afin de vivre libre, j'obéis à mes maîtres.

ÉLECTRE.

Quelle indignité de voir la fille d'un tel père l'oublier pour une pareille mère! Car toutes les représentations que tu m'adresses t'ont été suggérées par elle : ce langage n'est pas de toi. Avoue-le donc, ou tu as perdu le sens, ou, si tu as conservé ta raison, tu as oublié tes amis. Tu disais tout à l'heure que, si tu en avais la force, tu leur montrerais ta haine. Et maintenant que je fais tout pour venger mon père, loin de seconder mes projets, tu m'en détournes. N'est-ce pas ajouter la lâcheté à nos autres maux? Apprends-moi, ou plutôt écoute ce que je gagnerais à cesser ces lamentations? Est-ce que je ne vis pas? Mal, il est vrai, mais c'est assez pour moi. Du moins je les tourmente de manière à honorer l'ombre d'un père, si quelque chose peut encore toucher les morts. Mais toi qui nous parles de ta haine pour les meurtriers de ton père, tu ne les hais qu'en paroles et tu vis avec eux. Pour moi, je ne leur céderai jamais, dût-on m'apporter tous ces dons précieux dont tu es si fière. A toi, une table délicate et des festins somptueux; pour moi, ne pas faire violence à mon cœur, voilà mon régal. Je ne désire pas les honneurs dont tu es comblée; tu n'en voudrais pas toi-même si tu étais plus sensée. Renie, si tu veux, le nom du meilleur des pères pour te faire appeler fille de Clytemnestre. Tu paraîtras ainsi criminelle à la plupart, toi qui auras trahi ton père et tes amis.

LE CHŒUR.

Ne t'emporte pas, au nom des dieux. Nos conseils à

toutes deux peuvent profiter à l'une et à l'autre, si vous y déférez mutuellement.

CHRYSOTHÉMIS.

O femmes, je suis habituée à ses paroles, et je ne lui aurais pas dit un mot de ces choses, si je n'avais appris qu'elle est menacée d'un très grand malheur, qui mettra fin à ses plaintes éternelles.

ÉLECTRE.

Parle : quel est cet affreux malheur? Je te défie de me révéler un danger pire que mes maux présents.

CHRYSOTHÉMIS.

Je te dirai tout ce que je sais. Ils doivent, si tu ne cesses pas tes lamentations, t'envoyer dans un lieu où tu ne verras plus jamais la lumière du soleil; vivant dans une sombre caverne, hors de ce pays, tu pourras y chanter tes infortunes. Par conséquent, réfléchis et ne va pas t'en prendre à moi dans la suite si ce malheur t'arrive. Il est temps encore d'être raisonnable.

ÉLECTRE.

Sont-ils bien résolus à me traiter ainsi?

CHRYSOTHÉMIS.

Oui, ils le feront dès qu'Égisthe sera revenu à la maison.

ÉLECTRE.

Ah! qu'il revienne donc au plus tôt, du moins pour ce motif!

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse, quel souhait formes-tu?

ÉLECTRE.

Qu'il revienne, si tel est son dessein.

CHRYSOTHÉMIS.

Dans quelle espérance ? Es-tu dans ton bon sens ?

ÉLECTRE.

Pour fuir aussi loin de vous qu'il est possible.

CHRYSOTHÉMIS.

As-tu donc perdu tout soin de ta vie.

ÉLECTRE.

La vie que je mène est vraiment bien belle pour qu'on l'admire.

CHRYSOTHÉMIS.

Elle le serait si tu savais écouter les conseils.

ÉLECTRE.

Ne m'apprends pas à mal agir à l'égard de mes amis.

CHRYSOTHÉMIS.

Non, mais je te conseille de céder à tes maîtres.

ÉLECTRE.

Flatte-les en agissant ainsi; mais ce que tu dis là n'est point dans mon caractère.

CHRYSOTHÉMIS.

Cependant il est beau de savoir éviter une mort imprudente.

ÉLECTRE.

Nous périrons, s'il le faut, en vengeant un père

CHRYSOTHÉMIS.

Mais notre père, je le sais, excuse notre conduite.

ÉLECTRE.

Des méchants peuvent seuls approuver de telles paroles.

CHRYSOTHÉMIS.

Tu ne veux donc pas m'écouter et suivre mes conseils.

ÉLECTRE.

Non; à Dieu ne plaise que je sois assez folle pour cela.

CHRYSOTHÉMIS.

Eh bien! je vais poursuivre ma route.

ÉLECTRE.

Où vas-tu? à qui portes-tu ces offrandes?

CHRYSOTHÉMIS.

Ma mère m'envoie répandre ces libations sur le tombeau de mon père.

ÉLECTRE.

Que dis-tu? à l'homme qu'elle déteste!

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'elle a tué de ses mains, voulais-tu dire.

ÉLECTRE.

Quel ami lui a donné ce conseil? Qui a pu trouver cela bon?

CHRYSOTHÉMIS.

Une terreur nocturne, à ce qu'il peut me sembler.

ÉLECTRE.

Dieux de mes pères, vous venez donc enfin à mon secours!

CHRYSOTHÉMIS.

Quelle confiance te donne cette terreur?

ÉLECTRE.

Si tu me racontes cette vision, je te le dirai.

CHRYSOTHÉMIS.

Je n'en connais qu'une faible partie.

ÉLECTRE.

Parle toujours. Souvent peu de mots ont suffi pour abattre ou pour relever les hommes.

CHRYSOTHÉMIS.

On dit qu'elle a vu ton père et le mien revenir à la lumière; qu'ensuite, prenant le sceptre qu'il portait autrefois et que porte maintenant Égisthe, il l'a planté près du foyer, et qu'aussitôt il en est sorti un rameau florissant qui ombrageait toute la terre de Mycènes. Voilà ce que j'ai appris d'un témoin qui l'a entendue raconter au Soleil le songe qu'elle avait eu [1]. Je ne sais rien de plus, si ce n'est que la frayeur l'a décidée à m'envoyer au tombeau de mon père. Au nom des dieux de notre famille, je te supplie de m'entendre; ne te perds point par ton imprudence. Si tu me repousses à présent, le malheur te forcera plus tard à me rappeler.

ÉLECTRE.

O ma sœur, garde-toi de mettre sur le tombeau aucune de ces offrandes que tu as entre les mains. Tu ne saurais sans crime, sans impiété offrir des libations à mon père de la part d'une femme si odieuse. Jette-les au vent ou cache-les profondément dans le sein de la terre, afin qu'elles n'arrivent jamais au lit funèbre de notre père, mais qu'elles restent enfouies précieusement pour elle, quand elle sera morte. Si elle n'était la plus odieuse des femmes, jamais elle n'eût osé consacrer ces horribles libations à celui qu'elle a égorgé. Crois-tu, en effet, qu'au fond de son tombeau, il reçoive avec plaisir les présents

[1] Les anciens avaient coutume de raconter au Soleil les songes qui leur semblaient menaçants.

de cette femme qui l'a indignement massacré, lui a mutilé les membres comme à un ennemi et, pour se purifier, a essuyé les taches de sang sur la tête de sa victime[1]. Crois-tu que ces choses que tu portes soient propres à l'absoudre de son meurtre. Il n'en sera rien. Laisse là ces présents; coupant les boucles de tes cheveux, offre-les lui ainsi que les miennes, faible don, mais le seul qui me reste; donne aussi cette ceinture sans ornements. Puis, te prosternant sur sa tombe, conjure-le de venir, du fond des enfers, nous secourir contre nos ennemis; que son fils Oreste, les attaquant d'un bras victorieux, les abatte et les foule aux pieds, afin que nos mains enrichies puissent désormais décorer son tombeau de plus beaux ornements. Je le crois; ce n'est pas sans dessein qu'il lui a envoyé cette effrayante vision. O ma sœur, prête-moi ton secours pour venger celui de tous les mortels qui nous fut le plus cher, l'ombre de notre père commun.

LE CHŒUR.

Ses conseils sont dictés par une pieuse tendresse; si tu es sage, tu les suivras.

CHRYSOTHÉMIS.

Je le ferai. On ne doit pas disputer contre ce qui est juste, mais il faut se hâter d'agir. Pour vous, mes chères amies, au nom des dieux, gardez le silence sur ce que je vais faire; si ma mère venait à en être instruite, je sais trop qu'elle m'en ferait amèrement repentir.

[1] « Au dire du scoliaste et des anciens lexicographes, les assassins croyaient se garantir des représailles auxquelles leur crime les exposait, en coupant à leurs victimes les extrémités des membres, qu'ils leur attachaient ensuite sous les aisselles. En leur essuyant sur la tête l'instrument du meurtre, ils s'imaginaient rejeter sur elle la responsabilité du sang versé. » (TOURNIER.)

LE CHŒUR.

Si mes prédictions ne sont pas insensées, si mon esprit ne s'abuse, la Justice, de qui vient le présage que j'interprète, s'avance portant en ses mains le châtiment du crime. Elle arrivera bientôt, ô ma fille. Ma confiance a été ranimée par le récit de cet heureux songe. Ni le roi des Grecs, ton père, ni la hache d'airain qui a été autrefois l'instrument de son affreux supplice, n'ont oublié le forfait.

Elle viendra aussi, invisible au milieu des embûches, la déesse terrible aux cent pieds, aux cent mains, l'infatigable Érinnys. Le désir d'un hymen incestueux, souillé par un meurtre, a perdu ceux auxquels c'était un crime de s'unir. C'est pourquoi j'espère que ce prodige annonce la punition des coupables et de leurs complices. Les songes et les oracles n'annoncent plus rien aux mortels, si cette apparition nocturne ne nous est pas propice.

O course laborieuse de l'antique Pélops, que tu as été fatale à cette contrée ! Car depuis ce jour où Myrtile, arraché de son char d'or, a été lancé indignement dans les flots où il a péri, les malheurs n'ont cessé de fondre sur cette riche maison.

CLYTEMNESTRE.

Te voilà, à ce qu'il me semble, errant en liberté ; tu profites de l'absence d'Égisthe, qui d'ordinaire sait te retenir et t'empêcher de déshonorer ta famille par tes plaintes publiques. Aujourd'hui, parce qu'il est absent, tu n'as plus de respect pour moi. Tu répètes à tout le monde que je suis impérieuse et injuste, que je ne cesse de vous abreuver d'outrages, toi et les tiens. Cependant, l'insolence n'est pas dans mon cœur, et je ne fais que répondre à tes fréquents reproches. J'ai tué ton père, dis-

tu; c'est là l'éternel prétexte de tes querelles; je l'ai tué, je le sais bien, et je n'ai pas à le nier. C'est la Justice elle-même qui l'a sacrifié par mes mains, et tu aurais dû me prêter ton secours si tu avais été plus raisonnable. Car enfin ce père, que tu pleures sans cesse, a osé, seul de tous les Grecs, immoler aux dieux ta propre sœur. Il n'avait pas, en lui donnant la vie, éprouvé les douleurs que j'ai ressenties en la mettant au monde. Et encore, dis-moi pour qui il l'a sacrifiée. Pour les Grecs? Mais ils n'avaient pas le droit de tuer ma fille. Pour son frère Ménélas? Mais alors, bourreau des miens, ne devait-il pas en être puni par moi? Ménélas n'avait-il pas lui-même deux enfants qui auraient dû bien plutôt mourir, puisqu'ils étaient nés de ceux-là pour qui se faisait l'expédition? Pluton était-il plus avide de dévorer mes enfants que de dévorer ceux d'Hélène? Ou bien ce père dénaturé, indifférent pour les enfants sortis de mon sein, n'avait-il d'affection que pour ceux de Ménélas? Ne sont-ce pas là les actes d'un père insensé et cruel? Je le pense, bien que tel ne soit pas ton avis, et c'est ce que dirait la pauvre morte si elle pouvait prendre la parole. Pour moi donc je ne regrette point ce qui s'est passé; si je te parais être dans l'erreur, quand tu auras acquis plus de raison, tu blâmeras les tiens.

ÉLECTRE.

Tu ne diras pas cette fois qu'outragée la première tu n'as fait que répondre à mes discours. Si tu me le permets, je te parlerai, comme il convient, au sujet de mon père et en même temps au sujet de ma sœur.

CLYTEMNESTRE.

Je te le permets : si tu avais toujours parlé ainsi, je n'aurais eu aucun déplaisir à t'entendre.

ÉLECTRE.

Je te parlerai donc. Tu dis que tu as tué mon père. Peut-il y avoir un aveu plus horrible, que sa mort ait été juste ou non? J'ajoute que tu l'as tué injustement, cédant aux conseils du traître qui est aujourd'hui ton époux. Demande à Diane chasseresse en punition de quel crime sa vengeance enchaîna les vents en Aulide; ou plutôt je te le dirai, car nous ne pouvons l'apprendre d'elle. Mon père, c'est ainsi que je l'ai entendu raconter, se promenant un jour dans un bois consacré à la déesse, atteignit à la course un cerf à la belle ramure et aux flancs mouchetés; fier de son succès, il fit entendre, en le tuant, quelques paroles indiscrètes. Irritée, la fille de Latone retint les Grecs et exigea que mon père, en expiation de ce crime, sacrifiât sa propre fille. C'est ainsi qu'elle périt: il ne restait plus d'autre moyen d'ouvrir un chemin à l'armée, soit vers la Grèce, soit vers Ilion. Pour ces motifs, et non pour faire plaisir à Ménélas, il l'immola enfin, après avoir longtemps lutté et résisté. Mais je suppose, car j'adopte pour un instant la raison que tu allègues, qu'il ait voulu servir un frère; devait-il pour cela mourir de ta main? De quel droit? Prends garde, en établissant une loi semblable parmi les mortels, de te préparer à toi-même un repentir et un châtiment. Car si nous devons punir le meurtre par le meurtre, tu mérites d'être la première victime. Et considère si tu n'allègues pas une excuse frivole. Dis-moi, en effet, je te prie, en revanche de quoi tu te couvres de honte en partageant ton lit avec l'infâme complice qui t'a aidée à tuer mon père, et en lui donnant des enfants que tu substitues aux fruits légitimes d'une honnête union. Pourrais-je approuver une telle con-

duite ? Diras-tu que par là tu venges ta fille ? Tu ne saurais le dire sans honte : l'intérêt d'une fille n'autorise pas à épouser un ennemi. Mais on ne peut te donner un avis, sans que tu ne cries aussitôt que nous insultons une mère. Or, je le déclare, tu es moins une mère qu'un tyran pour moi, qui passe ma triste existence au milieu des maux dont vous m'accablez tous deux. Et cet autre enfant, sauvé à grand'peine de tes coups, l'infortuné Oreste traîne loin d'ici une vie infortunée. Tu m'as reproché souvent de l'élever pour être notre vengeur. Sache-le bien, je l'aurais prévenu, si j'en avais eu la force. Maintenant publie partout, si tu le veux, que je suis cruelle, bavarde, imprudente. Si j'ai ces défauts, je ne déshonore pas le sang que j'ai reçu de toi.

LE CHOEUR.

Elle s'emporte, je le vois; mais sa colère est-elle légitime ? On n'en a aucun souci.

CLYTEMNESTRE.

Quel souci prendrais-je pour une fille qui, à cet âge, outrage ainsi sa mère ? Ne vois-tu pas qu'elle peut tout oser, qu'elle n'a plus de honte ?

ÉLECTRE.

Sache donc que j'ai honte moi-même, quoique tu ne le penses pas, de ces emportements qui me font sortir de la bienséance. Mais tu m'y contrains par ta haine et par ta conduite. Les exemples honteux produisent des actions honteuses.

CLYTEMNESTRE.

Monstre d'impudence, mes paroles, mes actions te font trop parler.

ÉLECTRE.

C'est toi qui en es la cause et non pas moi; c'est toi qui agis et ce sont tes actions qui inspirent mes paroles.

CLYTEMNESTRE.

J'en jure par la puissante Diane, au retour d'Égisthe ton insolence sera punie.

ÉLECTRE.

Tu le vois, tu te laisses emporter par la colère, après m'avoir permis de tout dire : tu ne sais pas m'entendre.

CLYTEMNESTRE.

Ne me laisseras-tu pas, mettant un terme à tes sinistres clameurs, accomplir mon sacrifice, après que je t'ai permis de tout dire?

ÉLECTRE.

Offre ce sacrifice, j'y consens, je le désire; cesse de te plaindre de mes discours, je me tais.

CLYTEMNESTRE.

Femme, apporte ces offrandes de fruits de toute espèce, afin que j'offre des prières au dieu pour qu'il me délivre des terreurs qui m'agitent. Phébus protecteur, entends ma secrète prière. Je ne suis point entourée d'amis; je ne puis tout révéler au jour en présence de cette fille qui irait, dans sa haine, semer dans toute la ville des rumeurs mensongères. Entends donc le sens caché de mes paroles. Si les visions, qui me sont apparues cette nuit dans un songe obscur, doivent m'être favorables, dieu Lycien, fais qu'elles s'accomplissent; mais si elles sont de mauvais augure, tourne-les contre mes ennemis. Si des complots sont tramés contre ma puissance, déjoue-les. Fais que je possède toujours le palais et le sceptre des Atrides, cou-

lant des jours heureux et tranquilles au milieu de mes amis et avec les enfants qui n'ont pour moi ni malveillance, ni haine. Écoute favorablement ma prière, ô Apollon Lycien, et exauce nos vœux tels que nous te les adressons; quant aux autres, tu es dieu et tu dois les connaître, malgré mon silence. Il n'est rien de caché pour les enfants de Jupiter.

LE GOUVERNEUR.

Femmes étrangères, puis-je savoir si c'est ici le palais du roi Égisthe?

LE CHŒUR.

C'est ici, étranger; tu ne te trompais pas.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas aussi son épouse? Son aspect annonce une reine.

LE CHŒUR.

Oui, c'est bien elle qui est devant tes yeux.

LE GOUVERNEUR.

Je te salue, ô reine! Je viens de la part d'un ami t'apporter une nouvelle qui te sera agréable, à Égisthe et à toi.

CLYTEMNESTRE.

J'en accepte l'augure; mais, avant tout, quel est celui qui t'a envoyé?

LE GOUVERNEUR.

Phanotée le Phocéen; il m'a chargé d'une importante nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Laquelle? ô étranger. Parle. Envoyé par un ami, tu ne peux m'apporter qu'une nouvelle agréable.

LE GOUVERNEUR.

Oreste est mort. Cette parole dit tout.

ÉLECTRE.

Ah ! malheureuse ! je suis perdue en ce jour.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu ? Que dis-tu ? étranger. Ne l'écoute pas.

LE GOUVERNEUR.

Oreste est mort, je te le répète.

ÉLECTRE.

Infortunée, je suis perdue ; je suis anéantie !

CLYTEMNESTRE.

Occupe-toi de ce qui te regarde. Pour toi, étranger, dis-moi la vérité. Comment est-il mort ?

LE GOUVERNEUR.

C'est le but même de ma mission et je te dirai tout. Arrivé, pour y disputer les prix, à cette grande assemblée où la Grèce célèbre les jeux delphiques, aussitôt qu'il eut entendu la voix sonore du héraut annoncer la course qui était le premier combat, il s'avança, attirant tous les regards par son éclatante beauté. Ayant brillamment atteint le terme de la carrière, il sortit avec le prix glorieux de la victoire. Pour tout dire en peu de mots, jamais je ne vis chez un homme tant d'exploits, ni tant de triomphes. Sache seulement que, dans les cinq combats dont se compose régulièrement l'exercice du pentathle, les arbitres le proclamèrent vainqueur au milieu d'applaudissements unanimes. On déclara que sa patrie était Argos, son nom Oreste, qu'il était fils d'Agamemnon qui rassembla autrefois l'illustre armée des Grecs. Telle était sa gloire ; mais quand un dieu nous poursuit, le mortel le plus puissant ne saurait échapper à ses coups.

Le lendemain, jour de la course des chars, au lever du soleil, Oreste s'avance au milieu de nombreux concurrents. L'un était Achéen, un autre de Sparte, deux, Libyens, habiles conducteurs de chars attelés; lui venait le cinquième, conduisant des cavales de Thessalie; le sixième était Étolien et avait des poulains à la blonde crinière; le septième était de Magnésie; le huitième, d'Énie, avait les cheveux blancs; le neuvième sortait d'Athènes, bâtie par les dieux; enfin un Béotien conduisait le dixième char. S'étant arrêtés, puis placés dans l'ordre que les juges leur ont assigné, selon la loi du sort, ils s'élancent au signal d'une trompette d'airain. Ils excitent leurs chevaux et de leurs mains agitent les rênes. La carrière retentit du bruit des chars qui roulent et un nuage de poussière s'élève dans les airs. Tous les concurrents mêlés et confondus n'épargnent pas l'aiguillon pour que chacun d'eux devance les chars et les coursiers de ses rivaux. Les chevaux pressés blanchissent de leur écume le dos des conducteurs et les roues des chars. Oreste, arrivé à la dernière borne, chaque fois l'effleurait légèrement de son essieu, et, lâchant les rênes au cheval de droite, il retenait celui qui était le plus près de la borne. Jusque-là tous les chars étaient intacts: mais bientôt les chevaux du citoyen d'Énie, n'écoutant plus le frein, s'emportent à la fin du sixième et au commencement du septième tour, et, se retournant, vont frapper de leurs fronts le char du Libyen. Par suite d'un seul accident, tous les chars se brisent et se renversent, et la plaine de Crisa est couverte des débris de leur naufrage. L'habile Athénien s'aperçoit du danger; il s'écarte, s'arrête et laisse passer cet ouragan de chevaux et de chars. Oreste venait le dernier de tous, mais il avait bon espoir dans la fin de la course.

Dès qu'il voit qu'un seul adversaire lui reste, il excite ses chevaux, presse leur course par ses cris perçants et atteint son rival. Et déjà ils courent de front et tour à tour se devancent de la tête. L'intrépide Oreste, debout sur son char encore entier, avait jusque-là été heureux dans toutes les courses; mais, lâchant les rênes du cheval qui tournait vers la gauche, il ne s'aperçoit pas qu'il heurte l'extrémité de la borne. L'essieu se rompt par le milieu; lui-même est renversé en avant, s'embarrasse dans les rênes, tombe sur le sol et ses chevaux courent çà et là au milieu de la carrière. Dès qu'il est précipité de son char, l'assemblée se lamente sur le sort de ce jeune homme et déplore la triste fin de tant d'exploits, à la vue de cet infortuné tantôt traîné dans la poussière, tantôt soulevant ses pieds vers le ciel. Enfin on arrête avec peine ses coursiers, on le débarrasse des rênes, tout sanglant; l'œil même de ses amis méconnaîtrait son corps défiguré. Aussitôt on brûle son corps, et des Phocéens sont chargés d'apporter ici dans une petite urne d'airain les cendres de ce héros infortuné, pour qu'il obtienne une tombe dans sa terre natale. Tels sont ces événements affligeants à entendre; mais pour ceux qui, comme nous, y ont assisté, ce fut le plus affreux des spectacles que nous vîmes jamais.

LE CHOEUR.

Hélas! voilà donc la tige de nos anciens maîtres détruite, à ce qu'il paraît, jusque dans sa racine!

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter, que dois-je dire de cet événement? L'appellerai-je heureux ou déplorable, mais utile? Il est bien triste pour moi de ne conserver la vie qu'au prix de grandes infortunes.

LE GOUVERNEUR.

O femme, pourquoi cette douleur au récit que je viens de faire.

CLYTEMNESTRE.

C'est quelque chose de bien puissant que d'être mère. Une mère, quoique outragée, ne saurait haïr ses enfants.

LE GOUVERNEUR.

Je le vois, nous avons manqué le but de notre voyage.

CLYTEMNESTRE.

Non, assurément. Comment l'aurais-tu manqué si tu es venu me donner des indices certains de la mort de celui qui, né de mon sang, s'est dérobé à mes soins et à ma tendresse, pour aller vivre en exil sur une terre étrangère, qui ne m'a plus jamais revue depuis son départ, mais qui, me reprochant le meurtre de son père, me faisait les menaces les plus terribles; à cause de cela, ni la nuit, ni le jour, je ne pouvais goûter les douceurs du sommeil, et les heures se succédaient sans ôter de mon esprit cette pensée qu'il m'inspirait, lui et sa sœur; car celle-ci était pour moi un fléau plus cruel encore, vivant sous mon toit et toujours altérée de mon sang. Maintenant sans doute ses menaces ne troubleront plus notre repos.

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis! N'ai-je pas lieu, Oreste, de pleurer ton triste sort, puisque, même en cet état où tu es, tu es encore outragé par ta mère? Tout n'est-il pas au mieux?

CLYTEMNESTRE.

Non, sans doute, tout n'est pas au mieux en ce qui te regarde; mais lui, il est bien comme il est.

ÉLECTRE.

Entends, ô Némésis, l'outrage fait à celui qui vient de mourir.

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle devait entendre et les a exaucés.

ÉLECTRE.

Insulte-nous, maintenant que la fortune te sourit.

CLYTEMNESTRE.

Oreste et toi, vous ne détruirez pas mon bonheur.

ÉLECTRE.

Le nôtre est détruit; comment détruirons-nous le tien?

CLYTEMNESTRE.

Je te devrais beaucoup, ô étranger, si tu avais pu faire cesser ses clameurs importunes.

LE GOUVERNEUR.

Je puis partir, puisque ma tâche est remplie.

CLYTEMNESTRE.

Non, cela ne serait digne ni de moi, ni de l'hôte qui t'a envoyé. Entre dans le palais et laisse-la ici se lamenter sur ses maux et sur ceux de ses amis.

ÉLECTRE.

L'avez-vous vue gémir affligée, verser des torrents de larmes et se lamenter, la misérable, sur la mort déplorable d'un fils? Elle s'est retirée en riant : infortunée que je suis! Oreste chéri! que ta perte m'est fatale! Elle arrache à mon cœur le seul espoir que j'y gardais encore de te voir apparaître un jour pour nous venger, notre père et moi. Quel refuge, quel secours me reste-t-il dans

ma détresse, à moi, privée de mon père et de toi? Il me faut de nouveau être esclave parmi les hommes qui me sont le plus odieux, au milieu des meurtriers de mon père. Manque-t-il encore quelque chose à mon malheur? Mais non, je ne veux plus à l'avenir habiter avec eux; couchée à la porte de ce palais, abandonnée de mes amis, je laisserai se consumer ma vie. Qu'un de ceux qui sont dans le palais me tue, s'il trouve mes larmes importunes; la mort sera un bienfait pour moi; la vie m'est un supplice; je n'en aurai aucun regret.

LE CHŒUR.

Où sont les foudres de Jupiter? où sont les feux du Soleil? peuvent-ils sans courroux voir de tels forfaits?

ÉLECTRE.

Hélas! Hélas!

LE CHŒUR.

O ma fille, pourquoi ces pleurs?

ÉLECTRE.

Hélas!

LE CHŒUR.

Retiens tes cris.

ÉLECTRE.

Tu me fais mourir.

LE CHŒUR.

Comment?

ÉLECTRE.

Si tu veux me faire espérer encore en ceux qui sont escendus chez Pluton, tu insultes davantage à ma douleur.

LE CHŒUR.

Je sais que le roi Amphiaraüs a péri enlacé dans les filets d'or d'une femme, et maintenant dans les enfers.....

ÉLECTRE.

Hélas ! Hélas !

LE CHŒUR.

Il règne immortel.

ÉLECTRE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Oui, hélas ! car sa femme criminelle.....

ÉLECTRE.

A été punie.

LE CHŒUR.

Oui.

ÉLECTRE.

Je le sais, je le sais. Il parut un vengeur de celui qu'on pleurait. Mais moi, je n'en ai plus. Celui qui me restait m'a été ravi.

LE CHŒUR.

Tu es la plus malheureuse des femmes.

ÉLECTRE.

Oui, je le sais, je ne le sais que trop : les douleurs les plus affreuses, les plus terribles ne cessent de m'accabler !

LE CHŒUR.

Nous connaissons le sujet de tes pleurs.

ÉLECTRE.

N'essaie donc plus de me consoler, puisque.....

LE CHŒUR.

Que dis-tu ?

ÉLECTRE.

Je ne peux plus espérer les secours d'un homme généreux, né des mêmes parents que moi.

LE CHŒUR.

La mort atteint tous les hommes.

ÉLECTRE.

Doivent-ils, comme cet infortuné, périr dans une course de chars, embarrassés dans les rênes?

LE CHŒUR.

Malheur impossible à prévoir!

ÉLECTRE.

Eût-on prévu que, sur une terre étrangère, d'autres mains que les miennes.....

LE CHŒUR.

Hélas!

ÉLECTRE.

Recueilleraient ses cendres, et qu'il n'aurait de nous ni une tombe, ni des larmes!

CHRYSOTHÉMIS.

La joie qui me transporte, sœur chérie, me fait oublier la bienséance et accourir vers toi en toute hâte. Je t'apporte le bonheur et la fin des maux qui jusqu'ici t'ont coûté tant de gémissements.

ÉLECTRE.

Quel soulagement trouverais-tu à des maux sans remède?

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est là, près de nous; apprends-le de ma bouche et sois-en aussi certaine que tu l'es de me voir de tes yeux.

ÉLECTRE.

Malheureuse, as-tu perdu la raison? Te ris-tu de tes maux et des miens?

CHRYSOTHÉMIS.

J'en jure par le foyer paternel : je n'insulte pas à ta douleur ; je le répète : sois sûre qu'il est ici.

ÉLECTRE.

Infortunée que je suis ! De qui d'entre les hommes tiens-tu cette nouvelle, à laquelle tu ajoutes trop de foi ?

CHRYSOTHÉMIS.

Ce sont mes yeux, mes yeux seuls que je crois ; voilà le témoignage auquel je m'en rapporte.

ÉLECTRE.

Malheureuse ! quelles preuves as-tu, qu'as-tu vu qui ait pu t'inspirer un pareil délire ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au nom des dieux, écoute-moi ; tu décideras ensuite si je suis raisonnable ou insensée.

ÉLECTRE.

Parle donc, puisque tu le désires.

CHRYSOTHÉMIS.

Je te dirai tout ce que j'ai vu. Arrivée à l'antique tombeau de mon père, j'aperçois des ruisseaux de lait récemment versé couler du haut du tertre, et le sépulcre même paré de toutes sortes de fleurs. Surprise à cette vue, je jette les yeux de tous côtés pour chercher si personne ne se présente à moi. Quand j'ai reconnu que tout était tranquille, je m'approche du tombeau et je vois au sommet une boucle de cheveux récemment coupée. Aussitôt, à ce spectacle, mon âme est frappée par l'image si connue du plus cher de tous les mortels, et il me semble voir des témoignages du retour d'Oreste. Je prends ces cheveux

dans mes mains; je me tais, mais des pleurs de joie inondent mon visage. Oui, j'en suis encore persuadée, cette offrande ne peut venir que de lui. Car de qui pourrait-elle être, si ce n'est de moi ou de toi? Or, ce n'est pas de moi, je le sais, ni de toi non plus. Comment l'aurais-tu faite, puisqu'il ne t'est pas permis de franchir impunément le seuil de ce palais, même pour aller prier les dieux. Quant à ma mère, de telles pensées n'entrent point dans son cœur, et d'ailleurs elle n'aurait pu le faire à notre insu. Oreste seul a offert ces présents. Prends donc courage, sœur chérie. La fortune est changeante; jusqu'ici elle nous a été contraire. Peut-être ce jour sera-t-il pour nous le commencement de nombreuses prospérités.

ÉLECTRE.

Hélas! comme il y a longtemps que je te plains à cause de ta folie.

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi donc! Les choses que je dis ne sont-elles pas de nature à te faire plaisir?

ÉLECTRE.

Tu ne sais ni où tu es, ni où s'égare ton esprit.

CHRYSOTHÉMIS.

Comment ne saurais-je pas ce que j'ai vu de mes propres yeux?

ÉLECTRE.

Il est mort, malheureuse; tu n'as plus de salut à attendre de lui. Ne tourne plus tes regards vers lui.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse que je suis! De qui tiens-tu cette nouvelle?

ÉLECTRE.

D'un témoin de sa mort.

CHRYSOTHÉMIS.

Où est-il ? mon étonnement est extrême.

ÉLECTRE.

Il est dans le palais; sa présence charme notre mère, loin de l'affliger.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheur à moi! Mais alors qui a déposé ces nombreuses offrandes sur le tombeau de notre père ?

ÉLECTRE.

Un inconnu les aura apportées en souvenir d'Oreste mort.

CHRYSOTHÉMIS.

Infortunée que je suis! j'accourais avec joie, ne sachant point l'étendue de notre malheur, et maintenant que je suis arrivée, je trouve nos maux passés accrus d'autres encore.

ÉLECTRE.

Il n'est que trop vrai; mais si tu veux m'écouter, tu nous délivreras des calamités qui nous accablent.

CHRYSOTHÉMIS.

Pourrais-je jamais ressusciter les morts.

ÉLECTRE.

Ce n'est pas là ce que je voulais dire; je ne suis pas si insensée.

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ordonnes-tu donc que je puisse faire ?

ÉLECTRE.

Ose seulement ce que je vais te conseiller.

CHRYSOTHÉMIS.

S'il y a quelque utilité, je ne m'y refuserai point.

ÉLECTRE.

Prends garde; sans peine il n'y a pas de succès.

CHRYSOTHÉMIS.

Je le sais; je t'aiderai autant que je pourrai.

ÉLECTRE.

Écoute donc à présent ce que j'ai résolu d'exécuter. Tu sais que nous n'avons plus à attendre le secours d'aucun ami. Pluton nous les a ravis tous, et nous sommes restées seules. Pour moi, tant qu'on m'a dit que mon frère était florissant de jeunesse et de vie, j'espérais qu'il viendrait un jour venger le meurtre de notre père; mais maintenant qu'il n'est plus, je m'adresse à toi, afin que, te joignant à ta sœur, tu n'hésites pas à frapper l'assassin de notre père, Égisthe, car je ne dois plus rien te cacher. Jusqu'à quand resteras-tu oisive? Quel espoir te soutient encore, toi qui, dépouillée de la fortune paternelle, n'as plus qu'à pleurer le reste de tes jours et à vieillir sans époux? Car ne te flatte pas que l'hymen te soit jamais permis. Égisthe n'est pas assez imprudent pour laisser naître de nous des enfants qui causeraient sa perte. Mais si tu suis mes conseils, d'abord ta piété plaira à l'ombre d'un père et d'un frère; puis tu redeviendras libre, comme tu l'étais lors de ta naissance, et tu trouveras un hymen digne de toi, car le courage attire tous les regards. Ne vois-tu pas, si tu suis mes conseils, quelle gloire en rejaillira sur nous deux? Quel citoyen, quel étranger, en nous voyant, ne nous accueillera point par ces paroles flatteuses : « Voyez, mes amis, ces deux sœurs qui ont

sauvé la maison de leur père et qui, au péril de leurs jours, ont donné la mort à des ennemis puissants? Elles méritent l'amour et le respect de tous : dans les fêtes, dans les assemblées du peuple, tous doivent les honorer à cause de leur courage. » Voilà ce que chacun dira de nous, et notre gloire ne périra jamais. Crois-moi donc, ô ma sœur chérie; venge ton père, viens en aide à ton frère; fais cesser mes maux et les tiens; songe enfin que, pour des cœurs bien nés, il est honteux de vivre dans l'opprobre.

LE CHŒUR.

En de telles conjonctures, la prudence est nécessaire à celui qui parle comme à celui qui écoute.

CHRYSOTHÉMIS.

Femmes, si sa raison n'eût été égarée, elle aurait, avant de parler, consulté cette sagesse qu'elle semble avoir oubliée. Dis-moi, en effet, de quel côté tu tournes tes regards, pour t'armer d'une pareille audace et m'appeler à te seconder? Ne le vois-tu pas? Tu es, non pas un homme, mais une femme, et ton bras est plus faible que celui de tes ennemis; leur fortune est prospère aujourd'hui, la nôtre diminue et s'anéantit. Qui donc oserait attaquer un homme si puissant sans s'exposer à une perte certaine? Prends garde d'ajouter encore à nos malheurs, si on venait à entendre de telles paroles. Quelle délivrance nous apporterait, de quel avantage serait pour nous la gloire, si elle était suivie d'une mort ignominieuse? Et encore le plus triste n'est-ce point de mourir, c'est de désirer la mort sans l'obtenir. Je t'en supplie donc, avant de nous perdre à jamais et d'anéantir notre race, retiens tes transports. Ce que tu as dit sera un secret entre nous et res-

tera comme non avenu; pour toi, puisque tu ne peux rien, apprends du moins avec le temps à céder à la puissance.

LE CHŒUR.

Écoute-la. Il n'est point pour les hommes de biens plus précieux que la prudence et la sagesse de l'esprit.

ÉLECTRE.

Tu n'as rien dit que je n'eusse prévu; je savais bien que tu rejetterais ma proposition. Eh bien! ma main seule saura accomplir l'œuvre que j'ai projetée; je ne la laisserai point imparfaite.

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas! que n'avais-tu ces sentiments quand notre père mourut? tu aurais tout achevé.

ÉLECTRE.

Je les avais dans mon cœur, mais le courage me manquait alors.

CHRYSOTHÉMIS.

Conserve toujours ce même caractère

ÉLECTRE.

C'est pour ne point te joindre à moi que tu me donnes ce conseil.

CHRYSOTHÉMIS.

Quiconque fait une mauvaise entreprise s'expose à un échec.

ÉLECTRE.

J'envie ta prudence, mais je déteste ta lâcheté.

CHRYSOTHÉMIS.

Un jour je t'entendrai louer mes conseils.

ÉLECTRE.

Jamais tu n'obtiendras cela de moi.

CHRYSOTHEMIS.

Le temps en décidera.

ÉLECTRE.

Retire-toi, car tu ne m'es d'aucune utilité.

CHRYSOTHÉMIS.

Je pourrais te servir, mais tu ne veux rien entendre.

ÉLECTRE.

Va tout raconter à ta mère.

CHRYSOTHÉMIS.

Je n'ai pas pour toi tant de haine.

ÉLECTRE.

Vois à quelle lâcheté tu me pousses.

CHRYSOTHÉMIS.

Ce n'est point une lâcheté, c'est la prudence que je te conseille.

ÉLECTRE.

Dois-je donc me conformer à tout ce qui te semble juste ?

CHRYSOTHÉMIS.

Quand tu posséderas ta raison, alors tu pourras être notre guide.

ÉLECTRE.

Il est vraiment fâcheux de bien parler et de ne pas persuader.

CHRYSOTHÉMIS.

Tu me reproches précisément le défaut dans lequel tu tombes.

ÉLECTRE.

Eh quoi ! mon projet ne te semble-t-il pas conforme à la justice ?

CHRYSOTHÉMIS.

Il y a des cas où la justice elle-même est nuisible.

ÉLECTRE.

Je ne veux point vivre d'après de telles maximes.

CHRYSOTHÉMIS.

Si tu exécutes ton projet, tu m'en sauras gré.

ÉLECTRE.

Oui, je l'exécuterai, sans me laisser effrayer par toi.

CHRYSOTHÉMIS.

Il est donc vrai ? Tu ne changeras pas d'avis ?

ÉLECTRE.

Il n'est rien de plus odieux qu'un lâche conseil.

CHRYSOTHÉMIS.

Tu ne veux donc tenir aucun compte de ce que je dis.

ÉLECTRE.

Ma résolution est prise depuis longtemps, ce n'est pas d'aujourd'hui.

CHRYSOTHÉMIS.

Je me retire donc, puisque nous ne pouvons ni toi approuver mes paroles, ni moi louer ta façon d'agir.

ÉLECTRE.

Eh bien ! rentre. Quelles que puissent être tes instances, je n'aurai plus aucun rapport avec toi. C'est le comble de la folie de poursuivre une ombre vaine.

CHRYSOTHÉMIS.

Si tu penses avoir pour toi la raison, conserve tes idées ; lorsque tu seras dans le malheur, tu approuveras mes paroles.

LE CHŒUR.

Pourquoi, nous qui voyons dans les airs les oiseaux les plus sages pourvoir à la subsistance de ceux qui leur ont donné la vie et la nourriture, pourquoi ne nous acquittons-nous pas d'un semblable devoir? Mais j'en atteste les foudres de Jupiter et la céleste Justice, le châtiment ne se fera pas attendre. O Renommée, toi qui pénètres jusque chez les morts, fais entendre aux Atrides une voix lamentable, dis à leurs mânes leur affliction, leurs opprobres. Annonce que leur maison est en proie à l'infortune, que la discorde règne parmi leurs filles autrefois unies par une tendre amitié. Seule et délaissée, luttant contre la tempête, la malheureuse Électre ne cesse de pleurer son père, ainsi que le rossignol plaintif, sans crainte de la mort, prête à sacrifier sa vie, pourvu qu'elle écrase deux furies. Vit-on jamais une fille si pieuse?

Jamais un cœur généreux, même au sein du malheur, ne peut voir flétrir sa gloire et déshonorer son nom; aussi, ma fille, tu as préféré une existence obscure et vouée aux larmes, afin de t'armer contre le crime et d'être appelée un jour la fille la plus sage et la plus courageuse. Puisses-tu triompher de tes ennemis et les surpasser en force et en opulence autant que tu es à présent abaissée sous leur main! Car je te vois, malgré les rigueurs du destin, mériter, par ta piété envers Jupiter, le premier rang dans le respect des lois les plus saintes.

ORESTE.

Femmes, avons-nous bien entendu? Sommes-nous arrivés au lieu que nous cherchons?

LE CHŒUR.

Que cherches-tu? Quel dessein t'amène ici.

ORESTE.

Depuis longtemps je demande où habite Égisthe.

LE CHŒUR.

Te voici arrivé ; tu as été bien renseigné.

ORESTE.

Qui de vous pourrait annoncer dans le palais notre présence si désirée ?

LE CHŒUR.

Elle sans doute, s'il faut un proche parent pour porter ce message.

ORESTE.

Entre donc, femme, et dis que des Phocéens demandent Égisthe.

ÉLECTRE.

Malheur à moi ! Venez-vous confirmer la triste nouvelle que nous avons reçue ?

ORESTE.

J'ignore ce dont tu parles. Un vieillard, Strophius, m'a chargé d'un message concernant Oreste.

ÉLECTRE.

Qu'est-ce donc, étranger ? La frayeur me glace.

ORESTE.

Dans cette urne étroite que tu vois, nous apportons ses faibles restes.

ÉLECTRE.

Ah ! malheureuse ! Il est donc vrai ! J'ai mon malheur devant les yeux.

ORESTE.

Si tu pleures les maux d'Oreste, sache que cette urne renferme son corps.

ÉLECTRE.

O étranger, permets-moi, au nom des dieux, puisque cette urne le contient, de la prendre entre mes mains pour pleurer sur cette cendre mes malheurs et ceux de ma famille.

ORESTE.

Approchez, remettez-lui cette urne. Quelle qu'elle soit, elle ne la demande pas dans un esprit de haine : c'est sans doute quelque amie ou quelque parente.

ÉLECTRE.

O monument du plus chéri des hommes, derniers restes de mon frère, est-ce ainsi que j'espérais te recevoir quand je te fis partir loin de ces lieux ! Aujourd'hui je ne tiens plus que ta cendre; mais tu étais plein de vie, mon enfant, quand tu quittas ce palais. Ah ! que n'ai-je succombé avant de t'envoyer sur la terre étrangère, avant de t'avoir de mes mains dérobé au trépas ! Tu serais mort en ce jour, mais tu aurais eu ta part du tombeau paternel. Tu as péri misérablement, hors de ta patrie, sur une terre d'exil, loin de ta sœur; et mes mains n'ont pu ni laver ton cadavre, ni, comme je le devais, enlever ce triste fardeau des flammes dévorantes du bûcher. Infortuné ! Des mains étrangères t'ont rendu ce dernier devoir, et tu me reviens, poids léger, dans une urne légère ! Hélas ! Voilà donc à quoi ont servi les soins qu'avec un plaisir si doux je te prodiguais dans ton enfance ! Car jamais tu ne fus plus cher à ta mère qu'à moi-même; dans la maison personne autre que moi ne veillait à ta nourriture, et le nom de ta sœur était sans cesse invoqué par toi. Tout cela s'est évanoui en un jour; ta mort m'a tout ravi. Tu es parti, comme une tempête, enlevant tout avec toi. Notre père

n'est plus, moi je suis morte, toi-même tu as péri. Nos ennemis triomphent; elle est folle de joie, cette mère impie, à l'insu de laquelle tu m'envoyas souvent des messages annonçant que tu allais paraître et nous venger. Mais une divinité malfaisante pour toi et pour moi a détruit nos projets, et ne m'a rendu, au lieu de tes traits chéris, qu'une vaine poussière et une ombre vaine. Hélas! Hélas! tristes dépouilles! Ah! Ah! Tu as accompli le plus triste des voyages, frère chéri, et tu n'es revenu que pour me perdre; oui, cher Oreste, c'en est fait de moi. Reçois-moi dans ta dernière demeure, néant dans le néant, afin que j'habite avec toi dans les enfers. Lorsque tu étais sur la terre, je partageais ta destinée, et maintenant je veux mourir pour partager ta tombe. Car je ne sache pas que les morts aient encore à souffrir.

LE CHŒUR.

Songe, Électre, que tu es née d'un père mortel; Oreste l'était aussi; ne gémis donc point à l'excès. Le même sort nous attend tous.

ORESTE.

Hélas! Hélas! que dirai-je? Dans mon trouble je ne sais par où commencer. Je ne puis plus maîtriser ma langue.

ÉLECTRE.

D'où vient ta douleur? Que signifie ce langage?

ORESTE.

Serais-tu l'illustre Électre?

ÉLECTRE.

Elle-même, et dans un état bien déplorable.

ORESTE.

O cruelle infortune!

ÉLECTRE.

Étranger, n'est-ce pas sur mon sort que tu gémis ainsi?

ORESTE.

O beau corps indignement flétri !

ÉLECTRE.

Ainsi, étranger, c'est bien moi, ce n'est pas une autre que tu plains.

ORESTE.

Quelle vie est la tienne, malheureuse et sans époux !

ÉLECTRE.

Étranger, pourquoi soupires-tu en me regardant ainsi?

ORESTE.

C'est que je ne connaissais pas tous mes maux.

ÉLECTRE.

Qu'ai-je dit qui te les ait fait connaître.

ORESTE.

Il m'a suffi de voir l'excès de tes souffrances.

ÉLECTRE.

Et pourtant tu n'en vois qu'une faible partie.

ORESTE.

Pourrait-on rien voir de plus cruel?

ÉLECTRE.

Oui, je suis forcée de vivre avec les meurtriers.

ORESTE.

Les meurtriers de qui? De quel crime parles-tu?

ÉLECTRE.

Ceux de mon père, et de plus je suis contrainte d'être leur esclave.

ORESTE.

Et qui te réduit à cette nécessité?

ÉLECTRE.

On l'appelle une mère, mais elle n'en a que le nom.

ORESTE.

Que fait-elle? Emploie-t-elle la violence ou les privations?

ÉLECTRE.

La violence, les privations, toutes les cruautés.

ORESTE.

Et tu n'as personne pour te défendre, pour lui résister?

ÉLECTRE.

Personne; mon seul défenseur, tu viens d'en apporter la cendre.

ORESTE.

Infortunée! plus je te vois, plus je te plains.

ÉLECTRE.

Tu es le premier, sache-le, le seul à me plaindre.

ORESTE.

C'est que seul aussi je souffre de tes maux.

ÉLECTRE.

Serais-tu donc de notre famille?

ORESTE.

Je parlerais, si je pouvais me fier.....

ÉLECTRE.

A elles? Elles me sont dévouées; tu peux parler sans crainte.

ORESTE.

Eh bien, laisse ce vase et tu vas tout apprendre.

ÉLECTRE.

Oh ! non, par les dieux ! étranger, ne me l'enlève pas.

ORESTE.

Crois-moi, tu n'en auras point de regret.

ÉLECTRE.

Par ce menton que je touche, laisse-moi ce cher dépôt.

ORESTE.

Je ne souffrirai pas que tu le gardes.

ÉLECTRE.

Malheureuse ! Faut-il, cher Oreste, que je sois privée de ta cendre.

ORESTE.

Ne parle pas ainsi ; c'est à tort que tu t'affliges.

ÉLECTRE.

A tort, quand je m'afflige de la mort d'un frère.

ORESTE.

Il ne te convient pas de parler ainsi.

ÉLECTRE.

Suis-je donc si indigne de lui ?

ORESTE.

Tu n'es indigne de personne ; mais cette urne ne te touche en rien.

ÉLECTRE.

Comment ! quand j'y tiens les cendres d'Oreste.

ORESTE.

Ce ne sont point les cendres d'Oreste ; elles n'y sont qu'en paroles.

ÉLECTRE.

Où est donc le tombeau du malheureux.

ORESTE

Nulle part; il n'y a pas de tombeau pour les vivants.

ÉLECTRE.

Qu'as-tu dit, mon fils ?

ORESTE.

Rien que la vérité.

ÉLECTRE.

Il vit ?

ORESTE.

Oui, puisque je suis vivant.

ÉLECTRE.

Tu es Oreste.

ORESTE.

Reconnais ce signe que m'imprima mon père, et vois si je me trompe [1].

ÉLECTRE.

O jour heureux !

ORESTE.

Heureux en effet !

ÉLECTRE.

Voix chérie, te voilà donc !

ORESTE.

Ne me cherche pas ailleurs.

ÉLECTRE.

Je te serre dans mes bras.

[1] D'autres traduisent : « Vois cet anneau, l'anneau de mon père. » Mais Boissonade et, après lui, M. Patin, font fort bien remarquer que pour fonder cette reconnaissance un anneau serait un argument bien léger. Un anneau peut être soustrait, imité par un imposteur; et puis resterait à expliquer comment cet anneau se trouve en la possession d'Oreste, et est si bien connu d'Électre.

ORESTE.

Que ce soit pour jamais.

ÉLECTRE.

O femmes chéries, concitoyennes ; voyez, c'est Oreste, qu'une ruse avait tué et qu'une ruse rend à la vie.

LE CHŒUR.

Nous le voyons, ma fille, et cet heureux événement fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ÉLECTRE.

O rejeton, rejeton d'un père chéri, te voilà enfin de retour ; tu as retrouvé, tu as revu ceux que tu désirais voir.

ORESTE.

Oui, c'est moi, mais garde le silence.

ÉLECTRE.

Comment ?

ORESTE.

Il vaut mieux te taire, de crainte d'être entendue de ce palais.

ÉLECTRE.

Non, j'en atteste la chaste Diane, je ne tremblerai jamais devant ces faibles femmes qui ne sortent pas de la maison.

ORESTE.

Prends garde ; Mars anime aussi les femmes ; tu le sais par une triste expérience.

ÉLECTRE.

Ah ! Tu me rappelles le souvenir d'un malheur qui nous a frappés et pour lequel il n'est point d'expiation, ni d'oubli.

ORESTE.

Je le connais; quand l'occasion sera venue, nous nous en souviendrons.

ÉLECTRE.

Tout moment, oui, tout moment m'est bon pour faire entendre mes plaintes. A présent je peux parler librement.

ORESTE.

J'en conviens; conserve donc cette liberté.

ÉLECTRE.

Que faut-il faire

ORESTE.

Se taire à propos.

ÉLECTRE.

Qui donc voudrait se taire plutôt que de parler, lorsque tu as reparu et que je t'ai revu contre toute attente, contre tout espoir?

ORESTE.

Tu m'as revu, quand les dieux m'ont fait revenir.

ÉLECTRE.

Ah! cette parole augmente encore ma joie; si c'est un dieu qui t'a frayé la route, j'y vois un heureux présage.

ORESTE.

J'hésite à réprimer tes transports, mais je crains l'excès de ta joie.

ÉLECTRE.

O toi qui, apres une si longue absence, as daigné entreprendre cet heureux voyage et te montrer à moi, ne va pas, quand tu me retrouves dans les larmes.....,

ORESTE.

Que veux-tu de moi?

ÉLECTRE.

Ne va pas me priver du bonheur que me cause ta vue.

ORESTE.

Non certes, et je m'indignerais que d'autres voulussent t'en priver.

ÉLECTRE.

Tu consens donc ?

ORESTE.

Pourrais-je m'en empêcher ?

ÉLECTRE.

O mes amies, quand j'ai entendu cette fatale nouvelle que je ne pouvais prévoir, vous savez que ma douleur fut muette et que j'écoutai en étouffant mes cris. Maintenant, cher Oreste, je te possède, et ton retour m'a rendu cette image chérie que mes infortunes mêmes n'ont pu me faire oublier.

ORESTE.

Laisse-là les discours superflus. Ne me parle point des cruautés d'une mère, des prodigalités d'Égisthe, de la dissipation des trésors paternels : l'occasion s'échapperait devant ces vains propos. Apprends-moi ce qui convient à la conjoncture présente ; dis-moi en quel lieu nous devons nous cacher ou nous montrer pour faire cesser, par notre arrivée, la joie de nos ennemis. Fais en sorte, quand nous entrerons dans le palais, que ta figure radieuse ne te trahisse pas aux yeux de notre mère ; aie plutôt l'air de gémir sur ma mort faussement annoncée. Après le succès, nous pourrons nous réjouir et rire librement.

ÉLECTRE.

O mon frère, ta volonté sera aussi la mienne ; car c'est

de toi seul que je tiens mon bonheur; il ne me vient pas de moi. Je ne voudrais pas, au prix des plus grands avantages, te causer le moindre chagrin, car ce serait mal reconnaître les bienfaits de la divinité qui nous favorise. Tu sais ce qui se passe ici; comment pourrais-tu l'ignorer? Égisthe est absent; ma mère seule est dans le palais. Ne crains pas qu'elle voie mon visage éclairé par le sourire : une vieille haine remplit mon cœur. D'ailleurs, depuis ton retour, la joie ne cesse de faire couler mes larmes. Comment les retiendrais-je après t'avoir vu, dans un seul et même jour, et mort et vivant? Ce que tu as fait pour moi était impossible à prévoir; après cela, si mon père revenait à la vie, je n'y verrais plus un prodige, j'en croirais aussitôt mes yeux. Après un voyage si heureux, conduis-nous toi-même, comme il te plaira. Pour moi, si j'étais restée seule, je n'aurais pas manqué cette alternative, ou de me délivrer avec honneur, ou de périr avec gloire.

ORESTE.

Tais-toi; j'entends quelqu'un sortir du palais.

ÉLECTRE.

Entrez, ô étrangers; ce que vous apportez ici ne saurait être ni rejeté ni reçu avec joie.

LE GOUVERNEUR.

Imprudents, insensés que vous êtes? Avez-vous perdu tout soin de votre vie, êtes-vous assez aveugles pour ne pas voir que vous êtes, je ne dis pas voisins du péril, mais au milieu du péril même et du péril le plus grand? Si je ne me fusse tenu depuis longtemps veillant à cette porte, vos projets seraient entrés avant vous dans ce palais; mais j'y ai heureusement pris garde. Laissez là ces

longs discours et ces transports d'une joie qui ne peut se modérer. Entrez ; en de telles circonstances, hésiter est un mal, et voici le moment d'en finir.

ORESTE.

Comment serai-je reçu en entrant dans ce palais ?

LE GOUVERNEUR.

Au mieux. Personne ne sait qui tu es.

ORESTE.

Tu as sans doute annoncé ma mort.

LE GOUVERNEUR.

Apprends qu'ils te croient aux enfers.

ORESTE.

En sont-ils heureux ? Que disent-ils ?

LE GOUVERNEUR.

Tout fini, je te le dirai. En ce moment tout va bien pour nous de leur côté, même ce qui n'est pas bon.

ÉLECTRE.

Quel est cet homme, mon frère ? Au nom des dieux dis-le-moi

ORESTE.

Tu ne le reconnais pas ?

ÉLECTRE.

Je n'en ai aucune idée.

ORESTE.

As-tu oublié celui aux mains de qui tu me remis autrefois ?

ÉLECTRE.

Qui donc ? Que dis-tu ?

ORESTE.

Celui dont les mains, secondant ta prévoyance, m'emportèrent secrètement en Phocide.

ÉLECTRE.

Ce serait cet homme, le seul que j'aie trouvé fidèle, quand périt notre père !

ORESTE.

Lui-même; ne me questionne pas davantage.

ÉLECTRE.

O jour heureux ! Unique sauveur de la maison d'Agamemnon, comment donc es-tu revenu? Quoi ! c'est toi qui nous as sauvés et lui, et moi, de tant de maux ! O mains chéries ! O toi dont les pieds nous ont rendu un si grand service, pourquoi nous as-tu si longtemps caché ta présence? pourquoi me donnais-tu la mort par tes paroles, quand tes actions étaient si bonnes pour moi ! Salut, ô mon père, car c'est un père que je crois voir en toi, salut ! Sache-le bien, tu es l'homme que j'ai le plus haï et aimé en un jour.

LE GOUVERNEUR.

C'en est assez. Beaucoup de jours et autant de nuits seraient nécessaires, Électre, pour contenir le récit des faits qui se sont passés dans l'intervalle. Vous, Oreste et Pylade, je vous avertis que voici le moment d'agir. Maintenant Clytemnestre est seule; il n'y a aucun homme dans le palais. Si vous différez, songez que vous aurez à combattre d'autres ennemis plus nombreux et plus habiles.

ORESTE.

Nous n'avons plus besoin de longs discours avant d'en venir à l'exécution de notre projet; entrons au plus vite,

Pylade; mais d'abord saluons les images des dieux paternels qui veillent sous ces portiques.

ÉLECTRE.

Puissant Apollon, écoute favorablement leur prière et la mienne. Souvent déjà ma main t'a offert les présents que comportait ma fortune. A présent, Apollon Lycien, je t'implore, je te supplie, je te conjure, sans pouvoir t'offrir de présents, mais, du fond du cœur, sois-nous un allié secourable dans cette entreprise, et montre aux mortels quel prix les dieux réservent à l'impiété.

LE CHŒUR.

Voyez comme Mars s'élance, altéré de sang. Déjà elles sont entrées dans le palais, ces Furies inévitables, vengeresses des crimes; bientôt va s'accomplir le rêve de mon cœur. Le vengeur des morts s'est avancé d'un pied furtif dans l'antique palais de ses pères, tenant à la main un fer nouvellement aiguisé. Le fils de Maïa, Mercure, couvre son piège de tenèbres et le conduit à son but. L'instant fatal est venu.

ÉLECTRE.

Chères compagnes, ils vont accomplir leur projet; attendons en silence.

LE CHŒUR.

Comment? que font-ils?

ÉLECTRE.

Elle prépare l'urne pour la cérémonie des funérailles, et eux se tiennent auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Mais toi, pourquoi es-tu hors du palais?

ÉLECTRE.

Pour empêcher qu'Égisthe ne nous surprenne.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! hélas ! le palais est vide d'amis et rempli de meurtriers.

ÉLECTRE.

Quelqu'un crie là-dedans. N'entendez-vous pas, mes amies ?

LE CHOEUR.

J'ai entendu des cris lamentables et j'en frissonne.

CLYTEMNESTRE.

Malheur à moi ! Égisthe, où es-tu ?

ÉLECTRE.

Écoute ; on crie de nouveau.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, mon fils, aie pitié de celle qui t'a enfanté.

ÉLECTRE.

Mais toi, as-tu eu pitié de lui et de son père ?

LE CHOEUR.

O ville ! ô race déplorable ! c'est aujourd'hui, aujourd'hui que le destin achève ta ruine.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! je suis frappée.

ÉLECTRE.

Redouble, si tu peux.

CLYTEMNESTRE.

Encore ! ah !

ÉLECTRE.

Qu'Égisthe ait le même sort !

LE CHŒUR.

Les imprécations sont accomplies. Ils vivent, ceux que cache la terre. Le sang des meurtriers est versé à grands flots par leurs victimes, enfin sorties du tombeau. Les voici qui paraissent; leurs mains dégouttent du sang de la victime qu'ils ont immolée au dieu Mars. Je n'ai rien à blâmer.

ÉLECTRE.

Oreste, où en est-on?

ORESTE.

Tout va bien dans le palais, si l'oracle d'Apollon ne nous a pas trompés.

ÉLECTRE.

Elle est morte, la malheureuse!

ORESTE.

Tu n'as plus à redouter les outrages d'une mère insolente.

LE CHŒUR.

Arrêtez. Je vois Égisthe.

ÉLECTRE.

Ah! mes amis, rentrez.

ORESTE.

Où le voyez-vous?

ÉLECTRE.

Il arrive des faubourgs et s'avance plein de joie.

LE CHŒUR.

Retirez-vous promptement sous le vestibule; puisse votre premier succès être suivi d'un second!

ORESTE.

Rassure-toi; nous réussirons.

ÉLECTRE.

Hâte-toi donc.

ORESTE.

Je me retire.

ÉLECTRE.

Ici je veillerai à tout.

LE CHŒUR.

Il serait bon de lui adresser quelques paroles amicales, pour le faire tomber plus sûrement dans le piège de la justice vengeresse.

ÉGISTHE.

Qui de vous sait où sont ces étrangers de Phocide qui sont venus nous annoncer, dit-on, qu'Oreste a péri dans une lutte de chars? C'est toi surtout que j'interroge, oui, toi, toi si insolente autrefois. Je crois que cet événement t'intéresse plus que personne et que tu dois être parfaitement instruite.

ÉLECTRE.

Je le suis en effet. Comment pourrais-je ignorer un accident arrivé au plus cher des miens?

ÉGISTHE.

Où sont donc ces étrangers? Parle.

ÉLECTRE.

Ils sont dans le palais, où ils ont trouvé bon accueil.

ÉGISTHE.

Ont-ils annoncé sa mort comme bien certaine?

ÉLECTRE.

Ils ne se sont pas contentés de l'annoncer, ils en ont donné la preuve.

ÉGISTHE.

Pouvons-nous nous assurer par nos yeux qu'il est bien mort ?

ÉLECTRE.

Oui, et c'est un spectacle lamentable.

ÉGISTHE.

Me parler ainsi, c'est me dire de me réjouir ; cela ne t'arrive pas souvent.

ÉLECTRE.

Réjouis-toi donc, si tu as de quoi te réjouir.

ÉGISTHE.

Qu'on fasse silence et qu'on ouvre les portes du palais à tous les habitants de Mycène et d'Argos, afin que, si quelqu'un d'entre eux nourrissait encore de folles espérances au sujet du retour d'Oreste, il apprenne, à la vue de son cadavre, à se soumettre à mon joug et à revenir à de plus sages pensées, sans y être réduit par la force ou les châtiments.

ÉLECTRE.

Pour moi, j'ai déjà fait ce qui dépendait de moi. Le temps m'a appris à céder sagement aux plus forts.

ÉGISTHE.

O Jupiter, je vois un agréable spectacle, si je puis le dire sans exciter l'indignation des dieux ; mais si Némésis s'offense de cette parole, je la rétracte. Levez ce voile ; qu'un parent reçoive de moi le tribut de regrets que je lui dois.

ORESTE.

Lève toi-même. C'est à toi, non à moi de contempler ces restes et de leur adresser des paroles amies.

ÉGISTHE.

Tu as raison; je suivrai ton conseil. Pour toi, appelle Clytemnestre, si elle est dans le palais.

ORESTE.

Elle est là, près de toi; ne la cherche pas ailleurs.

ÉGISTHE.

Ah! que vois-je?

ORESTE.

Qui t'effraye? Ne la reconnais-tu pas?

ÉGISTHE.

Ah! malheureux! dans quelles mains, dans quels pièges suis-je tombé?

ORESTE.

Ne vois-tu pas que depuis longtemps tu t'adresses à des vivants comme s'ils étaient morts?

ÉGISTHE.

Je comprends, hélas! Cet homme qui me parle ne peut être qu'Oreste.

ORESTE.

Toi qui te montres en ce moment si bon devin, as-tu pu te tromper si longtemps?

ÉGISTHE.

Infortuné! je suis perdu; laisse-moi au moins dire quelques mots.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux, mon frère, ne le laisse point parler davantage et prolonger cet entretien. De quel avantage peut être pour un malheureux qui va mourir un délai de quelques instants? Hâte-toi de le frapper et d'abandonner son cadavre, loin de nos yeux, aux fossoyeurs qui lui

conviennent. Que ce soit pour moi l'unique soulagement de mes longues douleurs !

ORESTE.

Entre au plus vite ; il ne s'agit plus de parler, mais de mourir.

ÉGISTHE.

Pourquoi me conduire dans le palais ? Si ton action est belle, pourquoi chercher les ténèbres ? Frappe-moi à l'instant.

ORESTE.

Cesse de commander ; va où tu as égorgé mon père, tu tomberas à la même place.

ÉGISTHE.

Il faut donc que ce palais soit témoin des maux présents et à venir des Pélopides ?

ORESTE.

Il le sera du moins de ta mort. Cette prédiction est plus sûre que la tienne.

ÉGISTHE.

Tu te vantes d'un art que n'avait pas ton père.

ORESTE.

C'est trop discourir ; tu n'avances pas ; marche.

ÉGISTHE.

Conduis-moi.

ORESTE.

Marche devant moi.

ÉGISTHE.

Crains-tu que je ne t'échappe ?

ORESTE.

Non ; mais je ne veux pas te laisser la moindre satis-

faction : je te réserve cette dernière amertume. Tel devrait être sur-le-champ le châtiment de quiconque ose braver les lois : la mort. Le nombre des criminels serait moins grand.

LE CHŒUR.

O race d'Atrée ! que de maux tu as soufferts, avant que cet heureux coup t'ait enfin rendu la liberté !

FIN.

ŒDIPE ROI

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

LE GRAND PRÊTRE.

CRÉON.

CHŒUR DE VIEILLARDS THÉBAINS.

TIRÉSIAS.

JOCASTE.

UN MESSAGER.

UN SERVITEUR de Laïus

UN SECOND MESSAGER.

La scene est sur la place publique de Thèbes; on voit le palais du roi, le temple d'Apollon et des statues des dieux.

ŒDIPE ROI

ŒDIPE.

Enfants, jeune postérité de l'antique Cadmus, pourquoi accourez-vous ainsi sur ces degrés? Pourquoi ces rameaux entourés de bandelettes? La fumée de l'encens, les chants lugubres, les gémissements remplissent toute la ville. Je n'ai point voulu, mes enfants, apprendre vos malheurs d'une bouche étrangère; je suis venu moi-même, moi, ŒEdipe, si célèbre par toute la terre. Réponds-moi donc, vieillard, car c'est à toi qu'il appartient de parler au nom des autres, dis-moi quel motif vous rassemble. Que craignez-vous? Que désirez-vous? Je veux vous secourir. Je serais bien insensible si je n'étais pas ému par votre attitude suppliante.

LE GRAND PRÊTRE.

ŒEdipe, souverain de ma patrie, tu vois ces suppliants de tout âge qui se pressent au pied de tes autels : des enfants qui peuvent à peine se soutenir; des prêtres appesantis par la vieillesse, et moi, pontife de Jupiter; à côté d'eux l'élite de la jeunesse; le reste du peuple, tenant en main les rameaux des suppliants, est prosterné

sur les places publiques, devant les deux temples de Pallas, ou sur les bords prophétiques de l'Isménus. La ville, comme tu le vois toi-même, depuis trop longtemps agitée par l'orage, ne peut plus soulever sa tête au-dessus des flots ensanglantés qui la submergent. Les germes fructifiants se dessèchent dans la terre ; la mort frappe les troupeaux et les enfants dans le sein de leurs mères. Une divinité armée de feux, la peste redoutable, ravage notre ville et dépeuple la cité de Cadmus. Le noir Pluton s'enrichit de nos gémissements et de nos larmes. Ce n'est pas cependant que ces enfants et moi, assis près de tes foyers, nous venions t'implorer comme un dieu ; nous nous adressons à toi, comme au premier des hommes, au plus capable de nous secourir dans les situations difficiles et quand il s'agit de rendre les dieux favorables. C'est toi qui, nouveau venu dans la ville de Cadmus, nous a affranchis du tribut que nous payions au sphynx cruel, et cela sans être instruit, sans être renseigné par nous ; seul, avec l'aide divine, chacun le pense et le publie, tu es devenu notre libérateur. Aujourd'hui encore, puissant Œdipe, nous venons tous, comme suppliants, implorer de toi quelque remède à nos maux, soit que tu aies entendu la voix d'un dieu, soit qu'un mortel ait pu t'éclairer ; je sais que les projets des hommes expérimentés sont couronnés d'un heureux succès. Viens, ô le meilleur des mortels, relever notre ville ; viens, et songe que cette ville, reconnaissante de tes anciens services, te nomme aujourd'hui son libérateur, mais que nous perdrions le souvenir de tes premiers bienfaits si, après nous avoir retirés de l'abîme, tu nous y laissais retomber. Relève donc notre ville et rends-lui la sécurité. Autrefois tu nous as sauvés sous d'heureux auspices ; ne démens pas au-

jourd'hui ce que tu fus alors. Si tu dois encore régner sur cette terre, il vaut mieux régner sur des hommes que sur un désert. Qu'est-ce qu'une forteresse sans soldats, un navire sans matelots ?

ŒDIPE.

Malheureux enfants, vos désirs me sont connus; je ne les ignore pas. Je sais que vous souffrez tous; mais, dans cette commune douleur, il n'en est aucun qui souffre autant que moi. Car chacun de vous ne sent que ses maux particuliers, tandis que mon cœur gémit tout ensemble sur les malheurs de Thèbes, sur les vôtres et sur les miens. Vos plaintes ne m'ont point trouvé endormi; sachez que j'ai déjà versé bien des larmes, et mon esprit inquiet a songé à bien des moyens divers. Le seul remède que j'aie pu trouver n'a pas été négligé. Le fils de Ménécée, Créon, mon beau-frère, est allé, par mon ordre, au temple de Delphes, pour s'informer par quels sacrifices ou par quels vœux je pourrais sauver cette ville. Déjà je calcule le temps de son absence, et la tristesse s'empare de moi. Que fait-il ? Son absence est plus longue qu'elle ne semblait devoir l'être. Quand il sera revenu, je serais bien coupable, si je n'exécutais tous les ordres du dieu.

LE GRAND PRÊTRE.

Tu t'expliques à propos; ces enfants m'annoncent l'arrivée de Créon.

ŒDIPE.

Divin Apollon, puisse notre fortune répondre à la joie qui brille sur son visage !

LE GRAND PRÊTRE.

Sans doute son cœur est satisfait; autrement il ne re-

viendrait pas la tête couronnée d'une branche de laurier chargée de fruits.

ŒDIPE.

Nous le saurons bientôt; il est assez près pour nous entendre. Fils de Ménécée, cher prince, ô mon frère! quelle est la réponse que tu nous apportes de la part du dieu?

CRÉON.

Elle est bonne, car nos maux, si nous savons y porter remède, se changeront en biens.

ŒDIPE.

Que signifient ces paroles? Elles ne m'inspirent ni confiance ni crainte.

CRÉON.

Si tu veux m'entendre en présence de cette foule, je suis prêt à parler, sinon à entrer dans ton palais.

ŒDIPE.

Parle devant tous. Je suis bien plus en peine de leurs maux que des miens.

CRÉON.

Je dirai donc la réponse du dieu. Apollon nous ordonne clairement d'éloigner de cette terre la source d'impureté que nous y nourrissons et de ne pas tolérer un mal qui deviendrait incurable.

ŒDIPE.

Quelle est l'expiation demandée par le dieu! Quel est ce mal!

CRÉON.

Il faut bannir un coupable, ou expier le meurtre par le meurtre, car le sang a souillé notre ville.

ŒDIPE.

Quel est le meurtre dont parle Apollon.

CRÉON.

Prince, nous eûmes un roi nommé Laïus; il régnait sur cette ville avant toi.

ŒDIPE.

On me l'a dit; je ne l'ai jamais vu.

CRÉON.

Il fut tué; l'oracle nous ordonne clairement aujourd'hui de punir ses meurtriers.

ŒDIPE.

Mais où sont-ils? Comment découvrir les traces obscures d'un crime ancien?

CRÉON.

Ils sont en ce pays, a dit le dieu. Ce que l'on cherche est facile à trouver, mais ce que nous négligeons nous échappe.

ŒDIPE.

Est-ce dans la ville, dans les champs ou sur une terre étrangère que Laïus est tombé sous les coups des meurtriers.

CRÉON.

Il nous quittait, disait-il, pour aller consulter l'oracle; mais depuis son départ, nous ne l'avons pas revu.

ŒDIPE.

N'y aurait-il pas quelqu'un de sa suite, quelque compagnon de son voyage qui, ayant été le témoin du crime, pourrait nous instruire?

CRÉON.

Ils sont tous morts; un seul, que la crainte a fait fuir, n'a pu dire qu'une chose de ce qu'il a vu.

OEDIPE.

Laquelle? Une seule circonstance peut en faire découvrir beaucoup d'autres, si elle nous donne une lueur d'espérance.

CRÉON.

Il dit qu'une troupe de brigands l'ayant assailli, il fut accablé par le nombre.

OEDIPE.

Comment un brigand, si quelqu'un d'ici ne l'avait séduit à force d'argent, aurait-il eu cette audace?

CRÉON.

Tels furent les soupçons; mais au milieu de nos maux personne ne se leva pour venger la mort de Laïus.

OEDIPE.

Quel malheur, après le meurtre de votre roi, put donc vous empêcher d'en rechercher les auteurs?

CRÉON.

Le sphynx, avec ses énigmes, nous forçant à nous occuper de nos malheurs présents, nous fit oublier un crime trop obscur.

OEDIPE.

Eh bien, c'est donc à moi de remonter à la source du crime et de la produire au jour. C'est avec justice qu'Apollon et que toi vous avez entrepris la vengeance de cette mort. Vous me verrez moi-même, justement associé à vos efforts, venger à la fois ce pays et le dieu. Ce n'est pas pour un ami étranger, c'est pour moi-même que je pour-

suivrai le crime. Quiconque a tué Laïus pourrait d'une main aussi hardie attenter à mes jours. Les intérêts de Laïus sont aussi les miens. Relevez-vous donc, mes enfants; hâtez-vous, emportez ces rameaux suppliants. Qu'un autre assemble ici le peuple de Cadmus; je suis prêt à tout faire. Le dieu va décider de notre salut ou de notre ruine.

LE GRAND PRÊTRE.

Enfants, levons-nous; ces secours que nous étions venus demander ici, le roi nous les promet. Puisse Apollon, qui nous a envoyé cet oracle, être notre sauveur et faire cesser la contagion!

LE CHŒUR.

Doux oracle de Jupiter, venu du riche sanctuaire de Delphes, qu'annonces-tu à la célèbre Thèbes? Je frémis et mon cœur devant toi palpite d'effroi. Dieu secourable, dieu de Délos, Pœan! j'attends avec respect le sort que tu me réserves maintenant ou dans l'avenir. Réponds-moi, fils de la brillante Espérance, oracle immortel!

Je t'invoque d'abord, fille de Jupiter, immortelle Minerve; et toi, Diane, sa sœur, protectrice de cette terre, toi qui es assise au milieu de Thèbes, sur un trône splendide; toi aussi, Phébus, savant dans l'art de lancer les traits; ah! venez tous trois à notre secours. Si déjà, quand d'autres fléaux vinrent fondre sur notre ville, vous l'avez délivrée de leurs flammes dévorantes, venez aujourd'hui, grands dieux! car je souffre des maux innombrables. Tout le peuple languit et l'intelligence humaine ne peut trouver aucun remède. Les fruits de la terre n'atteignent plus à leur maturité; les femmes ne peuvent plus supporter les cruelles douleurs de l'enfantement. Vous

verriez les morts tomber pêle-mêle sur la rive infernale, plus vite que la flamme rapide ou que le feu dévorant : chaque jour Thèbes périt par d'innombrables victimes.

Beaucoup de cadavres privés de sépulture gisent misérablement sur ce sol où règne la mort; de jeunes épouses, des mères blanchies par l'âge, prosternées çà et là au pied des autels, gémissent sur leurs maux. Partout les hymnes plaintifs se mêlent aux cris de la douleur. Envoie-nous donc un secours bienfaisant, fille éclatante de Jupiter. Mets en fuite ce Mars cruel qui, sans bouclier, sans armes, m'attaque à grands cris et me dévore de ses feux ; rejette-le loin de ma patrie, dans le vaste sein d'Amphitrite, ou sur les bords inhospitaliers de la mer de Thrace. Ce que la nuit a épargné, le jour le consume. O puissant Jupiter, toi qui gouvernes à ton gré les éclairs étincelants, écrase-le sous ta foudre.

Que le dieu de Lycie bande son arc d'or et que, pour nous défendre, il lance ses flèches invisibles ! que Diane le brûle de ses torches ardentes avec lesquelles elle parcourt les montagnes de la Lycie ! Je t'invoque aussi, dieu à la tiare d'or, toi qui portes le nom de cette ville, brillant Bacchus, compagnon des Ménades; viens avec une torche enflammée consumer le plus cruel des dieux.

ŒDIPE.

J'ai entendu vos prières ; si vous voulez à votre tour écouter attentivement mes paroles et combattre avec moi le fléau, vous obtiendrez ce que vous demandez, un secours et un soulagement à vos maux. Je vais parler comme étranger à la réponse de l'oracle, comme étranger au crime qui a été commis. Seul, je ne pourrais réussir dans mes recherches si je n'avais aucun indice. Reçu depuis

peu de temps au nombre des citoyens de Thèbes, voici ce que j'ordonne aux enfants de Cadmus. Quiconque d'entre vous sait de quelle main a péri Laïus, fils de Labdacus, qu'il me révèle tout, je l'ordonne; que la crainte n'arrête pas le coupable, qu'elle ne l'empêche pas d'être son propre accusateur; il n'aura rien de bien fâcheux à souffrir : l'exil sera son seul châtiment. Si l'un de vous sait que le meurtrier vit sur une terre étrangère, qu'il parle : mes bienfaits et ma reconnaissance lui sont assurés. Mais s'il persiste à garder le silence, craignant pour lui-même ou pour un ami, qu'il apprenne quelles sont mes résolutions. Quel que soit le coupable, je défends à tout habitant de cette terre soumise à mon empire de le recevoir, de lui parler, de l'admettre aux prières et aux sacrifices que l'on offre aux dieux, de lui présenter l'eau lustrale. Que tous repoussent de leurs maisons celui que l'oracle a déclaré être la cause impure de nos malheurs. C'est ainsi que j'entends obéir au dieu et venger le roi qui n'est plus. Je maudis l'auteur inconnu du crime soit qu'il l'ait commis seul, soit qu'il ait eu des complices; qu'il termine misérablement une vie misérable. Habitât-il un palais, vivant dans mon intimité, puissent ces malédictions retomber sur sa tête. C'est à vous, Thébains, d'exécuter tous ces ordres, pour moi-même, pour Apollon, pour ce pays que désolent la stérilité et l'abandon des dieux. Et quand les dieux eux-mêmes n'auraient pas parlé, vous ne deviez pas laisser impuni un crime qui vous a ravi le meilleur des hommes, votre roi; vous deviez en rechercher les auteurs. Je suis aujourd'hui souverain de l'empire où il a régné; sa femme est devenue la mienne, et ses enfants, s'ils avaient vécu, auraient été traités comme les miens; mais le malheur s'est appesanti sur sa tête.

Pour toutes ces raisons, je le vengerai comme je vengerais mon père : je ferai tout pour découvrir le meurtrier du fils de Labdacus, du descendant de Polydore, de Cadmus et de l'antique Agénor. S'il y en a parmi vous qui refusent de m'obéir, je demande aux dieux que la terre ne leur donne pas de moissons, leurs femmes pas d'enfants; qu'ils meurent du fléau qui nous poursuit ou d'une mort plus affreuse encore ! Pour vous, enfants de Cadmus, qui approuvez mes desseins, que la Justice et les dieux vous protègent !

LE CHŒUR.

Lié par tes imprécations, prince, je parlerai. Je n'ai point tué le roi et je ne puis indiquer le meurtrier. C'était à Phébus, auteur de l'oracle, de mettre sur la voie des recherches et de faire connaître l'assassin.

OEDIPE.

Tu as dit vrai, mais aucun mortel ne saurait contraindre les dieux.

LE CHŒUR.

J'aurais un second avis à te donner.

OEDIPE.

Un troisième encore, si tu veux; ne crains pas de parler.

LE CHŒUR.

Le puissant Tirésias lit aussi bien que Phébus dans l'avenir; en le consultant on pourrait obtenir de lui d'importantes réponses.

OEDIPE.

Je n'ai pas négligé cette ressource. D'après l'avis de Créon, j'ai deux fois envoyé vers lui. Je m'étonne qu'il tarde si longtemps.

LE CHOEUR.

Sans doute les bruits qui coururent autrefois sont sans importance.

ŒDIPE.

Lesquels ? Je veux tout examiner.

LE CHOEUR.

On a dit qu'il avait été tué par des voyageurs.

ŒDIPE.

Je l'ai aussi entendu dire, mais on ne connaît pas de témoin.

LE CHOEUR.

Si le coupable est accessible à la crainte, il ne soutiendra pas tes imprécations, sitôt qu'il en aura connaissance.

ŒDIPE.

Celui que le crime n'effraye point ne craint pas les paroles.

LE CHOEUR.

Il sera pourtant découvert; voici qu'on amène le devin inspiré par les dieux, celui qui, seul entre les mortels, possède la vérité.

ŒDIPE.

Tirésias, toi qui connais tout, les sciences humaines et les secrets des dieux, et le ciel et la terre, tu sais, bien que tes yeux ne puissent voir, quel fléau désole cette cité. Seul tu peux la secourir et la sauver. Car Phébus, si mes envoyés ne te l'ont pas appris, nous a répondu qu'il n'était d'autre terme à nos maux que la découverte des meurtriers de Laïus et leur punition par la mort ou par l'exil. Ne nous refuse donc pas ton secours; consulte le vol des oiseaux; emploie tous les moyens de divination

qui sont en ton pouvoir. Sauve-nous tous, cette ville, toi et moi, en effaçant la souillure du meurtre de Laïus. En toi est tout notre espoir; servir nos semblables est le plus bel usage que nous puissions faire de notre art et de notre puissance.

TIRÉSIAS.

Hélas! Hélas! La science est parfois bien funeste quand elle ne sert pas à celui qui la possède. Je le savais et je l'ai oublié; je n'aurais pas dû venir.

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il? Pourquoi cette tristesse?

TIRÉSIAS.

Laisse-moi retourner sur mes pas. Crois-moi, en agissant ainsi, tu serviras mieux ton intérêt et le mien.

ŒDIPE.

Tu as tort de parler ainsi, tu es ingrat envers le pays qui t'a élevé, si tu lui refuses le secours de ton art.

TIRÉSIAS.

Tes paroles sont indiscrètes. Je ne veux pas encourir le même reproche.

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, ne nous cache rien de ce que tu sais. Nous sommes à tes pieds; ne dédaigne pas nos prières.

TIRÉSIAS.

Vous manquez de raison. Je ne déclarerai point ce que je sais dans la crainte de vous faire connaître vos malheurs.

ŒDIPE.

Que dis-tu? Tu sais tout et tu veux garder le silence! Tu veux donc nous trahir et perdre cette ville.

TIRÉSIAS.

Je ne veux ni mon malheur ni le tien. Pourquoi m'interroger en vain ? Tu n'apprendras rien de moi.

ŒDIPE.

O le plus pervers des hommes (car tu irriterais même un rocher), tu ne parleras pas ! Tu te montreras toujours inébranlable, inflexible ?

TIRÉSIAS.

Tu me reproches mon obstination ; tu ne vois pas ce qui est en toi, et tu m'accuses.

ŒDIPE.

Et qui ne s'irriterait point de tes paroles qui témoignent d'un tel mépris pour cette ville.

TIRÉSIAS.

Tout se découvrira malgré mon silence.

ŒDIPE.

Apprends-moi donc ce qui doit arriver.

TIRÉSIAS.

Je ne dirai rien de plus. Après cela livre-toi, si tu veux, aux accès de la colère la plus furieuse.

ŒDIPE.

Eh bien ! dans ma colère je ne cacherai rien de ce que je pense. Sache donc que je te regarde comme ayant conçu le crime et comme l'ayant presque commis, si ce n'est que ta main n'a point frappé. Si tu n'étais privé de la lumière, je t'accuserais seul de l'avoir commis.

TIRÉSIAS.

Vraiment ? Et moi, je te prescris d'obéir à l'arrêt que

tu as prononcé, et, à partir d'aujourd'hui, de ne parler ni à ces Thébains ni à moi, car tu es l'impie qui souille cette terre.

ŒDIPE.

Oses-tu parler avec tant d'impudence ! Crois-tu échapper ainsi à mon ressentiment ?

TIRÉSIAS.

Je ne le crains pas, car j'ai pour moi la vérité puissante.

ŒDIPE.

Qui te l'a apprise ? Sans doute, ce n'est point ton art.

TIRÉSIAS.

C'est toi-même, c'est toi qui m'as poussé à parler malgré moi.

ŒDIPE.

Qu'as-tu dit ? Répète encore pour m'en instruire mieux.

TIRÉSIAS.

Ne m'as-tu pas entendu tout d'abord ou veux-tu m'éprouver ?

ŒDIPE.

Je ne suis pas assez éclairé : parle une seconde fois.

TIRÉSIAS.

Je dis que tu es toi-même le meurtrier que tu cherches.

ŒDIPE.

Tu ne m'auras pas outragé deux fois impunément.

TIRÉSIAS.

Parlerai-je encore pour redoubler ta colère ?

ŒDIPE.

Autant que tu le voudras ; tes propos seront vains.

TIRÉSIAS.

Je te le déclare, tu ne connais pas l'union infâme qui t'unit avec les êtres qui te sont le plus chers, ni l'excès des maux qui t'accablent.

OEDIPE.

Penses-tu donc que ces injures resteront impunies.

TIRÉSIAS.

Oui, si la vérité a quelque force.

OEDIPE.

Elle en a sans doute, mais non pour toi, dont les yeux, les oreilles et l'esprit sont à jamais fermés.

TIRÉSIAS.

Malheureux ! tu m'adresses des reproches que bientôt tout le monde t'adressera.

OEDIPE.

Les ténèbres dans lesquels tu es plongé t'empêcheront de nuire et à moi et à aucun de ceux qui voient la lumière.

TIRÉSIAS.

Ton destin n'est point de tomber sous mes coups. Apollon suffit : c'est à lui qu'il appartient de te punir.

OEDIPE.

Ces inventions sont-elles de Créon ou de toi ?

TIRÉSIAS.

N'accuse pas Créon de ton malheur ; toi seul en es l'auteur.

OEDIPE.

Fortune, royauté, sagesse qui, plus que toute autre science, peuvent rendre la vie heureuse, vous êtes donc

bien exposées à l'envie, si, pour un empire que je n'ai pas brigué et que cette ville a mis volontairement entre mes mains, Créon, cet ancien, ce fidèle ami, conspire secrètement ma ruine et suborne ce misérable devin, cet artisan de fraudes, cet artificieux imposteur, clairvoyant pour le gain seul, mais aveugle dans son art. Car enfin, dis-moi, en quelle circonstance t'es-tu montré un devin habile? Comment, au temps où le monstre faisait entendre ici ses chants trompeurs, n'as-tu pas trouvé quelque moyen d'en délivrer ta patrie? Était-ce au premier venu ou à un prophète qu'il appartenait d'expliquer l'énigme? Cependant ni les oiseaux, ni les dieux ne t'en ont fait connaître le sens. Ce fut moi, cet Œdipe ignorant, qui ai fait taire le monstre par la pénétration de mon esprit et sans consulter le vol des oiseaux. Et c'est moi que tu veux renverser du trône dans l'espoir d'y placer Créon et de partager avec lui la puissance. Ces machinations, je l'espère, te coûteront cher, ainsi qu'à leur auteur. Si tu n'étais pas un vieillard, ton supplice t'aurait fait reconnaître ta folie.

LE CHOEUR.

Ses paroles et les tiennes, Œdipe, nous semblent dictées par la colère. De pareils discours sont inutiles; nous devons seulement songer à accomplir les oracles des dieux.

TIRÉSIAS.

Tout roi que tu es, Œdipe, je te répondrai pourtant comme à un égal; j'en ai le droit. Je ne suis pas ton esclave; je suis sujet d'Apollon, et l'appui de Créon m'est inutile. Tu m'as reproché d'être aveugle, mais toi, dont les yeux sont ouverts, tu ne vois pas en quel abîme de

maux tu es tombé, dans quels lieux tu habites, avec qui tu demeures. Sais-tu de qui tu es né? Tu es, sans le savoir, l'ennemi de tous les tiens et de ceux qui sont morts, et de ceux qui sont encore sur la terre. Chargé de la haine de ta mère et de ton père, la Malédiction, déesse aux pieds terribles, te chassera un jour de ce pays : tu vois à présent le jour, mais alors tu ne verras plus que les ténèbres. Quel rivage ne retentira pas de tes cris? Quel antre du Cithéron ne répondra pas à tes gémissements, lorsque tu connaîtras cet hymen fatal où tu avais cru trouver un port tranquille. Tu ne sais pas les maux sans nombre qui te rendront l'égal de tes enfants. Maintenant insulte Créon, déchaîne-toi contre moi. Parmi tous les mortels écrasés par l'infortune, il n'y en aura jamais de plus misérable que toi.

ŒDIPE.

Faut-il donc entendre de cet homme de tels outrages? Ne partiras-tu pas? Ne t'éloigneras-tu pas enfin de ces lieux?

TIRÉSIAS.

Je ne serais pas venu, si tu ne m'avais pas appelé.

ŒDIPE.

Je ne prévoyais pas tes discours insensés; autrement je ne me serais point pressé de t'appeler dans ma demeure.

TIRÉSIAS.

Je te parais insensé; tes parents me croyaient sage.

ŒDIPE.

Quels sont-ils? Demeure. Qui m'a donné la vie?

TIRÉSIAS.

Ce jour va te donner la naissance et la mort.

ŒDIPE.

C'est trop prolonger des discours obscurs et mystérieux.

TIRÉSIAS.

N'excelles-tu pas à deviner les énigmes?

OEDIPE.

Reproche-moi à présent ce qui fait ma gloire.

TIRÉSIAS.

C'est précisément cette gloire qui t'a perdu.

OEDIPE.

Si j'ai sauvé cette ville, que m'importe?

TIRÉSIAS.

Je me retire donc. Enfant, conduis-moi.

OEDIPE.

Oui, qu'il te conduise. Ta présence m'importune; quand tu seras loin d'ici, tu ne me troubleras plus.

TIRÉSIAS.

Je pars; mais auparavant je dirai, sans craindre tes regards, tout ce que j'avais à dire, car il n'est pas en ton pouvoir de m'ôter la vie. Je le déclare donc : cet homme que tu cherches depuis longtemps, que tu menaces et que tu veux punir du meurtre de Laïus, il est ici. Il passe pour étranger, mais plus tard on prouvera qu'il est né à Thèbes, et il n'aura pas lieu de s'en réjouir. Privé de la lumière, tombé de l'opulence dans la pauvreté, il errera sur une terre étrangère, tâtant son chemin avec un bâton. Il se reconnaîtra à la fois frère et père de ses enfants, fils et époux de sa mère, incestueux, parricide. Maintenant

rentre dans ton palais, réfléchis à ces paroles, et si tu peux me convaincre de fausseté, libre à toi de déclarer que je ne connais rien à la divination.

LE CHŒUR

Quel est celui qui a dénoué le rocher prophétique de Delphes? Quel est ce coupable qui a souillé ses mains par un crime inouï? Il est temps pour lui de fuir plus vite que les coursiers rapides comme le vent. Déjà le fils de Jupiter s'élance contre lui, armé de foudres et d'éclairs; les Parques terribles et inévitables le poursuivent.

Du Parnasse couvert de neige est parti l'oracle qui ordonne à chacun de découvrir ses traces. Comme un taureau sauvage, il parcourt les bois, les antres, les rochers, malheureux, toujours seul, fuyant les prophéties sorties du centre de la terre, mais ces voix immortelles volent autour de lui.

De quelles pensées terribles le sage devin a troublé mon esprit! Dois-je croire, dois-je rejeter ses paroles? Je ne sais que dire, que penser; le présent et le passé me laissent incertain. Je n'ai jamais appris qu'il y ait eu un sujet de querelle entre les descendants de Labdacus et le fils de Polybe; Jupiter et Apollon sont pleins de sagesse et connaissent les actions des hommes; mais, parmi les mortels, qu'un devin soit plus éclairé que moi, on ne saurait l'affirmer. Un homme peut surpasser un autre en sagesse, mais jamais, avant d'avoir vu une prophétie confirmée par l'événement, je ne me joindrai aux accusateurs d'Œdipe.

Lorsque la vierge ailée est venue fondre sur lui, nous l'avons vu, plein de sagesse, sauver notre ville; mon cœur reconnaissant ne l'accusera jamais.

CRÉON.

Citoyens, instruit que le roi OEdipe a porté contre moi une accusation terrible, j'accours vers vous accablé de douleur. S'il pense qu'au milieu des maux qui nous affligent j'ai pu lui nuire par mes actions ou par mes paroles, chargé d'un tel opprobre je ne puis plus supporter la vie. Il ne s'agit pas ici d'une imputation légère; c'est une très grave accusation, puisqu'elle tend à me faire déclarer traître envers la ville, envers vous, envers vos amis.

LE CHOEUR.

Ce reproche lui a sans doute été dicté par la colère plus que par la conviction.

CRÉON.

Qui lui a fait croire que mes conseils ont engagé le devin à dire des impostures?

LE CHOEUR.

Il l'a dit, mais j'en ignore les motifs.

CRÉON.

A-t-il pu de sang froid et avec un regard assuré prononcer contre moi une pareille accusation?

LE CHOEUR.

Je ne sais; je n'examine pas ce que font mes maîtres. Mais le voici lui-même qui sort de son palais.

OEDIPE.

Quoi! toi ici! Tu oses paraître en ces lieux! De quel front oses-tu venir dans mon palais, toi qui veux m'égorger moi-même et me ravir ma puissance? Au nom des dieux, quelle lâcheté, quelle folie ai-je commise pour te pousser à former un pareil dessein? Croyais-tu que je ne

découvrirais pas tes intrigues, ou, qu'après les avoir découvertes, je ne t'en punirais pas? Ton entreprise n'est-elle pas insensée, de vouloir, sans le secours du peuple, sans amis, usurper un trône que l'on n'obtient que par l'appui du peuple et par les richesses.

CRÉON.

Écoute : laisse-moi répondre à mon tour à tout ce que tu viens de dire. Tu jugeras ensuite.

OEDIPE.

Tu es un habile discoureur, mais je suis peu disposé à t'entendre, car je t'ai reconnu pour un ennemi dangereux.

CRÉON.

Écoute un instant ce que j'ai à te dire à ce sujet même.

OEDIPE.

Ne me soutiens pas que tu n'es pas un traître.

CRÉON.

Tu t'abuses, si tu penses qu'un entêtement sans raison soit honorable.

OEDIPE.

Tu t'abuses à ton tour, si tu crois pouvoir attaquer un parent sans en être puni.

CRÉON.

Ce que tu dis est juste, j'en conviens; mais apprends-moi quel mal je t'ai fait.

OEDIPE.

Est-ce par ton conseil, ou non, que j'ai fait venir ce fameux devin?

CRÉON.

Je t'ai conseillé de le faire; je te le conseillerais encore.

OEDIPE.

Depuis quel temps Laïus.....

CRÉON.

Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

OEDIPE.

Depuis quel temps a-t-il disparu, frappé d'un coup mortel?

CRÉON.

Depuis ce temps, il s'est passé de longues années.

OEDIPE.

Et alors ce devin exerçait-il son art ?

CRÉON.

Il était aussi savant, aussi honoré qu'aujourd'hui.

OEDIPE.

Fit-il alors mention de moi ?

CRÉON.

Non, jamais, du moins en ma présence.

OEDIPE.

Mais ne fîtes-vous aucune enquête sur ce meurtre ?

CRÉON.

Nous en fîmes une, sans doute, mais nous n'apprîmes rien.

OEDIPE.

Pourquoi donc alors ce grand savant n'a-t-il point dit ce qu'il dit aujourd'hui ?

CRÉON.

Je ne sais; je n'aime point à parler de ce que j'ignore.

OEDIPE.

Tu sais du moins ce qui te touche, et tu le diras, si tu es sage.

CRÉON.

De quoi s'agit-il? Si je le sais, je ne refuse point de le dire.

OEDIPE.

Si Tirésias n'eût été d'intelligence avec toi, jamais il ne m'eût accusé du meurtre de Laïus.

CRÉON.

Tu sais mieux que moi ce qu'il t'a dit; mais il est juste que je t'interroge à mon tour.

OEDIPE.

Interroge-moi; on ne trouvera pas en moi un meurtrier.

CRÉON.

Eh bien! N'as-tu pas épousé ma sœur?

OEDIPE.

Je ne puis le nier.

CRÉON.

Ne partages-tu pas avec elle le trône et la puissance?

OEDIPE.

Tout ce qu'elle peut désirer, elle l'obtient de moi.

CRÉON.

Ne me regardez-vous pas comme votre égal, quoique je n'occupe que le troisième rang?

OEDIPE.

C'est en cela même que se montre ta perfidie.

CRÉON.

Nullement, si tu veux, comme moi, réfléchir un instant.

Et d'abord, penses-tu que personne préférât un pouvoir plein de terreur à une vie paisible avec la même puissance? Pour moi, je désire moins avoir le titre de roi que d'agir en roi, et tout homme sage est de mon avis. Maintenant je vis sans crainte et j'obtiens de toi tout ce que je peux désirer; mais si je régnais moi-même, j'agirais souvent contre ma volonté. Comment donc la royauté me serait-elle plus douce qu'une autorité et un pouvoir libre de tout souci? Je ne suis pas encore assez insensé pour désirer autre chose que les honneurs et le profit. Aujourd'hui tout me sourit, aujourd'hui chacun me courtise; ceux qui ont besoin de toi s'adressent à moi; c'est par moi qu'ils obtiennent tout ce qu'ils demandent. Comment donc renoncerais-je à ces avantages pour obtenir un vain titre? Un esprit sage ne peut s'égarer ainsi. Non, je n'ai pu avoir une telle pensée et je ne pourrais être le complice d'un autre qui la mettrait à exécution. Pour t'en convaincre, va t'informer à Delphes si je t'ai fidèlement rapporté l'oracle. Si tu me trouves d'intelligence avec le devin, c'est trop peu de me condamner par une seule voix, je joins mon suffrage au tien. Mais ne m'accuse pas sur de vagues soupçons et sans m'entendre. Il est injuste de confondre légèrement les méchants avec les bons et les bons avec les méchants. Chasser un ami fidèle, c'est autant, selon nous, que sacrifier sa vie, ce bien si précieux. Mais le temps te dévoilera tout, car le temps seul est l'épreuve du juste, tandis qu'il suffit d'un jour pour faire connaître le coupable.

LE CHŒUR.

O roi, il a tenu un langage raisonnable pour qui craint de s'égarer. Ceux qui jugent avec précipitation sont sujets à se tromper.

OEDIPE.

Lorsqu'un ennemi est prompt à m'attaquer en secret, je dois être prompt, à mon tour, à déjouer ses attaques; car si je demeure tranquille, il exécutera ses projets et les miens seront confondus.

CRÉON.

Que veux-tu donc? M'exiler de cette contrée?

OEDIPE.

Non. Je veux ta mort, non ton exil.

CRÉON.

Au moins fais-moi connaître le motif de ta haine.

OEDIPE.

Parles-tu ainsi pour ne pas céder, pour ne pas m'obéir?

CRÉON.

Je te vois si peu sensé!

OEDIPE.

J'entends du moins mes intérêts.

CRÉON.

Les miens ne doivent pas être sacrifiés.

OEDIPE.

Mais tu es un traître.

CRÉON.

Et si tu t'abuses.

OEDIPE.

Cependant il faut m'obéir.

CRÉON.

Non, certes, si tes ordres sont iniques.

OEDIPE.

Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

Moi aussi, je puis l'implorer comme toi.

LE CHOEUR.

Arrêtez, princes. J'aperçois fort à propos pour vous Jocaste qui sort du palais; elle va sans doute mettre fin à vos différends.

JOCASTE.

Malheureux, qui a suscité entre vous ce combat de paroles imprudentes? Ne rougissez-vous pas, au milieu des maux qui agitent la patrie, de vous livrer à des haines privées? OEdipe, rentre dans le palais, et toi, Créon, dans ta demeure; n'allez pas pour de vains motifs causer un immense malheur.

CRÉON.

Ma sœur, OEdipe, ton époux, me menace des plus cruels traitements, en choisissant entre ces deux supplices, ou l'exil ou la mort.

OEDIPE.

Il est vrai; car je l'ai pris, ô femmes, tramant un complot odieux contre ma personne.

CRÉON.

Que tous les maux fondent sur moi, que je meure chargé d'imprécations, si j'ai rien fait de ce que tu m'imputes.

JOCASTE.

Au nom des dieux, OEdipe, crois ce qu'il te dit, respecte ce serment par lequel il invoque le ciel; songe aussi à moi et à tous ceux qui t'entourent.

LE CHOEUR.

Laisse-toi persuader par la raison, prince; je t'en supplie.

OEDIPE.

Eh bien ! que veux-tu de moi ?

LE CHOEUR.

Tu dois des égards à celui qui, de tout temps, a été respectable et que son serment vient de rendre sacré.

OEDIPE.

Sais-tu ce que tu demandes ?

LE CHOEUR.

Je le sais.

OEDIPE.

Explique-toi.

LE CHOEUR.

N'accuse pas sur de vains soupçons, ne déshonore pas un ami protégé par son serment.

OEDIPE.

Sache donc que m'adresser cette demande, c'est vouloir ma mort ou mon exil.

OEDIPE.

J'en atteste le Soleil, le premier de tous les dieux ! puissé-je, haï des dieux, abandonné des hommes, périr de la mort la plus violente si telle est ma pensée ! Mais, infortuné que je suis ! ce qui déchire mon cœur, c'est de voir l'état affreux de la patrie et vos querelles venant s'ajouter à nos premiers malheurs.

OEDIPE.

Qu'il s'éloigne donc, dussé-je périr moi-même ou être honteusement chassé de ce pays ! C'est à tes prières que je cède, non aux siennes. Partout il me sera toujours odieux.

CRÉON.

Tu cèdes avec dépit, je le vois; mais tu te haïras toi-même, quand ton courroux sera calmé. De pareils caractères trouvent en eux-mêmes un juste châtiment.

OEDIPE.

Me laisseras-tu enfin ? Ne partiras-tu pas ?

CRÉON.

Je partirai, méconnu de toi; mais pour eux je suis toujours le même.

LE CHOEUR.

Femme, pourquoi tardes-tu à l'emmener dans le palais?

JOCASTE.

Je voudrais savoir ce qui s'est passé.

LE CHOEUR.

Des soupçons sans fondement ont éclaté; les reproches injustes sont blessants.

JOCASTE.

Ces reproches étaient-ils mutuels ?

LE CHOEUR.

Oui.

JOCASTE.

Et quels étaient leurs discours ?

LE CHOEUR.

C'est assez, bien assez, à mon avis, des malheurs de cette ville; restons-en où leur querelle a cessé.

OEDIPE.

Vois-tu où tu en viens; tes intentions sont bonnes, et pourtant tu m'abandonnes et tu m'affliges.

LE CHOEUR.

Prince, je l'ai dit, et plus d'une fois : je serais insensé, dépourvu de toute raison, si je t'abandonnais, toi qui, lorsque ma chère patrie était battue par la tempête, l'as sauvée du naufrage; aujourd'hui encore, si tu le peux, sois notre libérateur.

JOCASTE.

Au nom des dieux, apprends-moi aussi, roi, quel motif a pu t'animer d'un tel courroux.

OEDIPE.

Je te dirai, femme (car j'ai pour toi plus d'égards que n'en ont ceux-ci), je te dirai quels complots Créon a tramés contre moi.

JOCASTE.

Parle, explique-moi clairement l'accusation et la querelle.

OEDIPE.

Il dit que c'est moi qui suis le meurtrier de Laïus.

JOCASTE.

Parle-t-il d'après ce qu'il sait lui-même ou sur le rapport d'autrui ?

OEDIPE.

Il m'a envoyé pour cela un misérable devin; quant à lui, il ne m'accuse pas personnellement.

JOCASTE.

Laisse-là tous ces discours : écoute-moi et apprends d'abord qu'aucun mortel ne possède l'art de la divination. Je t'en donnerai en peu de mots une preuve certaine. Un oracle qui venait, je ne dirai pas de Phébus lui-même, mais d'un de ses ministres, prédit autrefois à

Laïus qu'il était destiné à périr de la main d'un fils qui naîtrait de lui et de moi. Et cependant on assure que ce sont des brigands étrangers qui l'ont tué à la jonction de trois routes. Quant à ce fils, il était né à peine depuis trois jours que son père, après lui avoir lié les pieds, le fit jeter par des mains étrangères sur une montagne déserte. Ainsi donc Apollon n'a point accompli sa prophétie; mon fils n'a pas été le meurtrier de son père; Laïus n'a pas été, comme il le craignait, tué par son fils. Et cependant des voix prophétiques l'avaient annoncé; cesse donc de t'en inquiéter. Car ce qu'un dieu veut révéler, il sait facilement le faire connaître.

OEDIPE.

Femme, quel égarement ce récit a jeté dans mon âme, comme il a troublé mon esprit!

JOCASTE.

Quelle inquiétude te saisit et te fait parler ainsi?

OEDIPE.

Tu as dit, je crois, que Laïus fut tué à la jonction de trois routes.

JOCASTE.

On l'a dit alors, et ce bruit n'a point été démenti.

OEDIPE.

Et en quel endroit ce malheur est-il arrivé?

JOCASTE.

Ce pays s'appelle la Phocide; c'est à l'endroit où se joignent les routes venant de Delphes et de Daulie.

OEDIPE.

Combien de temps s'est-il écoulé depuis?

JOCASTE.

C'est un peu avant l'époque où tu vins régner en ce pays que la nouvelle de ces événements se répandit dans la ville.

OEDIPE.

O Jupiter ! A quelle destinée m'as-tu réservé !

JOCASTE.

ŒEdipe, quelle pensée t'agite ainsi ?

OEDIPE.

Ne m'interroge pas encore ; mais Laïus, dis-moi quel était son air, quel âge il avait.

JOCASTE.

Il était grand, sa tête commençait à blanchir ; ses traits ressemblaient beaucoup aux tiens.

OEDIPE.

Malheureux que je suis ! C'est donc contre moi, sans le savoir, que j'ai lancé de terribles imprécations.

JOCASTE.

Que dis-tu ? prince, je n'ose lever mes regards sur toi.

OEDIPE.

Je crains terriblement que le devin ne soit clairvoyant. Tu vas m'éclairer davantage par un seul mot.

JOCASTE.

Je frémis ; parle cependant, je dirai ce que je sais.

OEDIPE.

Voyageait-il sans escorte, ou avait-il avec lui des gardes nombreux, comme il convient à un roi ?

JOCASTE.

Cinq hommes en tout l'accompagnaient et parmi eux un héraut; il n'y avait qu'un seul char dans lequel était Laïus.

OEDIPE.

Hélas! Hélas! tout est dévoilé. Mais quel est, femme, celui qui vous a donné ces détails?

JOCASTE.

Un de ses serviteurs, échappé seul du danger.

OEDIPE.

Est-il encore aujourd'hui dans ce palais?

JOCASTE.

Non. Lorsqu'à son retour il t'a vu sur le trône et Laïus mort, il m'a suppliée, en me prenant la main, de l'envoyer à la campagne garder les troupeaux, pour être le plus loin possible de cette ville. Je le fis. Ce digne serviteur méritait une plus grande récompense.

OEDIPE.

Pourrions-nous le faire venir promptement ici?

JOCASTE.

Sans doute. Mais d'où te vient ce désir?

OEDIPE.

Je crains bien, femme, qu'on ne m'en ait trop dit sur le sujet pour lequel je veux le voir.

JOCASTE.

Eh bien, il viendra; mais moi-même, prince, je mérite d'apprendre la cause de tes tourments.

OEDIPE.

Je ne t'en priverai pas au milieu des incertitudes qui

m'agitent. A qui pourrais-je mieux qu'à toi raconter mon infortune? Polybe de Corinthe est mon père; j'eus pour mère la Dorienne Mérope. J'étais considéré à Corinthe comme le premier des citoyens, lorsqu'il me survint un accident fait pour me surprendre, mais peu digne de m'inquiéter. Dans un festin, un homme plein d'ivresse me dit, dans la chaleur du vin, que je n'étais qu'un enfant supposé. Dans ma douleur, j'eus peine à me contenir jusqu'à la fin du jour; mais le lendemain j'allai trouver mon père et ma mère pour les interroger. Ils furent indignés de l'outrage que m'avait fait celui qui avait prononcé une telle parole. Leur réponse me donna quelque joie, mais ce propos me tourmentait toujours, car il avait pénétré au fond de mon cœur. Je pars à l'insu de mes parents; je vais à Delphes. Phébus me renvoya sans daigner répondre aux questions que j'étais venu lui faire, mais il prédit les malheurs les plus affreux et les plus terribles, que je serais l'époux de ma mère, que je donnerais la vie à une race odieuse aux mortels, que je serais le meurtrier de mon propre père. J'eus à peine entendu ces paroles que, réglant mes pas sur le cours des astres, je m'enfuis loin du territoire de Corinthe pour éviter l'accomplissement de ces oracles funestes. En avançant, j'arrive en ces lieux où tu dis que le roi fut tué. A toi, femme, je dirai la vérité. J'étais près de la jonction des trois routes lorsque je vois un héraut et, sur un char attelé de chevaux, un homme tel que tu me l'as dépeint venir à ma rencontre. Le conducteur du char et le vieillard lui-même me repoussent violemment de la route. Emporté par la colère, je frappe le conducteur qui me poussait hors du chemin. Dès que le vieillard me voit passer le long du char, il saisit ce moment et m'atteint au milieu de la tête

de deux coups d'aiguillon. Mais il n'en fut pas quitte au même prix; frappé aussitôt du bâton dont ma main était armée, il est renversé de son char, il tombe à la renverse; je les tue tous. Si donc cet étranger a quelque rapport avec Laïus, est-il un homme plus malheureux que moi, plus haï des dieux? Aucun étranger, aucun citoyen ne peut me recevoir dans sa maison, ni m'adresser la parole; ils doivent m'éloigner de leurs demeures. Et c'est moi, moi-même qui ai prononcé ces malédictions contre moi. La couche du mort est souillée par les mains du meurtrier. Suis-je assez criminel? Suis-je assez impur? Il faut que je m'exile, et dans mon exil il ne m'est pas permis ni de revoir les miens, ni d'entrer dans ma patrie; ou bien je m'expose à m'unir à ma mère par un inceste et à tuer mon père Polybe, qui m'a donné la vie, qui m'a élevé. Ne dirait-on pas avec raison qu'une divinité cruelle me suscite ces malheurs? Non, non, sainte majesté des dieux, faites qu'un pareil jour ne luise jamais pour moi, mais que je disparaisse du milieu des mortels avant de me voir souillé par tant de malheurs.

LE CHŒUR.

Nous aussi, prince, nous sommes pénétrés de douleur; toutefois, jusqu'à ce que tu aies été renseigné par le témoin de ces faits, conserve l'espérance.

ŒDIPE.

Le seul espoir qui me reste est en cet homme, le berger que j'attends.

JOCASTE.

Lui venu, quel est ton dessein?

ŒDIPE.

Je vais te le dire; si son langage s'accorde avec le tien, je n'ai plus à craindre.

JOCASTE.

Qu'ai-je dit de si important?

ŒDIPE.

Il assure, m'as-tu dit, que ce sont des brigands qui ont tué Laïus. S'il persiste à parler de plusieurs meurtriers, ce n'est pas moi qui l'ai fait périr, puisqu'un seul ne peut être pris pour plusieurs; mais s'il ne parle que d'un voyageur isolé, il devient évident que le crime doit m'être imputé.

JOCASTE.

Sache donc que tel a été son langage, et il ne lui est pas possible de se rétracter. La ville l'a entendu comme moi. Et en supposant même qu'il s'écartât en quelque chose de ce qu'il a dit autrefois, jamais du moins, prince, il ne prouverait que tu sois le meurtrier de Laïus, puisque celui-ci, suivant l'oracle d'Apollon, devait périr de la main de mon fils. Ce fils infortuné n'a pu tuer son père, puisqu'il est mort avant lui. Ainsi, dans cet événement, comme dans tout autre à l'avenir, je ne saurais ajouter foi à aucun oracle.

ŒDIPE.

Tu penses sagement. Cependant envoie chercher le berger; ne néglige pas ce soin.

JOCASTE.

Je vais y envoyer au plus tôt; mais rentrons dans le palais. Je ne voudrais rien faire qui ne te fût agréable.

LE CHŒUR.

Puissé-je avoir le bonheur de conserver cette sainteté

de paroles et d'actions dont les lois sublimes ont été enfantées au sein des régions célestes où elles résident; l'Olympe seul est leur père; elles n'ont pas été produites par la race périssable des hommes, et jamais l'oubli ne les endormira; en elles respire un dieu puissant qui ne vieillit point.

L'orgueil enfante la tyrannie, l'orgueil qui, follement enivré par des excès stériles et funestes, ne s'élève sur des hauteurs escarpées que pour être précipité dans des abîmes d'où il lui est impossible de sortir. Je prie le dieu de ne pas rendre inutiles les efforts de la ville; jamais je ne cesserai d'implorer la protection du dieu.

S'il est un mortel orgueilleux qui, dans ses actions ou ses discours, viole la justice ou les temples des dieux, qu'il expie sa coupable arrogance par une destinée cruelle! S'il recherche des gains illégitimes, s'il commet des actes impies et dans sa folie veut toucher aux choses inviolables, quel homme, dans ces circonstances, pourrait éloigner de son âme les traits des remords? Si de telles actions sont honorables, que me servirait de former des danses en l'honneur des dieux?

Je n'irai plus porter mes vœux au centre révéré de la terre, ni au temple d'Abes, ni à Olympie, à moins que ces oracles ne se vérifient à la face de tous les hommes. Mais, ô puissant Jupiter, si c'est avec raison que l'on te nomme le maître du monde, ne permets pas que rien échappe à tes regards et à ton empire éternel. Déjà les oracles rendus autrefois à Laïus sont regardés comme anéantis; Apollon n'est plus honoré; c'en est fait du culte des dieux.

JOCASTE.

Chefs de la contrée, la pensée m'est venue de me

rendre aux temples des dieux avec ces couronnes et ces parfums que vous voyez dans mes mains. Car OEdipe livre son cœur à mille inquiétudes. Au lieu de juger, en homme sage, des oracles récents par les prédictions anciennes, il s'abandonne à qui lui parle dès qu'on excite ses craintes. Or, puisque mes conseils lui sont inutiles, c'est toi, Apollon Lycien, toi dont le temple est voisin, que je viens, chargée de ces offrandes, supplier d'apporter un remède à nos maux, car nous tremblons tous, en voyant le roi éperdu comme un pilote dans l'orage.

UN MESSAGER.

Étranger, puis-je apprendre de vous où est le palais du roi OEdipe? Ou plutôt dites-moi, si vous le savez, où il est lui-même.

LE CHŒUR.

Voici son palais, et il y est en ce moment, étranger. Cette femme est la mère de ses enfants.

LE MESSAGER.

Qu'elle soit toujours heureuse, elle et tous ceux qui l'entourent, cette épouse accomplie!

JOCASTE.

Sois heureux aussi, étranger; tu le mérites pour tes bonnes paroles. Mais dis-moi ce qui t'amène ici, que viens-tu annoncer?

LE MESSAGER.

De bonnes nouvelles, femme, pour ta famille et pour ton époux.

JOCASTE.

Lesquelles? De la part de qui viens-tu.

LE MESSAGER.

De Corinthe. Les paroles que je vais te dire te réjoui-

ront sans doute (comment pourrait-il en être autrement?); peut-être aussi t'affligeront-elles.

JOCASTE.

Quelle est donc cette nouvelle et comment peut-elle produire ce double effet?

LE MESSAGER.

Les habitants de l'isthme vont, disait-on là-bas, le proclamer roi.

JOCASTE.

Quoi! le vieux Polybe n'est-il plus sur le trône?

LE MESSAGER.

Il n'y est plus; la mort l'a mis au tombeau.

JOCASTE.

Qu'as-tu dit? Polybe est mort?

LE MESSAGER.

Que je meure moi-même, si je ne dis la vérité!

JOCASTE.

O femme, cours annoncer cette nouvelle à ton maître. Oracles des dieux, où êtes-vous? OEdipe le fuyait autrefois craignant de le tuer, et voilà que Polybe meurt sous les coups du destin et non de la main d'OEdipe.

OEDIPE.

Jocaste, épouse chérie, pourquoi m'envoies-tu chercher dans ce palais?

JOCASTE.

Écoute cet homme et vois, en l'entendant, ce que deviennent les oracles sacrés du dieu.

OEDIPE.

Cet homme, quel est-il et que vient-il m'apprendre?

JOCASTE.

Il vient de Corinthe pour t'annoncer que Polybe, ton père, n'est plus, qu'il est mort.

OEDIPE.

Que dis-tu, étranger ? Explique-toi.

LE MESSAGER.

S'il faut d'abord confirmer ce que j'ai dit, sois-en certain, il est mort.

OEDIPE.

Qui l'a fait mourir ? Un crime ou la maladie ?

LE MESSAGER.

Le moindre choc abat les vieillards.

OEDIPE.

Je le vois, la maladie a consumé ses jours.

LE MESSAGER.

Et surtout la vieillesse.

OEDIPE.

Hélas ! Hélas ! qui voudra désormais, ô femme, consulter l'autel prophétique de Delphes ou le chant des oiseaux ? D'après ces oracles, je devais tuer mon père, et maintenant il repose sous la terre, et moi qui suis ici, je n'ai point tranché ses jours, à moins que le regret de ma perte ne l'ait tué et que je ne sois ainsi l'auteur de sa mort. Ainsi Polybe a emporté avec lui aux enfers tous ces oracles mensongers.

JOCASTE.

Ne te l'avais-je pas prédit depuis longtemps ?

OEDIPE.

C'est vrai, mais la crainte m'aveuglait.

JOCASTE.

Bannis maintenant toutes ces pensées de ton cœur.

OEDIPE.

Eh quoi ! n'ai-je pas à redouter encore l'hymen de ma mère ?

JOCASTE.

L'homme doit-il toujours craindre, lui qui est le jouet de la fortune et qui ne peut prévoir l'avenir ? Le mieux est de s'abandonner au hasard autant qu'on le peut. Ne crains donc pas un hymen avec ta mère. Bien des mortels, avant toi, ont partagé en songe le lit de leur mère. Qui méprise ces vaines illusions vit plus heureux.

OEDIPE.

Tous ces conseils seraient excellents, si celle qui m'a donné le jour n'existait plus. Mais, puisqu'elle vit, malgré tes bonnes paroles, j'ai tout lieu de craindre.

JOCASTE.

Cependant la mort de ton père devrait t'ouvrir les yeux.

OEDIPE.

J'en conviens ; mais ma mère vit et je tremble.

LE MESSAGER.

Quelle est donc cette femme qui t'inspire tant de crainte ?

OEDIPE.

C'est Mérope, vieillard, la femme de Polybe.

LE MESSAGER.

Quel motif as-tu de la redouter ?

OEDIPE.

Un oracle terrible, envoyé par les dieux.

LE MESSAGER.

Peux-tu me le faire connaître, ou doit-il rester ignoré?

OEDIPE.

Tu peux le savoir. Apollon a prédit qu'un jour j'épouserais ma mère et verserais de mes mains le sang de mon père. Voilà pourquoi depuis longtemps j'ai habité loin de Corinthe. A la vérité, j'ai mené une vie heureuse. Pourtant il est bien doux de jouir de la vue de ses parents!

LE MESSAGER.

Quoi! c'est là cette crainte qui t'a fait t'expatrier?

OEDIPE.

Oui, vieillard, je craignais de tuer mon père.

LE MESSAGER.

Pourquoi donc, prince, ne te délivrerais-je pas de ces frayeurs, puisque je suis venu pour te rendre service?

OEDIPE.

Je te récompenserai dignement.

LE MESSAGER.

Je suis venu surtout pour être récompensé par toi, lorsque tu reviendras dans ta patrie.

OEDIPE.

Je ne retournerai jamais auprès des auteurs de mes jours.

LE MESSAGER.

O mon fils, on voit bien que tu ignores ce que tu fais.

OEDIPE.

Comment? vieillard, au nom des dieux, instruis-moi.

LE MESSAGER.

Si c'est pour ce motif que tu évites de retourner dans ta patrie.....

OEDIPE.

Je crains de voir s'accomplir l'oracle d'Apollon.

LE MESSAGER.

Tu as peur de commettre quelque sacrilège à l'égard de tes parents ?

OEDIPE.

Oui, vieillard, c'est là ce qui ne cesse de m'effrayer.

LE MESSAGER.

Tu ne sais donc pas que tu n'as aucune raison pour trembler.

OEDIPE.

Comment aucune ? Ne suis-je pas leur fils ?

LE MESSAGER.

Polybe ne t'était rien par le sang.

OEDIPE.

Qu'as-tu dit ? Polybe n'était pas mon père ?

LE MESSAGER.

Pas plus que moi ou tout autant que moi.

OEDIPE.

Eh ! comment celui qui ne m'est rien peut-il être pour moi autant qu'un père ?

LE MESSAGER.

Ni lui, ni moi ne t'avons donné le jour.

OEDIPE.

Pourquoi donc me nommait-il son fils ?

LE MESSAGER.

Sache qu'il te reçut un jour de mes mains comme un présent.

OEDIPE.

Il a pu m'aimer si tendrement, après m'avoir reçu d'une main étrangère !

LE MESSAGER.

Il n'avait point d'enfants.

OEDIPE.

Mais toi, qui me donnas à lui, m'avais-tu acheté, ou étais-tu mon père ?

LE MESSAGER.

Je t'avais trouvé dans les gorges boisées du Cithéron.

OEDIPE.

Pourquoi voyageais-tu en ces lieux ?

LE MESSAGER.

J'y gardais les troupeaux qui paissaient dans la montagne.

OEDIPE.

Tu étais donc berger et errant pour un salaire.

LE MESSAGER.

Oui, mon fils, mais alors je fus ton sauveur.

OEDIPE.

Dans quel état de souffrance me trouvas-tu ?

LE MESSAGER.

Les articulations de tes pieds pourraient le dire.

OEDIPE.

Hélas ! quel douloureux souvenir !

LE MESSAGER.

Je détachai les liens qui traversaient tes pieds.

OEDIPE.

Voilà donc les tristes langes dont j'étais indignement enveloppé !

LE MESSAGER.

Cette infortune te fit donner ton nom.

OEDIPE.

Au nom des dieux, fut-ce ma mère ou mon père? Parle.

LE MESSAGER.

Je ne sais; celui qui te remit en mes mains pourra mieux t'instruire.

OEDIPE.

Tu m'as donc reçu d'un autre? Ce n'est point toi qui m'as trouvé?

LE MESSAGER.

Non; un autre messager te remit à moi.

OEDIPE.

Quel est-il? Pourrais-tu me le faire connaître?

LE MESSAGER.

On le disait l'un des serviteurs de Laïus.

OEDIPE.

De celui qui jadis fut roi de cette contrée?

LE MESSAGER.

Oui. Il gardait les troupeaux de ce roi.

OEDIPE.

Vit-il encore? Puis-je le voir?

LE MESSAGER.

Habitants de cette contrée, vous le saurez mieux que moi.

ŒDIPE.

Si quelqu'un de vous, qui êtes ici présents, connaît le berger dont il parle, et l'a vu soit à la campagne, soit dans Thèbes, dites-le moi; il est temps de tout découvrir.

LE CHŒUR.

Je pense que c'est précisément cet homme des champs que tout à l'heure tu as désiré voir. Jocaste peut te l'apprendre mieux que personne.

ŒDIPE.

Femme, sais-tu si cet homme que nous venons d'envoyer chercher est le même que celui dont il parle !

JOCASTE.

De qui parle-t-il? Ne te mets point en peine. Oublie ces vaines paroles.

ŒDIPE.

Non, il ne peut se faire qu'après avoir recueilli de tels indices, je n'éclaircisse pas le mystère de ma naissance.

JOCASTE.

Au nom des dieux, si tu tiens à la vie, abandonne ton dessein. Je souffre déjà bien assez.

ŒDIPE.

Rassure-toi; dussé-je descendre de trois femmes esclaves, cet opprobre ne rejaillira pas sur toi.

JOCASTE.

Crois-moi, je t'en supplie; ne fais pas cela.

ŒDIPE.

Non, je ne te croirai point; je veux savoir ces secrets.

JOCASTE.

Et pourtant c'est ma sagesse qui te donne les meilleurs conseils.

ŒDIPE.

Depuis longtemps ces meilleurs conseils m'importunent.

JOCASTE.

Malheureux, puisses-tu ne jamais connaître qui tu es !

ŒDIPE.

M'amènera-t-on enfin ce berger ? Pour elle, laissez-la se réjouir de sa haute naissance.

JOCASTE.

Hélas ! hélas ! infortuné ! c'est désormais le seul nom que je puisse te donner; je ne t'en adresserai plus d'autre.

LE CHŒUR.

ŒDipe, pourquoi ta femme est-elle ainsi sortie, emportée par un sombre chagrin ? Je crains bien que son silence ne présage de grands malheurs.

ŒDIPE.

Qu'ils arrivent, s'il le faut. Pour moi, je veux connaître ma naissance, dût-elle être la plus humble. Elle, sans doute, car elle a tout l'orgueil d'une femme, rougit de mon origine obscure. Mais moi, enfant de la fortune, qui m'a comblé de biens, je n'en serai point déshonoré. Oui, la fortune est ma mère, et les mois de ma vie ont été témoins de mon abaissement et de ma grandeur. Telle est ma naissance, et je ne changerai jamais au point de vouloir ignorer qui je suis.

LE CHŒUR.

Si je sais lire dans l'avenir, si mon esprit ne m'abuse,

j'en atteste l'Olympe, ô Cithéron, la lune n'aura pas rempli sa carrière sans que nous t'honorions comme le père et le nourricier d'ŒEdipe, sans que nous te célébrions par nos danses pour les services que tu rends à nos rois. Phœbus libérateur, exauce ces vœux.

Qui des dieux, ô mon fils, t'a donné la naissance? Quelle Nymphe unie à Pan dans les forêts, quelle amante d'Apollon? Car ce dieu aime aussi les collines verdoyantes. Ou bien le dieu de Cyllène, ou Bacchus, habitant sur le sommet des montagnes, t'aurait-il reçu de l'une des nymphes de l'Hélicon avec lesquelles il aime à folâtrer?

ŒDIPE.

Si j'en puis juger, sans avoir jamais rencontré ce vieillard, voici, je crois, le berger que nous attendons depuis longtemps. Son grand âge s'accorde avec ce qu'on a dit; d'ailleurs je reconnais mes serviteurs qui l'amènent. Mais toi, tu peux en être plus sûr que moi, puisque tu l'as vu autrefois.

LE CHŒUR.

Je le reconnais, assurément. Il servait Laïus en qualité de berger, et il n'y en avait pas de plus dévoué que lui.

ŒDIPE.

C'est toi que j'interroge d'abord, étranger de Corinthe; est-ce celui-là dont tu nous parlais?

LE MESSAGER.

C'est lui-même.

ŒDIPE.

Vieillard, regarde-moi et réponds à toutes mes questions. Étais-tu à Laïus?

LE SERVITEUR.

Oui, j'étais son esclave, non pas acheté, mais élevé à la maison.

OEDIPE.

Quel était ton emploi, ta vie ?

LE SERVITEUR.

Pendant la plus grande partie de ma vie je fus occupé du soin des troupeaux.

OEDIPE.

Quels lieux fréquentais-tu le plus souvent ?

LE SERVITEUR.

Le Cithéron et les pâturages qui l'entourent.

OEDIPE.

Te souviens-tu d'y avoir vu cet homme ?

LE SERVITEUR.

Que faisait-il ? De quel homme parles-tu ?

OEDIPE.

De celui qui est là. L'as-tu jamais rencontré ?

LE SERVITEUR.

Ma mémoire ne me permet pas de te répondre sur-le-champ.

LE MESSAGER.

Il n'y a rien d'étonnant, maître; mais je vais lui rappeler clairement ce qu'il semble avoir oublié. Je sais très bien qu'il se souviendra que, dans les pâturages du Cithéron, il conduisait deux troupeaux et moi un seul; nous y passions ensemble trois mois entiers, depuis le printemps jusqu'au coucher de l'ourse. L'hiver, nous ramenions nos

troupeaux, moi dans mes bergeries et lui dans celles de Laïus. Tout ce que je te dis est-il vrai ou faux ?

LE SERVITEUR.

Tu dis la vérité, quoiqu'il y ait bien longtemps.

LE MESSAGER.

Eh bien, réponds maintenant. Te souviens-t de cet enfant que tu me remis alors et que je devais nourrir comme s'il eût été le mien.

LE SERVITEUR.

Que veux-tu dire ? Pourquoi cette question ?

LE MESSAGER.

Voici, mon ami, celui qui était si jeune alors.....

LE SERVITEUR.

Maudit sois-tu ? Ne peux-tu te taire ?

ŒDIPE.

Ne le maltraite pas, vieillard. Tes paroles sont bien plus répréhensibles que les siennes.

LE SERVITEUR.

O le meilleur des maîtres, quel mal ai-je fait ?

OEDIPE.

Tu ne réponds pas au sujet de cet enfant dont il parle.

LE SERVITEUR.

C'est qu'il parle sans rien savoir et perd sa peine.

OEDIPE.

Tu ne veux point parler de bonne grâce ? Tu parleras de force.

LE SERVITEUR.

Au nom des dieux, respecte ma vieillesse.

ŒDIPE.

Qu'on lui lie tout de suite les mains derrière le dos.

LE SERVITEUR.

Infortuné ! Pourquoi ? Que veux-tu apprendre ?

ŒDIPE.

Lui as-tu remis cet enfant dont il parle ?

LE SERVITEUR.

Oui, je le lui ai remis; que ne suis-je mort ce jour-là !

ŒDIPE.

Eh bien, tu mourras si tu ne dis la vérité.

LE SERVITEUR.

C'est plutôt si je parle, que je mourrai.

ŒDIPE.

Cet homme, je le vois, cherche des délais.

LE SERVITEUR.

Non, certes; n'ai-je pas avoué depuis longtemps que je l'avais remis ?

ŒDIPE.

D'où le tenais-tu ? Était-il à toi ou l'avais-tu reçu d'un autre ?

LE SERVITEUR.

Il n'était pas à moi; je l'avais reçu.

ŒDIPE.

Duquel des habitants de cette ville, de quelle maison ?

LE SERVITEUR.

Au nom des dieux, maître, n'en demande pas davantage.

ŒDIPE.

Tu es mort, si je répète ma question.

LE SERVITEUR.

Eh bien, il était né dans le palais de Laïus.

ŒDIPE.

Esclave, ou fils de roi ?

LE SERVITEUR.

Hélas ! voilà ce qu'il y a de plus terrible à révéler.

ŒDIPE.

Et pour moi ce qu'il y a de plus terrible à entendre. Cependant je l'entendrai.

LE SERVITEUR.

On le disait fils de Laïus ; mais celle qui est dans le palais, ta femme, t'instruirait mieux que moi.

ŒDIPE.

Est-ce donc elle qui te le remit ?

LE SERVITEUR.

Oui, prince.

ŒDIPE.

Et dans quelle intention ?

LE SERVITEUR.

Pour le faire périr.

ŒDIPE.

Sa mère ! la malheureuse !

LE SERVITEUR.

Elle redoutait de funestes oracles.

ŒDIPE.

Lesquels ?

LE SERVITEUR.

Ils disaient qu'il tuerait les auteurs de ses jours.

ŒDIPE.

Pourquoi l'as-tu remis à ce vieillard ?

LE SERVITEUR.

J'en eus pitié, maître ; j'ai cru qu'il l'emporterait dans sa patrie, dans des contrées lointaines. Mais il l'a conservé pour les plus grands malheurs, car si tu es celui dont il parle, tu es le plus infortuné des hommes.

ŒDIPE.

Hélas ! hélas ! Tout s'est éclairci. O lumière, puissé-je te voir pour la dernière fois, moi qui suis né de ceux dont je n'eusse jamais dû naître, moi qui ai formé des nœuds criminels, moi qui ai tué celui que je devais le plus respecter. *(Il sort.)*

LE CHŒUR.

Races des mortels, combien, à mes yeux, votre existence est voisine du néant ! Quel homme, en effet, a jamais connu d'autre bonheur que celui qui consiste à se croire heureux ; illusion bientôt évanouie ! Instruit par ton exemple et par ta destinée, ô malheureux ŒEdipe, je ne crois plus au bonheur des mortels.

Tu avais visé bien haut, et tu étais parvenu au faîte de la fortune. Vainqueur, ô Jupiter, de la Vierge aux griffes recourbées, aux énigmes cruelles, tu t'étais élevé au milieu de nous comme un rempart contre la mort, et bientôt, devenu notre roi, tu avais reçu les plus grands honneurs et tu régnais sur la grande Thèbes.

Et maintenant quel mortel est plus malheureux que toi ? Quel autre, par un revers de fortune, fut précipité dans un tel abîme de crimes et de malheurs ? Illustre ŒEdipe, c'était donc au même port que tu devais échouer, fils, époux

et père ! Comment la couche paternelle a-t-elle pu si longtemps te supporter en silence ?

Le temps, qui voit tout, a surpris malgré toi ton opprobre et condamné cet hymen exécrable où celui qui fut engendré engendra à son tour. Hélas ! fils de Laïus, je voudrais ne t'avoir jamais vu. Ma voix gémissante ne peut plus former que des accents de douleur. Car, il faut le dire, c'est toi qui m'as rappelé à la vie, c'est toi qui as rendu le sommeil à mes yeux.

UN MESSAGER.

O vous qu'on honore entre tous dans ce pays, quels funestes récits allez-vous entendre, de quels maux allez-vous être témoins, quelle sera votre douleur, si la race des Labdacides inspire encore quelque intérêt à vos cœurs si fidèles ! Car je crois que ni l'Ister ni le Phase ne pourraient laver cette demeure des souillures qu'elle recèle, et voici que d'autres malheurs volontaires, oui, volontaires, vont paraître au grand jour. De toutes les afflictions, les plus cruelles sont celles qu'on s'inflige à soi-même.

LE CHŒUR.

Celles que nous connaissons sont déjà bien douloureuses ; que vas-tu encore nous apprendre ?

LE MESSAGER.

Vous le saurez bientôt ; Jocaste n'est plus.

LE CHŒUR.

L'infortunée ! Qui lui a donné la mort ?

LE MESSAGER.

Elle-même. Ce qu'il y a de plus douloureux dans cette mort vous est épargné ; vous n'en avez pas été les témoins.

Toutefois, autant que ma mémoire pourra être fidèle, je vous raconterai ce que cette malheureuse a souffert. Égarée par le désespoir, après avoir traversé le vestibule du palais, elle marche à grands pas vers la couche nuptiale, en arrachant sa chevelure de ses deux mains. Une fois entrée, elle ferme la porte en dedans; puis, évoquant l'ombre de Laïus, rappelant ce premier hyménée d'où est sorti un fils parricide et incestueux, elle gémit sur cette couche où, doublement malheureuse, elle a eu un époux de son époux et des enfants de son enfant. J'ignore comment ensuite elle a péri. Car OEdipe, qui s'est élancé en poussant d'affreux gémissements, nous a empêché de voir comment elle est morte. Nos yeux s'étaient tournés vers lui. Il erre çà et là, nous demande une épée, veut savoir où est l'épouse qui n'est pas son épouse, celle dont le sein l'a porté, lui et ses enfants. Dans sa fureur, un dieu la lui découvre, car aucun de nous n'osait lui répondre. Poussant un cri terrible et comme guidé par quelqu'un, il s'élance contre les portes, les arrache des gonds et se précipite dans la chambre nuptiale, où nous voyons la reine suspendue à un lacet fatal. A cette vue, l'infortuné fait entendre de terribles rugissements et détache le lien funeste. Quand la malheureuse est étendue à terre, nous assistons à un affreux spectacle. Arrachant les agrafes d'or qui retenaient le manteau de la reine, il s'en sert pour se crever les yeux, en disant qu'ils ne verront plus ni ses malheurs, ni ses crimes; que désormais, plongés dans une nuit profonde, ils ne verront plus ceux qu'ils n'auraient pas dû voir, ils ne connaîtront plus ceux qu'il lui était doux de connaître. En parlant ainsi, il frappait à coups redoublés et déchirait ses paupières; en même temps, ses joues sont ensanglantées; ce ne sont pas quel-

ques gouttes seulement, c'est un torrent d'un sang noir qui inonde son visage. Voilà comment tous deux ont fait éclater leur désespoir; c'est ainsi que l'épouse et l'époux ont confondu leur infortune. Autrefois leur félicité paraissait une félicité réelle; il ne reste aujourd'hui que les gémissements, le désespoir, l'opprobre et la mort; de tous les maux qui ont un nom, pas un ne manque ici.

LE CHŒUR.

Que fait-il au milieu de ses maux?

LE MESSAGER.

Il crie d'ouvrir les portes et de montrer à tous les Thébains ce parricide, ce fils dont la mère..... je ne redirai pas ces blasphèmes. Il déclare qu'il va s'éloigner de cette terre, qu'il ne doit plus y rester, chargé des imprécations qu'il a lui-même prononcées. Cependant il a besoin d'un soutien et d'un guide, car ses maux sont trop grands pour qu'il puisse les supporter. Tu vas en être témoin. Les portes s'ouvrent; tu verras un spectacle capable d'attendrir l'ennemi le plus cruel.

LE CHŒUR.

Infortune horrible à voir! la plus horrible de toutes celles qui aient jamais frappé mes regards? Malheureux! quelle fureur t'a égaré? Quelle divinité fondant sur toi a mis le comble à ta misère? Hélas! hélas! infortuné! Je ne puis supporter ton aspect. En vain je voudrais t'interroger, t'entendre, te regarder : tu me fais frissonner d'horreur.

ŒDIPE.

Hélas! hélas! infortuné! où suis-je? dans quels lieux ma voix se fait-elle entendre? O fortune! où m'as-tu précipité?

LE CHŒUR.

Dans des maux affreux, inouïs, épouvantables.

ŒDIPE.

Épaisses ténèbres ! Nuit maudite, indicible, éternelle, interminable ! Hélas ! cent fois hélas ! Comme je suis déchiré par l'aiguillon de la douleur et par le souvenir de mes crimes !

LE CHŒUR.

Comment s'étonner qu'au milieu de tant de souffrances tu aies en même temps à souffrir du présent et à gémir sur le passé ?

ŒDIPE.

O mon ami, tu es le seul, tu es resté pour moi un serviteur fidèle ; tu prends soin du pauvre aveugle. Hélas ! malgré les ténèbres qui m'environnent, je sais qui tu es, je reconnais ta voix.

LE CHŒUR.

Quelle horrible chose tu as faite ! Comment as-tu pu t'arracher ainsi les yeux ? Quel dieu t'y a poussé ?

ŒDIPE.

C'est Apollon, mes amis, c'est Apollon qui est la cause de mes maux et de mes cruelles souffrances. Mais nul autre que moi ne m'a frappé. A quoi me servait-il de voir, puisque je n'avais plus à voir que des objets douloureux ?

LE CHŒUR.

Il n'est que trop vrai.

ŒDIPE.

Que me reste-t-il en effet à voir, à aimer ? Qui puis-je aborder, qui puis-je entendre avec plaisir, mes amis ?

Chassez-moi de cette terre, chassez au plus tôt, ô mes amis, ce scélérat, ce maudit, celui de tous les mortels que les dieux abhorrent le plus !

LE CHŒUR.

Malheureux également et par les remords et par tes souffrances, que je voudrais ne t'avoir jamais connu !

ŒDIPE.

Périsse, quel qu'il soit, celui qui, dans la montagne, détacha les liens cruels dont mes pieds étaient pressés, et conserva mes jours ! En mourant alors, je n'aurais pas été pour mes amis et pour moi un si grand sujet de douleur.

LE CHŒUR.

Moi aussi, je voudrais qu'il en eût été ainsi.

ŒDIPE.

Je n'aurais pas été le meurtrier de mon père ; les mortels ne verraient pas en moi l'époux de celle qui m'a donné le jour. Maintenant, abandonné des dieux, issu d'une race impure, j'ai été criminellement uni à celle qui m'avait donné la vie ; enfin, tous les maux les plus épouvantables, ŒEdipe les a eus en partage.

LE CHŒUR.

Je ne saurais approuver ce que tu as fait. Mieux vaudrait pour toi être mort que de vivre aveugle.

ŒDIPE.

Ne me dis pas que j'ai eu tort d'agir ainsi ; ne me donne plus de conseils. Eh ! de quel œil aurais-je pu descendre dans les enfers, regarder un père malheureux, une mère infortunée, après les attentats que j'ai commis sur eux et qu'un lacet fatal ne pourrait me faire expier.

Penses-tu que la vue de mes enfants, nés dans le crime, eût pu être douce pour moi ? Non, je ne pouvais plus les voir, ni cette ville, ni cette citadelle, ni les statues sacrées des dieux. Infortuné, je me suis banni moi-même, moi qui jadis menais à Thèbes l'existence la plus glorieuse, quand j'ai ordonné à tous de repousser l'impie, celui que les dieux désignaient comme un être impur et comme le fils de Laïus. Pouvais-je, après avoir révélé mon opprobre, lever sur les Thébains un œil assuré ? Non, assurément. Que ne puis-je encore me priver de l'ouïe ? je n'hésiterais point à priver mon pauvre corps de cet autre sens, afin d'être en même temps sourd et aveugle. Il est doux de n'avoir pas le sentiment de ses maux. O Cithéron ! pourquoi m'as-tu reçu ? Pourquoi, en m'accueillant, ne m'as-tu pas soudain donné la mort ? Je n'aurais pas eu à dévoiler moi-même l'horreur de ma naissance. O Polybe ! ô Corinthe ! palais antique que je croyais être celui de mon père, quels maux étaient cachés sous les dehors brillants de celui que vous avez nourri ! Je ne suis plus qu'un pervers, issu d'une race perverse. O triple chemin ! vallée profonde ! forêt épaisse, étroit sentier, rougi du sang d'un père versé par mes mains, avez-vous gardé le souvenir des crimes que je commis alors et de ce que j'ai fait ensuite en arrivant ici ? Hymen, fatal hymen qui m'as donné la vie, qui as fait rentrer mon sang dans le sein qui m'avait formé, et as montré dans le père un frère et un fils, dans la fiancée une épouse et une mère, et tout ce que les hommes peuvent concevoir de plus affreux. Mais allons (car il ne faut pas dire ce qu'il est honteux de faire), au nom des dieux, hâtez-vous; cachez-moi loin d'ici, ou tuez-moi, ou jetez-moi dans la mer, où jamais vous ne puissiez me voir. Approchez,

venez toucher un malheureux. Croyez-moi, ne craignez rien. Aucun autre mortel ne saurait supporter mes maux.

LE CHŒUR.

Voici Créon qui vient à propos pour faire ce que tu demandes et t'aider de ses conseils. C'est lui qui à ta place est devenu le seul gardien de ce pays.

ŒDIPE.

Hélas ! que pourrai-je lui dire ? Qu'espérer de lui ? Naguère j'ai été si injuste à son égard.

CRÉON.

Je ne viens point, ŒEdipe, pour me rire de tes maux, ni pour te reprocher le passé. Mais vous, Thébains, si vous ne respectez pas les hommes, craignez au moins de souiller la lumière du Soleil, ce père de la vie, en exposant ainsi sans voile cet objet impur, que ni la terre, ni les eaux du ciel, ni la clarté du jour ne sauraient souffrir. Hâtez-vous de le ramener dans le palais. Des parents seuls peuvent être les témoins et les confidents des maux d'un parent. C'est pour eux un devoir pieux.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, puisque, trompant mon attente, tu traites avec bonté le plus pervers des hommes, écoute-moi, car c'est pour toi, non pour moi que je vais parler.

CRÉON.

Que désires-tu de moi ?

ŒDIPE.

Bannis-moi le plus tôt possible loin de cette terre, dans un lieu où jamais aucun mortel ne puisse me parler.

CRÉON.

Je l'aurais fait, sache-le bien, si je n'avais voulu auparavant demander au dieu ce qu'il faut faire.

ŒDIPE.

Sa réponse est bien claire; il faut faire périr le parricide, l'impie.

CRÉON.

Il l'a dit; mais, dans la circonstance présente, il vaut mieux l'interroger encore.

ŒDIPE.

Quoi ! vous le consulterez encore pour un malheureux !

CRÉON.

Sans doute, et maintenant tu ajouteras foi à sa parole.

ŒDIPE.

A toi je demande encore, et je t'en conjure, donne à celle qui est dans le palais la sépulture qui te paraîtra convenable; c'est un devoir que t'impose ton attachement pour les tiens. Pour moi, ne pense pas que jamais la ville de mes pères me possédera vivant. Laisse-moi habiter dans les montagnes, sur ce Cithéron, ma vraie patrie, que dès ma naissance mon père et ma mère m'avaient choisi pour tombeau; que je meure là où ils voulaient me faire périr ! Toutefois je prévois que ce n'est ni une maladie, ni tout autre accident qui m'emportera, car je n'aurais point échappé à la mort, si je n'étais réservé pour quelque affreux malheur. Que ma destinée s'accomplisse, quelle qu'elle soit ! Pour mes enfants, Créon, je ne te recommande pas mes fils; ce sont des hommes, et ils sauront, partout où ils se trouveront, pourvoir à leur subsistance. Mais je laisse deux filles infortunées, bien dignes

de pitié, qui, toujours assises à ma table, avaient part à tous les mets qui m'étaient servis. Je les confie à tes soins. Permets-moi de les toucher de mes mains et de pleurer mes maux avec elles. Ah ! prince, âme généreuse, écoute-moi ; en les touchant de mes mains, je croirai les posséder encore, comme au temps où je pouvais les voir. Mais que dis-je ? Grands dieux ! ne les entends-je pas, ces filles chéries, verser des larmes près de moi ? Créon, dans sa pitié, m'aurait-il envoyé les plus chers de mes enfants ? Est-il vrai ?

CRÉON.

Tu l'as dit : c'est moi qui t'ai procuré leur présence, sachant combien vivement tu les désirais.

ŒDIPE.

Ah ! puisses-tu être heureux ! puissent les dieux, en récompense de tes soins, veiller sur toi mieux que sur moi ! O mes enfants, où êtes-vous ? Venez ici, venez toucher ces mains fraternelles qui ont mis dans l'état que vous voyez les yeux de votre père, naguère si brillants ; malheureux, qui, victime d'une fatale ignorance, vous a engendré dans le même sein qui l'avait formé. Je ne puis vous voir, mais je pleure sur vous en songeant aux amertumes de cette triste vie que vous passerez désormais parmi les hommes. A quelles assemblées de citoyens, à quelles fêtes pourrez-vous assister, d'où vous ne rentriez chez vous baignées de larmes, au lieu d'avoir joui du spectacle ? Et quand le temps de votre hymen sera venu, quel homme, ô mes filles, osera se charger de ces opprobres, flétrissure éternelle pour vos parents et pour vous ? Car est-il un malheur qui nous ait été épargné ? Votre père a tué son père ; il a épousé sa mère et il vous

a engendrées dans le sein d'où lui-même était sorti. Voilà les reproches que l'on vous adressera. Et alors qui osera vous épouser? Personne, ô mes enfants, personne : languir stériles et sans hymen, voilà votre destinée. O fils de Ménécée, puisque seul tu leur restes pour leur tenir lieu de père (car leur mère et moi nous ne sommes plus), ne les délaisse pas, elles qui sont issues de ton sang; ne souffre point qu'elles errent dans l'abandon et dans la misère, et n'égale pas leurs malheurs aux miens. Aie pitié de ces enfants si jeunes, privées de tout, n'ayant que toi pour soutien. Promets-le-moi, homme généreux, en me touchant la main. Et vous, mes enfants, si votre intelligence pouvait me comprendre, j'aurais bien des conseils à vous donner. Tout ce que je puis vous souhaiter, c'est qu'en quelque lieu que le destin vous fasse vivre, votre existence soit plus heureuse que celle de l'auteur de vos jours.

CRÉON.

C'est assez pleurer; rentre dans le palais.

OEDIPE.

J'obéis, quoiqu'à regret.

CRÉON.

En tout l'à-propos est un bien.

OEDIPE.

Sais-tu à quelles conditions je rentrerai?

CRÉON.

Dis-le-moi, et je le saurai.

OEDIPE.

C'est que tu me chasses loin de cette contrée.

CRÉON.

Ce que tu demandes dépend de la divinité.

ŒDIPE.

Mais les dieux me haïssent.

CRÉON.

Aussi obtiendras-tu bientôt ce que tu désires.

ŒDIPE.

Dis-tu vrai ?

CRÉON.

Je n'aime pas à dire ce que je ne pense pas.

ŒDIPE.

Eh bien ! conduis-moi.

CRÉON.

Viens, mais quitte tes enfants.

ŒDIPE.

Ah ! ne me les arrache point.

CRÉON.

Ne demande point à l'emporter toujours ; ce que tu as obtenu a fait le malheur de ta vie.

LE CHŒUR.

Habitants de Thèbes, ma patrie, voyez ! Cet ŒEdipe qui expliqua les fameuses énigmes et qui, parvenu au faîte du pouvoir, n'a jamais rien regardé avec envie, pas même la prospérité de ses concitoyens, voyez dans quel abîme de maux il est tombé. Considérez les derniers jours de la vie et n'appelez heureux que le mortel qui est arrivé au terme de son existence sans avoir éprouvé d'infortunes.

FIN

ŒDIPE A COLONE

PERSONNAGES.

ŒDIPE.
ANTIGONE.
UN ÉTRANGER.
CHŒUR DE VIEILLARDS ATTIQUES.
ISMÈNE.
THÉSÉE.
CRÉON.
POLYNICE.
UN MESSAGER.

La scène est à Colone, bourg voisin d'Athènes.

ŒDIPE A COLONE[1]

ŒDIPE.

Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux sommes-nous arrivés, près de quelle cité? Qui voudra en ce jour accueillir l'errant ŒEdipe et lui donner quelques faibles secours? Il demande peu, il reçoit moins encore, et ce rien lui suffit : mes souffrances, ma vieillesse, mon cœur généreux m'ont appris à me contenter de peu. Pour toi, ô mon enfant, si tu aperçois quelque siège, soit dans un lieu profane, soit près d'un bois sacré, arrête et fais asseoir ton père, puis nous demanderons en quels lieux nous sommes. C'est à nous, étrangers, d'interroger les habitants et de faire ce qu'ils nous auront dit.

ANTIGONE.

O mon père, infortuné ŒEdipe, je vois dans le lointain des tours qui doivent masquer une ville. Quant au lieu où nous sommes, je pense qu'il est sacré, autant qu'on en peut juger par ces épaisses plantations de lauriers, d'oliviers et de vignes, et par les nombreux rossignols qui, sous le feuillage, font retentir leurs chants mélodieux. Repose ici tes membres sur cette roche grossière, car tu as fait une longue route pour un vieillard.

[1] Aux personnes qui voudraient lire cette pièce dans le texte grec, nous recommandons la savante édition publiée à la même librairie par M. Ch. Gidel, proviseur du lycée Louis-le-Grand.

ŒDIPE.

Assieds-moi donc et garde l'aveugle.

ANTIGONE.

C'est un devoir que je remplis depuis longtemps et je n'ai plus besoin de recommandations.

ŒDIPE.

Pourrais-tu me dire où nous sommes ?

ANTIGONE.

La ville que j'aperçois est Athènes; je le sais, car tous les voyageurs nous l'ont dit. Mais quel est cet endroit, je l'ignore. Dois-je aller m'en informer ?

ŒDIPE.

Oui, mon enfant, et vois s'il est habitable.

ANTIGONE.

Il est habité. D'ailleurs il est inutile que je m'éloigne, car j'aperçois un homme près de nous.

ŒDIPE.

Est-ce bien de notre côté qu'il se dirige ?

ANTIGONE.

Le voici près de nous. Ce que tu as à lui dire, dis-le-lui, car il est devant toi.

ŒDIPE.

Étranger, cette enfant, dont les yeux voient pour elle et pour moi, m'a appris que tu venais fort à propos pour répondre aux questions que nous allons te faire et nous dire.....

L'ÉTRANGER.

Avant d'en dire davantage, hâte-toi de quitter ces lieux; tu foules un sol qu'il n'est permis à personne de fouler.

ŒDIPE.

Quel est donc ce lieu et à quelle divinité est-il consacré ?

L'ÉTRANGER.

Il est défendu d'y entrer, d'y habiter ; c'est le séjour des redoutables déesses, filles de la Terre et de l'Érèbe.

ŒDIPE.

Sous quel nom vénérable, dis-moi, dois-je les invoquer ?

L'ÉTRANGER.

Le peuple de ce pays les appelle les Euménides qui voient tout. Ailleurs elles ont des noms différents.

ŒDIPE.

Eh bien ! puissent-elles accueillir avec bienveillance un suppliant ! Je ne quitterai plus l'asile que m'offre cette terre.

L'ÉTRANGER

Que veux-tu dire ?

ŒDIPE.

Telle est la loi de ma destinée.

L'ÉTRANGER.

Je n'oserais t'arracher d'ici sans avoir consulté mes concitoyens et sans leur avoir demandé ce que je dois faire.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, ô étranger, ne refuse pas de répondre à un malheureux fugitif qui t'en conjure.

L'ÉTRANGER.

Parle, ce n'est pas moi qui te ferais une telle injure.

ŒDIPE.

Dis-moi donc quel est ce pays.

L'ÉTRANGER.

Tout ce que je sais moi-même, tu vas l'apprendre de moi. Ce lieu tout entier est sacré; il est la demeure du vénérable Neptune et du dieu ravisseur du feu, le Titan Prométhée. La place même que tu foules s'appelle la *voie d'airain* de cette terre, le rempart d'Athènes. Les campagnes d'alentour se font gloire d'être sous la protection de Colonus, le célèbre cavalier qui a donné son nom à toute cette contrée. Voilà, ô étranger, ce que j'avais à te dire sur ce lieu, qui est peu célèbre au loin, mais qui est l'objet habituel du culte familier de mes concitoyens.

ŒDIPE.

Il y a donc des habitants dans ce lieu.

L'ÉTRANGER.

Sans doute, et les habitants portent le nom du dieu.

ŒDIPE.

Ont-ils un roi ou le gouvernement appartient-il au peuple?

L'ÉTRANGER.

On reconnaît ici l'autorité du roi d'Athènes.

ŒDIPE.

Quel est ce prince qui domine par la prudence et par la force?

L'ÉTRANGER.

Il se nomme Thésée; il est fils et successeur d'Égée.

ŒDIPE.

Quelqu'un de vous pourrait-il me servir de messager auprès de lui?

L'ÉTRANGER.

Dans quel but? Est-ce pour lui parler ou pour le prier de venir ici?

ŒDIPE.

Pour en obtenir un léger service dont il retirera un grand avantage.

L'ÉTRANGER.

Quel avantage à attendre d'un aveugle?

ŒDIPE.

Je suis aveugle, mais mes paroles n'en seront pas moins clairvoyantes.

L'ÉTRANGER.

Sais-tu, étranger, ce qu'il faut faire pour éviter toute méprise? Ta vue m'inspire le respect malgré ta misère. Reste en ce lieu et ne te montre pas jusqu'à ce que je sois allé prévenir non pas les habitants de la ville, mais ceux de ce dème. Ils décideront si tu dois demeurer ici ou continuer ta route.

ŒDIPE.

Ma fille, l'étranger est-il parti?

ANTIGONE.

Il est parti. Tu peux parler en toute assurance, mon père; je suis seule auprès de toi.

ŒDIPE.

Déesses vénérables et terribles, puisque le premier lieu où je me suis reposé en touchant cette terre vous est consacré, ne vous montrez contraires ni à Phébus, ni à moi. Ce dieu, lorsqu'il m'annonça tous mes malheurs, ne me prédit-il point que j'en trouverais le terme après de longues années, quand je serais parvenu dans une terre loin-

taine où de vénérables déesses m'offriraient un siège hospitalier? C'est là que devait se terminer ma triste vie, au profit du pays habité par ceux qui m'auraient reçu, et pour le malheur de ceux qui m'ont chassé. Des signes devaient m'annoncer l'accomplissement de l'oracle : un tremblement de terre, le roulement du tonnerre, ou un éclair dans le ciel. Je le reconnais maintenant, c'est une heureuse inspiration qui, sous vos auspices, m'a montré ce chemin et conduit dans ce bois; jamais, sans cela, je n'aurais rencontré ici les premières des divinités qui ne veulent point de vin dans leurs sacrifices, moi qui depuis longtemps, pauvre et dénué, ne peux en avoir pour ma subsistance; jamais je ne me serais reposé sur cette roche antique et grossière. Laissez-moi donc, ô déesses, accomplir les paroles d'Apollon, et si je ne vous semble pas indigne d'une telle faveur, moi qui suis écrasé sous le poids des malheurs les plus grands qu'un homme ait pu jamais souffrir, accordez-moi enfin de terminer ma vie. Grâce, ô douces filles de l'antique Érèbe! Grâce aussi, toi qui portes le nom de la puissante Pallas, Athènes, la plus vénérée de toutes les cités. Prenez en pitié ce misérable fantôme d'OEdipe, car son corps n'est plus rien de ce qu'il fut autrefois.

ANTIGONE.

Silence! Vers nous s'avancent des vieillards qui semblent te chercher.

OEDIPE.

Je me tais. Traîne-moi en dehors de la route, cache-moi dans ce bois d'où je pourrai entendre leurs discours. C'est en écoutant que l'on apprend à agir avec prudence.

LE CHOEUR.

Voyez. Quel était-il? Où est-il? Où s'est sauvé cet

homme, le plus téméraire des mortels? Regardez, examinez, cherchez de tous côtés. Ce vieillard est sans doute quelque étranger errant, quelque vagabond, car jamais il n'aurait osé pénétrer dans ce sanctuaire inviolable des inexorables déesses que nous tremblons de nommer; nous passons devant elles sans regarder, sans proférer une parole, osant à peine tout bas formuler des pensées d'heureux augure. Et l'on dit qu'aujourd'hui un impie est entré dans ce lieu. Je promène en vain mes regards autour de ce bois; je cherche où il peut être et je ne puis le découvrir.

ŒDIPE.

Le voici, c'est moi! Je vois les gens à la voix, comme on dit.

LE CHŒUR.

Ciel! quel aspect affreux! quelle voix effrayante!

ŒDIPE.

Je vous en conjure, ne me prenez pas pour un homme qui méprise les lois.

LE CHŒUR.

Jupiter protecteur, quel est ce vieillard?

ŒDIPE.

O chefs de cette contrée, c'est le plus infortuné des hommes, comme vous le voyez; autrement, aurais-je besoin d'autres yeux pour me conduire, et, si j'étais fort, je n'aurais pas à m'appuyer sur un faible soutien.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! aveugle, infortuné, tu es encore, si je ne me trompe, accablé d'années. Mais autant qu'il est en moi, je t'empêcherai d'ajouter un sacrilège à tant de maux. Tu vas trop loin, tu t'avances trop. Garde-toi de

pénétrer dans ce vallon silencieux, dans ce bois verdoyant où coule une source dont l'eau s'unit au miel dans les cratères destinés aux libations. Prends garde, malheureux étranger, arrête, retire-toi. Trop d'espace nous sépare; m'entends-tu, infortuné? Si tu veux me parler, quitte d'abord cet asile interdit aux humains. Viens en ce lieu accessible à tous; jusque-là, garde le silence.

ŒDIPE.

O ma fille, que ferai-je?

ANTIGONE.

Te conformer, ô mon père, aux vœux de ces habitants, leur céder volontairement et sans contrainte.

ŒDIPE.

Approche-toi de moi.

ANTIGONE.

Me voici.

ŒDIPE.

Étrangers, ne me faites point de mal, si je me fie à vous et quitte ma retraite.

LE CHŒUR.

Ne crains rien, ô vieillard, personne ne te fera violence.

ŒDIPE.

Avancerai-je encore?

LE CHŒUR.

Approche davantage.

ŒDIPE.

Encore?

LE CHŒUR.

Fais-le avancer, jeune fille, toi qui y vois.

ANTIGONE.

Suis-moi, mon père, suis-moi. Aveugle comme tu es, marche où je te conduis. Étranger sur une terre étrangère, sache éviter ce que défend la ville et vénérer ce qu'elle honore.

ŒDIPE.

Guide-moi donc, ma fille, en un lieu où, sans commettre d'impiété, je puisse parler et entendre. Ne luttons point contre la nécessité.

LE CHŒUR.

Arrête ici. Ne franchis pas la limite qu'indique cette roche.

ŒDIPE.

Est-ce bien?

LE CHŒUR.

Oui, je te l'ai déjà dit.

ŒDIPE.

Puis-je m'asseoir?

LE CHŒUR.

Penche un peu le corps et assieds-toi sur cette pierre.

ANTIGONE.

C'est à moi, mon père, de te placer doucement sur ce siège. Appuie ton corps chargé d'années sur la main d'une fille qui t'est chère.

ŒDIPE.

O malheureux! Triste destinée!

LE CHŒUR.

O infortuné! maintenant que tu as cédé à nos désirs, dis-nous ta naissance, tes malheurs, ta patrie.

ŒDIPE.

Étrangers, je n'ai plus de patrie. Mais de grâce...

LE CHŒUR.

Que veux-tu nous cacher, ô vieillard?

ŒDIPE.

De grâce, ne me demandez pas qui je suis; ne m'interrogez pas davantage.

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc?

ŒDIPE.

Une affreuse naissance.....

ANTIGONE.

Achève.

ŒDIPE.

O ma fille, que dirai-je?

LE CHŒUR.

Dis-nous, ô étranger, de quel sang tu es né, de quel père?

ŒDIPE.

Hélas! à quoi me résigner, ma fille?

ANTIGONE.

Parle, puisque tu en es réduit à cette extrémité.

ŒDIPE.

Je vais donc parler; je ne puis rien cacher.

LE CHŒUR.

Que de délais! Hâte-toi.

ŒDIPE.

Connaissez-vous la famille de Laïus?

LE CHŒUR.

O ciel!

ŒDIPE.

La race des Labdacides ?

LE CHŒUR.

Grand Jupiter !

ŒDIPE.

Le malheureux Œdipe !

LE CHŒUR.

Serait-ce toi ?

ŒDIPE.

Ne tremble point en m'écoutant.

LE CHŒUR.

Hélas !

ŒDIPE.

Infortuné !

LE CHŒUR.

Oh ! Oh !

ŒDIPE.

Que va-t-il arriver, ma fille ?

LE CHŒUR.

Sortez, fuyez loin d'ici.

ŒDIPE.

Que deviennent tes promesses ?

LE CHŒUR.

Jamais les dieux ne punissent celui qui ne fait que se venger. Le trompeur mérite d'être trompé à son tour et ne doit attendre qu'outrages, au lieu de reconnaissance. Lève-toi, quitte ce séjour, éloigne-toi sur-le-champ de ces lieux, de peur que ta présence n'attire sur notre ville de nouveaux malheurs.

ANTIGONE.

Généreux étrangers, si vous n'avez pu entendre de

mon vieux père le récit de ses crimes involontaires, du moins, nous vous en conjurons, ayez pitié de la malheureuse qui vous implore. C'est pour lui, c'est pour mon père que je vous adresse mes supplications. C'est les yeux fixés sur les vôtres, comme si j'étais issue de votre sang, que je vous implore en faveur d'un malheureux. Notre sort est dans vos mains, comme dans celles d'un dieu. Ah! daignez nous accorder cette grâce inespérée. Je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher : par vos enfants, par vos femmes, par votre fortune, par vos dieux. Regardez bien, et vous verrez que pas un mortel, quand un dieu le pousse, ne saurait échapper.

LE CHŒUR.

Crois bien, fille d'Œdipe, qu'attendris par vos malheurs, nous avons également pitié et de ce vieillard et de toi. Mais notre crainte des dieux nous empêche de rien changer à ce que nous avons dit.

ŒDIPE.

A quoi sert la renommée, à quoi bon la gloire la plus éclatante, si elle est démentie par les faits? La voilà donc cette Athènes que l'on dit si religieuse, qui seule entre toutes sait sauver l'étranger malheureux et lui porter secours! Qu'a-t-elle fait pour moi de tant de vertus! Après m'avoir arraché de cet asile, vous me chassez par la crainte seule que mon nom vous donne. Car, certes, ce n'est point mon corps, ce ne sont point mes actions qui vous effrayent. Mes actions, j'en ai été beaucoup moins l'auteur que la victime. Vous le comprendriez, si je pouvais parler de celles qui regardent mon père et ma mère, et qui, je le sais bien, vous inspirent tant d'horreur pour moi. Peut-on dire que je sois né mauvais, moi

qui n'ai fait que rendre le mal que l'on m'avait fait, et qui, même si j'eusse agi sciemment, n'aurais pu passer pour criminel. C'est sans rien savoir que je suis arrivé où je suis venu, tandis que ceux qui voulaient ma perte n'ignoraient pas ce qu'ils me faisaient souffrir. Je vous en conjure donc, étrangers, par les dieux, par vos propres promesses, achevez de me sauver. Sous le prétexte d'honorer les dieux, gardez-vous de les outrager. Songez qu'ils ont toujours les yeux ouverts sur les justes et sur les impies, et que jamais le coupable n'échappe à sa peine. Vous conformant à leur volonté, ne ternissez donc pas par des actes coupables l'état de l'heureuse cité d'Athènes. Protégez et défendez le suppliant que vous avez accueilli, qui a reçu votre foi. N'insultez point ce front défiguré. Je viens, sous les auspices de la religion et des dieux, apporter une grande faveur aux habitants de cette contrée. Dès que sera venu celui à qui il appartient de décider, le prince qui vous commande, alors vous entendrez, vous apprendrez tout. Jusque-là ne me faites point de mal.

LE CHŒUR.

Je ne puis m'empêcher, ô vieillard, de respecter tes désirs exprimés en termes si graves. Le souverain de cette contrée décidera : cela me suffit.

ŒDIPE.

Où est, ô étrangers, celui qui gouverne ici?

LE CHŒUR.

Il habite la ville de ses pères. Le messager qui m'a fait venir ici est allé le chercher.

ŒDIPE.

Pensez-vous qu'il ait quelque compassion, quelques

égards pour un malheureux aveugle et qu'il consente à venir auprès de lui ?

LE CHOEUR.

Assurément, dès qu'il aura entendu ton nom ?

OEDIPE.

Quel messager pourra le lui apprendre ?

LE CHOEUR.

La route est longue, mais les propos des voyageurs circulent avec rapidité. Aussitôt qu'il les aura entendus, il viendra, sois-en sûr; car ton nom, ô vieillard, a retenti partout. Dès qu'il le connaîtra, bien qu'il marche lentement, il ne tardera pas à arriver.

OEDIPE.

Qu'il vienne donc pour le bonheur de sa patrie et pour le mien ! Car quel est l'homme qui ne songe à lui-même?

ANTIGONE.

O Jupiter ! Dois-je parler ? à quoi vais-je penser, mon père ?

OEDIPE.

Qu'est-ce, mon enfant, Antigone ?

ANTIGONE.

J'aperçois une femme qui vient à nous montée sur un cheval de l'Etna; sa tête se cache sous un chapeau thessalien qui la défend du soleil. Que dire ? Serait-ce ?..... N'est-ce point ?..... J'hésite. Oui..... non..... Je ne sais à quoi m'arrêter. Malheureuse ! Non, ce ne peut être une autre. A mesure qu'elle approche, elle me sourit des yeux. Plus de doute, c'est Ismène que je vois.

OEDIPE.

Qu'as-tu dit, ma fille ?

ANTIGONE.

Que je vois ta fille, ma sœur; sa voix va bientôt te le confirmer.

ISMÈNE.

O mon père, ô ma sœur, qu'il m'est doux de vous parler tous deux ! Que de peines pour vous retrouver, que de peines en vous revoyant !

ŒDIPE.

Est-ce toi, mon enfant ?

ISMÈNE.

Mon père ! ô douloureux spectacle

ŒDIPE.

Mon enfant, te voilà donc !

ISMÈNE.

Ce n'est pas sans peine que je suis venue.

ŒDIPE.

Touche-moi, mon enfant.

ISMÈNE.

Je vous touche tous les deux.

ŒDIPE.

O toi, tout ensemble ma fille et ma sœur !

ISMÈNE.

Existence doublement misérable !

ŒDIPE.

Pour elle et pour moi !

ISMÈNE.

Malheureuse pour nous trois !

ŒDIPE.

Pourquoi es-tu venue, ma fille?

ISMÈNE.

Par sollicitude pour toi, mon père.

ŒDIPE.

Tu me regrettais sans doute?

ISMÈNE.

J'avais aussi quelque chose à t'apprendre et je suis venue avec le seul serviteur qui me restât fidèle.

ŒDIPE.

Où sont tes frères, qui auraient dû t'épargner cette peine?

ISMÈNE.

Laisse-les où ils veulent être; leur situation est bien cruelle.

ŒDIPE.

Oh! que leurs mœurs et leur conduite à tous deux rappellent bien celles de l'Égypte! Là, les hommes retirés dans l'intérieur des maisons ourdissent la toile, tandis que leurs femmes vont chercher au dehors la nourriture nécessaire à la vie[1]. C'est ainsi, ô mes filles, que vos frères,

[1] Chez les Égyptiens, dit Hérodote, les femmes vont sur la place, et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à de la toile... Les hommes portent les fardeaux sur la tête, et les femmes sur les épaules.

... Si les enfants mâles ne veulent point nourrir leurs pères et leurs mères, on ne les y force pas; les filles y sont obligées quand même elles ne le voudraient pas. (*Histoire*, II, XXXV, page 149 de la traduction que nous avons publiée.)

Les hommes étaient en Égypte les esclaves de femmes. (DIODORE DE SICILE, I, XXVII.)

qui devraient se charger des soins que vous prenez, restent tranquillement dans leur maison, comme des jeunes filles, tandis que l'une et l'autre vous partagez, à leur place, les souffrances d'un père infortuné. L'une, depuis qu'elle est sortie de l'enfance et qu'elle a pris quelque force, toujours errante avec moi, traîne tristement un vieillard, souvent dans les forêts sauvages, à jeûn et nu-pieds; souvent aussi exposée à la pluie ou aux ardeurs du soleil, elle préfère aux douceurs de la vie domestique le bonheur de procurer quelque nourriture à son père. Et toi, ma fille, tu es venue naguère, à l'insu des Thébains, m'annoncer les oracles rendus au sujet de ce triste corps, et tu m'avais fidèlement accompagné, quand je fus chassé de ma patrie; à présent, Ismène, quelle nouvelle viens-tu apporter à ton père? Quel est le motif qui t'a fait quitter ta demeure? Car tu ne viens jamais sans raison, je le sais, et tu vas sans doute m'annoncer quelque malheur.

ISMÈNE.

Je ne dirai point, mon père, tout ce que j'ai souffert pour te retrouver. Je ne veux point renouveler mes peines passées en te les racontant. Mais je viens t'apprendre les malheurs qui accablent aujourd'hui tes deux fils infortunés. D'abord tous deux n'avaient qu'un seul désir, abandonner le trône à Créon, pour ne point souiller leur patrie; ils songeaient alors à la flétrissure imprimée à leur race et aux maux attachés à ta maison. Mais à présent quelque dieu ou leur âme perverse les pousse (rivalité funeste!) à se disputer le commandement et le pouvoir suprême. Le plus jeune, celui à qui son âge donnait le moins de droits, a repoussé du trône son aîné Polynice

et l'a chassé de sa patrie. Celui-ci, s'il faut en croire le bruit le plus répandu, s'est réfugié dans la vallée d'Argos; il y a contracté une alliance nouvelle et s'est adjoint des compagnons d'armes dévoués; bientôt les Argiens posséderont glorieusement le sol de Thèbes ou, par leur défaite, porteront jusqu'aux nues la gloire de cette ville. Ce ne sont point là, mon père, de vains bruits, mais des faits terribles. A quel point de misère les dieux t'amèneront-ils pour avoir pitié de toi? Hélas! je ne puis le dire.

OEDIPE.

As-tu donc quelque espoir que les dieux aient souci de moi et me délivrent jamais?

ISMÈNE.

Oui, mon père, si j'en crois des oracles récents.

OEDIPE.

Quels oracles? qu'ont-ils prédit, ma fille?

ISMÈNE.

Qu'un jour les Thébains te rechercheront, mort ou vivant, dans l'intérêt de leur salut

OEDIPE.

Et quel secours peut-on attendre d'un misérable tel que moi?

ISMÈNE.

Ils disent qu'en toi seul sera leur force.

OEDIPE.

Ainsi c'est quand je ne suis plus que je serais puissant!

ISMÈNE.

Aujourd'hui les dieux te relèvent, après t'avoir abaissé.

OEDIPE.

C'est un pauvre bienfait de relever le vieillard, après avoir abattu le jeune homme.

ISMÈNE.

Sache pourtant que dans cet espoir Créon va venir et qu'il viendra bientôt.

OEDIPE.

Que veut-il faire, ma fille ? Explique-le-moi.

ISMÈNE.

Ils veulent t'établir près de la terre de Cadmus pour t'avoir en leur pouvoir, sans te permettre de franchir leurs frontières.

OEDIPE.

Et quel avantage retireront-ils de ma présence à leurs portes ?

ISMÈNE.

Ta tombe, privée des honneurs qui lui sont dus, leur porterait malheur.

OEDIPE.

Ils n'avaient pas besoin d'un dieu pour le comprendre; le simple bon sens suffisait.

ISMÈNE.

C'est pour cela qu'ils désirent te fixer dans leur pays, et non te laisser dans un lieu où tu disposerais librement de toi-même.

OEDIPE.

Ils veulent sans doute recouvrir mes cendres de poussière thébaine ?

ISMÈNE.

Le meurtre commis par toi sur un des tiens ne le permet pas, mon père.

OEDIPE.

Eh bien ! ils ne m'auront jamais en leur pouvoir.

ISMÈNE.

Ce sera un jour pour les Thébains un grand malheur

OEDIPE.

Dans quelles circonstances, ma fille ?

ISMÈNE.

Par suite de ta colère, quand ils approcheront de ta tombe.

OEDIPE.

Ce que tu dis là, de qui le tiens-tu, ma fille ?

ISMÈNE.

Des théores qui l'ont rapporté du sanctuaire de Delphes.

OEDIPE.

Voilà donc les oracles que Phébus a rendus sur moi !

ISMÈNE.

C'est ce qu'ont dit ceux qui sont revenus à Thèbes.

OEDIPE.

Quelqu'un de mes fils a-t-il entendu ces récits ?

ISMÈNE.

Ils les connaissent parfaitement l'un et l'autre.

OEDIPE.

Et ces méchants, instruits d'un pareil oracle, préfèrent le trône au désir de me revoir !

ISMÈNE.

Ces nouvelles m'affligent ; je te les donne pourtant.

OEDIPE.

Oh ! puissent les dieux ne jamais éteindre le feu de leur

fatale discorde ! que de moi puisse dépendre la fin de cette guerre qui les arme l'un contre l'autre ! Car alors celui qui tient le sceptre ne le garderait pas longtemps, et celui qui est sorti de Thèbes n'y rentrerait jamais. Quoi ! lorsqu'ils m'ont vu, moi, leur père, indignement chassé de ma patrie, m'ont-ils retenu, défendu ? Ils m'ont laissé renverser, ils ont prononcé mon exil. Ne dites pas que je le voulais alors, que la ville ne fit que se conformer à mes désirs. Non, non; ce premier jour où mon cœur bouillonnait de fureur et eût trouvé des charmes dans la mort, où j'eusse souhaité d'être écrasé sous les pierres, il ne se trouva personne pour exaucer mes vœux. Et c'est lorsque le temps avait mûri ma douleur, lorsque je commençais à comprendre que dans l'emportement de ma colère je m'étais puni trop durement de mes fautes, c'est alors, après tant d'années, qu'on m'a violemment chassé de ma terre natale, et qu'eux, les propres fils de ce père qu'il leur était facile de secourir, ne l'ont point voulu défendre et l'ont laissé partir en fugitif, en mendiant, pour s'épargner la faible peine de dire une parole. J'ai dû à ces jeunes filles, malgré la faiblesse de leur sexe, et la subsistance de chaque jour, et l'abri, et l'appui que le père a droit d'exiger de ses enfants. Eux, ils ont préféré à leur père des trônes, des sceptres, le plaisir de régner. Mais qu'ils ne se flattent point de trouver en moi un allié, ni d'obtenir jamais pour la terre de Cadmus l'avantage qu'ils espèrent. Je le sais, et par les oracles qu'on vient de me rapporter, et par ceux que me rappelle ma propre mémoire et qu'Apollon a jadis accomplis. Qu'on envoie donc pour me chercher ou ce Créon, ou tout autre citoyen puissant dans la ville. Si vous voulez, ô étrangers, en même temps que les vénérables déesses qui protègent

votre dème, prendre en main ma défense, je deviendrai un puissant sauveur pour cette cité et un fléau pour vos ennemis.

LE CHŒUR.

Tu mérites bien notre compassion, OEdipe, toi et ces enfants; et, puisque tu promets d'être le sauveur de cette contrée, je veux te donner un avis salutaire.

OEDIPE.

Donne-moi ce conseil, cher ami; je suis prêt à le suivre.

LE CHŒUR.

Fais donc une offrande expiatoire à ces divinités vers lesquelles tu es venu d'abord et dont tu as foulé le sol.

OEDIPE.

De quelle manière ferai-je cette offrande? Étrangers, instruisez-moi.

LE CHOEUR.

Commence par puiser, avec des mains pures, à la source intarissable, l'eau des saintes libations.

OEDIPE.

Et quand j'aurai puisé cette onde pure?

LE CHOEUR.

Tu trouveras des cratères d'un merveilleux travail; tu en couronneras les bords et les deux anses.

OEDIPE.

Avec des feuilles ou de la laine? Ou bien de quelle autre manière?

LE CHOEUR.

Avec la toison nouvellement coupée d'une jeune brebis?

OEDIPE.

C'est bien; et après, que faire?

LE CHOEUR.

Répandre tes libations debout et la face tournée vers l'aurore.

OEDIPE.

Ferai-je ces libations avec les cratères dont tu m'as parlé ?

LE CHOEUR.

Oui, trois libations par cratère, et tu videras le dernier d'un seul coup.

OEDIPE.

De quoi les remplirai-je ? Apprends-le-moi aussi.

LE CHOEUR.

D'eau et de miel ; garde-toi d'y mêler du vin.

OEDIPE.

Et quand la terre au sombre feuillage aura reçu ces libations ?

LE CHOEUR.

Sur le sol, à droite et à gauche, dépose trois fois neuf rameaux d'oliviers et prononce les prières suivantes.

OEDIPE.

Lesquelles ? Elles sont importantes pour moi.

LE CHOEUR.

Invoquant ces déesses sous le nom d'Euménides que nous leur donnons, supplie-les d'accueillir avec un cœur bienveillant un suppliant qu'elles sauveront. Que tu pries toi-même ou qu'un autre le fasse à ta place, il faut que les paroles ne soient point articulées et ne puissent être entendues. Retire-toi ensuite sans détourner la tête. Cela fait, je n'hésiterai plus à m'approcher de toi avec con-

fiance; autrement, étranger, ta présence ici me ferait trembler.

OEDIPE.

Mes filles, vous entendez bien les habitants de ce pays?

ANTIGONE.

Nous les avons entendus, mon père; dis-nous, que faut-il faire?

OEDIPE.

Pour moi, je ne puis y aller. Deux infirmités, ma faiblesse et ma cécité, me forcent à rester ici. Que l'une de vous, mes filles, aille faire ces offrandes. Une seule âme suffit, je pense, pour ces expiations, et en vaut mille, si elle est pleine de ferveur. Hâtez-vous donc, mais ne me laissez pas seul, car, abandonné et sans guide, je ne pourrais traîner nulle part mon corps.

ISMÈNE.

C'est moi qui offrirai le sacrifice, mais je voudrais savoir où je trouverai ce qui est nécessaire.

LE CHOEUR.

De ce côté du bois, étrangère; s'il te manque quelque chose, un gardien qui est là-bas te renseignera.

ISMÈNE.

J'y vais. Toi, Antigone, veille ici sur notre père. Des peines endurées pour les auteurs de nos jours le cœur ne doit garder aucun souvenir.

LE CHOEUR.

Je sais, ô étranger, qu'il est dur de réveiller des douleurs depuis longtemps assoupies; cependant je brûle d'apprendre.....

OEDIPE.

Quoi donc?

LE CHOEUR.

Ces malheurs affreux et irrémédiables dans lesquels tu es tombé.

OEDIPE.

Au nom de l'hospitalité, ne cherche point à découvrir ces honteuses actions.

LE CHOEUR.

Le bruit de tes infortunes est assez répandu; je désirerais seulement les connaître avec plus d'exactitude.

OEDIPE.

Hélas !

LE CHOEUR.

Consens, je t'en supplie.

OEDIPE.

Hélas ! Hélas !

LE CHOEUR.

Cède à mes instances; j'ai eu égard aux tiennes.

OEDIPE.

J'ai subi, ô étrangers, j'ai subi d'effroyables horreurs; mais, j'en atteste les dieux, ce fut malgré moi; ma volonté n'y a point eu part.

LE CHOEUR.

Mais de quelle manière ?

OEDIPE.

Thèbes m'a fait entrer, à mon insu, dans un lit criminel et m'a enchaîné par un fatal hymen.

LE CHOEUR.

Est-il vrai, comme je l'ai ouï dire, que tu aies souillé la couche de ta mère?

OEDIPE.

Hélas ! Étrangers, entendre de telles choses, c'est la mort. Ces deux filles issues de mon sang.....

LE CHOEUR.

Que dis-tu ?

OEDIPE.

Ces deux fruits de mon crime.....

LE CHOEUR.

O Jupiter !

OEDIPE.

Elles sont sorties du même sein que moi.

LE CHOEUR.

Ainsi, elles sont tes filles ?

OEDIPE.

Et elles sont les sœurs de leur père.

LE CHOEUR.

Hélas !

OEDIPE.

Oui ! hélas ! Quelle suite de malheurs !

LE CHOEUR.

Tu as souffert.....

OEDIPE.

J'ai souffert des maux épouvantables.

LE CHOEUR.

Tu as commis.....

OEDIPE.

Je n'ai rien commis.

LE CHOEUR.

Comment ?

OEDIPE.

J'ai reçu de Thèbes, infortuné ! une récompense que je n'aurais jamais dû en recevoir.

LE CHOEUR.

Malheureux ! Car de quel autre nom t'appeler ? Tu as tué.....

OEDIPE.

Que dis-tu là ? que veux-tu encore apprendre ?

LE CHOEUR.

Ton père ?

OEDIPE.

Hélas ! c'est ouvrir une autre plaie.

LE CHOEUR.

Tu as tué.....

OEDIPE.

J'ai tué, mais il y a pour moi.....

LE CHOEUR.

Quoi ?

OEDIPE.

Une excuse.

LE CHOEUR.

Laquelle ?

OEDIPE.

Je vais m'expliquer. Je l'ai tué, je l'ai frappé sans le connaître. Aux yeux de la loi je suis innocent, c'est sans le savoir que j'en suis venu là.

LE CHOEUR.

Mais voici notre roi, Thésée, le fils d'Égée, qui à ton appel se rend près de toi.

THÉSÉE.

Sachant depuis longtemps la perte sanglante de tes

yeux, je t'ai reconnu au récit qu'est venu me faire le messager, et je te reconnais mieux encore, fils de Laïus, d'après les rapports que j'ai recueillis en route. Tes vêtements, ton front défiguré montrent assez qui tu es; touché de ton sort, malheureux OEdipe, je veux te demander quel secours tu attends de cette ville et de moi pour toi et ton infortunée compagne. Parle; il faudrait que ce que tu désires fût bien difficile à faire pour essuyer un refus de ma part. Je n'ai point oublié que, dans mon enfance, j'ai été nourri comme toi sur une terre étrangère, et que, plus que tout autre, j'ai eu à lutter, au péril de ma tête, contre de terribles dangers. Aussi je ne me refuserai pas à secourir un étranger malheureux comme tu l'es aujourd'hui. Je sais que je suis homme et que le jour de demain ne m'est pas plus assuré qu'à toi.

OEDIPE.

Thésée, ta générosité m'a, en ces quelques paroles, épargné de longs détails sur moi-même. Tu as dit toi-même qui je suis, quel est mon père et quelle est ma patrie. Il ne me reste plus qu'à te faire savoir mes vœux, et tout sera dit.

THÉSÉE.

Explique-moi donc tes désirs, fais-les-moi connaître.

OEDIPE.

Je viens t'apporter en présent ce misérable corps. Il est peu agréable à voir, mais les avantages que tu en retireras sont préférables à une vaine beauté.

THÉSÉE.

Et quel est cet avantage que tu crois nous apporter ?

OEDIPE.

Tu le sauras plus tard; le moment n'est pas encore venu.

THÉSÉE.

Quand l'utilité de ton présent se manifestera-t-elle ?

OEDIPE.

Quand je serai mort et que tu m'auras enseveli.

THÉSÉE.

Tu parles du terme de ta vie; as-tu oublié l'intervalle qui t'en sépare encore ou le comptes-tu pour rien ?

OEDIPE.

C'est que pour moi tout est là.

THÉSÉE.

Mais tu me demandes un bien léger service.

OEDIPE.

Prends garde; il y aura une lutte et une lutte terrible.

THÉSÉE.

Quelle lutte ? Parles-tu de tes fils ou de moi ?

OEDIPE.

Ils prétendent me forcer de revenir à Thèbes.

THÉSÉE.

S'ils ne veulent pas que tu vives en exil, il n'est pas honorable pour toi-même que tu restes à l'étranger.

OEDIPE.

Mais quand je voulais rester à Thèbes, ils s'y sont opposés.

THÉSÉE.

Insensé ! le ressentiment, dans le malheur, est un danger.

OEDIPE.

Quand tu m'auras entendu, tu me donneras des conseils. Jusque-là laisse-moi dire.

THÉSÉE.

Explique-toi, car je ne dois pas prononcer sans connaître.

OEDIPE.

J'ai souffert, ô Thésée, malheurs sur malheurs.

THÉSÉE.

Parles-tu des anciens malheurs de ta race ?

OEDIPE.

Non ; ceux-là, toute la Grèce en retentit encore.

THÉSÉE.

Quels sont donc ces malheurs qui surpassent les forces humaines ?

OEDIPE.

Les voici : j'ai été chassé de ma patrie par mes propres enfants, et, comme meurtrier de mon père, il ne m'est plus permis d'y rentrer.

THÉSÉE.

Pourquoi donc te rappelleraient-ils, si tu dois vivre loin d'eux ?

OEDIPE.

C'est un oracle qui les y force.

THÉSÉE.

Quel malheur leur fait craindre cet oracle ?

OEDIPE.

Le destin les condamne à être battus par les habitants de cette contrée.

THÉSÉE.

Et d'où naîtra cette hostilité entre eux et nous

OEDIPE.

O cher fils d'Égée, aux dieux seuls il est donné de ne

connaître ni la vieillesse, ni la mort. Tout le reste se remue, s'altère sous la main puissante du temps. La terre s'épuise ainsi que le corps : la bonne foi périt, la perfidie germe à sa place; un vent nouveau souffle sur les amitiés des hommes et les alliances des villes; ce qu'on aimait importune et finit par plaire encore. Sans doute aujourd'hui Thèbes est en paix avec toi; mais le temps dans sa marche infinie, après avoir enfanté une longue suite de jours et de nuits, amènera le moment où, sous un prétexte frivole, les Thébains détruiront par le fer des combats cette belle concorde d'aujourd'hui. C'est alors que mon corps, endormi au sein de la terre, s'abreuvera des flots fumants de leur sang, si Jupiter est encore Jupiter et si le fils de Jupiter, Phœbus, a dit la vérité. Mais il m'est pénible de révéler ce qu'il faut tenir secret. Permets que je m'en tienne à ce que j'ai dit en commençant et souviens-toi seulement de garder ta promesse. Si les dieux ne m'abusent pas, tu ne diras jamais qu'en accueillant ŒEdipe tu n'as reçu dans ces lieux qu'un hôte inutile.

LE CHOEUR.

Prince, il y a longtemps que cet homme tient le même langage et promet à cette contrée de semblables bienfaits.

THÉSÉE.

Qui pourrait refuser les offres bienveillantes d'un homme qui, déjà uni à nous par de vieux liens d'hospitalité, est encore devenu le suppliant des vénérables déesses et nous apporte, à cette contrée et à moi, un tribut d'un si grand prix ! Ses raisons m'ont touché; je ne regretterai point ses présents et je lui assurerai dans ce pays un nouvel asile. Si l'étranger désire demeurer ici même, je vous charge de veiller sur lui; s'il lui est

agréable de me suivre, je l'emmènerai avec plaisir. Je te laisse, OEdipe, libre de choisir entre ces deux partis; je suivrai tes désirs.

OEDIPE.

O Jupiter, puisses-tu récompenser tant de générosité!

THÉSÉE.

Eh bien! que choisis-tu? Viens-tu dans mon palais?

OEDIPE.

Oui, si je le pouvais. Mais c'est en ce lieu même que je dois.....

THÉSÉE.

Quoi faire? Car je ne m'y opposerai pas.

OEDIPE.

Triompher de ceux qui m'ont chassé.

THÉSÉE.

Ce serait un fruit bien précieux de ton séjour en ce pays.

OEDIPE.

Il est assuré, si tu restes fidèle à ta promesse.

THÉSÉE.

Sois tranquille de mon côté; je ne te trahirai pas.

OEDIPE.

Je ne te ferai pas l'injure de te lier par un serment.

THÉSÉE.

Un serment ne te serait pas un plus sûr garant que ma parole.

OEDIPE.

Que feras-tu donc?

THÉSÉE.

Quelle est surtout ta crainte?

ŒDIPE.

Des hommes viendront.

THÉSÉE.

Ceux-ci sauront y pourvoir.

ŒDIPE.

Prends garde en me laissant.....

THÉSÉE.

Ne me dis point ce que je dois faire.

ŒDIPE.

C'est ma crainte qui m'y force

THÉSÉE.

La crainte est inconnue à mon cœur.

ŒDIPE.

Tu ne sais pas les menaces.....

THÉSÉE.

Je sais que personne ne t'emmènera d'ici malgré moi. Bien des menaces, beaucoup de vaines paroles échappent dans la colère, mais l'esprit, redevenu maître de lui-même, fait taire tous ces transports. Eux aussi, sans doute, eussent-ils été assez audacieux pour te menacer de te ramener à Thèbes, ils sentiront que pour venir ici la traversée est longue et difficile. Je t'engage donc à te rassurer, indépendamment même de ma promesse, si c'est bien Apollon qui t'envoie. Au reste, même en mon absence, mon nom suffira pour te défendre de toute insulte.

LE CHŒUR

O étranger, te voici dans le plus beau séjour de la

terre, dans une contrée riche en coursiers, dans la blanche Colone. Ici de nombreux rossignols font entendre leurs plaintes mélodieuses, cachés au fond des vallées sous l'ombrage noirâtre du lierre, sous ce feuillage aux mille baies, séjour impénétrable du dieu, impénétrable aux rayons du soleil et à l'abri des ouragans; ici Bacchus, dans de joyeux transports, aime à se promener, sans cesse entouré des nymphes qui l'ont nourri.

Ici fleurissent chaque jour, sous la rosée céleste, le narcisse avec ses belles grappes, antique couronne des deux grandes déesses[1], et le crocus doré. Ici jamais ne s'endorment, jamais ne baissent les sources du Céphise, qui, promptes à féconder la plaine, vont répandre leurs eaux limpides dans nos fertiles campagnes. Le chœur des Muses ne dédaigne pas ce pays, non plus que Vénus, la déesse aux rênes d'or.

Ici surtout croît cet arbre que, et la terre d'Asie, et la grande île dorienne de Pélops passent pour n'avoir jamais possédé[2], cet arbre que n'a pas planté la main de l'homme et qui pousse sans culture, l'effroi des lances ennemies; ici surtout il prospère, l'olivier au pâle feuillage, dont les feuilles saluent l'enfant à sa naissance[3]; jamais chef ennemi, jeune[4] ou vieux[5], ne pourra l'extirper

[1] Cérès et Proserpine.

[2] Hérodote dit que pendant longtemps on crut que l'Attique seule avait des oliviers.

[3] C'était la coutume à Athènes de placer une couronne d'olivier à la porte d'une maison où venait de naître un enfant mâle.

[4] Allusion à Xerxès qui était jeune quand il envahit la Grèce. On pourra consulter Hérodote VIII, 55, qui raconte que l'olivier de la citadelle d'Athènes, brûlé par les Perses, poussa dès le lendemain, un rejeton d'une coudée. Voir page 299 du tome II de notre édition

[5] Allusion au vieil Archidamus, roi de Lacédémone.

du sol, car il croît sous les regards protecteurs de Jupiter Morius[1] et de Minerve aux yeux d'azur.

Je dirai encore à la louange de cette métropole une autre merveille, le don précieux qu'elle a reçu d'un dieu puissant[2], l'art de dresser et de conduire des chevaux de belle race et celui de naviguer. O fils de Saturne, souverain Neptune, c'est toi qui l'as élevée à ce degré de gloire, c'est toi qui as donné tout d'abord à cette contrée le frein qui sert à dompter les coursiers; c'est par toi aussi que le vaisseau, poussé par les rames habilement maniées, bondit sur les mers à la suite des nombreuses Néréides.

ANTIGONE.

O contrée célébrée par tant d'éloges, voici le moment pour toi de justifier ce magnifique hommage.

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il de nouveau, ma fille?

ANTIGONE.

Près de nous, mon père, s'avance Créon avec une nombreuse escorte.

ŒDIPE.

O vieillards, mes amis, c'est de vous maintenant que dépendra mon salut.

LE CHŒUR.

Ne crains rien, j'en réponds. Si je suis vieux, la valeur de cette contrée n'a pas vieilli.

CRÉON.

Nobles habitants de ce pays, je vois dans vos regards que mon arrivée ici vous cause quelque effroi. Cessez de

[1] Ce surnom de Morius était donné à Jupiter parce qu'il était le protecteur des oliviers sacrés appelés *morie*s. Il avait un autel dans l'Académie.

[2] Neptune.

me craindre et ne me faites entendre aucune parole de mauvais augure. Je ne viens pas ici pour user de violence; je suis vieux et je sais que je suis près d'une ville puissante entre toutes les villes de la Grèce. Je suis venu, malgré mon âge, avec la mission d'engager cet homme à me suivre aux campagnes de Cadmus, et ce n'est point un seul homme, mais une ville entière qui m'envoie, moi à qui il appartient, à titre de parent, de pleurer, plus que tout autre, sur tant de malheurs. Écoute-moi donc, malheureux OEdipe, et reviens dans ton palais. Tout le peuple de Cadmus t'y rappelle justement, et moi le premier, moi qui, plus que tous les autres, à moins d'être le plus méchant des hommes, dois déplorer ta misère en te voyant, ô vieillard, dans une situation si malheureuse, étranger partout, errant sans repos, sans autre appui qu'une jeune fille qui soutient ta vie. L'infortunée! Jamais je n'aurais pu penser qu'elle serait tombée dans un pareil dénuement, occupée sans cesse à te soigner, mendiant quelques aliments pour conserver une tête si chère, jeune comme elle est, privée des douceurs de l'hymen et à la merci du premier venu qui pourra l'enlever. N'est-ce pas là un cruel opprobre (malheureux que je suis!) pour toi, pour moi, pour toute notre famille? Cependant, s'il n'est plus permis de dissimuler ce qui éclate à tous les regards, toi du moins, OEdipe, je t'en conjure au nom des dieux de la patrie, cache notre déshonneur en rentrant volontairement dans la ville et dans la demeure de tes pères; fais à cette cité de tendres adieux, car elle les mérite; mais tu dois lui préférer ta patrie, celle qui jadis t'a nourri.

ŒDIPE.

O le plus audacieux des mortels, le plus habile à tout

revêtir des apparences de la justice, que viens-tu me demander, pourquoi cherches-tu à me prendre une seconde fois dans le piège où je gémirais le plus d'être pris? Jadis, quand j'étais accablé sous le poids de mes maux, quand je désirais sortir de ma patrie, tu refusas cette grâce à mes vœux; puis, lorsque ma fureur fut enfin apaisée et qu'il m'eût été doux de revivre dans mes foyers, soudain tu m'en as repoussé, tu m'as banni, et alors cette parenté que tu allègues aujourd'hui ne te tenait nullement au cœur. A présent que tu vois et cette ville et tout ce peuple m'accueillir avec bienveillance, tu voudrais m'en arracher en dissimulant de cruels projets sous des paroles doucereuses. Quel plaisir est-ce donc de témoigner de l'amitié aux gens en dépit d'eux! Si, lorsque tu as quelque vif désir, on refusait de le satisfaire, on ne voulait rien t'accorder, et qu'ensuite, lorsque les vœux de ton cœur seraient comblés, on venait te prodiguer les dons, alors qu'ils auraient cessé d'être un bienfait pour toi, une telle obligeance pourrait-elle te charmer? Voilà cependant comme tu te montres à mon égard, bienveillant en paroles, perfide en réalité. Je vais prouver à ceux qui nous écoutent combien tu es méchant. Tu viens dans le dessein de m'emmener, mais ce n'est pas pour me reconduire dans mon palais : tu veux m'établir sur les confins de Thèbes et préserver ainsi la ville des maux qui la menacent de la part d'Athènes. Il n'en sera pas ainsi; mais voici ce qui t'attend : le génie de mes vengeances habitera toujours au milieu de vous, et mes fils n'auront de l'héritage de leur père qu'autant de terre qu'il leur en faut pour mourir. Ne me trouves-tu pas mieux instruit que toi des destinées de Thèbes? Beaucoup mieux sans doute, car j'ai de plus sûrs garants de ce que j'avance,

Apollon et Jupiter lui-même, père d'Apollon. C'est en vain que tu es venu ici armé d'une langue trompeuse et bien affilée : tes discours t'attireront plus de peines que d'avantages. Tu peux partir, car je sais que mes paroles ne te persuaderont pas ; laisse-nous vivre en paix ici : ma vie, même dans l'état où je suis, ne saurait être malheureuse, puisqu'elle me satisfait.

CRÉON.

Croirais-tu, en me parlant de la sorte, me causer plus de mal qu'à toi-même ?

OEDIPE.

Mes vœux seront comblés si tu ne parviens à persuader ni moi, ni ceux qui nous entourent.

CRÉON.

Infortuné ! le temps lui-même n'a pu te rendre raisonnable, et tu démens par ta conduite le renom de prudence dont la vieillesse est en possession.

OEDIPE.

Tu es habile dans l'art de discourir, mais je ne reconnais pas pour un homme juste celui qui, dans toutes les causes, sait parler également bien

CRÉON.

Autre chose est de parler beaucoup, autre chose de parler à propos.

OEDIPE.

Jamais réponse ne fut plus courte et plus opportune.

CRÉON.

Si mes paroles sont peu opportunes, c'est pour les esprits faits comme le tien.

ŒDIPE.

Retire-toi; je te le dis au nom de ces vieillards, et cesse de m'observer et de m'épier dans le lieu où je dois habiter.

CRÉON.

Ce sont aussi ces vieillards, et non pas toi, que je prends à témoin de tes réponses. Pour avoir parlé ainsi à des amis, si jamais je m'empare de toi.....

ŒDIPE.

Qui pourrait m'arracher à de pareils défenseurs?

CRÉON.

Je saurai bien te punir sans t'arracher de leurs mains.

ŒDIPE.

De quel acte accompagneras-tu tes menaces?

CRÉON.

De tes deux filles je viens de faire enlever l'une et bientôt j'emmènerai l'autre.

ŒDIPE.

Hélas!

CRÉON.

Bientôt tu auras un autre sujet de larmes.

ŒDIPE.

Quoi! Tu t'es emparé de ma fille?

CRÉON.

Et dans peu j'aurai celle-ci encore.

ŒDIPE.

O étrangers, qu'allez-vous faire? M'abandonnerez-vous? Ne chasserez-vous pas l'impie de cette contrée?

LE CHŒUR.

Hors d'ici, étranger ! Hors d'ici au plus tôt. Tu as fait une injustice et tu veux en commettre une autre.

CRÉON.

Entraînez-la de force [1], si elle refuse de vous suivre.

ANTIGONE.

Hélas ! malheureuse que je suis ! Où fuir ? Implorerai-je les dieux ou les hommes ?

LE CHŒUR.

Que fais-tu, étranger ?

CRÉON.

Je ne toucherai point à cet homme, mais à celle-ci qui m'appartient.

ŒDIPE.

O chefs de cette contrée !

LE CHŒUR.

Étranger, ton action est injuste.

CRÉON.

Elle est juste.

LE CHŒUR.

Juste ! et comment ?

CRÉON.

J'emmène ceux qui m'appartiennent.

ŒDIPE.

O cité !

LE CHŒUR.

Que fais-tu, étranger ? Laisse-la, ou tu vas éprouver ce que peuvent nos bras.

[1] Il s'adresse à ceux de sa suite.

CRÉON.

Lâche-moi.

LE CHOEUR.

Non, tant que tu persisteras dans un tel dessein.

CRÉON.

C'est ma ville que tu attaques, si tu me fais violence.

ŒDIPE.

Ne l'avais-je pas dit?

LE CHOEUR.

Lâche au plus tôt cette jeune fille.

CRÉON.

Ne donne pas des ordres que tu n'as pas le pouvoir de faire exécuter.

LE CHOEUR.

Je te dis de la lâcher.

CRÉON.

Et moi de passer ton chemin.

LE CHOEUR.

Au secours, habitants de Colone, au secours. Notre ville est attaquée, notre ville est en péril. Accourez ici.

ANTIGONE.

Malheureuse! on m'entraîne. Étrangers, étrangers!

ŒDIPE.

Où es-tu, ma fille?

ANTIGONE.

On m'emmène de force.

ŒDIPE.

Ma fille, tends-moi tes mains.

ANTIGONE.

Je ne le puis.

CRÉON.

Ne l'emmènerez-vous pas ?

ŒDIPE.

Ah ! malheureux que je suis !

CRÉON.

Te voilà donc privé des deux appuis qui soutenaient tes pas ! Puisque tu voulais triompher de ta patrie et de tes amis, dont, tout roi que je suis, j'exécute les ordres, triomphe à ton gré. Avec le temps, j'en suis sûr, tu reconnaîtras quel malheur tu t'es fait et tu te fais encore, en résistant à tes amis et en cédant à cette colère qui t'a toujours été si funeste.

LE CHOEUR.

Arrête, étranger.

CRÉON.

Ne me touche pas.

LE CHOEUR.

Tu ne partiras point, si tu ne rends ces jeunes filles.

CRÉON.

Ta ville aura bientôt un gage plus important à me réclamer, car je ne me bornerai point à ces deux captures.

LE CHOEUR.

Que prétends-tu ?

CRÉON.

Je m'emparerai de cet homme pour l'emmener à son tour.

LE CHOEUR.

C'est bien hardi.

CRÉON.

Et je l'aurai bientôt fait, si le roi de cette contrée n'y met obstacle.

ŒDIPE.

Paroles imprudentes ! Tu oserais me toucher ?

CRÉON.

Tais-toi.

ŒDIPE.

Non, les déesses de ces lieux ne m'empêcheront pas d'élever la voix pour te maudire, toi, le plus méchant des hommes qui es venu m'arracher tout ce qui me tenait lieu de la lumière dont je suis privé. Puisse le Soleil, qui voit tout, te donner à toi et à ta race une vieillesse semblable à la mienne !

CRÉON.

Vous le voyez, habitants de cette contrée !

ŒDIPE.

Ils te voient ainsi que moi, et considèrent qu'à tes actes je ne réponds que par des paroles.

CRÉON.

Je ne puis maîtriser plus longtemps ma colère; quoique seul et affaibli par les années, je vais l'emmener de force.

ŒDIPE.

Infortuné !

LE CHŒUR.

A quel excès d'audace en es-tu venu, étranger, si tu espères pouvoir exécuter une telle mesure ?

CRÉON.

Oui, je l'espère.

LE CHŒUR.

Alors je ne compterai plus cette ville pour rien.

CRÉON.

Avec l'arme du bon droit le faible triomphe du fort.

OEDIPE.

Entendez-vous ce qu'il ose dire?

LE CHOEUR.

Il ne l'exécutera point.

CRÉON.

Jupiter seul peut le savoir; toi, non.

LE CHOEUR.

Ne serait-ce point une violence?

CRÉON.

Violence, si tu veux, mais il faut t'y résigner.

LE CHOEUR.

A moi, tous! A moi, chefs de cette contrée. Hâtez-vous, accourez. Ces misérables ne gardent plus de mesure.

THÉSÉE.

Pourquoi ces cris? Que se passe-t-il? quel sujet de crainte vous a forcés de m'arracher à l'autel du dieu des mers, protecteur de Colone, et d'interrompre mon sacrifice? Parlez, que je sache au juste pourquoi j'ai dû accourir plus vite que je n'aurais voulu.

OEDIPE.

Ami, car j'ai reconnu ta voix, je viens de souffrir de cet homme de cruels outrages.

THÉSÉE.

Quels outrages? Quel en est l'auteur? Parle.

OEDIPE.

Ce Créon que tu vois vient de m'enlever mes deux filles, mon seul soutien.

THÉSÉE.

Qu'as-tu dit ?

ŒDIPE.

Tu viens d'entendre mon malheur.

THÉSÉE.

Qu'un de mes serviteurs coure au plus vite à cet autel et qu'il ordonne à tous les citoyens de quitter le sacrifice pour se rendre en toute hâte, soit à pied, soit à cheval, vers le point de jonction des deux routes, afin que les deux jeunes filles ne soient pas emmenées plus loin et que moi-même, vaincu par la violence de cet étranger, je ne devienne pas l'objet de sa risée. Hâtez-vous d'exécuter mes ordres. Pour cet homme, si je cédais à un trop juste courroux, il ne s'échapperait point vivant de mes mains. Mais il sera traité, cela suffit, selon la justice nouvelle qu'il nous apporte. Tu ne sortiras pas de cette terre que je n'aie vu ramener ici celles que tu as ravies. Certes, tu as agi d'une manière bien peu digne de moi, de tes parents, de ta patrie, toi qui, dans un État où l'on chérit la justice, où rien ne se fait que par la loi, sans souci des principes qui le régissent, viens fondre sur qui il te plaît, l'enlèves et le retiens de force. Croyais-tu donc que la ville où je règne était vide de citoyens, habitée par des esclaves ? Me comptais-tu pour rien ? Thèbes cependant, je le sais, ne t'a pas appris à mal faire ; Thèbes n'élève pas de la sorte ses enfants, et elle serait loin de t'approuver, si elle apprenait que tu n'as pas craint de nous dépouiller, les dieux et moi, en enlevant de malheureux suppliants. Ce n'est pas moi qui jamais, avec les plus justes griefs, aurais envahi ton pays pour en rien détourner, y rien prendre, sans l'aveu du prince, quel qu'il fût ;

j'aurais su comment un étranger doit se conduire avec des citoyens. Pour toi, tu déshonores ta patrie, qui n'a point mérité l'outrage que tu lui fais toi-même. Le temps, en te vieillissant, t'a ôté la raison. Je te l'ai dit et je te le répète : fais ramener au plus vite ces jeunes filles, si tu ne veux devenir, malgré toi, un habitant de ce pays. Et quand je te dis cela, c'est mon esprit, sache-le bien, et non pas seulement ma langue qui te parle.

LE CHOEUR.

Vois-tu, étranger, où tu en es arrivé ? Ta naissance annonce un homme vertueux et ta conduite dénote un pervers.

CRÉON.

Si j'ai agi ainsi, fils d'Égée, ce n'est pas que j'aie cru, comme tu l'as dit, cette ville dénuée de courage et de prudence; mais je ne pensais pas que personne ici pouvait se prendre pour mes proches d'un zèle assez ardent pour les nourrir malgré moi. Je pensais d'ailleurs qu'on ne recevrait point un homme impur, un fils souillé du sang de son père et convaincu d'un hymen incestueux. Je connaissais la sagesse de l'aréopage, ce tribunal fondé par vos aïeux, qui ne souffre pas que de pareils vagabonds s'établissent dans cette ville. Voilà sur quoi je me fondais quand je me suis saisi de ma proie, et encore n'en eussé-je rien fait, s'il n'avait vomi les imprécations les plus odieuses contre moi et contre les miens; ainsi outragé, j'ai cru devoir répondre, car la colère ne vieillit point; elle ne s'éteint que dans le tombeau; il n'y a que les morts qui soient insensibles. Après cela, agis comme il te plaira, puisque, malgré la justesse de mes raisons, mon isolement me laisse sans défense; cependant, tout

vieux que je suis, j'essayerai de vous rendre tous les mauvais traitements que je recevrai de vous.

ŒDIPE.

O comble de l'impudence ! A qui penses-tu faire injure en parlant de la sorte ? Est-ce à moi, qui ne suis qu'un vieillard, ou à toi dont la bouche m'objecte ces meurtres, ces hymens, ces crimes où je me suis vu enveloppé malgré moi ? Ainsi le voulaient les dieux, qui sans doute vengeaient sur nous quelque ancienne offense. Car tu chercherais en vain à m'imputer les fautes que j'ai commises contre moi et contre les miens. En effet, apprends-moi comment, parce qu'un oracle a prédit à mon père qu'il périrait de la main de son fils, tu pourrais justement m'en faire un reproche, à moi qui n'avais encore reçu ni de mon père, ni de ma mère le germe de l'existence, à moi qui n'étais pas encore né ? Et si plus tard, par une fatalité évidente, j'ai combattu et tué mon père, mais sans savoir ce que je faisais, ni qui je frappais, comment me reprocherais-tu avec fondement cet acte involontaire ? Quant à ma mère, misérable, n'as-tu pas honte de me contraindre à parler de mon hymen avec elle, qui était ta sœur ! J'en parlerai pourtant, car je ne puis m'en taire, après que tu l'as rappelé par ton langage impie. Oui, elle m'a enfanté, infortuné que je suis, elle m'a enfanté, ne sachant pas plus que moi-même qu'elle mettait au jour son futur époux ; puis, après m'avoir enfanté, elle a eu de moi des enfants qui ont fait son opprobre. Mais ce que je sais fort bien, c'est que tu prends plaisir à te déchaîner contre elle et contre moi, tandis que moi je l'ai épousée sans rien savoir, et j'en parle malgré moi. Non, jamais je ne passerai pour coupable ni

à cause de cet hymen, ni à cause du meurtre de mon père, que tu te plais si souvent à me reprocher avec amertume. Réponds à une seule question : si quelqu'un à l'instant, ici même, s'approchait pour te tuer, que ferais-tu, toi, l'homme juste ? Rechercherais-tu si l'assassin est ton père, ou bien le punirais-tu sur-le-champ ? Assurément, si tu tiens à la vie, tu châtierais l'agresseur, sans t'inquiéter de la légalité de ton acte. Eh bien ! tels sont les crimes dans lesquels m'ont précipité les dieux ; mon père lui-même, s'il pouvait revivre, ne me contredirait en rien. Mais toi, le plus injuste des hommes, toi qui crois tout bon à dire, même ce qu'il faudrait taire, tu viens, en présence de ces étrangers, m'adresser de pareils reproches. Il te sied bien ensuite de rendre un pompeux hommage à Thésée, à Athènes et à la sagesse de ses institutions ; mais, au milieu de tous ces éloges, tu oublies que, s'il est une ville qui se glorifie de révérer les dieux, c'est surtout celle dont tu voudrais arracher un vieillard suppliant, celle d'où tu pars en lui ravissant ses filles. C'est pourquoi j'invoque les déesses qui sont ici présentes, et je les conjure par mes prières de me prêter aide et assistance pour te faire sentir quels sont les défenseurs qui protègent cette ville.

LE CHŒUR.

Prince, cet étranger est vertueux ; ses infortunes sont affreuses et méritent qu'on s'intéresse à sa défense.

THÉSÉE.

C'est assez discourir ; les ravisseurs se hâtent, tandis que nous, leurs victimes, nous restons immobiles.

CRÉON.

Qu'exiges-tu d'un homme sans défense ?

THÉSÉE.

Marche devant moi et montre-moi le chemin ; si c'est dans les environs que tu tiens cachées ces jeunes filles, indique-moi leur retraite. Si, au contraire, les ravisseurs les emmènent dans leur fuite, il ne faut pas s'en inquiéter. Des hommes sont sur leurs traces, et ils n'auront pas à remercier les dieux d'avoir échappé. Conduis-nous donc, et songe, en poursuivant ta proie, que tu es devenu la nôtre et que la fortune t'a pris dans tes propres filets. On ne garde pas longtemps les biens acquis par la fraude ou par l'injustice. Et ne te flatte pas d'être secondé par personne. Je devine fort bien, à ton audacieux maintien, que tu ne t'es pas engagé seul et sans armes dans une entreprise si insolente ; pour agir ainsi, tu comptais sur quelque appui. C'est à quoi je veillerai et je ferai en sorte que cette ville ne soit pas vaincue par un seul homme. Me comprends-tu enfin ? Si tu n'as pas compté avec moi au moment où tu méditais ces violences, penses-tu entendre à présent de vaines paroles ?

CRÉON.

Tant que je serai ici je n'aurai rien à te répondre. Mais à Thèbes, nous aussi, nous saurons ce que nous devons faire.

THÉSÉE.

Menace, mais avance. Pour toi, Œdipe, reste avec nous en ce lieu et ne crains rien. Sois persuadé que, si je ne meurs auparavant, je n'aurai pas de repos que je ne t'aie rendu tes filles.

ŒDIPE.

Puisses-tu, ô Thésée, être récompensé de ta générosité et de ton noble dévouement envers nous.

LE CHŒUR.

Que ne suis-je aux lieux où bientôt de hardis guerriers engageront la lutte en faisant retentir la voix d'airain du dieu Mars, soit près du temple d'Apollon Pythien, soit sur les rives aux mille feux où d'augustes déesses sont l'objet d'un culte mystérieux de la part des mortels sur la bouche desquels a passé la clef d'or des prêtres Eumolpides! C'est là sans doute que le belliqueux Thésée va livrer un glorieux combat aux ravisseurs des deux vierges.

Peut-être sera-ce vers l'occident de la roche neigeuse qu'au sortir des pâturages d'OEa, ils seront entraînés dans leur fuite rapide par leurs chevaux et leurs chars. Créon succombera; terrible est la valeur de nos citoyens, terrible la force des enfants de Thésée. Les freins étincellent de tous côtés; on voit s'élancer à bride abattue tous les cavaliers qui honorent et Minerve équestre et le dieu des mers, le fils chéri de Rhéa.

Ils sont aux mains ou vont combattre. Si j'en crois mes pressentiments, il ne tardera pas à rendre bientôt celle qui a souffert tant d'outrages, celle qui a été si indignement traitée par ceux de son propre sang. Jupiter, en ce jour, va accomplir de grands événements. Je prédis le succès du combat. Que n'ai-je les ailes rapides de la colombe pour m'élancer au sein des nues et contempler le spectacle de ces combats.

O Jupiter, souverain des dieux, toi qui vois tout, et toi aussi, son auguste fille, belliqueuse Minerve, accorde aux chefs de cette contrée de sortir victorieux de la lutte et maîtres de la proie qu'ils poursuivent. Je t'invoque aussi, Apollon, ami de la chasse, et Diane, sa sœur, habile à

presser les cerfs à la robe tachetée, et les biches aux pieds agiles; venez tous deux au secours de cette ville et de ses habitants.

Malheureux étranger, tu n'auras pas à dire que je suis un prophète menteur. J'aperçois tes filles : les voici qui reviennent vers nous.

OEDIPE.

Où donc? où donc? Que dis-tu? comment as-tu dit?

ANTIGONE.

O mon père, mon père, quel dieu t'accordera de voir cet homme généreux qui nous ramène ici près de toi.

OEDIPE.

Mon enfant, vous êtes toutes deux ici?

ANTIGONE.

Oui, le bras de Thésée et de ses valeureux compagnons nous a sauvées.

OEDIPE.

Approchez, mes enfants, embrassez votre père; donnez-moi ce bonheur que je n'espérais plus.

ANTIGONE.

Tu seras satisfait; nos vœux répondent aux tiens.

OEDIPE.

Où êtes-vous? où êtes-vous?

ANTIGONE

Nous sommes près de toi.

OEDIPE.

O chères enfants!

ANTIGONE.

Les enfants sont toujours chers pour un père.

ŒDIPE.

Appuis de ma vieillesse !

ANTIGONE.

Infortunés soutiens d'un infortuné !

ŒDIPE.

J'ai maintenant ce qui m'est le plus cher; je ne mourrai point le plus malheureux des hommes, puisque vous êtes près de moi. Mes filles, approchez-vous près de moi; serrez-vous contre celui qui vous a donné le jour; venez faire oublier à mon cœur ma solitude et mon abandon. Dites-moi en peu de mots tout ce qui s'est passé, car la brièveté convient à votre âge.

ANTIGONE, *montrant Thésée.*

Voici notre sauveur. C'est lui qu'il faut entendre, mon père; ainsi j'aurai peu de mots à dire.

ŒDIPE.

Ne sois pas étonné, ô étranger, si, retrouvant mes filles, que je n'espérais plus revoir, je m'abandonne au plaisir de les entretenir. Je sais que c'est à toi, et à toi seul, que je dois ce bonheur; toi seul les a sauvées. Puissent donc les dieux exaucer les vœux que je forme pour toi et pour cette contrée, car ce n'est que chez vous que j'ai trouvé la piété, la justice et la sincérité ! Ma conscience vous doit ce témoignage : je dois tout à vos bienfaits. O roi, donne-moi ta main que je puisse la toucher; permets que je baise ton front. Eh ! que dis-je? Comment, malheureux que je suis, oserais-je toucher un homme qui n'a jamais connu la souillure du crime? Non, je ne le veux pas, je ne le souffrirai pas. Car ceux des mortels qui souffrent déjà de ces maux sont les seuls avec qui l'on puisse en

partager le fardeau. Reçois donc mes vœux sans approcher de moi et continue à m'accorder l'équitable bienveillance que tu m'as déjà témoignée.

THÉSÉE.

Je ne m'étonne pas que, dans la joie de revoir tes filles, tu te sois entretenu longtemps avec elles, et je ne me plains pas que tu leur aies adressé la parole avant de me parler. D'ailleurs c'est moins par des paroles que par des actions que je tiens à m'illustrer. Je l'ai prouvé; j'ai tenu envers toi, vieillard, toutes les promesses que je t'avais faites. Je t'ai ramené tes filles arrachées au danger qui les menaçait. Qu'est-il besoin de te faire le récit du glorieux combat que j'ai livré? Tes filles sont là pour te l'apprendre. Mais réfléchis à une nouvelle que je viens d'entendre en chemin. C'est un fait de peu d'importance, mais pourtant digne d'attention. D'ailleurs rien ne doit être indifférent pour l'homme.

ŒDIPE.

Qu'est-ce donc, fils d'Égée? Réponds-moi, car j'ignore ce que tu veux m'apprendre.

THÉSÉE.

On dit qu'un étranger, qui n'est pas de la même ville que toi, mais qui est ton parent, est venu se prosterner à l'autel de Neptune où je sacrifiais lorsque je suis accouru.

ŒDIPE.

D'où vient-il? Pourquoi a-t-il choisi cet asile?

THÉSÉE.

Je ne sais qu'une chose : il ne demande, dit-on, de toi qu'une simple réponse qu'il ne t'est pas bien difficile de lui accorder.

OEDIPE.

Laquelle ? Sa conduite annonce une affaire importante

THÉSÉE.

On dit qu'il ne demande qu'à te parler et à pouvoir ensuite se retirer en sûreté.

OEDIPE.

Quel peut être cet homme venu ici en suppliant ?

THÉSÉE.

Vois si dans Argos tu n'aurais point quelque parent qui pût te réclamer cette faveur.

OEDIPE.

Cher Thésée, n'en dis pas davantage.

THÉSÉE.

Qu'as-tu donc ?

OEDIPE.

Ne me demande rien.

THÉSÉE.

Qu'y a-t-il ? Explique-toi.

OEDIPE.

Je sais maintenant qui est ce suppliant.

THÉSÉE.

Quel est-il et que dois-je lui reprocher ?

OEDIPE.

C'est mon fils, prince, mon fils que je hais, celui à tous les mortels dont je redoute le plus l'entretien.

THÉSÉE.

Ne peux-tu l'écouter sans rien faire de ce qui ne te plaira pas ? Te coûte-t-il beaucoup de l'entendre ?

OEDIPE.

Sa voix seule est un supplice pour son père; ne me force pas à céder à tes désirs.

THÉSÉE.

Je ne t'y contraindrai pas, mais considère maintenant si cette supplication ne t'impose pas des devoirs.

ANTIGONE.

O mon père, rends-toi à mes conseils, quelque jeune que je sois pour te les donner. Laisse ce prince remplir les vœux de son cœur et satisfaire aux volontés du dieu; permets à mon frère de venir auprès de toi. Rassure-toi; quand même tu n'approuverais pas ses discours, il ne saurait contraindre ta volonté. Quel danger y a-t-il à l'entendre? Les mauvais desseins se trahissent dans le langage. Tu es son père, et lors même qu'il se serait montré envers toi le plus indigne et le plus impie des fils, il te conviendrait mal de le traiter comme il l'aurait mérité. Laisse-le venir. D'autres parents ont eu des enfants indignes et de vifs ressentiments; mais ils se sont laissé apaiser et adoucir par la voix de leurs amis. Songe toi-même aux maux qui te sont venus de ton père et de ta mère; si tu les considères, tu reconnaîtras à quels fâcheux effets entraîne un seul emportement. Tu en as toi-même une preuve terrible dans la perte de ta vue. Cède donc à nos instances. De justes prières ne doivent pas tarder à être exaucées, et ceux qui reçoivent des services ne doivent pas refuser d'en rendre à leur tour.

OEDIPE.

O ma fille, vos paroles triomphent de moi, mais que cette complaisance m'est douloureuse! Qu'il soit fait

comme vous le désirez. Seulement, ô étranger, si je consens à ce qu'il vienne, promets-moi de ton côté que nul jamais ne se rendra maître de ma personne.

THÉSÉE.

Tu me l'as dit une fois; il est inutile de répéter ta demande, ô vieillard. Je ne veux pas me vanter, mais sache que je réponds de ton salut, tant que les dieux veilleront sur mes jours.

LE CHŒUR.

Quiconque désire prolonger sa vie au-delà de la durée ordinaire me paraît bien insensé, car de longs jours ne font le plus souvent que mettre en réserve beaucoup de choses plus voisines de la douleur que du plaisir. Il n'y a point de bonheur pour celui qui est livré à des désirs insatiables. Il n'est pas encore satisfait quand, avec Plutus, cet ennemi de l'hymen, de la musique et des danses, arrive la mort inévitable pour tous. Ne pas naître vaut mieux que tout; ce que l'homme doit préférer ensuite, c'est de retourner au plus tôt au néant d'où il est venu. Car dès que la jeunesse arrive, apportant avec elle tant de folles erreurs, qui peut échapper aux maux qui l'accompagnent? Ce sont les meurtres, la discorde, les querelles, l'envie et les combats. Puis arrive le dernier des fléaux, la vieillesse impuissante et importune; plus de société, plus d'amis; les misères s'ajoutent aux misères. Tel est notre malheureux sort, à Œdipe et à nous. Semblable à un rocher battu par les vents du nord et par la tempête, il est de toutes parts assailli par les flots d'infortune qui le pressent et fondent sur lui du couchant, de l'orient, du midi ou des monts Riphées, séjour des ténèbres.

ANTIGONE.

Le voilà, ce me semble, le voilà, mon père, cet étranger, qui vient à nous sans escorte et les yeux baignés de larmes.

ŒDIPE.

Qui donc?

ANTIGONE.

Celui-même que nous avions dans l'esprit, Polynice.

POLYNICE.

Hélas! que ferai-je? Est-ce mon infortune que je dois d'abord pleurer, ô mes sœurs, ou celle d'un père! Je le rencontre ici, chargé d'années, relégué sur une terre étrangère, couvert de ce vêtement qui, vieilli avec lui, le souille de ses affreux lambeaux, tandis que ses cheveux en désordre flottent au gré des vents sur son front privé de la lumière. Sans doute sa nourriture est aussi misérable que son extérieur. Malheureux que je suis! Je n'ai su que trop tard un si déplorable sort. Je me proclame le plus méchant des hommes de n'avoir pas pourvu à tes besoins; j'en fais moi-même l'aveu. La miséricorde est assise sur le même trône que Jupiter pour tous les crimes des mortels; qu'elle soit aussi auprès de toi, ô mon père; je peux réparer mes fautes et je ne veux plus rien y ajouter. Pourquoi gardes-tu le silence? Dis un mot, mon père. Ne te détourne pas de moi. Ne me répondras-tu rien? Me renverras-tu ainsi, chargé de ton mépris, sans une parole, sans m'expliquer ton ressentiment. O mes sœurs, vous, ses filles, essayez avec moi d'arracher quelques mots à cette bouche silencieuse et cruelle. Faites qu'il ne me méprise pas, qu'il ne renvoie pas ainsi le suppliant d'un dieu sans lui répondre.

ANTIGONE.

Dis toi-même, infortuné, le sujet qui t'amène. Tout discours, qu'il plaise, qu'il offense, qu'il attendrisse, arrache à la fin des paroles à la bouche la plus muette.

POLYNICE.

Eh bien, je parlerai; ton conseil est bon. J'invoquerai d'abord le dieu que j'implorais lorsque le roi de cette contrée m'a fait quitter l'autel pour venir ici, en me promettant que je pourrais parler, écouter et m'en aller sain et sauf. Puissé-je avoir la même garantie de vous, ô étrangers, ainsi que de mes sœurs et de mon père! Mais je veux te dire, mon père, pourquoi je suis venu. Je suis exilé de ma patrie pour avoir voulu, par mon droit d'aînesse, m'asseoir sur le trône de Thèbes. Au mépris de ce droit, Étéocle, plus jeune que moi, m'a chassé de mon pays, non pas en triomphant de moi par ses raisons, sa valeur ou sa force, mais par ses intrigues dans la ville. Ta malédiction, je le sais, fut la première cause de ces malheurs, et c'est ce que j'ai su depuis par la bouche même des devins. Je vins donc à Argos, ville de la Doride, et uni à Adraste, dont j'épousai la fille, j'ai eu pour alliés tous ceux qui occupent le premier rang dans la terre d'Apia[1] et qui se recommandent par leur valeur; c'est avec eux que je rassemble contre Thèbes une armée composée de sept corps, afin de mourir glorieusement ou de chasser de ma patrie les auteurs de mes maux. Que viens-je donc faire ici? Je veux t'adresser des supplications, en mon nom et au nom de mes alliés, qui, à la tête de sept corps de troupes, occupent toute la plaine de Thèbes. Le pre-

[1] Eschyle donne le même nom au Péloponèse.

mier est le vaillant Amphiaraüs, qui surpasse tous les autres dans l'art de combattre avec la lance et d'interpréter le vol des oiseaux. Le second est l'Étolien Tydée, fils d'Œnée. Le troisième est Étéocle d'Argos. Le quatrième est Hippomédon, envoyé par son père Talaüs. Le cinquième se vante de détruire bientôt de fond en comble la ville de Thèbes; c'est Capanée. Parthénopée, le sixième, vient de l'Arcadie; il doit son nom à la mère longtemps vierge, qui, à la fin, lui donna le jour. Et enfin moi, qui suis ton fils, ou, si je ne le suis pas, moi qui suis un enfant de la mauvaise fortune, je conduis contre Thèbes l'intrépide armée des Argiens. C'est au nom de ces jeunes filles, au nom de ton propre salut, ô mon père, que nous te conjurons tous de faire céder ton inflexible colère, au moment où je vais châtier un frère qui m'a dépouillé et chassé de ma patrie. S'il faut en croire les oracles, c'est au parti que tu seconderas qu'appartiendra la victoire. Je te conjure donc, par les sources sacrées, par les dieux de notre pays, apaise-toi et cède à mes prières. Nous sommes pauvres et exilés, tu es exilé toi-même; l'un et l'autre nous n'avons d'asile que celui que nous avons mendié, et nous partageons le même destin, tandis que lui, malheureux que je suis, règne dans son palais et s'y moque, dans son orgueil, de notre commune misère. Ah! si tu veux favoriser mon dessein, je n'aurai pas de peine à le renverser bientôt. Je te rétablirai dans ton palais, je m'y rétablirai moi-même, après l'avoir chassé. Voilà ce que je peux promettre avec assurance, si ta volonté s'unit à la mienne; sans toi, je ne pourrai même pas sauver mes jours.

LE CHOEUR.

ŒDipe, par considération pour le prince qui t'a en-

voyé ce suppliant, ne le renvoie pas sans lui avoir fait la réponse que tu auras jugée convenable.

ŒDIPE.

Sachez bien, maîtres de cette terre, que si ce n'était pas Thésée qui m'a envoyé cet homme en demandant que je lui répondisse, jamais le son de ma voix n'aurait frappé ses oreilles. Il va donc m'entendre, mais sans doute ne prendra pas grand charme à mes paroles. Oui, scélérat, lorsque tu possédais le sceptre et le trône que ton frère t'a ravis et possède en ce moment dans Thèbes, tu as toi-même chassé ton père, tu l'as réduit à vivre sans patrie et à porter ces haillons dont la vue t'arrache aujourd'hui des larmes, aujourd'hui que tu te vois plongé dans les mêmes malheurs que moi. Pleurer ne sert à rien, car mon malheur n'en reste pas moins le même; mais je me souviendrai toute ma vie de ton parricide, car c'est toi qui m'as mis dans cet état misérable, c'est toi qui m'as chassé; c'est toi qui m'as contraint d'errer ainsi, mendiant ma nourriture de chaque jour. Si je n'avais mis au monde ces deux filles qui me nourrissent, tu aurais causé ma mort, autant qu'il dépendait de toi. Ce sont elles maintenant qui me conservent, qui veillent à ma subsistance et qui, par leur courage à souffrir avec moi, sont bien moins des femmes que des hommes. Pour vous, vous êtes nés d'un autre père, vous n'êtes pas mes fils. C'est pour cela que le dieu vengeur qui te poursuit, ne te regarde pas encore des mêmes yeux qu'il te regardera lorsque vos bataillons s'avanceront contre les murs de Thèbes. Tu ne pourras pas la renverser; auparavant tu tomberas noyé dans ton sang et ton frère avec toi. Telles sont les imprécations dont je vous ai déjà chargés et que

je renouvelle aujourd'hui, en les appelant à mon aide afin de vous apprendre à respecter ceux dont vous tenez la vie et à ne pas accabler de vos mépris un père privé de la lumière. Ce n'est pas ainsi qu'ont agi vos sœurs. Aussi les Furies vont-elles assiéger ton palais et ton trône, si la Justice, fidèle aux lois éternelles, réside toujours auprès de Jupiter. Va donc, fils méprisable et renié de ton père. Emporte ces nouvelles malédictions que j'appelle sur toi. Puisses-tu ne jamais triompher de ta patrie par le pouvoir des armes, ne jamais revenir dans la creuse Argos, mais périr de la main d'un frère, en tuant ce frère qui t'a exilé! Tels sont mes vœux. Je demande au Tartare, qui a déjà reçu mon père dans ses ténèbres, de t'ensevelir à ton tour; j'invoque contre toi, et les Euménides, et Mars qui a soufflé sa haine dans vos cœurs. Tu m'as entendu; pars donc et va annoncer à tous les Thébains et à tes fidèles alliés quels présents ŒEdipe réservait à ses fils.

LE CHŒUR.

Polynice, je n'ai pas à te féliciter de ta démarche; ainsi hâte-toi de parler.

POLYNICE.

Ah! voyage fatal! Déplorable refus! Malheureux alliés! Était-ce pour de tels résultats que nous avons quitté Argos? Infortuné que je suis! Je ne puis ni révéler ce secret à mes amis, ni les ramener en arrière. Il faut me soumettre en silence à ce coup du sort. O mes sœurs, filles d'ŒEdipe, vous qui venez d'entendre ces cruelles imprécations de mon père, au nom des dieux, si elles s'accomplissent et si jamais vous retournez dans votre patrie, ne me rejetez pas avec mépris et accordez-moi les honneurs de la sépulture et d'un tombeau. La gloire qui vous est

acquise en ce moment par les services que vous rendez à votre père recevra un nouvel éclat de ceux que vous n'aurez rendus.

ANTIGONE.

Polynice, je t'en prie, crois-en mes conseils.

POLYNICE.

Quels conseils, chère Antigone? Parle.

ANTIGONE.

Reconduis au plus vite tes troupes dans Argos, oui, au plus vite, et ne va point te perdre, toi et ta ville.

POLYNICE.

Je ne le puis. Comment réunirais-je de nouveau cette armée, si une fois on me voyait trembler.

ANTIGONE.

Pourquoi, cher enfant, céder de nouveau à tes ressentiments? Quand tu auras renversé ta patrie, quel bien t'en reviendra-t-il?

POLYNICE.

Il serait honteux pour moi de fuir et d'être le jouet d'un frère plus jeune que moi.

ANTIGONE.

Ne vois-tu pas que tu vas tout droit à l'accomplissement de l'oracle qui vous prédit la mort à tous deux?

POLYNICE.

C'est fatal; il ne peut y avoir de réconciliation entre nous.

ANTIGONE.

Malheureuse que je suis! Qui osera te suivre après avoir appris les cruelles prédictions de ton père?

POLYNICE.

Je ne les ferai pas connaître; un bon général ne dit que ce qui lui est avantageux et cache ce qui lui est funeste.

ANTIGONE.

Ainsi, mon enfant, ta résolution est bien arrêtée?

POLYNICE.

Ne me retiens pas. Il me faut entrer dans cette route malheureuse et fatale que me tracent mon père et les Furies. Que Jupiter vous soit propice si vous m'accordez, après ma mort, un service que vous ne pouvez me rendre pendant ma vie. Laissez-moi; adieu. Vous ne me reverrez plus.

ANTIGONE.

Malheureuse que je suis!

POLYNICE.

Ne me pleure pas.

ANTIGONE.

Et qui pourrait retenir ses larmes en te voyant courir à une mort certaine, frère?

POLYNICE.

S'il le faut, je mourrai.

ANTIGONE.

Ne meurs pas; suis plutôt mes conseils.

POLYNICE.

Ne me conseille pas ce que je ne peux faire.

ANTIGONE.

Quel malheur pour moi si je te perds!

POLYNICE.

C'est la divinité qui fait tourner les choses bien ou mal.

Pour vous, je prie les dieux d'éloigner à jamais de vous tous les maux, car, aux yeux de tous, vous ne méritez pas d'être malheureuses.

LE CHŒUR.

Voici de nouveaux malheurs, voici ces désastres annoncés par le vieillard aveugle, à moins que ce ne soit ici l'heure fatale, car l'autorité des dieux n'est jamais méconnue. Le Temps a toujours leurs décrets sous les yeux pour régler d'après eux les vicissitudes humaines. Tantôt ce sont les uns, tantôt les autres que le lendemain il élève. Mais le ciel a grondé, ô Jupiter.

ŒDIPE.

O mes enfants, mes enfants, quelque habitant de ce pays voudrait-il amener ici le vertueux Thésée?

ANTIGONE.

Mon père, que te proposes-tu donc de lui demander?

ŒDIPE.

La foudre ailée de Jupiter va me précipiter dans la demeure de Plutus. Envoyez au plus tôt chercher le roi.

LE CHŒUR.

Écoutez avec quel fracas terrible le dieu lance sa foudre. Mes cheveux se hérissent d'effroi. Mon cœur frémit. Un nouvel éclair a sillonné les nues. Quelle en sera l'issue? Je tremble, car le tonnerre ne gronde jamais sans apporter quelque calamité. O Éther! ô Jupiter!

ŒDIPE.

O mes filles, le jour fatal, le dernier jour de ma vie est arrivé pour moi; il ne m'est plus possible de l'éviter.

ANTIGONE.

Comment le sais-tu? Quel signe te l'annonce, mon père?

ŒDIPE.

Je le sais parfaitement. Qu'on m'amène promptement le roi de ce pays.

LE CHŒUR.

Ah ! ah ! Une fois encore le bruit terrible a retenti. Sois-nous favorable, ô dieu, sois-nous favorable, si tu annonces quelque calamité pour ma patrie au milieu de ces ténèbres qui nous entourent. Puissé-je avoir accueilli un juste, ou, si c'est un coupable, ne pas recevoir pour ma part une funeste récompense ! Souverain Jupiter, je t'implore.

ŒDIPE.

Thésée approche-t-il ? Me trouvera-t-il vivant, encore maître de ma pensée ?

ANTIGONE.

Quel secret as-tu donc à lui confier ?

ŒDIPE.

Pour prix de ses bienfaits, je veux lui prouver ma reconnaissance et remplir ma promesse.

LE CHŒUR.

Viens, viens, ô roi ; laisse le sacrifice que peut-être en ce moment tu offres à Neptune sur le rivage. Cet étranger veut payer le prix des bienfaits qu'il a reçus, à toi-même, à cette ville, à tes amis. Accours donc, ô roi.

THÉSÉE.

Pourquoi ces cris que vous faites encore retentir ? J'ai reconnu votre voix et celle de l'étranger. Est-ce la foudre de Jupiter, est-ce le fracas de la grêle qui ont provoqué vos clameurs ? Car cet orage paraît déchaîné par les dieux.

OEDIPE.

O roi, je désirais ton arrivée; un dieu sans doute a dirigé tes pas.

THÉSÉE.

O fils de Laïus, qu'est-il donc arrivé?

OEDIPE.

La fin de ma vie. Et je ne veux pas mourir sans acquitter les promesses que j'ai faites à la ville et à toi.

THÉSÉE.

Sur quels indices te fondes-tu pour reconnaître ton heure fatale?

OEDIPE.

Ce sont les dieux eux-mêmes qui me l'annoncent par tous ces signes qui m'étaient indiqués d'avance.

THÉSÉE.

Et quels sont, ô vieillard, ces présages?

OEDIPE.

Les coups de tonnerre éclatant sans interruption dans leur succession rapide, les éclairs lancés par une main invincible.

THÉSÉE.

Je te crois, car jusqu'ici tes prédictions ne m'ont pas trompé. Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

OEDIPE.

Écoute, fils d'Égée, ce qui sera pour ta vie un bienfait éternel. Bientôt, seul et sans guide, je vais te conduire au lieu où je dois mourir. Ne révèle jamais à personne la place de mon tombeau, afin qu'il soit pour toi contre tes voisins un rempart plus redoutable que les lances de

nombreux combattants. Ce secret inviolable, tu le connaîtras, toi seul, lorsque tu seras arrivé au lieu où je te conduirai. Je ne puis le révéler à aucun de ces habitants, ni même à mes filles, malgré toute mon affection pour elles. Sois-en donc à jamais le seul dépositaire, et, lorsque tu seras arrivé au terme de ta vie, ne le confie qu'à celui qui sera le premier après toi, et que celui-ci ne le révèle qu'à son successeur. C'est ainsi que cette ville sera un écueil insurmontable contre tous les efforts des Thébains. On voit des villes, quoique sagement gouvernées, se laisser aveugler par l'orgueil; mais les dieux, dont la justice est tardive, mais sûre, se vengent toujours de ceux qui les outragent. Puisses-tu, fils d'Égée, ne pas t'exposer à un pareil malheur! Mais tu sais déjà ce que je pourrais te dire à ce sujet. Les ordres des dieux me pressent, marchons sans crainte vers le lieu qui m'attend. Mes enfants, suivez-moi; je vais vous guider, comme vous avez longtemps guidé votre père. Venez. Ne me touchez point. Laissez-moi trouver seul le tombeau sacré où le destin veut que je m'ensevelisse. C'est par ici; c'est par ici. Voici la route que m'indiquent Mercure et la déesse des ombres. O lumière que je ne vois plus, jadis tu m'appartenais tout entière, aujourd'hui tes rayons me touchent pour la dernière fois; déjà je me traîne vers le lieu où le reste de ma vie doit s'aller cacher dans les enfers. O le plus cher des hôtes, et vous tous, soumis à ses lois, habitants de cette contrée, soyez heureux, et, dans votre prospérité à jamais durable, n'oubliez pas celui qui va mourir.

LE CHOEUR.

S'il m'est permis d'implorer la déesse invisible et toi, Pluton, souverain de l'éternelle nuit, faites, je vous supplie,

que cet étranger passe par une mort paisible et douce sur les bords du Styx, séjour de tous les humains. Après tant d'infortunes que tu ne méritais pas, ŒEdipe, il serait juste qu'un dieu t'accordât enfin ses faveurs. Je vous invoque aussi, déesses souterraines, et toi, monstre terrible, qui, couché, dit-on, aux portes de l'Érèbe, fais retentir ta caverne de hurlements affreux, gardien vigilant du royaume de Pluton; et toi, ô Mort, fille du Tartare et de la Terre, je te supplie d'accueillir avec douceur cet étranger qui va descendre dans vos demeures souterraines; je t'invoque, toi qui reposes dans un éternel sommeil.

UN MESSAGER.

Citoyens, je voudrais en peu de mots vous annoncer la mort d'ŒEdipe, mais le récit de ces événements demande un long discours.

LE CHOEUR.

Il n'est donc plus, l'infortuné!

LE MESSAGER.

Il a quitté cette vie si misérable pour lui.

LE CHOEUR.

Comment? Le malheureux est-il mort doucement, avec l'assistance des dieux.

LE MESSAGER.

Ici commence le merveilleux. Tu as vu comment il est sorti d'ici, sans être guidé par personne, et nous servant de guide à nous-mêmes. A peine arrivé au seuil du gouffre béant qui s'enfonce dans la terre par un escalier d'airain, il s'est arrêté à l'entrée des routes nombreuses qui se croisent en cet endroit près du cratère profond, monument de l'amitié éternelle de Thésée et de Pirithoüs. Là,

il s'assied entre le cratère, le rocher de Thoricus, le tronc d'un poirier sauvage et un tombeau de pierre; puis il dépose ses misérables haillons. Appelant alors ses filles, il leur demande de lui apporter de l'eau pure pour le bain et les libations. Toutes deux aussitôt courent à la colline de Cérès que l'on aperçoit dans le voisinage, et exécutent les ordres de leur père. Elles le purifient et lui mettent une robe nouvelle, suivant le rite sacré. A peine a-t-il goûté les douceurs des services qu'on lui rendait, à peine tous ses ordres ont-ils été remplis qu'un tonnerre souterrain se fait entendre; à ce bruit, qui les glaçait d'effroi, les deux jeunes filles tombent aux genoux de leur père, ne cessant de pleurer, de gémir, de frapper leur poitrine. Lui, cependant, les avait entourées de ses bras et leur disait : « Mes enfants, vous n'avez plus de père. Tout est fini pour moi. Vous voilà quittes du soin de pourvoir à ma nourriture, soin pénible, je le sais, mes enfants; mais je vous laisse une parole qui, seule, peut alléger votre douleur : jamais personne ne vous a tant aimées que celui qui va vous quitter, et sans lequel vous achèverez votre vie. » A ces mots, tous trois se sont embrassés, pleurant, sanglotant ensemble; à la fin leur douleur se fatigua, leurs plaintes cessèrent, ce ne fut plus qu'un grand silence. Soudain on entendit je ne sais quelle voix qui l'appelait, et d'effroi nos cheveux se dressèrent sur nos têtes. Cette voix divine appelait ŒEdipe sans relâche : « ŒEdipe, ŒEdipe, criait-elle, pourquoi ces délais? Tu te fais trop attendre. » ŒEdipe, reconnaissant la voix du dieu, prie notre roi Thésée de s'approcher, et puis lui dit : « Cher prince, mets ta main dans la mienne, comme gage de la protection que tu promets à mes filles. Donnez aussi vos mains, mes enfants. Jure-moi donc, ô

prince, de ne jamais les abandonner volontairement, mais de chercher pour elles, dans ta bienveillance, ce que tu croiras leur être utile. » Thésée retient ses larmes, et, en homme généreux, il promet de faire ce que demande son hôte. Après ce serment, OEdipe, pressant de nouveau ses filles entre ses bras tremblants : « O mes filles, leur dit-il, c'est maintenant qu'il faut céder à la nécessité et avoir le courage de vous éloigner de ce lieu, sans demander à voir ni à entendre ce qui vous est interdit. Allez donc, et au plus vite. Seul Thésée doit être témoin de ce qui va arriver. » Nous avons tous compris ces paroles, et nous nous sommes retirés gémissant et versant des larmes sur les pas des jeunes filles. Quelques instants après et à peu de distance, nous tournons la tête et nous cherchons OEdipe; il avait disparu. Nous ne vîmes plus que Thésée, qui avait la main devant ses yeux, comme pour échapper à un spectacle effrayant. Bientôt nous l'avons vu se prosterner et adorer la Terre et l'Olympe, séjour des dieux. Comment OEdipe a-t-il fini ? personne que Thésée ne saurait le raconter. Ce n'est ni la foudre étincelante de Jupiter qui lui a donné la mort, ni les flots d'une tempête qui l'ont englouti; mais, ou quelque dieu l'a ravi, ou la terre elle-même s'est entr'ouverte pour lui ménager un passage facile aux enfers. Il n'a point gémi, il n'a pas succombé dans les souffrances d'une maladie; jamais personne n'eut une mort si merveilleuse. Si quelqu'un trouve mon opinion peu raisonnable, je ne l'estime pas assez pour m'en excuser auprès de lui.

LE CHOEUR.

Mais où sont les jeunes filles et les amis qui les accompagnent ?

LE MESSAGER.

Elles ne peuvent être bien loin, les gémissements que l'on entend nous annoncent leur présence.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! infortunées que nous sommes! Nous pouvons bien maintenant pleurer le sang qui nous donna la vie et qui est devenu pour nous l'origine de tant de malheurs. Bientôt notre infortune n'aura plus de bornes.

LE CHOEUR.

Qu'y a-t-il?

ANTIGONE.

Vous pouvez l'imaginer, mes amis.

LE CHOEUR.

Il est mort?

ANTIGONE.

Oui, et comme tu pourrais désirer mourir. Il n'a été victime ni de Mars, ni d'un naufrage, mais la terre a ouvert pour lui ses régions invisibles. Et nous, malheureuses, voici qu'une nuit funeste se répand sur nos yeux. Dans quelle terre éloignée, sur quels flots orageux nous faudra-t-il soutenir notre pénible existence?

ISMÈNE.

Je l'ignore. Puisse l'homicide Pluton m'emporter auprès de mon vieux père, car la vie m'est désormais insupportable.

LE CHOEUR.

O les meilleures des filles, il faut souffrir avec courage les maux que les dieux nous envoient et ne pas vous laisser emporter à votre douleur. Votre sort n'est plus si déplorable.

ANTIGONE.

Il est donc vrai qu'on regrette même le malheur ! Ce qui ne s'appelle nulle part le bonheur était encore le bonheur, quand je le soutenais dans mes bras. Ah ! mon père, mon cher père, toi que les tènèbres de la terre enveloppent pour toujours, même dans ce tombeau, je ne cesserai de t'aimer.

LE CHOEUR.

Tout est donc fini ?

ANTIGONE.

Oui, comme il le désirait.

LE CHOEUR.

Et comment ?

ANTIGONE.

Il est mort sur cette terre où il souhaitait mourir. Il repose sur une couche funèbre, couverte d'une éternelle obscurité, et il laisse d'inconsolables regrets. Oui, mon père, c'est pour toujours que mes yeux te pleureront, et, dans ma douleur, je n'ai aucune consolation à espérer. Hélas ! devais-tu mourir ainsi sur une terre étrangère et me laisser dans un si cruel abandon ?

ISMÈNE.

Malheureuses que nous sommes ! Quel sort nous attend, ô ma sœur, privées l'une et l'autre d'un père chéri ?

LE CHOEUR.

Mais, puisqu'il a terminé si heureusement sa vie, cessez vos pleurs, mes amies ; personne n'est à l'abri du malheur.

ANTIGONE.

Retournons sur nos pas, ma sœur.

ISMÈNE.

Que prétends-tu faire ?

ANTIGONE.

Un désir me possède.

ISMÈNE.

Lequel ?

ANTIGONE.

... De voir le tombeau.

ISMÈNE.

De qui ?

ANTIGONE.

De mon père, malheureuse que je suis.

ISMÈNE.

C'est impossible. Ne le sais-tu pas ?

ANTIGONE.

Pourquoi cette opposition ?

ISMÈNE.

C'est que.....

ANTIGONE.

Quoi encore ?

ISMÈNE.

Il a disparu sans être enseveli et loin de tous les regards.

ANTIGONE.

Conduis-moi en cet endroit, puis ôte-moi la vie.

ISMÈNE.

Ah ! ah ! malheureuse, réduite à la solitude et à la pauvreté, où irai-je ensuite traîner mon existence infortunée?

LE CHOEUR.

Mes amies, ne craignez rien.

ANTIGONE.

Où fuir?

LE CHOEUR.

Déjà vous avez fui...

ANTIGONE.

Quoi?

LE CHOEUR.

Les malheurs qui allaient fondre sur vous.

ANTIGONE.

Je songe.

LE CHOEUR.

A quoi penses-tu?

ANTIGONE.

Je ne sais comment retourner dans notre patrie.

LE CHOEUR.

Ne t'en inquiète pas.

ANTIGONE.

La douleur m'accable.

LE CHOEUR.

Elle t'accablait déjà.

ANTIGONE.

Autrefois elle comblait la mesure; elle la dépasse aujourd'hui.

LE CHOEUR.

Vous êtes plongées dans une mer d'inquiétudes.

ANTIGONE.

Il n'est que trop vrai.

LE CHOEUR.

J'en conviens avec toi.

ANTIGONE.

Hélas ! hélas ! où irons-nous, ô Jupiter ? Quelle espérance le sort qui me poursuit me laisse-t-il pour refuge ?

THÉSÉE.

Jeunes filles, cessez vos pleurs. Alors qu'une tombe devient pour tout un peuple un trésor de faveurs, il ne faut pas gémir. Ce serait un sacrilège.

ANTIGONE.

Fils d'Égée, nous tombons à tes genoux.

THÉSÉE.

Pourquoi, mes enfants ? Que voulez-vous ?

ANTIGONE.

Nous désirons voir le tombeau de notre père.

THÉSÉE.

Il est interdit d'en approcher.

ANTIGONE.

Qu'as-tu dit, prince, souverain d'Athènes ?

THÉSÉE.

O mes enfants, c'est votre père qui m'a défendu de laisser jamais approcher personne de ces lieux et de révéler à aucun mortel l'asile inviolable où il repose. C'est, comme il me l'a dit, en me soumettant à ses ordres que je mettrai cette contrée pour toujours à l'abri du malheur. Une divinité et le Serment, ministre de Jupiter, ont entendu mes promesses.

ANTIGONE.

Puisque telle fut sa volonté, il suffit. Mais fais-nous reconduire dans l'antique ville de Thèbes, pour que nous

puissions prévenir le coup mortel que deux frères cherchent à se donner.

THÉSÉE.

Je le ferai, ainsi que tout ce qui pourra vous être utile à vous et à celui qui vient de descendre dans la terre. Je ne me lasserai point de vous servir.

LE CHOEUR.

Cessez enfin vos gémissements. Vous pouvez compter sur la parole qui vous a été donnée.

FIN.

ANTIGONE

PERSONNAGES.

ANTIGONE.
ISMÈNE.
CHŒUR DE VIEILLARDS THÉBAINS.
CRÉON.
UN GARDE.
HÉMON.
TIRÉSIAS.
UN MESSAGER.
EURYDICE.
UN AUTRE MESSAGER.

ANTIGONE

ANTIGONE.

Tête chérie associée à ma destinée, Ismène, ma sœur, de tous les maux que nous a légués OEdipe, en connais-tu un seul dont Jupiter ne nous ait pas encore accablées pendant notre vie? Non, il n'en est point de si sensible, de si cruel, de si honteux, de si déshonorant, que toutes deux nous n'ayons souffert; et, maintenant, quel est ce nouvel édit que le roi vient, dit-on, de faire publier dans la ville entière? L'as-tu entendu, ou bien ignores-tu encore les outrages que nos ennemis préparent contre ceux qui nous sont chers?

ISMÈNE.

O Antigone, aucune nouvelle, agréable ou fâcheuse, concernant nos amis n'est parvenue jusqu'à moi depuis qu'en un seul jour nous avons été privées toutes deux de nos deux frères, qui se sont mortellement frappés l'un l'autre. Et depuis que l'armée des Argiens a, cette nuit même, disparu, je n'ai rien appris non plus qui puisse me rendre ou plus heureuse ou plus malheureuse.

ANTIGONE.

Je le savais bien, aussi t'ai-je engagée à sortir du palais pour que tu entendes seule ce que j'ai à te dire.

ISMÈNE.

Qu'y a-t-il donc? Tu sembles agitée de quelque grand dessein.

ANTIGONE.

Eh quoi! Créon n'a-t-il pas accordé à l'un de nos deux frères et refusé à l'autre les honneurs de la sépulture? Étéocle, dit-on, a, comme il le méritait et comme le veut la loi, été inhumé pour qu'il pût être honoré chez les morts; quant au malheureux Polynice, il paraît qu'il a été défendu aux citoyens de le déposer dans une tombe ou de le pleurer; il doit être abandonné, sans larmes et sans sépulture, aux avides oiseaux qui s'apprêtent déjà à s'en repaître avec bonheur. Tels sont, dit-on, les ordres que le généreux Créon a fait publier pour toi et pour moi, oui pour moi. Il va venir lui-même ici déclarer nettement sa volonté à ceux qui l'ignorent. Il attache la plus grande importance à l'exécution de ses ordres; quiconque oserait les enfreindre sera condamné à être lapidé par le peuple. Voilà ce que j'avais à t'apprendre, et tu montreras bientôt si tu es noble ou si tu as dégénéré de tes nobles parents.

ISMÈNE.

Hélas! infortunée! s'il en est ainsi, que gagnerais-je, quoi que je fasse?

ANTIGONE.

Vois si tu veux te joindre à moi et seconder mes efforts.

ISMÈNE.

Quel danger veux-tu courir? Quel est ton dessein?

ANTIGONE.

Veux-tu avec moi enlever le mort?

ISMÈNE.

Prétends-tu l'ensevelir malgré la défense publique ?

ANTIGONE.

Oui, j'ensevelirai celui qui fut mon frère et le tien, je dis le tien. On ne me reprochera pas de l'avoir abandonné.

ISMÈNE.

Malheureuse ! Malgré la défense de Créon ?

ANTIGONE.

A-t-il donc le droit de me détacher des miens ?

ISMÈNE.

Hélas ! ma sœur, songe que notre malheureux père est mort dans la tristesse et l'opprobre, après s'être arraché les yeux de ses propres mains pour se punir de ses crimes ; songe que celle qui, par une double calamité, fut sa mère et sa femme, a terminé sa vie par un lien fatal ; songe enfin que nos deux frères, s'immolant l'un l'autre le même jour, ont péri de la même mort. Et nous deux, restées seules, vois quelle mort déplorable nous attend si, rebelles à la loi, nous bravons les ordres et la puissance de nos maîtres. D'ailleurs, considère que nous sommes des femmes, inhabiles à lutter contre des hommes, que ceux qui commandent sont plus forts que nous et qu'il faut nous soumettre à leurs décrets, fussent-ils encore plus rigoureux. Pour moi, tout en suppliant les morts de me pardonner si je cède à la nécessité, j'obéirai à ceux qui ont le pouvoir. C'est folie d'entreprendre plus qu'on ne peut exécuter.

ANTIGONE.

Je ne voudrais pas t'y pousser, et, si tu le faisais, tu

ne le ferais pas avec plaisir. Agis donc comme tu l'entendras. Pour moi, je l'ensevelirai. Il me sera beau de mourir après l'avoir fait : c'est une amie qui sera jointe à son ami, et je reposerai auprès de lui après avoir accompli cette fraude pieuse; car le temps que j'ai à plaire aux morts est plus long que celui où je dois plaire aux vivants; là-bas, en effet, je resterai à jamais. Pour toi, si tu le veux, méprise les ordres respectables des dieux.

ISMÈNE.

Je ne les méprise point, mais je n'ai pas la force de lutter contre une ville entière.

ANTIGONE.

Sers-toi de ces prétextes; pour moi, je vais élever un tombeau au plus chéri des frères.

ISMÈNE.

Infortunée ! Que je tremble pour toi !

ANTIGONE.

Ne crains rien pour moi; songe plutôt à toi-même.

ISMÈNE.

Au moins ne fais part de ton projet à personne; cache-le avec soin, comme je le cacherai moi-même.

ANTIGONE.

Tu peux parler. Je t'en voudrais bien plus de te taire que de révéler mes desseins à tout le monde.

ISMÈNE.

C'est un cœur bien chaud où il faut de la froideur.

ANTIGONE.

Mais je sais que je plais à ceux à qui je dois plaire.

ISMÈNE.

Oui, si tu peux réussir; mais tu tentes l'impossible.

ANTIGONE.

Eh bien, je m'arrêterai où les forces me manqueront.

ISMÈNE.

Il vaut mieux tout d'abord ne pas poursuivre ce qu'on ne peut atteindre.

ANTIGONE.

Si tu me parles ainsi, tu me deviendras odieuse et tu exciteras la haine de celui qui n'est plus. Laisse-moi donc avec mes projets subir mon triste sort. Si cruel qu'il soit, il ne peut m'empêcher de mourir avec gloire.

ISMÈNE.

Eh bien, va, puisque tu le veux, mais songe que, si tu agis avec imprudence, tu es du moins bien chère à tes amis. *(Elles sortent.)*

LE CHOEUR.

Rayons du soleil, lumière la plus belle qui ait jamais brillé sur Thèbes aux sept portes, œil éclatant du jour, t'avançant au-dessus des sources de Dircée, tu as fait fuir, éperdue et tremblante, sur des rapides coursiers, cette armée d'Argiens couverts d'un bouclier étincelant et armés de toutes pièces. Enflammés d'ardeur pour les prétentions incertaines de Polynice, ils s'étaient abattus sur nos terres en poussant des cris aigus, tels que l'aigle qui déploie ses ailes blanches comme la neige; ils étaient venus tout couverts d'armes et avec des casques aux panaches étincelants. Fondant sur nos murs, déjà ils promenaient autour de nos portes leurs lances meurtrières. Mais ils ont fui avant d'avoir assouvi leur fureur dans

notre sang, avant d'avoir embrasé nos tours par la flamme de leurs torches; tel était le fracas de Mars qui assura la victoire au dragon. C'est que Jupiter déteste l'orgueil, et que, les voyant accourir vers nous à grands flots, tout fiers de leurs riches armures, il a frappé de sa foudre embrasée le guerrier qui déjà s'élançait sur nos murs pour chanter l'hymne de la victoire. Ce guerrier, la flamme à la main, tombe sur la terre retentissante, lui qui tout à l'heure, dans ses élans furieux, se précipitait contre nous avec l'impétuosité des vents déchaînés. Mais tout a changé de face, et le puissant Mars a distribué à nos ennemis de cruels châtiments. Les sept chefs qui marchaient contre nos sept portes, contre autant de chefs thébains, ont laissé à Jupiter victorieux leurs armes brillantes; il n'est resté que ces deux infortunés issus du même père et de la même mère, qui ont dirigé l'un contre l'autre leurs lances également triomphantes et ont eu le même destin. Mais la Victoire immortelle est venue dans Thèbes, la ville célèbre par ses chars, faire succéder la joie aux douleurs. Maintenant il faut oublier ces combats et, pendant la nuit entière, aller en chantant visiter les temples des dieux. Que Bacchus nous conduise et que la terre retentisse sous nos pas cadencés!

Mais voici Créon, fils de Ménécée, le nouveau roi que nous devons à la faveur des dieux; sans doute il médite quelque grand projet, puisqu'il a réuni ce conseil de vieillards convoqués par un ordre général.

CRÉON.

Citoyens, les dieux ont enfin sauvé du naufrage cette ville qu'une affreuse tempête avait agitée. Je vous ai mandés ici, entre tous, parce que je sais quel respect vous

avez toujours porté à la maison de Laïus; je sais encore quelle fidélité vous avez montrée à OEdipe, lorsqu'il régnait, et, après lui, à ses fils. Maintenant que, victimes d'une double destinée, à la fois vainqueurs et vaincus, ils se sont égorgés en un même jour, les droits du sang ont fait passer toute l'autorité entre mes mains. Je sais qu'il est difficile de connaître le caractère, les sentiments, la pensée d'un homme avant de l'avoir vu s'essayer dans l'exercice du pouvoir et des lois. Pour moi, j'ai toujours regardé comme le pire des mortels celui qui gouverne un État sans suivre les conseils des plus sages et qui enchaîne les langues par la crainte. Je méprise aussi quiconque préfère les intérêts d'un ami à ceux de la patrie. J'en prends à témoin Jupiter, lui qui voit tout. Jamais je ne dissimulerais une trahison qui menacerait l'État; jamais l'ennemi de mon pays ne deviendrait mon ami; je sais trop que c'est le salut de la patrie qui fait le nôtre, et que le prince ne manque pas d'amis quand il tient bien le gouvernail. Tels sont les principes par lesquels je veux accroître la prospérité de cette ville, et c'est pour m'y conformer que j'ai dicté le décret relatif aux enfants d'OEdipe; je veux qu'Étéocle, qui s'est distingué par sa vaillance et qui est tombé en combattant pour sa patrie, repose dans un tombeau et reçoive tous les honneurs dus aux morts les plus illustres. Mais pour son frère Polynice, qui n'est revenu de son exil que pour livrer aux flammes les murs et les dieux de sa patrie, qui voulait se rassasier de notre sang et nous réduire en esclavage, je défends qu'il soit pleuré et enseveli. J'ordonne que son corps, resté sans sépulture, soit abandonné à l'avidité des chiens et des oiseaux. Telle est ma volonté. Jamais le crime n'obtiendra de moi les honneurs qui ne sont dus qu'à la

vertu. Mais j'honorerai toujours, pendant sa vie et après sa mort, quiconque aura bien mérité de la patrie.

LE CHOEUR.

Créon, fils de Ménécée, j'applaudis au sort que tu réserves à l'ami et à l'ennemi de l'État. Tu as le droit d'appliquer toutes les lois et envers les morts et envers nous qui sommes vivants.

CRÉON.

Veillez donc à l'exécution de mes ordres.

LE CHOEUR.

Impose ce devoir à de plus jeunes que nous.

CRÉON.

Des gardes surveillent le cadavre.

LE CHOEUR.

Quel soin veux-tu nous recommander encore?

CRÉON.

De demeurer inflexibles pour ceux qui désobéiront à mes lois.

LE CHOEUR.

Il n'est point d'homme assez fou pour chercher à mourir.

CRÉON.

Tel serait en effet le salaire. Mais souvent l'espoir du gain a conduit les hommes à leur perte.

UN GARDE.

Prince, je ne dirai point que j'ai volé ici à perte d'haleine, car l'inquiétude m'a souvent arrêté, souvent aussi je suis retourné sur mes pas. Mon cœur me disait : « Malheureux! pourquoi courir à la punition qui t'attend? Infortuné! arrête-toi..... Mais pourtant si Créon apprend

cet événement par un autre, à quel châtiment ne seras-tu pas réservé? » En proie à ces agitations, je n'avançais qu'avec lenteur; c'est ainsi qu'un court trajet est devenu long pour moi. A la fin je me suis arrêté au parti de venir près de toi, et je vais parler, quoique je n'aie rien de bon à t'apprendre, car j'ai cet espoir qu'il ne m'arrivera rien que ce qui a été fixé par le destin.

CRÉON.

D'où peut naître le trouble où je te vois?

LE GARDE.

Je te dirai d'abord ce qui me touche. Ce n'est pas moi qui ai commis la faute, et j'en ignore l'auteur. Ce serait une injustice que de m'en punir.

CRÉON.

Tu prends bien tes mesures, et tu entoures à l'avance de mille précautions le fait que tu veux m'apprendre. Tu apportes sans doute quelque mauvaise nouvelle.

LE GARDE.

Le danger rend hésitant.

CRÉON.

Explique-toi donc enfin. Après avoir parlé, tu partiras.

LE GARDE.

Eh bien, je vais parler. Quelqu'un vient de rendre au mort les devoirs funèbres; il a répandu sur lui de la poussière, puis il a disparu, après avoir accompli les cérémonies accoutumées.

CRÉON.

Que dis-tu? Qui a eu cette audace?

LE GARDE.

Je ne sais. On ne voyait en cet endroit aucun coup de

bêche ou de pioche. La terre dure et intacte ne semblait avoir été sillonnée par aucune roue; rien enfin ne pouvait déceler l'auteur. Dès que le premier garde du matin nous eut instruits de ce fait, nous fûmes tous frappés d'un triste étonnement. Le corps, sans être inhumé, avait disparu; il était recouvert d'une légère couche de poussière destinée à empêcher le crime d'impiété. Rien n'indiquait qu'une bête sauvage ou un chien fût venu à l'entour pour le déchirer. Aussitôt on en vient parmi nous aux propos injurieux; les gardes s'accusent mutuellement; déjà nous allions nous frapper et personne n'était là pour l'empêcher. Chacun de nous était suspect, mais il n'y avait de preuve contre personne. Nous étions tous prêts à manier le fer rouge, à marcher sur le feu [1], à jurer par les dieux que nous n'étions ni coupables ni complices. A la fin, quand il ne nous resta plus aucun espoir de rien découvrir, l'un de nous ouvrit un avis qui, nous épouvantant, nous fit à tous baisser les yeux. Car nous n'avions rien à y opposer, et nous ne savions comment l'exécuter sans péril. Cet avis était de tout te raconter et de ne te rien cacher. La proposition l'emporta, et c'est moi, malheureux! que le sort a choisi pour me charger de cette belle commission. Je me trouve donc ici contre mon gré, et sans doute aussi contre le tien, car on n'aime guère les porteurs de mauvaises nouvelles.

LE CHOEUR.

Prince, j'y réfléchis depuis longtemps et je me demande si ce n'est pas là l'œuvre des dieux.

[1] On voit par ce passage que la superstition des *Jugements de Dieu* existait déjà dans l'antiquité. (TOURNIER.)

CRÉON.

Cesse de pareils discours, qui exciteraient ma colère et ne prouveraient que trop ta vieillesse et ta déraison. Peux-tu dire que les dieux eux-mêmes prennent soin de ce mort? Est-ce donc qu'ils honorent comme un bienfaiteur et couvrent de terre celui qui venait brûler leurs temples entourés de colonnes, embraser leurs offrandes, détruire leur pays et leur culte. Avez-vous jamais vu les dieux honorer les méchants? Non, cela n'est point. Mais je savais déjà que depuis longtemps des hommes de cette ville, mécontents de mes ordres, murmuraient en secret et supportaient mon joug de trop mauvaise grâce pour m'obéir. Ce sont eux qui ont soudoyé les coupables. Entre toutes les inventions des mortels, il n'en est pas de plus funeste que l'argent. L'argent renverse les villes, dépeuple les cités, dénature les cœurs vertueux, enseigne aux hommes toutes les perfidies et toutes les iniquités. Ceux qui, corrompus par ce métal, ont commis le forfait, ont travaillé pour leur supplice, qu'ils ne pourront éviter. Oui, s'il est vrai que j'honore encore Jupiter, sois assuré, j'en fais le serment, que si vous ne découvrez point l'auteur du crime, si vous ne l'amenez pas devant moi, une simple mort ne suffira point pour votre punition. Vous serez suspendus en l'air tout vivants, jusqu'à ce que vous m'ayez dénoncé le coupable; vous apprendrez ainsi où vos profits doivent s'étendre, où ils doivent s'arrêter, et vous saurez qu'il ne faut pas tout permettre à votre avidité. Les gains illicites ont perdu plus d'hommes qu'ils n'en ont sauvé.

LE GARDE.

Parlerai-je encore, ou faut-il que je m'en retourne?

CRÉON.

Ne sais-tu pas combien tes discours m'offensent ?

LE GARDE.

Est-ce tes oreilles qu'ils blessent ou ton cœur ?

CRÉON.

Que t'importe le siège de mon chagrin ?

LE GARDE.

Le coupable a blessé ton cœur; pour moi, je blesse tes oreilles.

CRÉON.

Tu es vraiment insupportable.

LE GARDE.

En tout cas, je suis innocent du crime.

CRÉON.

Tu serais bien capable d'avoir sacrifié ta vie pour de l'argent.

LE GARDE.

Hélas ! il est triste que celui qui trouve quelque chose de vraisemblable juge tel, même ce qui n'est pas vrai.

CRÉON.

Débite-nous maintenant des maximes; mais si vous ne ne dénoncez pas les coupables, vous serez forcés d'avouer que les gains illicites portent malheur.

LE GARDE.

Puissent-ils être découverts ! Mais qu'ils le soient ou non (car la fortune en décidera), il est certain que tu ne me verras plus revenir ici. Sauvé contre toute espérance

et en dépit de mes craintes, je dois aux dieux de belles actions de grâces. *(Il sort, ainsi que Créon.)*

LE CHOEUR.

De toutes les merveilles de la nature, aucune n'est plus prodigieuse que l'homme. A l'aide des vents impétueux, il franchit les flots qui mugissent autour de lui. La plus grande des divinités, la Terre incorruptible et infatigable, il la déchire chaque année et la retourne avec la charrue traînée par les chevaux. Il sait également attirer et envelopper dans les replis de ses filets la race légère des oiseaux, les animaux sauvages et les habitants des mers. Il soumet par son industrie les monstres des forêts et il sait accoutumer au joug le coursier à la belle crinière et le taureau indompté des montagnes. Il sait l'art de la parole, il connaît les pensées sublimes; il a donné des lois aux cités et il a appris à préserver sa demeure du froid et des atteintes importunes de la pluie. Fécond en ressources, il s'est précautionné contre l'avenir; il a trouvé l'art d'échapper aux maladies les plus cruelles; la mort est le seul mal dont il ne peut se préserver. Ingénieux dans son industrie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il se livre tantôt au bien, tantôt au mal. Digne d'être honoré quand il pratique à la fois les lois divines et les lois humaines, il n'est plus citoyen quand il met son audace à les braver. Que jamais un pareil coupable ne soit ni mon hôte, ni mon ami! Mais quel singulier prodige! Je ne puis y croire, et pourtant comment en douter? C'est bien Antigone que j'aperçois. Fille malheureuse du malheureux Œdipe, qu'est-ce donc? Aurais-tu désobéi aux ordres du roi? Aurais-tu été assez insensée pour commettre une telle imprudence?

LE GARDE.

Voilà celle qui a commis le crime. Nous l'avons surprise ensevelissant le corps. Mais où est Créon ?

LE CHOEUR.

Le voici qui sort fort à propos de son palais.

CRÉON.

Qu'y a-t-il ? Quel est cet événement nouveau qui rend ma sortie opportune ?

LE GARDE.

O roi, les mortels ne peuvent rien affirmer avec serment. Souvent une première pensée est démentie par celle qui lui succède. Effrayé par tes menaces, j'avais juré de ne plus reparaître ici, mais est-il un bonheur comparable à celui qui m'arrive contre toute espérance et me fait revenir malgré tous mes serments. Je t'amène cette jeune fille qu'on a surprise rendant au mort les derniers devoirs. Cette fois on n'a pas eu besoin de consulter le sort : je suis accouru. Et maintenant, ô roi, reçois-la, interroge-la, juge-la ; pour moi, libre désormais, il est juste que je sorte enfin de ce mauvais pas.

CRÉON.

En quel endroit et comment l'as-tu saisie ?

LE GARDE.

Elle inhumait le corps. Tu sais tout.

CRÉON.

Sais-tu bien ce que tu dis ? Tu ne te trompes pas ?

LE GARDE.

Je l'ai parfaitement vue inhumer le cadavre, malgré ta défense. Est-ce parler clairement et nettement ?

CRÉON.

Et comment l'a-t-on vue et prise en faute?

LE GARDE.

Voici comment la chose s'est passée. Dès que nous fûmes arrivés, sous le coup de tes sévères menaces, nous rejetâmes toute la poussière qui couvrait le cadavre putréfié et le laissâmes nu sur la terre, puis nous nous assîmes sur une hauteur voisine, dans un endroit exposé à tous les vents, de manière que la mauvaise odeur fût dissipée par l'agitation de l'air avant de parvenir jusqu'à nous; puis nous nous excitâmes les uns les autres par les paroles les plus piquantes pour que personne ne se relâchât de sa surveillance. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où le disque brillant du soleil s'arrêta au milieu des airs qu'il embrasait de ses feux. Tout à coup un ouragan impétueux, soulevant de terre des tourbillons de poussière, remplit toute la campagne et dépouille les arbres de leur parure. Le ciel même est obscurci, et nous, les yeux fermés, nous tenions bon contre cette tempête envoyée par les dieux. Lorsqu'enfin elle se fut apaisée, nous aperçûmes cette jeune fille qui poussait des cris aigus, comme l'oiseau qui retrouve son nid dépouillé des petits qu'il y avait laissés. C'est ainsi qu'à l'aspect du cadavre nu, elle fait retentir l'air de ses sanglots et de ses imprécations contre les auteurs de l'attentat. Aussitôt elle recouvre le cadavre d'une poussière sèche et, avec un vase d'airain artistement ciselé, elle fait sur le mort une triple libation. A cette vue, nous volons vers elle, nous la saisissons sans qu'elle témoigne le moindre effroi, et nous l'interrogeons sur le fait actuel et sur le précédent : elle les avoue l'un et l'autre. J'en ressens tout ensemble de la

joie et de la peine, car il est doux d'échapper aux maux dont on est menacé, mais il est affligeant d'y exposer ses amis. Cependant il est naturel que je fasse passer mon salut avant tout.

CRÉON.

Et toi, toi qui tiens tes yeux baissés vers la terre, avoues-tu ou nies-tu avoir fait ce qu'il a dit?

ANTIGONE.

Je l'ai fait, je le déclare et ne le nie point.

CRÉON.

(Au garde) : Tu peux aller où tu voudras, tu es libre de l'accusation qui pesait sur toi. *(A Antigone)* : Pour toi, dis-moi sans détours et en peu de mots, connaissais-tu la défense que j'avais faite?

ANTIGONE.

Je la connaissais. Comment l'ignorer? Elle était publique.

CRÉON.

Et pourtant tu as osé braver cette loi!

ANTIGONE.

Ce n'était point Jupiter qui avait promulgué cette défense[1], ce n'est pas non plus la Justice, concitoyenne des dieux infernaux, qui a pu imposer de telles lois aux hommes; et je ne croyais pas que tes décrets eussent assez

[1] « Le poëte ne veut certainement pas faire entendre que les décrets des dieux soient les seuls qu'il faille respecter, en d'autres termes que les lois humaines doivent n'être comptées pour rien. Il veut dire seulement que s'il existait une puissance ayant le droit d'interdire aux hommes l'accomplissement de leurs obligations morales, cette puissance ne pourrait être que celle du dieu suprême, Jupiter. Antigone a donc bien fait d'obéir aux lois éternelles de la Justice, en dépit des ordres de Créon. » (TOURNIER.)

de force pour faire prévaloir les volontés d'un homme sur celles des immortels, sur ces lois qui ne sont point écrites et qui ne sauraient être effacées. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas d'hier qu'elles existent; elles sont de tous les temps, et personne ne peut dire quand elles ont commencé. Devais-je donc, par crainte de la pensée d'un homme, refuser mon obéissance aux dieux? Je savais qu'il me fallait mourir; aurais-je pu l'ignorer, quand même tu n'en aurais pas prononcé l'arrêt? Si ma mort est prématurée, ce n'est qu'un plus grand avantage à mes yeux. Et comment, dans l'abîme de maux où je suis tombée, regarder la mort comme une peine? C'en eût été une bien cruelle pour moi, si j'avais laissé sans sépulture un frère conçu dans les flancs qui m'ont portée. Voilà ce qui m'eût désespérée : le reste ne m'afflige point. Maintenant, si tu taxes ma conduite d'insensée, tu pourrais bien, toi qui m'accuses de folie, être plus fou que moi.

LE CHOEUR.

A ce caractère inflexible, on reconnaît la fille de l'inflexible OEdipe. Elle n'a point appris à céder au malheur.

CRÉON.

Mais sache que ces âmes si fières sont les plus sujettes à se laisser abattre. C'est le fer le plus fort, le mieux trempé par l'action du feu, que l'on voit le plus souvent éclater et se rompre. Je sais que le moindre frein suffit pour dompter la fougue des coursiers. Tant d'orgueil ne convient guère à qui est esclave de ses proches. Elle savait qu'elle m'outrageait en violant mes ordres; elle ajoute à son crime en s'applaudissant de ce qu'elle a fait et en osant me braver. Certes je ne serais plus homme, et c'est elle qui le serait, si je la laissais jouir impunément

de son triomphe. Qu'elle soit fille de ma sœur, qu'elle me soit liée par des liens plus étroits que les autres membres de ma famille, ni elle, ni sa sœur n'éviteront pas le sort le plus terrible. Car cette sœur, sans doute, a été sa complice. Qu'on la fasse venir. Je l'ai vue tout à l'heure dans le palais, égarée, hors d'elle-même. L'agitation de l'âme trahit aisément ceux qui trament des forfaits dans l'ombre du mystère. Mais ce que je hais surtout, c'est le coupable qui, pris sur le fait, cherche à parer son crime de brillantes couleurs.

ANTIGONE.

Veux-tu quelque chose de plus que ma mort?

CRÉON.

Non, rien de plus : cela me suffit.

ANTIGONE.

Qu'attends-tu donc? Tes discours me déplaisent et ne sauraient me plaire; les miens ne te sont pas moins odieux. Cependant à quelle gloire plus brillante pouvais-je prétendre que celle d'avoir inhumé mon frère? Tous ceux qui sont ici applaudiraient à mes paroles, si la crainte n'enchaînait leur langue. Mais la tyrannie, à mille autres privilèges, ajoute celui de dire et de faire ce qu'il lui plaît.

CRÉON.

De tous les Thébains tu es la seule à penser ainsi.

ANTIGONE.

Ils pensent comme moi, mais ils se taisent en ta présence.

CRÉON.

N'as-tu pas honte d'agir autrement qu'eux?

ANTIGONE.

Il n'y a pas de honte à honorer un frère.

CRÉON.

N'était-il pas aussi ton frère, celui qui est mort dans l'autre camp ?

ANTIGONE.

Il était du même père et de la même mère que moi.

CRÉON.

Pourquoi donc rendre à l'autre des honneurs qui te rendent impie envers celui-ci ?

ANTIGONE.

Ses mânes me rendront un autre témoignage.

CRÉON.

Quoi ! si tu honores également l'impie !

ANTIGONE.

Il est mort, non pas son esclave, mais son frère.

CRÉON.

Il venait ravager sa patrie ; l'autre la défendait.

ANTIGONE.

Pluton aime que les lois soient les mêmes pour tous.

CRÉON.

Mais l'homme de bien et le méchant ne doivent pas être traités également.

ANTIGONE.

Qui sait si ces distinctions sont admises aux enfers ?

CRÉON.

Jamais un ennemi, quand il est mort, ne devient un ami.

ANTIGONE.

Je suis née pour partager l'amour, et non la haine.

CRÉON.

Descends donc chez les morts aimer qui te plaît; mais, moi vivant, jamais femme ne m'imposera sa volonté.

LE CHOEUR.

J'aperçois à la porte du palais Ismène qui fond en larmes, comme il convient à une tendre sœur; un nuage de chagrin s'étend sur son front et défigure son visage enflammé, en arrosant de pleurs sa joue charmante.

CRÉON.

Ah! c'est donc toi qui, te glissant, comme une vipère, dans ma maison, cherchais en secret à t'abreuver de mon sang. J'ignorais que je nourrissais deux ennemies, deux fléaux de mon trône. Allons, dis-le moi : avoues-tu avoir pris part aussi à cette sépulture, ou jureras-tu ne rien savoir?

ISMÈNE.

Si vraiment ma sœur reconnaît avoir fait ce dont on l'accuse, je déclare, moi aussi, que je suis coupable du même crime, et je subirai la même peine.

ANTIGONE.

La justice te le défend; tu n'y as pas consenti et je ne t'ai pas eue pour associée.

ISMÈNE.

Mais moi, dans ton malheur, je ne rougis point de m'associer à tes dangers.

ANTIGONE.

L'enfer et ceux qui l'habitent savent la vérité; je ne

reconnais point pour amis ceux qui n'aiment qu'en paroles.

ISMÈNE.

Ne me prive pas, ma sœur, de l'honneur de mourir avec toi et d'avoir rendu les derniers devoirs à mon frère.

ANTIGONE.

Ne meurs pas avec moi et ne t'attribue pas un honneur qui ne t'appartient point. C'est assez que je meure

ISMÈNE.

Séparée de toi, comment pourrais-je aimer la vie ?

ANTIGONE.

Demande-le à Créon ; tu lui es si dévouée !

ISMÈNE.

Pourquoi m'affliger sans profit pour toi ?

ANTIGONE.

Si je te raille, ce n'est pas sans douleur pour moi.

ISMÈNE.

Quel autre moyen à présent aurais-je de te servir ?

ANTIGONE.

Sauve tes jours ; je ne t'envie pas cet avantage.

ISMÈNE.

Malheureuse que je suis ! Je ne peux même pas partager ta destinée.

ANTIGONE.

Tu as choisi la vie, moi la mort.

ISMÈNE.

Je ne t'avais point épargné les conseils.

ANTIGONE.

Tes conseils étaient bons, j'ai cru mon projet plus sage.

ISMÈNE.

La faute nous fut commune.

ANTIGONE.

Rassure-toi, tu vivras. Pour moi, mon cœur est mort depuis longtemps et ne peut plus être utile qu'aux enfers.

CRÉON.

De ces deux filles, j'en suis sûr, l'une a perdu la raison depuis longtemps, l'autre depuis peu.

ISMÈNE.

C'est que jamais, ô roi, les malheureux ne conservent leur raison; l'infortune l'altère.

CRÉON.

C'est ce qui t'est arrivé, quand tu as voulu partager les malheurs des méchants.

ISMÈNE.

Seule et loin d'elle, comment pourrais-je vivre?

CRÉON.

Cesse de parler d'elle, regarde-la comme si elle n'existait plus.

ISMÈNE.

Mais feras-tu mourir la fiancée de ton fils?

CRÉON.

Il trouvera d'autres seins susceptibles d'être fécondés.

ISMÈNE.

Il n'y a point d'hymen qui lui convienne davantage.

CRÉON.

Je ne veux point de méchantes épouses pour mes enfants.

ANTIGONE.

O cher Hémon, de quel mépris t'accable ton père !

CRÉON.

Toi et ton hymen, c'est trop m'importuner.

LE CHOEUR.

Pourras-tu priver ton fils de celle qu'il aime ?

CRÉON.

C'est Pluton qui rompra de tels nœuds.

ISMÈNE.

Sa mort est donc bien résolue

CRÉON.

Tu l'as dit, et je l'ai déclaré. Mais c'est trop de retard. Gardes, qu'on l'emmène dans ce palais, et que désormais ces deux femmes cessent d'être libres. Les plus braves même prennent la fuite, quand ils voient la mort approcher. *(Ils sortent.)*

LE CHOEUR.

Heureux ceux qui n'ont jamais connu le mal ! Car ceux dont une fois les dieux ont ébranlé la maison, la fatalité ne leur laisse aucun repos et poursuit leur race sans trêve ni merci. Tels les flots de la mer, poussés par les vents impétueux de la Thrace, soulèvent du fond de leurs abîmes un limon noir et bouillonnant et font retentir de leurs mugissements les bords où ils se brisent.

C'est ainsi que, dans la maison expirante des Labdacides, je vois à d'antiques malheurs s'ajouter des malheurs nouveaux. Une génération frappée ne préserve point celle qui la suit ; un dieu la poursuit sans lui donner de relâche. Quelque clarté brillait encore sur les der-

niers rejetons de la famille d'OEdipe; cependant les voilà moissonnés par la faux impitoyable des dieux infernaux, par l'égarement et la furie qui trouble la raison. Quel homme, ô Jupiter, pourrait, dans son orgueil, se flatter de mettre des bornes à ta puissance, toi que le sommeil, à qui tout cède, et que le cours infatigable des ans ne surmontent jamais? A jamais exempt de vieillesse, tu habites avec ta toute-puissance au milieu des clartés éblouissantes de l'Olympe. Mais de toute éternité une loi défend aux hommes de jouir d'un bonheur sans mélange.

Souvent la volage espérance vient consoler quelques mortels, souvent aussi elle les berce par de vaines illusions et se glisse à leur insu dans leurs cœurs, avant que leur pied ait ressenti la chaleur de la flamme. Sage est la parole de celui qui a dit que, lorsqu'un dieu nous conduit au malheur, le mal prend à nos yeux la couleur du bien. La vie a peu de moments qui soient exempts de peine.

Mais j'aperçois Hémon, le plus jeune de tes enfants. Vient-il, désolé du sort d'Antigone, sa fiancée, se plaindre d'être frustré de son hymen?

CRÉON.

Nous le saurons bientôt et mieux que les devins. Mon fils, instruit du décret irrévocable rendu contre l'épouse qui t'était destinée, viens-tu faire éclater ta fureur contre ton père, ou bien, quoi que nous ayons fait, te sommes-nous toujours cher.

HÉMON.

Mon père, je suis tout à toi. J'obéirai toujours à tes sages conseils; jamais il n'y aura pour moi d'hymen que je préfère à tes sages avis.

CRÉON.

Oui, mon fils, tu dois avoir cette pensée dans le cœur, que tout doit céder aux volontés d'un père. Nous ne désirons mettre au monde et avoir autour de nous des enfants soumis, que pour les voir, partageant notre amitié pour nos amis, faire à nos ennemis tout le mal qu'ils méritent. S'ils restent indifférents à nos intérêts, ils sont notre tourment et la joie de nos ennemis. Garde-toi donc, mon fils, de jamais sacrifier ta raison à l'amour d'une femme, et sache que ce sont de froids embrassements que ceux d'une épouse indigne qui partage notre lit. Quelle plaie plus cruelle qu'un ami perfide ! Rejette donc cette jeune fille comme une ennemie et laisse-la chercher aux enfers l'époux qu'elle mérite. Puisque, seule entre tous les Thébains, elle a désobéi à mes lois, j'appliquerai ces mêmes lois et elle mourra. En vain réclamerait-elle au nom de Jupiter et des liens du sang ? Si je souffre la désobéissance dans mes proches, que puis-je attendre des étrangers ? Celui qui est sévère pour les siens sera juste aussi dans la cité. Mais quiconque dans son orgueil transgresse les lois, agit avec violence, ou prétend commander à ceux qui gouvernent, celui-là ne mérite pas mes éloges. Celui que la ville a choisi pour chef doit être obéi dans les grandes choses comme dans les petites, dans les justes comme dans les injustes. Je suis persuadé que celui-là saura bien commander qui aura su bien obéir, et que, dans les orages de la guerre, il se maintiendra, brave et fidèle, au poste qui lui aura été confié. Il n'est pas de mal plus grand que l'anarchie. Elle ruine les cités, bouleverse les familles, met les armées en déroute ; l'obéissance, au contraire, est le salut de ceux qui restent à leur poste.

Il faut donc maintenir les dispositions prises par ceux qui gouvernent l'État et surtout ne jamais se laisser subjuguer par une femme. Il vaut mieux, s'il le faut, céder au pouvoir d'un homme; au moins ne dirait-on pas que nous avons été vaincus par des femmes.

LE CHOEUR.

Si l'âge n'a point affaibli ma raison, il me semble, ô roi, que tu viens de parler avec beaucoup de sagesse.

HÉMON.

O mon père, les dieux, quand ils font naître la raison chez les hommes, leur donnent le plus grand de tous les biens qui existent. Pour moi, je ne pourrais ni ne saurais dire qu'il y ait rien à reprendre dans tout ton discours; cependant un autre peut aussi parler avec sagesse. Mais je suis né pour observer ce que chacun, à ton sujet, peut dire, ou faire, ou blâmer. Car ton aspect, redoutable aux yeux du peuple, étouffe des discours que tu n'écouterais pas avec plaisir. C'est moi qui peux entendre les entretiens secrets. Je connais ainsi combien la ville déplore le sort de cette jeune fille qui, traitée en coupable pour l'action la plus glorieuse, va périr d'une mort indigne. « Quoi ! elle n'a point souffert que son frère restât étendu sans sépulture, en proie aux oiseaux et à la voracité des chiens. Ne mériterait-elle pas les plus glorieuses récompenses ? » Voilà les secrètes rumeurs que répand la voix publique. Quant à moi, mon père, rien n'est à mes yeux préférable à la prospérité de ton règne. Quel plus grand honneur pour des enfants que la gloire de leur père, ou pour un père que la gloire de ses enfants ! Ne va donc pas t'obstiner à croire que tes discours seuls, et non ceux des autres, soient toujours conformes à la rai-

son. Tel qui pense avoir seul en partage la sagesse, l'éloquence, la valeur, paraît souvent bien vide à ceux qui le pénètrent. Pour un homme sage, ce n'est point une honte d'apprendre et de céder à la raison. Vois, auprès des cours d'eaux torrentueux, les arbres qui cèdent et plient conserver leurs rameaux; ceux qui résistent sont déracinés. De même le pilote, qui laisse sa voile tendue et veut résister aux vents, est bientôt renversé et ne vogue plus que sur les débris de son navire. Calme donc ta colère et laisse-toi fléchir. Si, malgré mon jeune âge, je suis capable de donner un bon avis, crois-moi, rien n'est plus beau que de posséder toutes les lumières de la raison; mais, si, ce qui est l'ordinaire, on n'a point ce privilège, il est beau encore de se laisser éclairer par des conseils raisonnables.

LE CHŒUR.

O roi, si ses avis sont sensés, il est bon que tu les écoutes; et toi, prince, tu dois céder à ceux du roi, s'ils sont meilleurs. Les deux causes ont été bien plaidées.

CRÉON.

Quoi donc! à notre âge, nous apprendrions la sagesse d'un homme aussi jeune!

HÉMON.

Ne sois pas injuste. Qu'importe mon âge; ne considère pas mes années, mais ce que je fais.

CRÉON.

C'est donc une chose à faire que d'honorer les rebelles?

HÉMON.

Jamais je ne conseillerai d'honorer les méchants.

CRÉON.

Mais cette femme n'est-elle point atteinte de cette maladie ?

HÉMON.

Ce n'est pas du moins ce que disent tous les Thébains.

CRÉON.

Thèbes va donc m'apprendre ce que je dois faire !

HÉMON.

Ne vois-tu pas que tu viens de parler en jeune homme ?

CRÉON.

Dois-je commander à cette contrée de manière à contenter un autre plutôt que moi-même ?

HÉMON.

Il n'est point de ville qui soit faite pour un seul homme.

CRÉON.

La ville appartient légitimement à son chef.

HÉMON.

Ce n'est que lorsqu'on gouverne un pays désert qu'il est bien de gouverner seul.

CRÉON.

Il me paraît prendre parti pour cette femme.

HÉMON.

Oui, si tu es une femme, car c'est à toi que je m'intéresse le plus.

CRÉON.

Scélérat ! tu oses disputer contre ton père !

HÉMON.

C'est que je te vois pécher contre la justice.

CRÉON.

Est-ce une injustice que de maintenir mes droits?

HÉMON.

Ce n'est point les maintenir que de fouler aux pieds les lois des dieux.

CRÉON.

Oh! le cœur lâche, qui se laisse subjuguer par une femme!

HÉMON.

En tout cas, le mal ne me subjuguera jamais.

CRÉON.

Tu ne parles que pour elle.

HÉMON.

Et pour toi, et pour moi, et pour les dieux infernaux.

CRÉON.

Non, jamais tu ne l'épouseras vivante.

HÉMON.

Elle mourra donc, mais sa mort entraînera celle d'un autre.

CRÉON.

Comment! Ton audace va jusqu'à me menacer!

HÉMON.

Est-ce te menacer que de combattre tes projets injustes?

CRÉON.

Tu apprendras à tes dépens à moins déraisonner.

HÉMON.

Si tu n'étais mon père, je dirais que tu n'as plus ton bon sens.

CRÉON.

Vil esclave d'une femme, ne me fais pas perdre la tête par ton bavardage.

HÉMON.

Tu veux parler et ne rien écouter.

CRÉON.

Sans doute; mais j'en atteste l'Olympe, sache que tu ne t'applaudiras pas de m'avoir insulté par tes reproches. Garde, amène cet être odieux, afin qu'elle expire sur-le-champ en présence de son fiancé.

HÉMON.

Non, garde-toi de le croire, elle n'expirera pas en ma présence. Dès ce moment, tes yeux ne me verront plus. Exerce ta fureur devant ceux de tes amis qui voudront bien la supporter.

LE CHOEUR.

O roi, le prince s'est retiré transporté de colère; à un âge si jeune, le désespoir est à craindre.

CRÉON.

Qu'il fasse, qu'il médite de faire plus qu'il n'est possible à l'homme! Il ne délivrera point ces deux sœurs du destin qui les attend.

LE CHOEUR.

Quoi! tu songes à les faire périr toutes les deux!

CRÉON.

Non, pas celle qui n'a point touché le cadavre. Ton observation est juste.

LE CHOEUR.

Et quel genre de mort réserves-tu à l'autre?

CRÉON.

Je la conduirai dans un désert où les pas des hommes n'ont pas laissé de traces, et l'enfermerai vivante dans l'antre profond d'un rocher, avec autant de nourriture seulement qu'il lui en faudra pour l'expiation, afin d'écarter de cette ville toute souillure. Et là, invoquant Pluton, le seul dieu qu'elle révère, peut-être obtiendra-t-elle de ne pas mourir, ou plutôt du moins elle apprendra alors que c'est peine perdue d'honorer les dieux infernaux.

LE CHŒUR.

Amour invincible dans le combat, amour qui tantôt viens fondre sur le riche et tantôt reposes sur les joues tendres d'une jeune fille, toi qui te plais à franchir les mers ou à séjourner dans les repaires des animaux sauvages, nul, ni parmi les dieux immortels, ni parmi les hommes dont la vie est si courte, nul ne saurait t'éviter, et celui qui te reçoit devient fou. Tu rends injustes les cœurs des hommes vertueux et tu les entraînes à leur malheur; c'est toi aussi qui excites les querelles et portes le trouble dans les familles. L'éclat attrayant d'une belle fiancée triomphe de tout, et le Désir prend place parmi les lois augustes qui régissent le monde, car Vénus est invincible quand elle se joue de nous. Moi-même, en ce moment, infidèle aux ordres du roi, je ne puis retenir les larmes dont mes yeux sont inondés quand je vois Antigone s'avancer vers ce lit qui sera son tombeau.

ANTIGONE.

Citoyens de ma patrie, vous me voyez commencer mon dernier voyage et jeter un dernier regard sur la lumière du soleil que je ne dois plus revoir. Le dieu des enfers,

qui ensevelit tout, va me conduire vivante aux bords de l'Achéron, sans que j'aie jamais connu l'hyménée, sans que le chant nuptial ait jamais répété mon nom; mais c'est à l'Achéron que je serai unie.

LE CHŒUR.

Tu iras donc, glorieuse et admirée, vers cet asile des morts, sans avoir été frappée de maladies funestes, sans être tombée à la suite d'un combat; mais libre, vivante, seule entre les mortels, tu descendras chez Pluton.

ANTIGONE.

J'ai entendu raconter la mort déplorable de la Phrygienne, de l'étrangère, fille de Tantale, qui, sur le sommet du Sipyle, sentit le rocher s'élever autour d'elle et l'enserrer de toutes parts, comme un lierre touffu; et maintenant, dit-on, des neiges éternelles couvrent sa tête, et de ses paupières coulent des torrents de larmes qui ne tarissent jamais; une couche pareille m'est réservée par le destin.

LE CHŒUR.

Oui, mais elle était déesse et fille d'un dieu, tandis que nous, nous sommes mortels et issus de mortels. Après tout, ce sera pour toi, morte, une grande gloire que d'avoir été ensevelie vivante, comme une déesse, et d'avoir un tombeau semblable au sien.

ANTIGONE.

Ah! dérision amère! Au nom des dieux de la patrie, pourquoi m'outrager lorsque je n'ai pas encore disparu et que j'existe encore? O ma patrie! ô riches citoyens de cette ville! fontaines de Dircé, champs sacrés de Thèbes aux beaux chars, je vous atteste tous, vous direz par quelles lois cruelles, privée des pleurs de mes amis, je

m'avance vers ce rocher, ma prison et sépulcre d'un nouveau genre. Ah ! malheureuse ! je n'habiterai ni chez les hommes, ni chez les mânes, ni chez les vivants, ni chez les morts.

LE CHŒUR.

Emportée par ton audace excessive, tu as heurté violemment, ma fille, le trône de la Justice, et sans doute tu expies encore quelque crime de ton père.

ANTIGONE.

Ah ! tu renouvelles le plus sensible de mes tourments, en me rappelant les douleurs incessantes de mon père et les calamités de la race entière des illustres Labdacides. Hymen funeste de ma mère ! embrassements incestueux ! coupable union à qui je dois ma déplorable existence ! Maudite et sans avoir eu d'époux, je vais rejoindre ceux qui m'ont donné le jour. O mon frère, ton union fatale et ta mort me précipitent au tombeau.

LE CHŒUR.

La piété exige que les morts soient honorés, mais il ne faut jamais enfreindre les lois de ceux qui sont nos maîtres; c'est la fierté de ton caractère qui t'a perdue.

ANTIGONE.

Sans consolations, sans amis, sans époux, malheureuse ! je m'avance vers cette route fatale; il ne me sera plus permis, infortunée ! de voir le soleil, cet œil sacré du jour, et pas un ami ne déplore mon sort.

CRÉON.

Savez-vous que, s'il fallait avant la mort tant de larmes et tant de gémissements, on n'en finirait jamais ? Qu'on l'emmène au plus tôt ! Qu'on l'enferme dans un tombeau

ténébreux, comme je l'ai déjà dit; qu'on la laisse en cette demeure solitaire, soit qu'elle doive y mourir, soit qu'elle doive y conserver la vie. Pour nous, nous ne serons point souillés par la mort de cette jeune fille, et elle restera privée de tout commerce avec les vivants.

ANTIGONE.

O tombeau, ô lit nuptial! ô demeure souterraine, mon éternelle prison, je vais retrouver tous ceux des miens que Proserpine a déjà reçus parmi les mânes. La dernière de ma famille et la plus malheureuse, je descends dans les enfers avant d'avoir eu la part de vie à laquelle j'avais droit. Cependant, en y descendant, je nourris l'espoir que ma présence sera chère à mon père, à toi, ma mère, à toi aussi, mon frère Étéocle; car, après votre mort, c'est moi qui vous ai lavés de mes propres mains, c'est moi qui vous ai parés et qui vous ai offert les libations funéraires. Et maintenant, Polynice, pour avoir inhumé ton corps, voilà la récompense que je reçois. Pourtant, aux yeux des hommes raisonnables, j'ai bien fait de t'honorer ainsi. Car jamais pour des enfants, si j'avais été mère, jamais pour un époux, si j'en avais eu un à regretter, jamais je n'aurais entrepris, malgré mes concitoyens, une tâche si pénible. Qu'est-ce qui justifie le langage que je tiens? Après la mort d'un époux, un autre le peut remplacer; après la perte d'un fils, un autre homme peut m'en donner un second; mais maintenant que mon père et ma mère sont dans les enfers, je ne peux plus espérer la naissance d'un frère. C'est pour t'avoir honoré par-dessus tout, en vertu de ce principe, que Créon m'a jugée coupable du plus affreux des crimes, ô mon frère chéri! Et maintenant il m'a saisie, il m'entraîne, vierge encore et

avant l'hymen, sans que j'aie goûté les douceurs du mariage et de la maternité ! Hélas ! privée d'amis, malheureuse ! je descends vivante dans l'endroit creusé pour les morts. Quel crime ai-je donc commis envers les dieux ? A quoi bon d'ailleurs élever mes regards vers eux ? Quel secours puis-je leur demander ? puisque ma piété même me vaut les peines réservées aux impies. Si les dieux approuvent la conduite de ces hommes, je reconnaîtrai mon erreur après l'avoir expiée ; mais si les hommes sont injustes envers moi, je ne demande point pour eux d'autres maux que ceux qu'ils me font indignement souffrir.

LE CHOEUR.

Son âme est toujours en proie aux mêmes transports.

CRÉON.

Il en pourra coûter cher à ceux qui la conduisent avec tant de lenteur.

LE CHOEUR.

Hélas ! la mort suivra de près cette dernière parole[1].

CRÉON.

Ne te flatte point que mes ordres demeurent sans exécution.

ANTIGONE.

O Thèbes, ma patrie ! Dieux de mes pères, c'en est donc fait, on m'entraîne. Vous voyez, chefs thébains, de quel outrage on accable moi la dernière, la seule fille de vos rois ; vous voyez ce que je souffre et quels hommes me punissent de ma pieuse tendresse.

LE CHOEUR.

Danaé fut réduite aussi à échanger la lumière céleste

[1] D'autres éditions mettent ces paroles dans la bouche d'Antigone.

pour les ténèbres d'une prison d'airain, et elle reste enfermée dans cette couche funéraire; et cependant, ma fille, elle était d'une illustre origine et portait dans son sein les germes féconds que Jupiter avait versés sur elle en pluie d'or. Mais telle est la puissance du destin : elle est terrible, et ni Mars, ni les tours, ni la rapidité des vents, ni celle des vaisseaux qui domptent les vagues, ne peuvent y échapper. Il fut aussi enchaîné comme elle, le violent fils de Dryas, le roi des Édoniens, et, en punition de ses outrages, il fut enfermé par Bacchus dans des liens de pierre. C'est ainsi que s'évanouit l'impétuosité de sa folie. Il s'aperçut qu'il avait été insensé d'attaquer le dieu par d'insolentes paroles. Car il avait troublé les fêtes des Ménades, éteint leurs flambeaux et provoqué, par des discours injurieux, les Muses qui chérissent l'harmonie. Près des roches Cyanées et de la mer qu'elles divisent sont les rives du Bosphore et du Salmydesse; c'est là que le dieu Mars, adoré en ces contrées, vit la déplorable infortune des deux enfants de Phinée, aveuglés par une marâtre cruelle, qui leur ravit le jour; elle ne leur avait point arraché les yeux avec le fer, mais ses mains sanglantes s'étaient armées d'une navette aiguë. Les malheureux, se consumant dans la douleur, pleuraient leur sort funeste, et l'hymen déplorable auquel ils devaient la naissance; leur mère descendait des antiques Érechthéides; nourrie dans des antres écartés, au milieu des tempêtes de Borée, son père, elle gravissait, avec la vitesse des coursiers, les pentes abruptes des montagnes; c'était la fille des dieux, et pourtant, ô ma fille, les Parques immortelles ne craignirent point de l'attaquer.

TIRÉSIAS.

Chefs thébains, nous venons deux ici par le même

chemin, mais conduits par les yeux d'un seul, car moi, aveugle, je ne peux marcher qu'avec un guide.

CRÉON.

Qu'y a-t-il de nouveau, vénérable Tirésias?

TIRÉSIAS.

Je vais te l'apprendre; mais obéis au devin.

CRÉON.

Jamais je ne me suis écarté de tes avis.

TIRÉSIAS.

Aussi tu dirigeais bien le gouvernail de cette ville.

CRÉON.

Je puis témoigner que j'ai reçu de toi de bons offices.

TIRÉSIAS.

Sache que tu es placé de nouveau dans une position critique.

CRÉON.

Qu'y a-t-il donc? Tes paroles me font trembler.

TIRÉSIAS.

Tu le sauras quand tu auras entendu les pronostics fournis par mon art. J'étais assis dans l'antique asile où j'ai coutume d'observer la multitude d'oiseaux qui s'y rassemblent. Tout à coup j'entends des sons inconnus; des oiseaux poussaient des cris sauvages et barbares; de leurs griffes cruelles ils se déchiraient les uns les autres: je le compris aisément au bruit terrible de leurs ailes. Aussitôt, plein d'effroi, je voulus examiner les victimes qui étaient sur les autels embrasés; la flamme ne brillait plus; la graisse des cuisses, se fondant, dégoûtait sur la cendre; le fiel se dissipait en vapeur, au lieu de brûler, et

les cuisses s'étaient séparées de la graisse qui les enveloppait. Tels sont les présages funestes, les signes affreux qui m'ont été communiqués par cet enfant, car c'est lui qui me guide, et moi, je guide les autres. Or, la ville doit ce malheur à la résolution que tu as prise. Car nos autels et nos foyers sacrés sont couverts des chairs ensanglantées que les oiseaux et les chiens dévorants ont arrachées au corps du malheureux fils d'OEdipe. Et maintenant les dieux n'accueillent plus ni les prières de nos sacrifices, ni la flamme des victimes; les oiseaux ne font plus entendre que des cris funestes, parce qu'ils se sont abreuvés du sang d'un cadavre. Songes-y donc, mon fils. L'erreur est commune à tous les mortels; mais, la faute commise, celui-là est sage et heureux qui sait la réparer au lieu de s'obstiner. Mais l'opiniâtreté est le signe de la sottise. Cesse donc de poursuivre un mort et ne frappe pas un cadavre. A quoi sert de t'acharner contre un corps inanimé? Mon amour pour toi me dicte ces avis, et on n'écoute jamais plus volontiers celui qui nous donne un conseil honnête que lorsque ce conseil est en même temps conforme à notre intérêt.

CRÉON.

Vieillard, vous ne cessez point, vous tous, de lancer vos traits contre moi, comme l'archer vise au but. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai éprouvé vos artifices, que vous m'avez vendu et trahi. Enrichissez-vous donc, achetez l'électrum de Sardes et tout l'or des Indiens, mais jamais vous n'aurez le droit de donner la sépulture à Polynice. Quand les aigles de Jupiter iraient jusque sur son trône porter les lambeaux sanglants de son cadavre, cette profanation ne me ferait pas trembler, et même alors vous

ne pourriez l'inhumer. Car je sais bien qu'il n'est pas donné aux mortels de pouvoir souiller les dieux. Vieillard, les hommes les plus habiles s'exposent à une chute honteuse, quand c'est l'appât du gain qui leur fait tenir de honteux discours.

TIRÉSIAS.

Hélas! quel est l'homme qui sache, qui puisse comprendre.....

CRÉON.

Quoi? quelle banalité vas-tu nous débiter?

TIRÉSIAS.

..... combien la prudence est au-dessus des richesses!

CRÉON.

Autant, je pense, que la folie est le plus grand des maux.

TIRÉSIAS.

Et c'est pourtant là le mal dont tu es atteint.

CRÉON.

Je ne veux pas répondre par des injures aux injures d'un devin.

TIRÉSIAS.

Tu m'injuries cependant en accusant mes prédictions de fausseté.

CRÉON.

C'est que la race des devins fut toujours avide d'argent.

TIRÉSIAS.

Et celle des tyrans avide des profits honteux.

CRÉON.

Sais-tu bien qu'en disant cela tu parles contre ton roi?

TIRÉSIAS.

Je le sais, car c'est à moi que tu dois le trône et le salut de cette ville.

CRÉON.

Tu es un devin habile, mais l'injustice te plaît.

TIRÉSIAS.

Tu me forceras à découvrir ce que je voulais cacher.

CRÉON.

Parle, mais que l'intérêt ne te fasse point parler.

TIRÉSIAS.

Je te parais donc bien intéressé ?

CRÉON.

Sache que ma résolution est fermement arrêtée dans mon esprit.

TIRÉSIAS.

Sache à ton tour qu'avant que le soleil ait achevé plusieurs tours, la mort d'un enfant issu de ton sang paiera aux Mânes la peine que tu leur dois pour avoir indignement jeté dans les ténèbres et enfermé dans un tombeau une âme vivante, et aussi pour avoir retenu sur la terre, privé des honneurs funèbres, un cadavre que réclamait le dieu des enfers. Car ni toi, ni les dieux d'en haut n'avez ce pouvoir sur lui, et, en agissant ainsi, tu leur fais violence. Mais déjà, épiant leur victime, les Furies, ministres des enfers et des dieux, auxquelles nul crime n'échappe, s'apprêtent à te précipiter dans les mêmes malheurs. Et vois si c'est l'intérêt qui me fait parler. Avant qu'il soit longtemps, on entendra dans ton palais les gémissements des hommes et des femmes. L'indignation soulève contre toi toutes les villes auxquelles les chiens, les loups et les

vautours ont fait une offrande sacrée des lambeaux du cadavre. Vois, car tu m'y as forcé, vois si, comme un archer habile, j'ai su lancer dans ton cœur tous mes traits lancés d'une main sûre; tu ne pourras en éviter l'atteinte. Enfant, reconduis-moi; que cet homme apprenne désormais à signaler sa colère contre de plus jeunes que moi, à modérer sa langue et à avoir des sentiments meilleurs que ceux dont il est animé. *(Il sort.)*

LE CHOEUR.

O roi, quelles horribles prédictions il nous a faites en s'en allant! Depuis que l'âge a blanchi sur ma tête ces cheveux jadis noirs, j'ai trop bien reconnu la vérité de ses oracles.

CRÉON.

Je l'ai reconnue, moi aussi, et mon cœur en est troublé. Il est affreux de céder, mais il est non moins affreux de s'attirer quelque malheur en résistant avec colère.

LE CHOEUR.

Il faut de la prudence, ô Créon, fils de Ménécée.

CRÉON.

Que faut-il faire? Parle, j'obéirai.

LE CHOEUR.

Va retirer cette jeune fille de sa prison souterraine et élève un tombeau au cadavre abandonné.

CRÉON.

Voilà ce que tu me conseilles, et tu veux que je cède?

LE CHOEUR.

Oui, prince, et ne perds pas un moment; la vengeance des dieux vient d'un pas rapide fondre sur les coupables.

CRÉON.

Hélas ! c'est à regret que mon cœur se résigne à agir ainsi, mais il faut céder à la nécessité.

LE CHOEUR.

Va donc, et ne remets pas ce soin à d'autres qu'à toi-même.

CRÉON.

J'y cours. Allez, serviteurs, présents ou absents; prenez des haches et volez vers la caverne désignée. Pour moi, puisque j'ai changé de résolution, je la délivrerai moi-même, comme je l'ai enchaînée. Car je crains bien que le parti le plus sage ne soit de vivre toujours conformément aux lois établies. *(Il sort.)*

LE CHOEUR.

O toi qu'on adore sous des noms divers, toi l'honneur et la gloire de la fille de Cadmus, fils du dieu du tonnerre, protecteur de la fertile Italie et des vallées où l'on accourt aux fêtes de Cérès Éleusine, Bacchus, toi qui habites Thèbes, patrie des premières Bacchantes, sur les bords du limpide Isménus, où furent semées les dents du cruel dragon, c'est vers toi que s'élève la fumée des sacrifices célébrés sur cette montagne au double sommet que parcourent les nymphes de Corycie, suivantes de Bacchus, et les eaux de la fontaine de Castalie; c'est toi qui, parti du mont Nyssa, dont le lierre couronne les lieux les plus escarpés et où les pentes douces sont couvertes de vignes verdoyantes, viens visiter les murs de Thèbes au bruit des hymnes immortels qu'on y chante en ton honneur. C'est cette ville que vous chérissez par-dessus toutes les autres, toi, et ta mère, victime de la foudre. Et aujourd'hui qu'un

danger pressant menace cette cité, viens, franchis d'un pas secourable les côteaux du Parnasse ou le détroit retentissant. O toi, qui présides au chœur des astres étincelant de feux, toi qui conduis les concerts nocturnes, fils de Jupiter, viens, escorté des Thyades, filles de Naxos, qui, pendant toute la nuit, animées d'une fureur divine, dansent en l'honneur de leur maître Bacchus.

UN MESSAGER.

Concitoyens de Cadmus, habitants des murs d'Amphion, telle est la vie des hommes que je ne saurais, tant qu'elle dure, la louer ni la blâmer. Tour à tour la fortune élève et la fortune abaisse l'homme heureux et le malheureux, et il n'est point de devin qui puisse apprendre à un mortel sa destinée. Naguère le sort de Créon me paraissait digne d'envie; il avait délivré de ses ennemis la terre de Cadmus; investi de l'autorité suprême, il jouissait de sa puissance et de la gloire d'avoir des enfants généreux. Et maintenant tout ce bonheur s'est évanoui, car lorsque la joie abandonne les mortels, leur vie n'est plus rien à mes yeux; ce ne sont plus que des cadavres inanimés. Entasse, si tu veux, dans ton palais d'immenses richesses, vis revêtu de tout le faste d'un tyran, si la joie n'accompagne pas tous ces biens, je ne voudrais pas les payer, en comparaison du plaisir, d'une ombre de fumée.

LE CHŒUR.

Quel nouveau malheur de nos rois viens-tu nous annoncer ?

LE MESSAGER.

Ils sont morts, et ceux qui survivent ont causé leur perte.

LE CHŒUR.

Qui a frappé ? Qui est mort ? Parle.

LE MESSAGER.

Hémon n'est plus, il a péri de sa main.

LE CHŒUR.

De celle de son père ou de la sienne ?

LE MESSAGER.

Il s'est tué lui-même, irrité contre son père à cause du meurtre qu'il avait ordonné.

LE CHŒUR.

O devin, comme tu avais prédit vrai !

LE MESSAGER.

A présent, il faut pourvoir au reste.

LE CHŒUR.

Mais voici la malheureuse Eurydice, l'épouse de Créon ; elle sort du palais, soit qu'elle ait entendu parler de son fils, soit que le hasard l'amène.

EURYDICE.

O vous tous, mes concitoyens, j'ai entendu vos paroles au moment où je sortais pour aller porter mes prières au temple de Pallas. Je tirais la barrière qui fermait cette porte, quand le bruit de quelque malheur domestique est venu frapper mon oreille. Dans mon effroi, je suis tombée presque évanouie entre les bras de mes femmes. Quelles qu'aient été vos paroles, redites-les-moi ; j'ai assez l'expérience du malheur pour pouvoir les entendre.

LE MESSAGER.

O ma chère maîtresse, témoin de l'événement, je n'o-

mettrai aucun détail. Que me servirait de te tromper, pour être ensuite convaincu de mensonge? La vérité n'a qu'un langage. J'accompagnais ton époux vers cette hauteur où gisait encore le cadavre du malheureux Polynice, déchiré par les chiens. Là nous supplions la déesse des carrefours [1] et Pluton de calmer leur courroux; nous faisons sur Polynice les ablutions consacrées, nous brûlons ses déplorables restes sur des rameaux fraîchement coupés, puis, après lui avoir élevé un monument fait de terre natale, nous marchons vers la caverne où Pluton avait préparé le lit nuptial de la jeune fille. Mais, de loin, l'un de nous entend de douloureux gémissements partis de ce tombeau privé d'honneurs funèbres, et il accourt aussitôt l'annoncer à Créon, notre maître. Il s'approche et les accents confus d'une voix déchirante arrivent jusqu'à lui. Il gémit et laisse échapper ces cris lamentables : « Malheureux! ai-je bien deviné? Ne suis-je pas entré dans la plus triste route où le malheur m'ait jamais conduit? La voix de mon fils a retenti à mon oreille. Vous qui me suivez, courez, volez vers ce tombeau; arrachez ces pierres qui le ferment, pénétrez dans l'ouverture, et voyez si c'est la voix d'Hémon que j'entends ou si les dieux m'abusent. » Nous obéissons à notre maître éperdu; nous regardons, et, au fond de la tombe, nous voyons Antigone suspendue à la voûte par un lacet fatal, formé avec le lin de ses vêtements; le jeune homme, désespéré, la pressant dans ses bras, déplorait la mort de son épouse, la cruauté de son père et son funèbre hymen. Créon, à ce spectacle, soupire amèrement, s'approche de lui et s'écrie en gémissant : « Malheureux! Qu'as-tu fait? Quel est ton dessein?

[1] Proserpine ou Hécate.

A quel désespoir t'abandonnes-tu ? Sors, mon fils ; je t'en prie, je t'en conjure. » Mais Hémon, jetant sur lui un regard farouche et dédaigneux, sans répondre, tire son épée à deux tranchants. Le roi fuit et se dérobe à ses coups. Alors le malheureux, tournant sa colère contre lui-même, se jette sur la pointe de son épée qu'il s'enfonce dans le sein, et, conservant encore son amour, il presse la jeune fille de ses bras mourants et, en exhalant les derniers soupirs, il rougit de son sang les joues d'Antigone. Ils gisent auprès l'un de l'autre, et leur funèbre hyménée s'achève dans le séjour de Pluton ; triste exemple, qui montre aux hommes que l'imprudence est le plus funeste de tous les maux. *(Eurydice se retire.)*

LE CHOEUR.

Que faut-il penser ? La reine a disparu sans prononcer une seule parole, favorable ou funeste.

LE MESSAGER.

J'en suis moi-même effrayé. Mais j'aime à croire qu'après avoir entendu le malheur de son fils, elle aura craint de laisser éclater ses gémissements en présence des citoyens, et qu'elle se sera retirée dans le palais pour y pleurer avec ses femmes son deuil domestique. Elle est trop sage pour rien faire qui soit indigne d'elle.

LE CHOEUR.

Je ne sais ; un morne silence ne me paraît pas moins à craindre que des clameurs immodérées.

LE MESSAGER.

Nous saurons bientôt, en entrant dans le palais, si son cœur médite en secret quelque action funeste : un silence trop profond doit alarmer. *(Il entre dans le palais.)*

LE CHŒUR.

Voici le roi lui-même qui s'avance, tenant dans ses bras le gage trop certain de sa douleur; malheureux, si j'ose le dire, non par la faute d'autrui, mais par la sienne propre.

CRÉON.

O cruels et funestes égarements de mon cœur trop coupable! Vous voyez, Thébains, dans la même famille le meurtrier et la victime. O déplorable arrêt! O mon fils! mon fils! hélas! tu meurs d'une mort prématurée, non par ton imprudence, mais par ma foli

LE CHŒUR.

Hélas! c'est bien tard reconnaître la Justice!

CRÉON.

Ah! je la connais enfin par mes malheurs. Mais alors un dieu courroucé avait fondu sur moi, et il m'a précipité dans des abîmes épouvantables, renversant d'un pied funeste tout l'édifice de mon bonheur. Hélas! hélas! vains labeurs des mortels!

UN MESSAGER.

O mon maître, te voilà donc en proie à tous les malheurs; les uns, tu les portes dans tes bras, les autres, tu vas les voir en entrant dans ton palais.

CRÉON.

Qu'y a-t-il encore? Est-il des malheurs plus affreux?

LE MESSAGER.

Ton épouse n'est plus; la mère infortunée de celui que tu pleures vient d'être frappée d'un coup mortel.

CRÉON.

Insatiable abîme de Pluton ! Hélas ! Pourquoi t'acharnes-tu à ma perte ? O toi qui m'apportes ces funestes nouvelles, qu'as-tu dit ? Ah ! tu me tues pour la seconde fois. Parle, quel nouveau malheur m'apprends-tu ? Hélas ! hélas ! dois-je ajouter la mort de ma femme à celle de mon fils !

LE MESSAGER.

Tu peux la voir ; les murs du palais ne la cachent plus à tes regards.

CRÉON.

Hélas ! Je vois ici mon second malheur. Quel sort m'est encore réservé ? Infortuné ! Je tiens dans mes bras mon fils qui vient d'expirer, et j'ai sous les yeux un autre cadavre ! Hélas ! hélas ! malheureuse mère ! Ah ! mon fils !

LE MESSAGER.

C'est aux pieds de l'autel qu'elle s'est frappée d'un fer aiguisé ; c'est là qu'elle a fermé les yeux à la lumière, après avoir déploré la mort glorieuse de son fils Mégarée et le trépas d'Hémon ; puis elle t'a chargé d'imprécations, en t'appelant le meurtrier de ses enfants.

CRÉON.

Hélas ! hélas ! L'horreur me saisit. Que ne me frappe-t-on d'un glaive acéré ? Malheureux ! Je suis tombé dans un abîme de calamités.

LE MESSAGER.

Elle t'accusait, en mourant, d'avoir causé leur trépas.

CRÉON.

Comment a-t-elle tranché ses jours ?

LE MESSAGER.

En se frappant elle-même au cœur, dès qu'elle a su la déplorable destinée de son fils.

CRÉON.

Hélas ! hélas ! c'est moi seul entre tous les mortels qui suis cause de tant de malheurs. Oui, c'est moi, malheureux, c'est moi qui t'ai donné la mort. Oh ! mes amis, mes amis ; qu'on m'emmène au plus tôt, qu'on m'éloigne, moi qui suis moins encore que si je n'étais plus rien.

LE CHŒUR.

Ce que tu nous demandes est un avantage pour toi, s'il en est un dans le malheur. Car les maux présents sont d'autant moins douloureux qu'ils sont plus courts.

CRÉON.

Qu'il vienne donc ! Ah ! qu'il vienne ! qu'il paraisse enfin, ce moment désiré qui doit terminer mes jours et fermer mes yeux à la lumière.

LE CHOEUR.

Tu parles de l'avenir. Occupons-nous du présent. C'est à ceux que ce soin regarde qu'il appartient de décider de l'avenir.

CRÉON.

Puissé-je voir s'accomplir les vœux que j'ai formés !

LE CHOEUR.

Cesse d'en former ; il n'est pas permis aux mortels d'échapper à leur destinée.

CRÉON.

Emmenez donc cet infortuné qui, sans le vouloir, t'a fait périr, mon enfant, et toi aussi, chère épouse. O mal-

heureux ! Je ne sais plus où porter ni mes yeux, ni mes pas, car tout a fui de mes mains, et un destin intolérable s'est déchaîné sur ma tête.

LE CHŒUR.

La sagesse est le gage le plus certain du bonheur. Il faut craindre d'offenser les dieux. L'éclatante vanité des gens présomptueux leur attire à la fin d'éclatants châtiments, et leur apprend, mais trop tard, à connaître la sagesse.

FIN.

LES TRACHINIENNES

PERSONNAGES.

DÉJANIRE.
UNE NOURRICE.
HYLLUS.
CHŒUR DE JEUNES FILLES DE TRACHINE.
UN MESSAGER.
LICHAS.
HERCULE.
UN VIEILLARD.

LES TRACHINIENNES

DÉJANIRE.

C'est une maxime proférée depuis longtemps parmi les mortels, que l'on ne saurait juger, avant la mort d'un homme, si sa vie a été heureuse ou malheureuse. Pour moi, avant même de descendre chez Pluton, je sais que la mienne n'est que douleur et infortune, moi qui, à Pleuron, dans le palais de mon père Œnée, eus, plus que toute autre femme d'Étolie, à souffrir aux approches de l'hymen. J'avais pour prétendant un fleuve, Achéloüs, qui, sous trois formes différentes, venait me demander à mon père. On le voyait tantôt sous l'aspect d'un taureau superbe, tantôt sous la figure d'un dragon à longs replis tachetés, tantôt enfin avec le corps d'un homme et la tête d'un taureau ; de son menton hérissé coulaient des torrents d'eau vive. Dans l'attente d'un pareil hymen, malheureuse, je désirais souvent mourir avant de partager sa couche. Enfin, à ma grande satisfaction, arriva l'illustre fils de Jupiter et d'Alcmène, qui, combattant contre Achéloüs, me délivra. Je ne dirai pas les péripéties de cette lutte, car je les ignore. Il faudrait, pour pouvoir en parler, y avoir assisté sans trouble. Pour moi, j'étais assise toute tremblante et éperdue, dans la crainte que ma beauté ne

me coûtât bien des maux. Enfin Jupiter, qui préside aux combats, donna à la lutte une issue heureuse, si je puis la nommer ainsi. Car depuis qu'adjugée comme épouse à Hercule, je me suis unie à lui, je ne cesse de nourrir dans mon cœur de continuelles alarmes. La nuit ne dissipe mes chagrins que pour m'en apporter à son tour de nouveaux. Nous avons procréé des enfants, mais il les a vus à peine, tel qu'un laboureur qui, possédant un champ éloigné, ne le visite qu'au temps des semailles et de la moisson. Telle est la vie qui le ramène à la maison et qui l'en fait sortir pour servir je ne sais qui. Et maintenant que ses travaux sont terminés, mes alarmes ne font que s'accroître encore. Depuis qu'il a donné la mort à Iphitus, nous vivons exilés ici, à Trachine, sous le toit d'un hôte. Où est-il, lui? Personne ne le sait. Son absence me cause des peines cruelles; j'ai tout lieu de craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Car ce n'est pas depuis peu de temps, mais depuis quinze mois qu'il est parti, et je n'ai reçu de lui aucune nouvelle. Quelque affreux accident lui est survenu. Voici les tablettes qu'il m'a laissées en partant; bien des fois j'ai prié les dieux qu'elles ne me devinssent pas funestes.

LA NOURRICE.

Déjanire, ma maîtresse, je t'ai vue souvent verser des larmes et te lamenter sur l'absence d'Hercule; cependant, s'il est permis à une esclave de donner des conseils à ses maîtres et de te dire ce que tu as à faire, comment donc, toi qui as tant d'enfants, n'envoies-tu pas l'un d'eux à la recherche de ton époux; Hyllus, par exemple, qui doit, s'il a quelque souci de son père, s'enquérir si celui-ci est heureux. Mais le voici lui-même qui vient à nous à pas

pressés. Si mes conseils te semblent opportuns, c'est le moment d'en faire usage et de te servir de lui.

DÉJANIRE.

O mon fils, mon cher enfant, les gens les plus humbles peuvent donner de sages conseils; cette femme, toute esclave qu'elle est, m'a parlé comme une personne libre.

HYLLUS.

Qu'a-t-elle dit? Dis-le moi, ma mère, si je peux le savoir.

DÉJANIRE.

En voyant la longue absence de ton père, elle dit qu'il est honteux pour toi de ne point s'informer de ce qu'il est devenu.

HYLLUS.

Mais je le sais, si je puis en croire le bruit public.

DÉJANIRE.

Et en quel lieu de la terre, mon fils, as-tu appris qu'il se fût arrêté.

HYLLUS.

L'année dernière, dit-on, il est resté longtemps l'esclave d'une femme lydienne.

DÉJANIRE.

On doit s'attendre aux nouvelles les plus incroyables, s'il a pu subir un pareil affront.

HYLLUS.

Mais j'entends dire qu'il est délivré de cet esclavage.

DÉJANIRE.

Et à présent, vivant ou mort, où passe-t-il pour être?

HYLLUS.

On dit qu'il marche en ce moment, ou qu'il va marcher contre la ville d'Eurytus en Eubée.

DÉJANIRE.

O mon fils, sais-tu quels oracles certains il m'a laissés sur cette contrée?

HYLLUS.

Lesquels, ma mère? Je l'ignore.

DÉJANIRE.

Il doit y trouver le terme de sa vie, ou, remportant une dernière victoire, passer le reste de ses jours dans la paix et le bonheur. Dans une circonstance aussi décisive, n'irais-tu point, mon fils, à son secours, puisque le salut ou la perte d'un père doit nous faire vivre ou nous faire mourir avec lui?

HYLLUS.

J'irai, ma mère, et si j'avais connu plus tôt cette parole de l'oracle, il y a déjà longtemps que je serais auprès de lui. La destinée qui l'accompagne constamment ne nous permet pas de trembler et de nous alarmer pour lui. Mais du moment que je suis informé, je ne négligerai rien pour connaître toute la vérité.

DÉJANIRE.

Va donc, mon fils; il y a toujours profit, quelque tard qu'on arrive, à apprendre une bonne nouvelle.

LE CHŒUR.

O toi, que la nuit étoilée ramène ou enlève tour à tour, Soleil resplendissant, Soleil, je t'en supplie, apprends-nous où est le fils d'Alcmène; dis-nous quelles contrées il habite, ô toi le plus étincelant des astres, apprends-nous sur quelles plages, sur quelles terres il réside, ô toi qui vois tout de tes perçants regards. J'apprends que cette

Déjanire, disputée jadis par deux rivaux, le cœur dévoré d'amertume et semblable au rossignol plaintif, ne livre plus au sommeil ses yeux mouillés de larmes; mais sans cesse tremblante à la pensée de son époux absent, et pleine de son souvenir, elle est consumée par le chagrin sur son lit solitaire, et n'attend plus désormais qu'un sort malheureux. Ainsi qu'on voit sur la vaste étendue des mers, les vagues soulevées par le souffle infatigable de Borée et du Notus, et tel que la mer de Crète, le Thébain Hercule est sans cesse ballotté par les orages de la vie. Mais sans cesse un dieu le fait réussir dans ses périlleuses entreprises et l'écarte des portes de Pluton. Permets-moi donc de te blâmer de tes inquiétudes et de te contredire avec affection et douceur. Je dis que tu ne dois pas renoncer à l'espérance. Le fils de Saturne, le puissant maître du monde, n'a point voulu qu'aucun homme fût à l'abri de la peine; mais les plaisirs et les chagrins se succèdent alternativement et, comme l'Ourse, tournent dans un même cercle. Ni la nuit semée d'étoiles, ni les infortunes, ni les richesses ne sont éternelles; tout passe, et pour chacun la joie et les privations se succèdent. Telles sont les réflexions qui doivent, ô reine, te rendre l'espérance. Vit-on jamais Jupiter abandonner ses enfants?

DÉJANIRE.

Tu es venue, je le vois, au bruit de mes chagrins. Puisses-tu ne jamais souffrir ce qu'il faut souffrir pour les comprendre! En ce moment, ils ne sont pas de ton âge. Dans cette retraite pénible, au sein de laquelle croît la jeune fille, à l'abri des injures de l'air et des ardeurs du soleil, ses jours s'écoulent doucement au milieu des plaisirs, jusqu'au jour où, quittant le nom de vierge et en-

trant au lit d'un homme, elle prend à son tour sa part des inquiétudes de la vie et commence à trembler pour un époux ou pour des enfants. C'est alors que, considérant votre propre sort, vous comprendrez mieux les maux qui m'accablent. Ceux que j'ai déjà soufferts m'ont fait verser bien des larmes; mais il en est un plus cruel que tous les autres et que je vais vous apprendre. Quand Hercule partit pour son expédition dernière, il laissa dans son palais d'anciennes tablettes, où sont écrites ses suprêmes volontés, qu'auparavant il n'avait pas jugé nécessaire de me faire connaître, quand il partait pour ses autres expéditions; il y marchait alors comme à la victoire, et non comme à la mort. Aujourd'hui, comme un époux qui n'est plus, il fixe la part de biens que je dois posséder pour avoir été sa femme et détermine ce que ses enfants doivent avoir dans la succession paternelle; enfin il a fixé un terme précis : s'il restait, disait-il, un an et trois mois absent de cette contrée, le destin voulait qu'il mourût; mais s'il surmontait cette époque fatale, il devait vivre dorénavant au sein de la tranquillité. Telle est la fin que les dieux ont assignée aux travaux d'Hercule; telle est celle que, dans la forêt de Dodone, les deux colombes lui ont jadis annoncée. Or le temps est arrivé où cette prédiction doit être accomplie. Aussi, mes chères filles, lorsque je veux me livrer aux douceurs du sommeil, l'effroi me fait-il tressaillir; je crains de survivre au plus glorieux des héros.

LE CHŒUR.

Écarte ces funestes présages. J'aperçois un messager qui s'avance, la couronne sur le front; il apporte quelque heureuse nouvelle.

LE MESSAGER.

O ma maîtresse, ô Déjanire, je serai le premier à te délivrer de tes inquiétudes. Apprends que le fils d'Alcmène est vivant, qu'il a triomphé et qu'il rapporte du combat des prémices pour les dieux de ce pays.

DÉJANIRE.

Quoi ? qu'as-tu dit, vieillard ?

LE MESSAGER.

Bientôt ton époux si désiré va revenir dans ta demeure et y paraître couronné de gloire.

DÉJANIRE.

De qui l'as-tu appris ? D'un citoyen ou d'un étranger ?

LE MESSAGER.

Dans la prairie voisine, Lichas, le héraut, en publie la nouvelle ; aussitôt après l'avoir entendue, je suis accouru, pour être le premier à te l'annoncer et obtenir de toi quelque témoignage de ta reconnaissance.

DÉJANIRE.

Mais pourquoi Lichas ne se montre-t-il pas lui-même, si tout est prospère ?

LE MESSAGER.

C'est qu'il n'a pas la liberté de ses mouvements pour arriver jusqu'ici. Tout le peuple de Mélie l'environne, le presse, l'interroge et l'empêche d'avancer. Chacun d'eux, désirant s'informer de ce qu'il lui importe de savoir, ne veut point le laisser aller avant d'avoir eu le plaisir de l'entendre. Aussi est-il obligé, malgré lui, de céder à leur empressement ; mais tu vas le voir bientôt paraître.

DÉJANIRE.

O Jupiter, toi qui règnes sur les prairies sacrées de l'OEta, tu nous donnes enfin le bonheur si longtemps attendu. Dans ce palais, hors des murs, chantez, célébrez cette heureuse nouvelle, si inespérée pour moi.

LE CHŒUR.

Que le palais retentisse des acclamations joyeuses des vierges destinées à l'hymen ! qu'en même temps les voix des jeunes garçons célèbrent le dieu qui nous protège, Apollon au carquois d'or ! Chantez Pœan, pœan. Invoquez, ô jeunes filles, célébrez Diane, la sœur d'Apollon, la déesse d'Ortygie, qui perce les cerfs de ses traits et porte une torche dans chaque main ; invoquez aussi les Nymphes, ses compagnes. Je me sens enlevée dans les airs ; je ne quitterai point la flûte, ô souverain de mon âme. Évoé ! évoé ! le lierre me trouble et excite en moi de bachiques transports. Pœan ! pœan ! Vois, femme chérie, ce cortège qui s'avance vers toi et qu'il t'est facile de distinguer.

DÉJANIRE.

Je le vois, femmes aimées, ma vigilance n'a pas été en défaut, et je l'ai aperçu. Salut au héraut que je vois après un temps si long, s'il est vrai qu'il m'apporte une bonne nouvelle.

LICHAS.

Oui, notre retour est heureux, ô femme, et l'accueil que tu nous fais, nous le méritons par le succès de notre expédition. Le guerrier qui réussit a droit à des applaudissements.

DÉJANIRE.

O le plus cher des hommes, dis-moi d'abord ce que je désire apprendre. Hercule est-il vivant ? Le reverrai-je ?

LICHAS.

Je l'ai laissé plein de force et de vigueur, et brillant de santé.

DÉJANIRE.

En quel lieu ? sur le sol natal ou sur la terre étrangère? Parle.

LICHAS.

Sur un promontoire de l'Eubée ; il y consacre des autels et y offre des fruits à Jupiter Cénéen.

DÉJANIRE.

Est-ce pour réaliser un vœu ou en exécution d'un oracle?

LICHAS.

C'est pour accomplir un vœu fait lorsqu'il s'occupait à prendre par la force des armes la patrie de ces femmes que tu vois devant toi.

DÉJANIRE.

Au nom des dieux, qui sont-elles et de quel pays? Elles sont bien dignes de pitié, si je ne m'abuse sur leurs malheurs.

LICHAS.

Hercule, après avoir renversé la ville d'Eurytus, les a choisies les unes pour lui-même, les autres pour les temples des dieux.

DÉJANIRE.

Est-ce devant cette ville qu'il a passé tant de jours écoulés depuis son absence.

de ma race, ou, si tu frappes, que ce soit après que j'aurai perdu la vie. Telles sont les craintes que j'éprouve à leur vue. O toi [1], jeune infortunée, qui es-tu? Vierge ou mère? A en juger par ton air, l'hymen t'est inconnu, mais tu es de noble naissance. Lichas, je te prie, à qui appartient cette jeune étrangère? Quelle est sa mère? Quel est son père? Dis-le-moi. Elle m'inspire plus de pitié que les autres, car elle me paraît être celle qui supporte son sort avec le plus de dignité.

LICHAS.

Que sais-je? Pourquoi m'interroger? Peut-être, parmi les habitantes de cette ville, n'est-elle pas d'un sang obscur.

DÉJANIRE.

Serait-elle du sang des rois? Est-ce une fille d'Eurytus?

LICHAS.

Je l'ignore; je n'ai pas été loin dans mes informations.

DÉJANIRE.

N'as-tu pas au moins appris de ses compagnes quel est son nom?

LICHAS.

Non; j'ai rempli ma mission en silence.

DÉJANIRE.

Infortunée, réponds du moins de ta propre bouche, car c'est ajouter à ton malheur que de nous laisser ignorer qui tu es.

LICHAS.

Si elle te répondait, elle serait tout autre qu'auparavant, car elle n'a jamais parlé, ni peu, ni beaucoup; toujours

[1] Elle s'adresse à Iole.

gardant dans son sein le douloureux fardeau de son infortune, elle n'a fait que pleurer depuis qu'elle a quitté sa patrie qui n'est plus. Si sa situation est malheureuse, cette situation même lui donne droit à l'indulgence.

DÉJANIRE.

Eh bien, laissons-la, et qu'elle entre dans le palais, si tel est son désir. N'ajoutons pas des peines nouvelles à celles qu'elle éprouve; sa douleur actuelle lui suffit. Retirons-nous aussi, toi, pour aller où le devoir t'appelle, moi, dans le palais pour tout y préparer.

LE MESSAGER.

Pourtant demeure encore un instant ici, pour qu'en l'absence de ces étrangers, tu apprennes quels sont ceux auxquels tu donnes asile, et que tu entendes ce que tu dois savoir au sujet de choses dont on ne t'a rien dit. Car, pour moi, je suis parfaitement instruit.

DÉJANIRE.

Pourquoi veux-tu m'empêcher de partir?

LE MESSAGER.

Arrête et écoute; tout à l'heure tu ne m'as pas entendu dire des paroles mensongères, et maintenant, si tu me prêtes l'oreille, tu ne le regretteras pas non plus.

DÉJANIRE.

Faut-il rappeler ceux qui sont partis? ou bien veux-tu t'expliquer seulement devant ces jeunes filles et moi.

LE MESSAGER.

Rien ne m'empêche de parler devant vous; pour les autres, il est inutile de les faire revenir.

DÉJANIRE.

Les voilà parties; tu as la parole.

LE MESSAGER.

Rien de ce que vient de dire cet homme n'est exact, rien n'est vrai. Ou il a menti tout à l'heure, ou il a menti maintenant.

DÉJANIRE.

Comment? Explique-toi. Je ne te comprends pas.

LE MESSAGER.

J'ai entendu le même homme dire en présence de nombreux témoins, que c'est pour cette jeune fille qu'Hercule a détruit la ville d'Eurytus, OEchalie aux tours élevées. L'Amour est la seule divinité qui l'a poussé à cette guerre, et non pas son esclavage chez les Lydiens et auprès d'Omphale, non plus que le meurtre d'Iphitus précipité d'un rocher, prétexte qu'il allègue aujourd'hui, mais contraire à ce qu'il a dit d'abord. N'ayant pu persuader au père de lui donner sa fille pour une union clandestine, il a saisi le motif le plus frivole pour tuer le roi et ravager son pays. Et maintenant, comme tu le vois, revenant dans son palais, il envoie devant lui cette jeune fille entourée des plus grands égards et non point traitée en esclave; ne le crois pas, car cela ne serait pas vraisemblable avec l'amour qu'il a pour elle. Aussi ai-je cru bon, ô reine, de révéler sans déguisement tout ce que j'ai appris de ce héraut. Beaucoup d'autres l'ont entendu avec moi sur la place publique de Trachine et peuvent servir de témoins. Si ces paroles t'affligent, je le regrette, mais je n'ai dit que la vérité.

DÉJANIRE.

Infortunée que je suis! Quelle situation pour moi! Quel

fléau ai-je reçu sous mon toit, sans le savoir ! O malheureuse ! Était-elle donc inconnue, comme le jurait celui qui l'a amenée ?

LE MESSAGER.

Elle a l'éclat de la naissance, aussi bien que celui de la beauté; elle eut Eurytus pour père, on l'appelle Iole. Si Lichas ne connaissait pas sa naissance, c'est sans doute qu'il n'avait point pris d'informations.

LE CHŒUR.

Périssent tous les méchants, mais, le premier de tous, celui qui ourdit en secret les forfaits les plus indignes !

DÉJANIRE.

Que dois-je faire, ô femmes ? Les discours que je viens d'entendre m'ont frappée d'étonnement.

LE CHŒUR.

Va trouver Lichas et interroge-le lui-même; il avouera de lui-même la vérité, s'il voit que tu veux le contraindre à le faire.

DÉJANIRE.

Je vais y aller; tu me donnes un bon conseil.

LE MESSAGER.

Pour nous, demeurerons-nous ici, ou que faut-il faire ?

DÉJANIRE.

Reste, car voici Lichas qui, sans être mandé, sort du palais et vient ici de son propre mouvement.

LICHAS.

Que dois-je, femme, retourner dire à Hercule de ta part ? Dis-le-moi; tu me vois prêt à partir.

DÉJANIRE.

Après t'être fait si longtemps attendre, tu te hâtes bien de partir et sans me laisser le loisir de t'entretenir encor

LICHAS.

Si tu as quelque question à me faire, je t'écoute.

DÉJANIRE.

Me répondras-tu sincèrement?

LICHAS.

Oui, sur tout ce que je saurai, j'en prends à témoin le grand Jupiter.

DÉJANIRE.

Quelle est cette femme que tu as amenée ici?

LICHAS.

Elle vient d'Eubée; quant à ses parents, je ne puis les nommer.

LE MESSAGER.

Holà! Regarde ici. A qui penses-tu parler?

LICHAS.

Eh bien? pourquoi cette demande?

LE MESSAGER.

Ose répondre à ma question; mais tu ne l'oseras pas, si tu jouis de ton bon sens.

LICHAS.

Je parle à la reine Déjanire, fille d'Œnée, épouse d'Hercule, si mes yeux ne me trompent, et ma maîtresse.

LE MESSAGER.

C'est cela même que je désirais savoir de toi. Tu dis que Déjanire est ta maîtresse?

LICHAS.

Sans doute.

LE MESSAGER.

Eh bien! quelle peine croirais-tu mériter si on trouvait que tu la trompes.

LICHAS.

Comment? la tromper! Que signifient ces énigmes?

LE MESSAGER.

Il n'y a point d'énigmes. C'est toi qui depuis longtemps ne parles pas clairement.

LICHAS.

Je m'en vais. Vraiment, j'ai été bien sot de t'écouter si longtemps.

LE MESSAGER.

Non, non; il faut auparavant que tu répondes à une courte question.

LICHAS.

Parle tant que tu voudras, puisque tu ne saurais te taire.

LE MESSAGER.

Cette captive que tu as conduite dans le palais, tu la connais sans doute.

LICHAS.

Oui. Pourquoi cette demande?

LE MESSAGER.

Cette femme, que tu as fait semblant ne pas connaître, n'as-tu pas dit que c'était Iole, fille d'Eurytus?

LICHAS.

A qui l'ai-je dit? Qui oserait venir ici témoigner qu'il a entendu ces paroles sortir de ma bouche?

LE MESSAGER.

Tu l'as dit à un grand nombre de citoyens. Au milieu même de la place de Trachine, la foule t'écoutait.

LICHAS.

Je l'ai raconté comme un bruit. Rapporter une opinion, ce n'est pas parler avec une exactitude rigoureuse.

LE MESSAGER.

Une opinion? N'as-tu pas dit, en appuyant d'un serment tes paroles, que tu l'amenais ici comme épouse d'Hercule?

LICHAS.

Moi! comme épouse? Au nom des dieux, chère maîtresse, dis-moi quel est cet étranger?

LE MESSAGER.

Un de ceux qui t'entendirent, quand tu as raconté que c'était la passion d'Hercule qui avait été cause de la ruine de cette ville; non pas l'esclavage souffert en Lydie, mais l'amour conçu pour cette femme.

LICHAS.

Que cet homme se retire, ô ma maîtresse. Un homme sensé ne doit pas bavarder avec un fou.

DÉJANIRE.

Ne me cache pas ce que tu as à me dire; je te le demande au nom du dieu qui fait retentir son tonnerre sur les forêts de l'Œta. Tu ne parles pas à une femme cruelle ou ignorante des vicissitudes humaines; elle sait par expérience que le bonheur n'est pas éternel. C'est folie que de vouloir combattre contre l'amour, comme un athlète en vient aux mains avec son adversaire. L'amour étend à son gré son empire sur les dieux et sur moi;

pourquoi ne triompherait-il pas aussi d'une autre que moi ? Aussi serais-je insensée de blâmer mon époux de la passion qui le dévore, ou d'accuser cette femme qui ne m'a fait aucun outrage, aucun mal. Je suis loin de cette pensée. Si c'est Hercule qui t'a appris à mentir, il t'a donné une bien mauvaise leçon ; si tu t'es instruit tout seul, songe qu'en voulant me paraître un bon serviteur, tu seras pour moi bien méchant. Dis-moi donc toute la vérité : c'est un triste sort pour un homme libre de mériter le renom de menteur. D'ailleurs tu ne saurais espérer le secret ; tu as parlé à beaucoup de gens, et ils me répéteront ce que tu leur as dit. Si tu as peur, ta crainte est mal fondée. Ce qui me fâcherait serait de ne pas savoir la vérité. Quand je saurai tout, quel mal peut-il en résulter ? Est-ce qu'Hercule n'a pas déjà épousé plusieurs autres femmes ? Ai-je adressé à aucune le moindre reproche, le moindre outrage ? Je traiterai de même celle-ci, Hercule dût-il être absorbé par sa passion pour elle. Hélas ! je ne fais que la plaindre davantage, en voyant que sa beauté lui a été si funeste, et que, sans le vouloir, elle a été la cause de la ruine et de la servitude qui ont accablé sa patrie. Mais en voilà assez sur ce sujet ; ce que je veux te dire, c'est que, si tu peux mentir avec un autre, à moi il faut dire la vérité.

LE CHŒUR.

Rends-toi à ces sages avis ; plus tard tu n'auras pas à te repentir d'avoir obéi à cette femme, et tu auras mérité ma reconnaissance.

LICHAS.

Eh bien, chère maîtresse, puisque je te vois, mortelle, avoir la sagesse et l'indulgence d'une mortelle, je te dirai tout, sans rien te cacher. Oui, le récit de cet homme est

parfaitement vrai. Un violent amour pour Iole s'est emparé d'Hercule, et c'est à cause d'elle qu'Œchalie, patrie de son père, a été ravagée et ruinée. Ne crois pas, car je dois dire ce qui parle en sa faveur, qu'il m'ait ordonné de garder le silence sur ce fait, ou qu'il l'ait jamais nié. C'est moi, ô maîtresse, qui ai craint d'affliger ton cœur par ce récit, et qui ai commis cette faute, si tu vois là une faute. Maintenant que tu sais tout, consens, dans l'intérêt de ton époux et dans le tien, a être bonne envers cette femme et à ne pas démentir les promesses que tu lui as faites. Car ce héros, dont le bras a toujours triomphé, cède en toute chose à l'amour qu'il a pour elle.

DÉJANIRE.

Ce sont mes intentions, et c'est ainsi que j'agirai. Je n'irai point, en m'attaquant aux dieux, attirer sur moi quelque autre malheur. Mais rentrons, afin que je puisse te donner mes ordres et les présents que tu dois porter à mon époux, en échange de ceux qu'il m'a envoyés. Il ne serait pas convenable de laisser partir les mains vides un homme qui est venu ici avec un si riche cortège.

LE CHŒUR.

La puissante Vénus est toujours sûre de la victoire. Je ne parle point des dieux et je ne dirai pas comment elle a trompé le fils de Saturne et le ténébreux Pluton, et Neptune qui ébranle la terre; mais comment deux robustes adversaires en sont venus aux mains, avant l'hymen, pour posséder Déjanire, et les flots de poussière qu'ils ont fait voler dans leurs rudes combats. L'un d'eux était un fleuve impétueux qui portait sur sa tête les cornes menaçantes d'un taureau : c'était Achéloüs du pays des Œniades; l'autre, venu de Thèbes, la ville chère à Bacchus, bran-

dissait un arc, des flèches et une massue : il était fils de Jupiter. Tous deux, enflammés d'amour, descendirent dans la lice, pour y disputer le prix du combat. Seule, au milieu de l'arène, la voluptueuse Cypris préside à la lutte. C'est un bruit effroyable de bras, de flèches et de cornes de taureau; mutuellement entrelacés, ils frappent leurs fronts avec un horrible fracas et gémissent tou deux. Cependant la belle jeune fille était assise sur un tertre voisin, attendant celui qui devait être son époux. Je ne fais que répéter ce que ma mère m'a raconté. La jeune fille attend avec anxiété l'issue du combat, et puis elle s'éloigne de sa mère comme une génisse délaissée[1].

DÉJANIRE.

O mes amies, tandis que notre hôte, sur le point de partir, s'entretient dans le palais avec les jeunes captives, j'en suis sortie en secret pour vous dire le stratagème que mes mains ont préparé et gémir avec vous sur mes malheurs. Ce n'est plus une jeune fille, non, c'est une femme que j'ai reçue dans ma maison, poids terrible pour mon cœur et incommode comme la charge nouvelle imposée au nautonnier. Et maintenant nous serons deux sur ma couche à partager les embrassements de mon époux. Et voilà ce qu'Hercule, dont on me vantait la fidélité et l'affection, m'envoie pour me récompenser d'avoir si longtemps gardé sa maison. Certes, je ne saurais me fâcher contre lui qui m'a si souvent été infidèle; mais quelle femme pourrait jamais vivre dans la même maison avec une rivale partageant la même couche. Je vois la beauté de celle-ci dans toute sa fleur, tandis que la mienne se

[1] Dans plusieurs passages des *Trachiniennes* et dans celui-ci notamment le texte a été altéré.

fane; or, les regards de l'homme sont attirés par la fleur nouvelle, tandis qu'ils se détournent de celle qui est flétrie. Je crains donc qu'Hercule ne soit plus mon époux que de nom, et qu'il soit de fait l'époux de cette jeune fille. Pourtant, comme je l'ai dit, il sied mal à une femme sensée de s'abandonner à la colère, mais j'ai décidé, mes chères compagnes, de remédier à mon malheur, et je vais vous dire comment, sans rien vous cacher. C'est un présent que jadis, alors que j'étais jeune, le centaure Nessus, à la poitrine velue, me fit quand il mourut, et depuis je le gardais enfermé dans un vase d'airain. Nessus, pour un salaire, passait les voyageurs qui voulaient traverser les eaux profondes du fleuve Événus : il les portait dans ses bras et ne se servait ni de rames, ni de voiles. Quand, pour la première fois, je quittai la maison de mon père, pour suivre Hercule en qualité d'épouse, le Centaure me prit sur ses épaules, mais, au milieu du fleuve, il osa porter sur moi ses mains insolentes. Je criai; aussitôt le fils de Jupiter s'étant retourné, lança au monstre une flèche empennée qui vint, en sifflant, s'enfoncer dans sa poitrine, et la traversa jusqu'aux poumons. Alors le monstre expirant n'eut que le temps de me dire : « Fille du vieux Œnée, puisque tu es la dernière que j'aurai transportée, je peux, si tu m'obéis, te faire un cadeau. Recueille le sang qui se sera figé autour de ma blessure, à l'endroit où la flèche a été imprégnée du noir venin de l'hydre de Lerne; ce sera pour toi un philtre puissant sur le cœur d'Hercule, et qui l'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme que toi. » Voilà ce qui m'est revenu à la pensée, mes amies; depuis la mort de Nessus, j'avais gardé ce sang soigneusement enfermé, et j'en ai teint cette tunique, en me conformant aux prescriptions que le

monstre m'avait faites avant de mourir. Tout est fini. J'ignore et je veux ignorer à jamais un art criminel; j'abhorre celles qui y ont recours; mais si pourtant, grâce à ce philtre, je peux triompher de cette jeune fille et ramener Hercule par ce charme, je suis prête à m'en servir, à moins que je ne vous paraisse employer un moyen inutile; si vous ne m'approuvez pas, aussitôt je m'arrête.

LE CHŒUR.

Si tu as quelque bonne raison de te fier au moyen que tu emploies, il nous semble que ton projet n'a rien de condamnable.

DÉJANIRE.

J'ai confiance en ce philtre, et j'y crois; mais je n'en ai jamais fait l'épreuve.

LE CHŒUR.

Il faut la faire, car quelle que soit ta présomption, tu n'auras de certitude qu'après l'épreuve.

DÉJANIRE.

Nous serons bientôt renseignées. Je vois Lichas sortir; il sera bientôt auprès d'Hercule. Que ce secret reste entre nous; une action honteuse, faite dans l'ombre, ne nous fait jamais tomber dans la honte.

LICHAS.

Que dois-je faire? Dis-le-moi, fille d'Œnée, car nous sommes en retard par suite du long séjour que nous avons fait ici.

DÉJANIRE.

C'est justement des apprêts de ton départ que je m'occupais, Lichas, pendant que tu parlais dans le palais avec ces étrangères : tu vas porter à mon époux ce présent de ma main, cette tunique finement tissue. En la lui donnant,

recommande-lui bien que personne ne la mette avant lui, et qu'il ne la laisse exposée ni aux rayons du soleil, ni dans l'enceinte sacrée, ni à la flamme du foyer, avant le jour où il s'en parera en public pour paraître devant les dieux et leur immoler des taureaux. Car j'ai formé le vœu, si je le revoyais jamais ou si j'apprenais avec certitude son heureux retour à la maison, que je le revêtirais de cette robe et montrerais aux dieux un sacrificateur nouveau, solennellement paré d'un nouveau péplum. Et pour qu'il voie bien que ce présent est envoyé par moi, tu lui montreras ce cachet. Tu peux partir, et, messager fidèle, fais-toi une loi d'observer scrupuleusement les ordres que je t'ai donnés; tu mériteras ainsi pour le même service une double reconnaissance, celle d'Hercule et la mienne.

LICHAS.

Je te promets, puisque je m'acquitte fidèlement des fonctions que remplit Mercure, de ne point m'écarter de ce que tu m'as prescrit, en remettant à Hercule cette boîte telle que tu me la donnes et en répétant exactement les paroles que tu m'as dites.

DÉJANIRE.

Pars donc, car tu sais tout ce qui se passe dans ce palais.

LICHAS.

Je le sais, et je dirai que tout va bien.

DÉJANIRE.

Tu sais aussi, et tu en as été le témoin oculaire, quel accueil bienveillant j'ai fait à l'étrangère.

LICHAS.

Oui, et mon cœur en a été saisi de joie.

DÉJANIRE.

Qu'aurais-tu donc à dire encore? Je crains de lui faire connaître combien je désire le revoir, avant de savoir s'il a pour moi pareil empressement.

LE CHŒUR.

O vous qui habitez les ports, les rochers, les bains chauds et les montagnes de l'Œta, le long du golfe Maliaque et sur le rivage consacré à la vierge aux flèches d'or, là où se tiennent les célèbres assemblées des Thermopyles, vous entendrez bientôt résonner ici la flûte, faisant entendre, non pas des accents funèbres, mais des sons aussi agréables que ceux de la lyre. Car le fils de Jupiter et d'Alcmène revient dans son palais, chargé de glorieuses dépouilles, prix de sa valeur. Pendant qu'il était loin de sa patrie, errant au loin sur les mers, nous sommes restées à l'attendre, douze mois entiers, sans rien savoir de sa destinée. Sa chère et malheureuse épouse se consumait dans les ennuis et les larmes. Enfin Mars apaisé a mis fin à ces peines. Qu'il revienne, qu'il revienne! Que son vaisseau, poussé par mille rames, ne s'arrête pas avant d'entrer dans notre port; qu'abandonnant cette île où il sacrifie, il arrive plein d'amour, le corps tout imprégné de ce philtre persuasif dont le Centaure m'a donné le secret.

DÉJANIRE.

Femmes, combien je crains d'avoir, dans ce que j'ai fait, été plus loin que je n'aurais dû!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc, fille d'Œnée, ô Déjanire?

DÉJANIRE.

Je ne sais, mais déçue des espérances qui m'avaient

flattée, je crains d'avoir été l'instrument d'un grand malheur.

LE CHŒUR.

Veux-tu parler du présent que tu as envoyé à Hercule?

DÉJANIRE.

Justement, et je ne conseillerai jamais à personne d'employer avec empressement des moyens dont on ignore l'effet.

LE CHŒUR.

Apprends-moi, s'il est possible, le sujet de tes craintes.

DÉJANIRE.

L'événement que je vais vous raconter, femmes, est tellement inattendu qu'il vous semblera un prodige. Le blanc flocon de laine dont je me suis servie pour enduire la robe destinée à mon époux, a disparu, sans que personne y ait touché; il s'est consumé de lui-même et s'est réduit en cendres sur la pierre où je l'avais laissé. Mais pour que vous sachiez mieux tout ce qui s'est passé, je vais vous en instruire plus au long. Je n'ai rien oublié des instructions que me donna le farouche Centaure, près de mourir du trait aigu enfoncé dans son sein; elles ne se sont pas plus effacées dans ma mémoire que si elles avaient été gravées sur des tablettes d'airain. Je devais garder ce venin en un réduit obscur, loin de la chaleur du foyer et des rayons du soleil, jusqu'au moment même où, voulant en faire usage, j'en imprégnerais quelque objet. Je fis donc ainsi. Désirant l'employer aujourd'hui, je me suis retirée dans mon appartement, et, après avoir enduit la robe en me servant d'un flocon de laine arrachée à une brebis, je l'ai pliée avec soin, sans l'exposer aux rayons du soleil, et je l'ai renfermée dans cette boîte que

vous avez vue, pour en faire présent à mon époux. Or, tout à l'heure, en rentrant dans le palais, je vois un prodige inouï, inconcevable. J'avais jeté par hasard, dans un endroit exposé aux rayons du soleil, le flocon de laine dont je m'étais servi pour frotter la robe; aussitôt qu'il se fut échauffé, il s'est dissipé et réduit en une poudre comparable à celle qu'on voit tomber d'un morceau de bois sous la dent de la scie. Voilà ce qu'il en reste; mais du sol s'élèvent des bouillons d'écume, tels que ceux qui sont produits par l'épaisse liqueur du fruit de la vigne lorsqu'elle fermente sur la terre. Après cela, malheureuse que je suis, quel parti prendre? Je me vois coupable d'un crime odieux. Comment, en effet, ce monstre aurait-il pu me donner une si grande preuve de bienveillance, à moi qui étais la cause de sa mort? Cela ne peut être; mais il me flattait pour perdre plus tard celui qui l'avait frappé; maintenant, mais trop tard, quand il n'y a plus de remède, je commence à comprendre. Ah! si je ne suis pas trompée dans mes craintes, c'est moi seule, malheureuse, qui l'aurai perdu. Je sais qu'une de ses flèches a blessé jusqu'à un dieu, Chiron, auquel elle causa d'insupportables douleurs, et qu'elles donnent la mort à toutes les bêtes qu'elles atteignent. Comment le poison de cette flèche, noirci de sang, pourrait-il, après avoir traversé la plaie mortelle de Nessus, ne pas faire périr de même Hercule? Je n'en saurais douter. Mais, je l'ai résolu : s'il lui arrive malheur, sans tarder, je mourrai avec lui. Une vie déshonorée n'est pas supportable pour une femme qui se flatte d'être bien née.

LE CHŒUR.

Sans doute on ne saurait s'empêcher d'éprouver de la

crainte à la pensée des actions qui peuvent avoir des conséquences funestes, mais, avant l'événement, il ne faut point renoncer à l'espérance.

DÉJANIRE.

Ce n'est point dans les projets coupables que l'on peut trouver l'espoir qui amène la confiance.

LE CHŒUR.

Le pardon suit aisément les fautes involontaires, et la tienne doit l'obtenir.

DÉJANIRE.

On peut parler ainsi, quand on est innocent du mal, non pas quand on en supporte tout le poids.

LE CHŒUR.

Garde-toi de rien dire de plus, si tu ne veux pas parler devant ton fils. Il était allé à la recherche de son père, et le voici de retour.

HYLLUS.

O ma mère, comme je voudrais voir s'accomplir un de ces trois vœux : que tu sois morte, qu'un autre que moi t'appelât du nom de mère, ou que tu eusses eu des sentiments meilleurs que ceux dont tu viens de faire preuve!

DÉJANIRE.

Qu'ai-je donc fait, mon fils, pour mériter tant de haine?

HYLLUS.

Sache que ton époux, que mon père meurt en ce jour de ta main.

DÉJANIRE.

Ah! dieux, quelle nouvelle m'apportes-tu, mon fils?

HYLLUS.

Une chose qui n'est plus à arriver. Le malheur est accompli et il est irréparable.

DÉJANIRE.

Qu'as-tu dit, mon fils? sur quel témoignage m'accuses-tu d'un crime si odieux?

HYLLUS.

J'ai vu moi-même les souffrances atroces de mon père; je ne parle pas d'après le langage d'autrui.

DÉJANIRE.

Où l'as-tu rencontré? où l'as-tu abordé?

HYLLUS.

Puisque tu veux tout savoir, je te dirai tout. Lorsqu'il eut détruit l'illustre ville d'Eurytus, revenant chargé de trophées et des prémices du butin, il s'arrêta en Eubée, sur le promontoire de Cénée, battu de tous côtés par les flots de la mer; il voulait y élever des autels à Jupiter, son père, et y consacrer un bois; c'est là que, pour la première fois, j'eus le bonheur, si longtemps désiré, de voir mon père. Il allait immoler de nombreuses victimes lorsque arrive de Trachine son héraut Lichas, lui apportant ton présent, la robe funeste. Hercule, après l'avoir revêtue, selon tes désirs, immole douze taureaux superbes, prémices du butin; il avait amené auprès des autels les cent victimes nécessaires pour l'hécatombe. L'infortuné, satisfait de sa nouvelle parure et le cœur plein de joie, commençait les prières, lorsque la flamme du sacrifice auguste, alimentée par le sang des victimes et le bois résineux, fit couler sur son corps une sueur

abondante; la robe s'attache et se colle à ses flancs, comme adhère la tunique à une statue; un feu dévorant se glisse dans ses os et le venin de l'hydre cruelle le pénètre de toutes parts. Alors il appelle à grands cris le malheureux Lichas, innocent de ton crime, et lui demande par quelle trahison il a apporté ce vêtement fatal. Le malheureux, qui ne savait rien, dit que le présent qu'il avait apporté venait de toi seule, et qu'il l'avait remis comme tu le lui avais confié. A ces mots, Hercule, emporté par la douleur qui lui saisit les entrailles, saisit Lichas à l'endroit où le pied se joint à la jambe et le lance contre un rocher au milieu de la mer; son crâne se brise, et on voit jaillir à travers sa chevelure un mélange affreux de cervelle et de sang. Tout le peuple pousse des cris lamentables à l'aspect des maux d'Hercule et de l'infortune de Lichas; mais personne n'ose s'approcher du héros, car tantôt il se roulait à terre, tantôt il se redressait criant, hurlant, et à l'entour retentissaient les rochers, les monts escarpés des Locriens et les promontoires de l'Eubée. Enfin, lorsqu'il fut las de s'être roulé contre terre, d'avoir poussé des cris et des hurlements affreux et de s'être répandu en invectives contre le funeste hymen qui l'unit à toi, contre cette alliance que, pour le malheur de sa vie, il a contractée avec la fille d'Œnée, du milieu de la fumée du feu qui brûlait à côté de lui, sur l'autel, il dirige de mon côté ses yeux hagards, et, m'apercevant dans la foule où je fondais en larmes, il m'appelle : « Viens, mon fils; ne me fuis pas dans mon malheur, quand même tu devrais expirer avec moi. Emporte-moi loin d'ici, et, si tu le peux, cache-moi dans un endroit où aucun mortel ne puisse m'apercevoir. Si tu as pitié de moi, éloigne-moi au plus vite de cette île; je ne veux

point mourir ici. » Après qu'il nous eut donné ces ordres, nous l'avons placé sur un vaisseau et nous l'avons transporté sur ces bords, rugissant au milieu de convulsions. Vous le verrez bientôt vivant encore, ou venant de mourir. Voilà, ma mère, l'attentat que tu as conçu, que tu as exécuté sur mon père. Puisse la Justice vengeresse, puisse Érynnis t'en punir ! Si je puis le faire sans impiété, je les en prie formellement, et j'en ai le droit, car, la première, tu me l'as donné, en faisant périr le plus grand des hommes qui soient sur la terre, et tel que tu ne verras jamais son égal.

LE CHOEUR.

Pourquoi te retirer sans répondre ? Ne vois-tu pas que ton silence semble donner raison à ton accusateur.

HYLLUS.

Laissez-la se retirer : qu'un vent favorable la pousse loin de mes yeux. Que sert de porter le respectable nom de mère, quand on ne fait rien de ce qui convient à une mère ? Je lui dis adieu; qu'elle s'en aille. Puisse-t-elle goûter à son tour la joie qu'elle a donnée à mon père !

LE CHOEUR.

Voyez, mes enfants, comme s'est rapidement accomplie devant nous l'antique prédiction de l'oracle; il avait annoncé que, quand le cours des mois ramènerait la douzième moisson, alors le digne fils de Jupiter arriverait au terme de ses travaux. Cet oracle marche à son accomplissement, comme si un vent favorable le poussait. Comment, en effet, celui qui va fermer ses yeux à la lumière, pourrait-il, après sa mort, subir une pénible servitude ? Car si la trame funeste et inévitable du Centaure l'a enveloppé d'un nuage meurtrier, en versant dans ses membres

le poison enfanté par la mort et par l'hydre tachetée, comment pourrait-il se flatter de voir encore un soleil, consumé qu'il est par le venin de l'hydre et le sang de Nessus à la langue perfide, qui, bouillonnant dans son sein, se vengent l'un et l'autre de leur meurtrier. L'infortunée Déjanire, à l'aspect de l'affreux malheur qui menaçait sa maison et de cet hymen nouveau, n'a point songé que ces conseils venaient d'un ennemi qui l'avait abusée. Elle gémit maintenant, elle verse un torrent de larmes, mais la fatalité s'est accomplie et révèle de grandes infortunes dont la perfidie est la cause. La source des pleurs est ouverte; le mal s'est répandu, hélas! et il est tel que le noble fils de Jupiter n'en eut jamais de si terrible à éprouver de la part de ses ennemis. Trop funestes armes, qui, après avoir renversé les murs de la haute Œchalie, avez promptement conduit ici cette jeune captive. Vénus, qui vous aidait en secret, est la cause manifeste de tous ces maux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Me trompé-je? N'ai-je pas entendu des gémissements qui, du fond de ce palais, ont frappé mes oreilles? Dis-je vrai?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Quelqu'un pousse des cris perçants, douloureux; un nouveau malheur est arrivé dans le palais.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Vois cette vieille femme qui s'avance vers nous, l'air éperdu, le front obscurci; elle a quelque chose à nous apprendre.

LA NOURRICE.

Enfants, que de maux a causés ce présent funeste envoyé à Hercule!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc, vieille? Quelle nouvelle viens-tu nous annoncer?

LA NOURRICE.

Déjanire, sans faire un pas, est partie pour le dernier voyage.

LE CHŒUR.

Serait-ce qu'elle est morte?

LA NOURRICE.

Tu sais tout.

LE CHŒUR.

La malheureuse est morte!

LA NOURRICE.

Tu l'entends une seconde fois.

LE CHŒUR.

La malheureuse! Et de quelle manière dis-tu qu'elle a péri?

LA NOURRICE.

De la plus fâcheuse, à considérer le résultat.

LE CHŒUR.

Dis-moi, femme, quel a été son genre de mort.

LA NOURRICE.

Elle s'est tuée de sa propre main.

LE CHŒUR.

Quel transport de désespoir ou quel égarement d'esprit lui a donné la mort avec la pointe d'une arme de malheur? Comment, seule, a-t-elle eu le courage d'ajouter son trépas au trépas d'Hercule?

LA NOURRICE.

Au moyen d'un fer cruel.

LE CHŒUR.

Eh quoi ! malheureuse, tu as vu cet acte de désespoir !

LA NOURRICE.

Je l'ai vu, car j'étais auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Comment cela ? De quelle manière ? Voyons, parle.

LA NOURRICE.

Elle s'est frappée de sa propre main.

LE CHŒUR.

Que dis-tu ?

LA NOURRICE.

La vérité.

LE CHŒUR.

Ah ! que de malheurs a amenés dans cette maison cette jeune épouse nouvellement arrivée !

LA NOURRICE.

Ah ! sans doute ; mais tu plaindrais davantage Déjanire, si tu avais été près d'elle et que tu eusses pu voir tout ce qu'elle a fait.

LE CHŒUR.

Et c'est la main d'une femme qui a été capable d'exécuter un pareil dessein ?

LA NOURRICE.

C'est horrible. Tu en jugeras toi-même et seras de mon avis. Après qu'elle fût entrée seule dans le palais et qu'elle eût vu à l'intérieur le jeune Hyllus préparer une large litière pour retourner au-devant de son père, elle s'est

retirée loin de tous les regards, et, prosternée au pied des autels domestiques, elle se plaignait de son cruel veuvage. Ses yeux se remplissaient de larmes chaque fois qu'elle touchait quelque objet jadis à son usage. Errante dans le palais, si elle rencontrait quelqu'un de ses serviteurs les plus chers, elle pleurait en le regardant; elle déplorait sa propre destinée et les malheurs qui attendaient ses enfants. Elle se tait ensuite, et tout à coup se précipite dans la chambre d'Hercule. Cachée dans un lieu obscur, je l'observais attentivement. Je vois la malheureuse couvrir de riches tapis le lit conjugal, puis s'y élancer et y demeurer quelque temps étendue; versant des torrents de larmes, elle s'écriait : « O lit, ô ma chambre nuptiale, adieu pour la dernière fois; vous ne me recevrez plus dans cet asile. » A ces mots, elle arrache vivement l'agrafe d'or qui attachait sa robe sur son sein et met à nu son épaule et son bras gauche. Je cours aussi rapidement que mes forces me le permettent pour annoncer à Hyllus ce que prépare sa mère; mais à mon retour, nous trouvons qu'elle s'était percé le flanc, au foie, sous la poitrine, avec un glaive à double tranchant. A cette vue, son fils pousse un cri lamentable; le malheureux comprend que c'est le désespoir qui a pu inspirer cette action à sa mère; il avait appris trop tard dans le palais que c'étaient les conseils du Centaure qui l'avaient, contre son intention, rendue coupable. L'infortuné, donnant un libre cours à ses larmes, gémit sur sa mère, la couvre de ses baisers, reste étendu auprès d'elle, déplorant l'injustice des reproches dont il l'a accablée, et désespéré de vivre doublement orphelin, privé de son père et privé de sa mère. Voilà ce qui se passe dans le palais. Insensé qui voudrait désormais compter sur plusieurs jours de vie, car le lendemain

n'arrive pour personne tant que la journée présente ne s'est pas passée heureusement.

LE CHŒUR.

Sur qui pleurerai-je d'abord ? De ces deux infortunes laquelle est la plus lamentable ? Malheureux, je ne puis le décider. Quel spectacle sous nos yeux ! Quel autre nous attendons encore ! Des deux côtés, pareille douleur. Plût au ciel qu'un vent favorable, soufflant sur ce palais, m'emportât loin d'ici, pour m'empêcher de mourir d'épouvante à l'aspect des maux qui accablent le vaillant fils de Jupiter ! On dit qu'il approche de ce palais, en proie à d'incurables souffrances, et qu'il est horrible à voir. Tel que le rossignol plaintif, je gémissais sur un malheur qui était bien près de nous et ne pouvait se faire longtemps attendre. Car voici des étrangers qui s'avancent vers nous. Avec quelles précautions ils le portent ! Pleins de sollicitude pour un ami, leur marche est silencieuse et lente. Hélas ! hélas ! il ne profère aucune parole. Serait-il mort ou seulement endormi ?

HYLLUS.

Hélas ! ô mon père, quel malheur pour ton fils ! Que faire ? que devenir ? hélas !

UN VIEILLARD.

Silence, mon enfant; n'éveille point les douleurs cruelles d'un père furieux, car, bien qu'il soit couché et sans force, il vit. Comprime, étouffe ta voix.

HYLLUS.

Que dis-tu, vieillard ? il vit.

LE VIEILLARD.

Ne prendras-tu pas garde de troubler le sommeil où il

est plongé; garde-toi d'exciter, de rappeler les accès d'une maladie horrible.

HYLLUS.

Malheureux que je suis! Je succombe au poids des peines qui accablent mon cœur.

HERCULE.

O Jupiter! où suis-je? chez quels peuples de la terre me trouvé-je ainsi étendu, en proie à d'incessantes douleurs? Hélas! infortuné que je suis! Les cruelles me dévorent encore. Ah!

LE VIEILLARD *(à Hyllus)*.

Ne t'avais-je pas dit combien il était important de garder le silence et ne pas chasser le sommeil qui s'était enfin appesanti sur sa tête et sur ses yeux.

HYLLUS.

C'est que je ne puis endurer ce spectacle.

HERCULE.

Autels sacrés de Cénée! Voilà donc le prix que tu me réservais pour mes offrandes, ô Jupiter. A quel supplice tu m'as condamné! Plût aux dieux que je n'eusse jamais vu de tels maux, jamais contemplé cette maladie furieuse, inguérissable! Quel enchanteur, quel médecin habile, si ce n'est Jupiter, pourrait adoucir mes douleurs? Puissé-je, même de loin, entrevoir un tel prodige! Ah! laissez, laissez reposer un infortuné. Laissez-moi m'endormir du dernier sommeil. Pourquoi me toucher? pourquoi m'incliner? Tu me tues, tu m'achèves. Tu as réveillé mon mal assoupi. Il s'attache à moi; ah! il revient. D'où êtes-vous, ô vous de tous les Grecs les plus injustes, vous que j'ai délivrés, en bravant la mort, des monstres qui habitaient

les mers et les forêts? Et maintenant, dans mes souffrances, personne ne m'apportera le fer ou la flamme pour me délivrer du mal que j'endure. Ah! ah! personne ne veut donc me trancher la tête et me délivrer d'une vie déplorable! Ah! dieux!

LE VIEILLARD.

Fils de ce héros, la tâche est au-dessus de mes forces; aide-moi à le porter. Ton œil plus actif saura mieux le soulager.

HYLLUS.

Je le touche de mes mains; mais je ne trouve ni en moi, ni chez les autres, le moyen de lui faire oublier ses douleurs. Jupiter seul en a le pouvoir.

HERCULE.

O mon fils, où es-tu? Prends-moi, soulève-moi, par ici, de ce côté. Ah! cruel destin! Il revient, il revient, ce mal terrible, sauvage. O Pallas, Pallas! il redouble sa fureur. Oh! mon fils, aie pitié de ton père, prends ce glaive, frappe-moi sur le cou : personne ne t'en fera de reproches. Viens porter le remède aux maux que je dois à ta mère impie : puissé-je la voir, à son tour, en proie aux douleurs qui me font mourir! Frère de Jupiter, secourable Pluton, assoupis-moi, endors-moi du sommeil de la mort; mets enfin un terme à mes tourments.

LE CHŒUR.

O mes amies, je frissonne à l'aspect des souffrances de ce prince; quelles infortunes pour un tel héros!

HERCULE.

Que de périls, que de rudes travaux ont déjà été imposés à mes bras et à mes épaules! Jamais pourtant ni

l'épouse de Jupiter, ni l'odieux Eurysthée ne m'ont été aussi funestes que la fille d'Œnée, dont la perfidie m'a enveloppé de cette robe fatale, tissue par les Furies, et qui est devenue l'instrument de ma mort. Adhérant à mes flancs, elle a dévoré toutes mes chairs, pénétré jusqu'à mes poumons : déjà elle boit mon sang généreux, et tout mon corps se dissout, enveloppé dans ces filets mystérieux. Et ce que n'ont pu faire ni la lance de mes ennemis, ni l'armée des Géants, enfants de la terre, ni la fureur des monstres sauvages, ni les Grecs, ni les barbares, ni les monstres dont j'ai purgé la terre, une femme, un être faible, qui n'a rien de viril, seule et sans le secours du fer, triomphe de moi. O mon enfant, montre-toi le digne fils de ton père; ne lui préfère pas une femme qui n'est ta mère que de nom. Va toi-même l'arracher à ce palais; traîne-la jusqu'à moi, pour que je sache si tu plaindras mon corps plus que le sien, quand tu verras son corps puni comme il le mérite. Allons, mon fils, arme-toi de courage; prends pitié de moi, qui suis si malheureux. Vois, je pleure comme une jeune fille, et personne ne peut dire qu'il m'ait jamais vu réduit à cet état. Je supportais sans gémir les tourments les plus grands, et maintenant la douleur m'arrache des larmes de femme. Viens, approche de ton père, considère les maux qui m'accablent; je vais me montrer à toi à découvert. Voyez, regardez tous ce corps déchiré; voyez l'état misérable auquel je suis réduit. Ah! ah! malheureux que je suis! Hélas! hélas! Je suis de nouveau dévoré par cet horrible mal; de nouveau il pénètre dans ma poitrine, et ce venin cruel ne me laissera aucun repos. O roi des enfers, reçois-moi; foudre de Jupiter, frappe-moi. Souverain du tonnerre, ô mon père, lance sur moi tes traits. Il a repris de

nouvelles forces, il bouillonne, il est à son apogée. O mes mains, mes mains! mes épaules! mes bras! est-ce vous qui terrassâtes autrefois cet hôte si redoutable de la forêt de Némée, ce lion, effroi des bergers, monstre énorme et terrible, et l'hydre de Lerne, et l'armée des Centaures, moitié hommes, moitié chevaux, race barbare, insolente, fière de ses forces, et le sanglier d'Érymanthe, et ce Cerbère à trois têtes, monstre infernal, issu de l'affreuse Échidna, et ce dragon qui gardait les pommes d'or aux extrémités du monde? J'ai affronté mille autres dangers, et personne jamais n'a triomphé de moi. Et maintenant, les membres brisés, les chairs déchirées, je suis en proie à la rage d'un mal inexprimable, moi que l'on dit fils d'une mère illustre et de Jupiter, maître des dieux. Mais sachez-le bien, quoique je sois anéanti et que je ne puisse faire un pas, j'aurai encore assez de forces pour me venger de celle qui m'a causé ces maux. Qu'elle vienne seulement, afin de prouver à tous que Jupiter, et vivant, et mourant, a puni les méchants.

LE CHŒUR.

O malheureuse Grèce, de quel deuil je la vois menacée, si elle perd ce héros!

HYLLUS.

O mon père, puisque tu me permets de te répondre, daigne, malgré tes souffrances, m'écouter un moment. Je ne te demanderai rien que de juste. Abandonne-toi à moi et fais taire le ressentiment qui anime ton cœur. Autrement tu ne saurais apprendre que le désir qui te flatte est aussi peu fondé que ta colère.

HERCULE.

Achève promptement ce que tu as à me dire. Dans l'état

de souffrance où je suis, je ne saurais comprendre toutes ces circonlocutions.

HYLLUS.

Je veux te parler de ma mère, te dire dans quel état elle se trouve, et l'erreur involontaire qui a causé son crime.

HERCULE.

O scélérat, tu veux rappeler, en ma présence, le souvenir d'une mère par qui ton père expire!

HYLLUS.

Ce qui est arrivé ne me permet pas de me taire.

HERCULE.

Il faut te taire, au contraire, à cause du mal qu'elle m'a fait.

HYLLUS.

Mais tu ne saurais dire ce qu'elle a fait aujourd'hui.

HERCULE.

Parle donc, mais prends garde de te montrer indigne de moi.

HYLLUS.

Voici. Ma mère est morte, elle vient d'être égorgée.

HERCULE.

Par qui? C'est un prodige que tu m'annonces par ces paroles sinistres.

HYLLUS.

Elle seule s'est donnée la mort; elle n'a pas été frappée par une main étrangère.

HERCULE.

Ah! elle a prévenu la mort qu'elle devait recevoir de mon bras.

HYLLUS.

Tu changerais de sentiment, si tu savais tout.

HERCULE.

Tu me dis d'étranges paroles ; achève ta pensée.

HYLLUS.

Pour tout dire en un mot, elle a mal fait croyant bien faire.

HERCULE.

Est-ce donc bien faire, misérable, que de tuer ton père?

HYLLUS.

Elle a cru, quand elle a vu sa rivale dans le palais, qu'elle pourrait se concilier ton amour par un philtre ; elle s'est trompée.

HERCULE.

Y a-t-il à Trachine un pareil enchanteur ?

HYLLUS.

C'est le centaure Nessus qui lui avait jadis persuadé que ce philtre ranimerait ta passion.

HERCULE.

Ah ! malheureux ! c'en est fait. Je suis mort. Je suis perdu. Je ne verrai plus la lumière. Malheur à moi ! Je comprends enfin à quelle infortune je suis réduit. Va, mon fils, tu n'as plus de père. Appelle tous tes frères auprès de moi, appelle aussi la malheureuse Alcmène, à laquelle Jupiter donna à tort le nom d'épouse. Venez tous entendre ce que je sais des oracles qui ont prédit ma mort.

HYLLUS.

Ta mère n'est plus ici ; elle s'est retirée à Tyrinthe, où elle a fixé sa demeure. Elle a emmené une partie de mes

frères pour les élever; pour les autres, sache qu'ils habitent Thèbes. Mais nous ici présents, nous sommes prêts à exécuter les ordres que tu nous donneras.

HERCULE.

Écoute donc ce que je vais te prescrire. Tu es arrivé à l'âge où tu peux montrer que tu es digne d'être appelé mon fils. Mon père m'avait prédit autrefois qu'aucun mortel ne me donnerait la mort, mais qu'un jour je la recevrais d'un habitant des enfers. C'est ainsi, suivant l'oracle, que le cruel Centaure me fait périr après son trépas. Je te dirai encore un nouvel oracle, qui confirme l'ancien et qui m'a été donné lorsque j'entrai dans la forêt des Selles, montagnards qui couchent sur la terre; il me fut rendu par un des chênes consacrés à mon père, et je l'ai consigné sur des tablettes. Il m'annonçait qu'à l'époque où nous sommes, je verrais la fin de mes travaux; j'espérais que désormais j'allais vivre heureux, mais cet oracle voulait seulement parler de ma mort, car pour les morts, point de fatigue. Maintenant que l'événement se déclare, c'est à toi, mon fils, de me donner les secours dont j'ai besoin; sans attendre que ma bouche prononce d'amères paroles, il faut volontairement me prêter assistance, en reconnaissant que la plus belle des lois, c'est celle qui prescrit d'obéir à son père.

HYLLUS.

O mon père, je frémis au discours que je viens d'entendre. Commande cependant, tu seras obéi.

HERCULE.

Donne-moi d'abord ta main en signe de ta foi.

HYLLUS.

Pourquoi me demander avec instance ce nouveau gage?

HERCULE.

Tu hésites ? Manquerais-tu de complaisance ?

HYLLUS.

Voici ma main, je ne te refuserai rien.

HERCULE.

Jure maintenant par la tête de Jupiter, mon père.

HYLLUS.

De quoi faire ? Que faut-il jurer ?

HERCULE.

D'exécuter ce que je vais te prescrire.

HYLLUS.

Je le jure, et j'en prends Jupiter à témoin.

HERCULE.

Si tu trahis ton serment, appelle des imprécations sur ta tête.

HYLLUS.

C'est inutile. Je t'obéirai. Cependant j'appelle ces imprécations.

HERCULE.

Connais-tu le sommet de l'Œta consacré à Jupiter ?

HYLLUS.

Oui, et plus d'une fois j'y ai offert des sacrifices.

HERCULE.

C'est là qu'il faut de tes propres mains, et à l'aide d'amis que tu auras choisis, transporter mon corps. Tu le déposeras sur un bûcher formé d'un grand nombre de chênes et d'oliviers sauvages, et, ayant pris une torche enflammée, tu mettras le feu à ce bûcher. Je ne veux de

ta part ni larmes, ni gémissements. Si tu es vraiment mon fils, accomplis mes ordres sans laisser éclater aucun signe de douleur. Autrement, du fond même des enfers, je te poursuivrai de mes malédictions.

HYLLUS.

Ah ! mon père, qu'as-tu dit ? Que m'ordonnes-tu ?

HERCULE.

Ce que tu dois faire. Autrement tu as je ne sais qui pour père, et tu ne seras plus appelé mon fils.

HYLLUS.

Hélas ! encore une fois, mon père, quel crime exiges-tu de moi ? d'être parricide, de te tuer ?

HERCULE.

Nullement, mais d'être mon sauveur, mon libérateur dans les maux que je souffre.

HYLLUS.

Comment ! en brûlant ton corps, pourrai-je te guérir ?

HERCULE.

Si cela t'effraye, au moins accomplis le reste.

HYLLUS.

Je veux bien te porter.

HERCULE.

Construiras-tu aussi le bûcher que je t'ai demandé ?

HYLLUS.

Pourvu que mes mains n'aient pas à y mettre le feu, j'exécuterai le reste, et tu n'auras pas à te plaindre de moi.

HERCULE.

Cela suffira. A ces importants services, ajoute encore une légère complaisance.

HYLLUS.

Dût-elle être plus importante, tu seras satisfait.

HERCULE.

Tu connais sans doute la fille d'Eurytus.

HYLLUS.

C'est d'Iole, je présume, que tu veux parler.

HERCULE.

Tu l'as dit. Voici ce que je te recommande. Si, après ma mort, te rappelant les serments que tu as faits à ton père, tu veux y rester fidèle, prends-la pour femme et ne me désobéis pas; qu'aucun autre homme ne puisse épouser celle qui a reposé à mes côtés. Sois toi-même son époux. Cède à mes désirs; après m'avoir obéi pour des choses importantes, si tu ne voulais pas m'écouter pour une qui l'est moins, tu perdrais tout le mérite de la première obéissance.

HYLLUS *(à part)*.

Hélas! il est cruel de s'irriter contre un malade; mais qui ne s'indignerait d'un pareil projet!

HERCULE.

Tu murmures, comme si tu ne voulais pas faire ce que je te recommande.

HYLLUS.

Hé! comment épouser celle qui seule a causé la mort de ma mère, celle qui t'a réduit à l'état où tu es! comment l'épouser, je t'en prie, sans y être poussé par les Furies? J'aime mieux mourir, mon père, que de vivre dans la même maison que mes plus cruels ennemis.

HERCULE.

Cet homme, je le vois, refuse à son père expirant un

service qu'il lui doit ! Que la malédiction des dieux retombe donc sur ta tête, si tu ne veux pas m'obéir !

HYLLUS.

Hélas ! ton mal, il me semble, va bientôt te reprendre.

HERCULE.

Et c'est ton obstination qui l'aura réveillé.

HYLLUS.

Infortuné que je suis ! dans quelles incertitudes je suis plongé !

HERCULE.

C'est que tu ne veux pas écouter ton père.

HYLLUS.

Mais, mon père, je t'en prie, dois-je faire une action impie ?

HERCULE.

Il n'y a aucune impiété à faire ce qui m'est agréable.

HYLLUS.

Ce que tu me demandes est-il juste ?

HERCULE.

Sans doute, et j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

Je ferai donc ce que tu m'ordonnes, et je ne refuserai pas, prenant les dieux à témoin. Je ne saurais paraître criminel pour n'avoir fait que t'obéir, mon père.

HERCULE.

C'est finir comme il faut. Hâte-toi donc, mon fils, d'exécuter ta promesse, avant que les aiguillons de la douleur se fassent de nouveau sentir, et porte-moi sur le bûcher.

Allons, sans tarder, enlevez-moi. Voici la fin de mes maux en même temps que la fin de ma vie.

HYLLUS.

Nous t'obéirons sans retard, puisque tu nous l'ordonnes et que tu nous y forces, mon père.

HERCULE.

Allons, mon âme, allons; avant que la maladie se réveille, affermis-toi : mets à ta bouche un frein d'acier, pour arrêter mes cris dans cette épreuve dernière que je vais subir avec joie, quoique malgré moi.

HYLLUS.

Aidez-moi à l'enlever, compagnons. Soyez indulgent à mon égard, au sujet de ce que vous me voyez faire, et n'accusez que l'inflexibilité des dieux qui, après lui avoir donné le jour et l'avoir appelé leur fils, le laissent en proie à de si grandes souffrances. Personne ne connaît l'avenir, mais le présent est triste pour nous et honteux pour eux; il est dur surtout pour celui qui subit cette fatalité.

Et toi non plus, jeune fille, ne reste pas dans le palais. Tu as vu la mort récente de grands personnages et des malheurs inouïs : c'est Jupiter qui a tout conduit.

FIN.

PHILOCTÈTE

PERSONNAGES.

ULYSSE.

NÉOPTOLÈME.

CHŒUR DES COMPAGNONS DE NÉOPTOLÈME.

PHILOCTÈTE.

UN ESPION se disant marchand.

HERCULE.

La scène est à Lemnos, près de la caverne de Philoctète

PHILOCTÈTE

ULYSSE.

C'est ici le rivage désert et inhabité de Lemnos, que les eaux baignent de toutes parts; c'est ici, ô rejeton d'un père le plus vaillant des Grecs, ô Néoptolème, fils d'Achille, c'est ici que, pour obéir aux chefs de l'armée, j'abandonnai le fils du Mélien Pœas, dont le pied, atteint d'un ulcère dévorant, suppurait un sang corrompu. Il ne nous était plus possible de nous occuper en paix des libations et des sacrifices, tant il remplissait tout le camp de ses cris, de ses gémissements et de ses imprécations. Mais à quoi bon rappeler ce souvenir? Ce n'est pas ici le moment des longs entretiens. Je craindrais qu'il n'apprît mon arrivée, et je laisserais éventer le piège où je compte bientôt le surprendre. C'est à toi de me seconder désormais et de chercher des yeux une caverne à deux entrées, qu'échauffe en hiver une double exposition au soleil, et où, en été, la brise, pénétrant de deux côtés à la fois, provoque un paisible sommeil. Un peu au-dessous, vers la gauche, tu dois voir une source limpide, si toutefois elle subsiste encore. Approche-toi en silence et fais-moi connaître si Philoctète est dans ce lieu ou s'il se trouve ailleurs, pour que je t'explique le reste de mes desseins et que nous agissions de concert.

NÉOPTOLÈME.

Roi Ulysse, ce que tu me demandes ne me coûtera pas beaucoup de peine, car je crois apercevoir cette caverne dont tu parles.

ULYSSE.

En bas ou en haut ? Car je ne distingue pas.

NÉOPTOLÈME.

Tout en haut, et l'on n'y entend aucun bruit de pas.

ULYSSE.

Vois s'il ne s'y serait pas couché pour dormir.

NÉOPTOLÈME.

Je vois une demeure vide et sans habitants.

ULYSSE.

N'y a-t-il pas dans l'intérieur quelques ustensiles de ménage ?

NÉOPTOLÈME.

Non, mais quelques feuillages foulés qui ont pu servir de lit.

ULYSSE.

Est-ce tout ? Ne vois-tu rien de plus dans la caverne ?

NÉOPTOLÈME.

J'y découvre un vase de bois, ouvrage grossier de quelque artisan inhabile, et de plus des matières combustibles.

ULYSSE.

C'est à lui sans doute que tous ces objets appartiennent.

NÉOPTOLÈME.

Oh ! oh ! voici encore étendus au soleil quelques haillons teints d'un sang corrompu.

ULYSSE.

Il n'en faut plus douter, c'est lui qui habite cette demeure, et il ne saurait être loin. Comment, en effet, un homme malade et dont le pied est blessé depuis si longtemps, pourrait-il s'éloigner. Peut-être est-il sorti pour aller chercher sa nourriture ou quelque plante, s'il en a trouvé quelque part, propre à calmer ses douleurs. Envoie donc à la découverte l'homme qui te suit, de peur que Philoctète ne me surprenne ici, car il aimerait mieux s'emparer de moi que de tous les Grecs ensemble.

NÉOPTOLÈME.

Il y va et il observera le sentier. Pour toi, dis-moi maintenant ce qu'il te reste à me dire.

ULYSSE.

Fils d'Achille, pour l'œuvre qui t'amène, il ne suffit pas de montrer la valeur de ton bras; il faut encore, si tu entends quelque chose d'étrange dans ce qui me reste à te dire, t'y soumettre, parce que tu es venu ici pour m'obéir.

NÉOPTOLÈME.

Qu'ordonnes-tu ?

ULYSSE.

Il faut par tes discours tromper et séduire le cœur de Philoctète. Quand il te demandera qui tu es et d'où tu viens, réponds-lui que tu es fils d'Achille; sur ce point tu n'as rien à déguiser. Ajoute que tu retournes dans ta patrie, que tu as abandonné le camp des Grecs, animé contre eux d'une haine violente, parce que, après t'avoir supplié de venir à Troie, dont la conquête, disaient-ils, était réservée à tes seules mains, ils n'ont pas daigné, à ton arrivée, te céder les armes d'Achille, sur lesquelles tu

réclamais tes droits, mais les ont données à Ulysse. Ajoute toutes les invectives que tu pourras imaginer contre moi : elles ne me blesseront en rien ; mais si tu agis autrement, tu affligeras tous les Grecs. Car si les flèches de Philoctète ne lui sont pas enlevées, il ne nous reste aucun espoir de détruire la ville de Dardanus. Or, voici pourquoi je n'agis point par moi-même, tandis que, pour toi, tu peux t'entretenir avec lui sans défiance, ni péril. Quand tu as traversé la mer, tu ne t'y étais engagé par aucun serment, tu n'y étais nullement forcé ; de plus, tu ne faisais pas partie de la première expédition ; pour moi, je ne puis nier aucun de ces faits. Si donc, armé de son arc, il vient à me découvrir, je péris et je te perds avec moi. Voilà donc pourquoi tu dois employer toute ton adresse à lui dérober ses armes invincibles. Je sais que ton naturel se prête mal à des paroles ou à des actions artificieuses ; il est doux pourtant de remporter le prix de la victoire. Ose donc cette fois, et à l'avenir nous nous montrerons fidèles à la justice. Abandonne-toi à moi pour quelques instants et sacrifie-moi ta loyauté ; ensuite, sois appelé à jamais le plus vertueux des hommes.

NÉOPTOLÈME.

Pour moi, fils de Laërte, ce que je n'aime point à entendre, je n'aime point non plus à l'exécuter. Je ne suis pas né pour employer des moyens indignes ; ce n'était pas non plus le caractère de celui qui, dit-on, m'a donné le jour. Je suis prêt à emmener Philoctète par la violence, non par la ruse ; ce n'est pas avec l'usage d'un seul pied qu'il pourrait nous résister, à nous qui sommes si nombreux. On m'a envoyé ici pour t'aider, je le sais ; mais j'aurais honte de porter le nom de traître, et j'aime mieux,

roi, échouer en agissant bien que de remporter une victoire honteuse.

ULYSSE.

Fils d'un père généreux, et moi aussi, quand j'étais jeune, j'avais la langue paresseuse et le bras prompt à agir ; mais aujourd'hui, mûri par l'expérience, j'ai vu que, chez les mortels, ce n'est pas le bras, mais la langue qui gouverne tout.

NÉOPTOLÈME.

Ne m'ordonnes-tu pas de mentir ?

ULYSSE.

Je veux que tu emploies la ruse pour t'emparer de Philoctète.

NÉOPTOLÈME.

Pourquoi la ruse plutôt que la persuasion ?

ULYSSE.

La persuasion serait vaine, et tu ne pourrais pas le prendre de force.

NÉOPTOLÈME.

A-t-il donc dans sa force une telle confiance ?

ULYSSE.

Il a des flèches inévitables et qui portent la mort avec elles.

NÉOPTOLÈME.

Il n'est donc pas prudent d'en venir aux mains avec lui ?

ULYSSE.

Non, si l'on n'emploie la ruse, comme je te l'ai dit.

NÉOPTOLÈME.

Tu ne penses donc pas qu'il est honteux de mentir ?

ULYSSE.

Non, si le mensonge seul peut nous sauver.

NÉOPTOLÈME.

De quel front un homme ose-t-il tenir un pareil langage ?

ULYSSE.

Quand une action est avantageuse, il n'y a pas à hésiter.

NÉOPTOLÈME.

Quel avantage y a-t-il pour moi à l'emmener devant Troie ?

ULYSSE.

Ses flèches seules peuvent nous rendre maîtres de cette ville.

NÉOPTOLÈME.

Ce n'est donc pas moi qui devais la renverser, ainsi qu'on le disait ?

ULYSSE.

Tu ne peux vaincre sans ces flèches, ni ces flèches sans toi.

NÉOPTOLÈME.

Il faut donc s'en emparer, puisqu'il en est ainsi.

ULYSSE.

Si tu y réussis, tu auras une double gloire.

NÉOPTOLÈME.

Comment ? Quand je le saurai, je n'hésiterai plus.

ULYSSE.

Tu auras le double renom d'un homme brave et habile.

NÉOPTOLÈME.

Soit. Je vais agir et surmonter toute honte.

ULYSSE.

Te souviens-tu bien de mes conseils?

NÉOPTOLÈME.

N'en doute point; il me suffit de les avoir entendus.

ULYSSE.

Reste donc ici pour l'attendre; pour moi, je me retire de peur qu'il ne m'aperçoive en arrivant. Je vais renvoyer l'espion à notre vaisseau. Si tu me parais tarder trop longtemps, je renverrai ici ce même homme, déguisé sous les vêtements d'un matelot, pour écarter tout soupçon. A travers l'obscurité de son langage, tu saisiras facilement ce qui pourra t'être utile. Je retourne donc au navire et me repose sur toi pour tout le reste. Puissions-nous avoir pour guides le dieu de la ruse, Mercure, qui nous a conduits, et aussi Minerve Poliade[1], déesse de la victoire, ma constante protectrice! *(Il sort.)*

LE CHOEUR.

Étranger sur une terre étrangère, que faut-il que je fasse? ô mon maître; que dois-je dire ou cacher à cet homme ombrageux? Apprends-le-moi. L'intelligence et la sagesse de celui qui a reçu le sceptre des mains de Jupiter dépasse toute autre sagesse. O mon fils, cette puissance souveraine te vient de tes aïeux. Dis-moi donc comment je puis t'aider.

NÉOPTOLÈME.

Maintenant, car peut-être tu veux voir de près le lieu qu'il habite, regarde sans crainte; mais quand viendra le terrible promeneur, éloigne-toi de sa demeure et hâte-

[1] *Poliade* ou protectrice de la ville d'Athènes.

toi de revenir à mes côtés, pour exécuter ce que l'occasion exigera.

LE CHOEUR.

Depuis longtemps, prince, j'ai pris l'habitude de veiller sur tes intérêts. Dis-moi seulement quel séjour il habite, en quel endroit il se trouve. Il n'est pas indifférent pour moi de le savoir, pour empêcher qu'il ne me surprenne. Quelle est sa demeure? Où porte-t-il ses pas? Est-il dans sa retraite ou est-il sorti?

NÉOPTOLÈME.

Tu vois cette caverne ouverte des deux côtés; c'est là qu'il habite.

LE CHOEUR.

Où donc le malheureux s'en est-il allé?

NÉOPTOLÈME.

Il est évident pour moi qu'il sera allé chercher sa nourriture, et il aura suivi ce sentier qui est près d'ici. Telle est, dit-on, sa triste vie : il va, misérable et solitaire, percer, de ses flèches ailés, les animaux qui doivent servir à sa subsistance, et personne n'apporte aucun remède à ses maux.

LE CHOEUR.

L'infortuné! que je le plains, en pensant que nul mortel ne prend intérêt à son sort, qu'il n'est point assisté par les regards d'un ami; le malheureux, toujours seul, il est sans cesse dévoré par un mal terrible et incapable de satisfaire à aucun des besoins qui l'assaillent. Comment, hélas! peut-il résister? O luttes de la vie humaine! ô race infortunée des mortels, exposés à des maux sans nombre!

Lui, dont la naissance ne le cède peut-être à aucune des plus nobles familles de la Grèce, privé de tout ce qui

est nécessaire à la vie, seul et loin des autres hommes, se traîne ici au milieu d'animaux sauvages, tourmenté à la fois par les douleurs et par la faim, livré à des inquiétudes sans cesse renaissantes, tandis que l'écho plaintif répète au loin ses gémissements douloureux.

NÉOPTOLÈME.

Rien de cela ne m'étonne; j'y vois un effet de la volonté divine. C'est l'impitoyable Chrysa qui a fait tomber sur lui cette infortune. S'il n'a personne qui le secoure, c'est que les immortels ne permettent pas qu'il puisse lancer contre Troie ses flèches invincibles, avant que le jour de cette ville soit venu.

LE CHOEUR.

Fais silence, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Qu'y a-t-il donc?

LE CHOEUR.

J'entends comme le bruit d'un homme qui souffre, par ici ou par là. J'entends, oui, j'entends les pas d'un homme qui se traîne avec peine; une voix douloureuse et déchirante est venue jusqu'à moi; ses gémissements deviennent plus distincts. Il faut, mon fils.....

NÉOPTOLÈME.

Que faut-il?

LE CHŒUR.

Penser à ce que tu dois faire. Il n'est plus éloigné; le voici sous nos yeux. Ce ne sont pas les doux sons du chalumeau que le berger fait résonner dans la campagne; ce sont les cris d'un malheureux en proie à la douleur, ou bien il s'est heurté le pied, ou bien il a aperçu notre vais-

seau mouillé sur ces bords inhospitaliers, car ses cris sont terribles.

PHILOCTÈTE.

O étrangers, qui êtes-vous, vous que la rame a conduits vers cette terre sans ports et sans habitants? Quelle est votre patrie, votre nation? Puis-je le dire sans me tromper? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est si cher, mais je brûle d'entendre votre voix. Ne vous effrayez pas de mon aspect sauvage. Ayez pitié d'un malheureux qui vit abandonné, seul, sans amis, et qui implore votre secours. Si vous venez avec des sentiments d'amitié, répondez-moi. Ah! répondez; vous seriez injustes de ne pas me parler, comme je le serais de ne pas vous répondre.

NÉOPTOLÈME.

Sache donc d'abord, étranger, que nous sommes Grecs, car c'est là ce que tu désires apprendre.

PHILOCTÈTE.

O douce parole! Que j'aime, après tant d'années, entendre de tels accents! Mais quel besoin t'amène ici? Dans quelle intention es-tu venu? Quel vent propice t'a conduit? Dis-le-moi, pour que je sache qui tu es.

NÉOPTOLÈME.

Je suis né dans l'île de Scyros; j'y retourne; on m'appelle Néoptolème, fils d'Achille; tu sais tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un père qui m'est si cher, d'une terre que j'aime, nourrisson du vieux Lycomède, comment as-tu abordé sur ce rivage? d'où viens-tu?

NÉOPTOLÈME.

Du siège de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment? que dis-tu? Tu n'étais pas de la première expédition.

NÉOPTOLÈME.

Toi donc, en étais-tu?

PHILOCTÈTE.

O mon fils, tu ne connais pas celui qui est devant toi?

NÉOPTOLÈME.

Comment le connaîtrais-je? Je ne l'ai jamais vu.

PHILOCTÈTE.

Quoi! le bruit de mon nom et de mes maux, de ces maux dévorants, n'est jamais venu jusqu'à toi?

NÉOPTOLÈME.

J'ignore tout ce dont tu parles.

PHILOCTÈTE.

Infortuné! suis-je assez détesté des dieux, pour que les malheurs qui m'accablent soient encore ignorés et de ma patrie et de la Grèce entière! Mais les impies qui m'ont rejeté triomphent en silence, tandis que mon mal se renouvelle et s'accroît chaque jour. O mon enfant, ô fils d'Achille, je suis cet homme qui, on te l'a dit sans doute, possède les flèches d'Hercule, je suis Philoctète, fils de Pœas, que les deux Atrides et le roi des Céphaléniens ont lâchement abandonné dans cette solitude, consumé par un mal affreux que m'a causé la morsure envenimée d'une vipère. C'est ainsi, mon fils, qu'ils m'ont laissé ici seul, et qu'ils ont pris la fuite, lorsque leur flotte, venant de l'île de Chrysa, avait abordé ici. Profitant avec empressement d'un instant de sommeil où le roulis du navire m'a-

vait plongé, dès qu'ils me virent couché à l'abri d'un de ces rochers qui bordent le rivage, ils disparurent en me laissant, comme à un misérable, quelques haillons pour me couvrir et quelques chétifs aliments. Puissent les dieux le leur rendre! Quel penses-tu, mon fils, que dut être mon réveil, quand je me relevai? Quelles larmes! quels gémissements! en voyant que toute cette flotte, où je commandais naguère, était partie, et qu'il n'y avait personne auprès de moi pour me secourir et me soulager dans ma maladie! En promenant mes yeux de toutes parts, je ne trouvai que la douleur, et une douleur sans fin. Cependant le temps succédait au temps, et il me fallut seul, dans cette étroite caverne, pourvoir à mes besoins. Cet arc me fournissait ma nourriture en frappant les colombes au vol, et je me traînais ensuite, avec grande peine, pour aller chercher ma proie. S'il fallait aller puiser un peu d'eau pour apaiser ma soif, au moment où les frimas couvrent la terre, comme en hiver, ou briser quelques branches, j'étais réduit à ramper misérablement. Et puis, je manquais de feu; ce fut en frappant des cailloux les uns contre les autres que j'en fis jaillir avec peine l'étincelle qu'ils renferment et qui m'a sauvé. Car cette caverne que j'habite, et le feu que j'y entretiens, me procurent tout ce qui m'est nécssaire, excepté ma guérison. Maintenant, mon fils, apprends quelle est cette île. Aucun pilote n'y aborde volontairement, car on n'y trouve ni port, ni marché, ni toit hospitalier. Les navigateurs prudents n'y dirigent pas leurs vaisseaux. Quelques-uns y sont poussés malgré eux, car il faut bien que cela arrive dans un long espace de temps. Ceux-là, ô mon enfant, feignent de me plaindre et, dans leur compassion, m'accordent quelque nourriture et quelques vêtements; mais pas un ne veut,

lorsque je l'en prie, se charger de me reconduire dans mes foyers. Depuis dix ans, je dépéris donc ici, et, en proie à la douleur et à la faim, je nourris le mal qui me dévore. Voilà, mon fils, voilà les maux que m'ont faits les Atrides et la violence d'Ulysse. Puissent les dieux de l'Olympe leur faire souffrir un jour des peines égales aux miennes !

LE CHŒUR.

Moi aussi, fils de Pœas, je n'ai pas moins de compassion pour toi que ceux qui ont déjà abordé dans cette île.

NÉOPTOLÈME.

Moi-même, je peux répondre de la vérité de ton langage, car j'ai éprouvé, moi aussi, la méchanceté et la violence des Atrides et d'Ulysse.

PHILOCTÈTE.

Aurais-tu donc aussi quelque grief et quelque sujet de mécontentement contre ces misérables Atrides ?

NÉOPTOLÈME.

Puisse mon bras assouvir un jour ma colère, puissent Mycènes et Sparte apprendre que Scyros produit aussi de vaillants guerriers !

PHILOCTÈTE.

Bien, mon enfant. Mais quels sont les motifs de cette violente colère qui t'a amené ici ?

NÉOPTOLÈME.

Fils de Pœas, je te dirai, mais je ne le ferai qu'avec peine, les outrages dont ils m'ont abreuvé à mon arrivée. Car lorsque le destin eut tranché les jours d'Achille.....

PHILOCTÈTE.

Hélas ! ne va pas plus loin ; que je sache avant tout si le fils de Pélée est mort.

NÉOPTOLÈME.

Il est mort! Ce n'est point un homme, mais un dieu qui l'a frappé. Phébus, dit-on, l'a percé de ses flèches.

PHILOCTÈTE.

Noble est le meurtrier et noble la victime! Mais je ne sais, mon fils, si je dois d'abord t'interroger sur tes infortunes ou pleurer ce héros.

NÉOPTOLÈME.

Tu as bien assez de tes propres douleurs, infortuné, sans t'affliger encore de celles des autres.

PHILOCTÈTE.

Tu as raison; dis-moi donc enfin quels outrages ils t'ont faits.

NÉOPTOLÈME.

Le divin Ulysse et le nourricier de mon père sont venus un jour me chercher sur un vaisseau peint de diverses couleurs. Ils me dirent, vérité ou mensonge, qu'après la mort de mon père nul autre que moi ne pouvait prendre Pergame. Tel était leur langage, ô étranger, et ils me virent aussitôt prêt à partir avec eux, pressé surtout du désir de voir mon père mort, avant qu'on ne l'eût enseveli, car je ne l'avais jamais vu; j'étais séduit aussi par les discours qui me promettaient de prendre la citadelle de Troie, si je partais. Au second jour de notre navigation, j'abordai au promontoire de Sigée, bien triste pour moi. A peine suis-je débarqué que toute l'armée m'environne, me salue, jure qu'elle revoit en moi Achille qui n'est plus. Hélas, il était mort, et moi, malheureux, quand je l'eus pleuré, j'allai, comme je le devais, trouver les Atrides, que je croyais mes amis, et leur demander les

armes de mon père et tout ce qui lui avait appartenu. Quelle insolente réponse ils me firent ! « O rejeton d'Achille, tu peux prendre tout ce qui était à ton père ; mais pour ses armes, un autre guerrier les possède déjà : c'est le fils de Laërte. » Emporté par une violente colère, et, les yeux pleins de larmes, je leur réponds dans ma douleur : « Misérables, comment avez-vous osé, sans mon aveu, disposer des armes qui m'appartiennent ? » Ulysse, qui se trouvait près de moi, prend la parole : « Oui, jeune homme, ils me les ont données, et avec raison, car c'est moi qui les ai sauvées avec le corps de ton père. » Indigné, furieux, je l'accablai de toutes les malédictions, de toutes les injures, s'il me ravissait mes armes. Pour lui, poussé à ce point, quoique sachant dominer sa colère, et piqué par mes paroles, il me répond : « Tu n'étais pas où nous étions, mais tu étais où tu ne devais pas être, et ces armes que tu as l'audace de réclamer, tu ne les remporteras jamais à Scyros. » Après de tels discours et de tels outrages, je retourne vers ma patrie, dépouillé de mon bien par Ulysse, fils pervers de parents aussi pervers que lui. Toutefois je l'accuse moins que les chefs de l'armée, car une ville, une armée entière dépend de ceux qui la gouvernent, et ceux qui s'y conduisent mal ne deviennent criminels que par les discours de leurs maîtres. J'ai tout dit. Que celui qui hait les Atrides soit mon ami et celui des dieux !

LE CHŒUR.

Amie des montagnes, nourricière de tout ce qui respire, ô Terre, toi qui donnas le jour à Jupiter lui-même, toi qui te plais sur les rives d'or du Pactole, ô mère vénérable, là-bas aussi je t'invoquai quand les Atrides firent au jeune héros ce sanglant affront et qu'ils le privèrent des armes

de son père, ô divinité assise sur un char traîné par des lions redoutables aux taureaux, pour donner au fils de Laërte ce prix inestimable.

PHILOCTÈTE.

O étrangers, vous avez, je le vois, de justes sujets de ressentiment; vos plaintes s'accordent avec les miennes pour reconnaître l'injustice des Atrides et d'Ulysse. Je sais qu'il a toujours sur les lèvres le mensonge et la fraude, et que l'iniquité est le seul but où il tend. Aussi rien de tout cela ne me surprend, mais ce qui m'étonne, c'est que l'aîné des Ajax ait pu le voir et le souffrir.

NÉOPTOLÈME.

Ajax n'est plus, ô étranger; jamais de son vivant, je n'eusse été dépouillé de mes armes.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? Ajax, lui aussi, est-il mort?

NÉOPTOLÈME.

Il ne voit plus la lumière.

PHILOCTÈTE.

Hélas! Et Diomède, et ce fils de Sisyphe, acheté par Laërte, ils ne sont pas morts, sans doute; voilà ceux qui auraient dû mourir.

NÉOPTOLÈME.

Loin de mourir, ils sont florissants dans l'armée des Grecs.

PHILOCTÈTE.

Et ce vieillard vertueux qui fut mon ami, Nestor de Pylos, vit-il encore? C'était lui dont les prudents avis entravaient leurs mauvais desseins.

NÉOPTOLÈME.

Il est lui-même bien malheureux ; il a perdu son fils Antiloque.

PHILOCTÈTE.

Ah ! tu viens de m'annoncer la mort de deux hommes dont la perte m'afflige le plus. Hélas ! hélas ! que penser lorsque périssent de tels guerriers et qu'Ulysse vit encore, dont j'aurais voulu apprendre le trépas.

NÉOPTOLÈME.

C'est un lutteur adroit et rusé ; mais, Philoctète, l'habileté est souvent confondue.

PHILOCTÈTE.

Dis encore : au nom des dieux, où donc était Patrocle, le plus cher ami de ton père ?

NÉOPTOLÈME.

Il était mort aussi ; un mot t'expliquera tout : la guerre moissonne les bons et ménage les méchants.

PHILOCTÈTE.

Je suis de ton avis, et pour cela même, je veux t'interroger sur un être méprisable, mais beau parleur et rusé : qu'est-il devenu ?

NÉOPTOLÈME.

Et de quel autre qu'Ulysse veux-tu parler ?

PHILOCTÈTE.

Ce n'est pas lui que je veux dire, mais un certain Thersite, qui se plaisait toujours à répéter ce qu'on ne voulait point entendre. Sais-tu s'il est vivant ?

NÉOPTOLÈME.

Je ne l'ai pas vu, mais j'ai su qu'il vivait encore.

PHILOCTÈTE.

Cela devait être, puisque les méchants ne meurent point, mais que les dieux les protègent. Souvent ils se plaisent à éloigner des enfers les fourbes et les scélérats pour y précipiter les hommes justes et vertueux. Que faut-il en penser, et comment louer ce que font les dieux quand on ne trouve en eux qu'iniquité ?

NÉOPTOLÈME.

Pour moi, fils du roi qui règne sur les contrées voisines de l'Œta, j'aurai soin désormais de vivre loin d'Ilion et des Atrides. Je ne puis qu'abhorrer ces impies, puisque chez eux le vice l'emporte sur la vertu, que l'honnête périt et que le lâche triomphe. Les rochers de Scyros suffiront à mes désirs, et je serai heureux dans ma retraite. Maintenant je retourne dans mon vaisseau. Adieu, fils de Pœas, puisses-tu être plus heureux ! Puissent les immortels te guérir, ainsi que tu le désires ! Pour nous, partons, afin de pouvoir mettre à la voile dès que les dieux nous donneront un vent favorable.

PHILOCTÈTE.

Eh quoi ! mon fils, tu pars.

NÉOPTOLÈME.

Oui, car ce n'est pas de loin, mais de près qu'il faut épier l'instant du départ.

PHILOCTÈTE.

Par ton père, par ta mère, ô mon fils, par tout ce que tu as de plus cher dans ta patrie, je t'en conjure, je t'en supplie, ne me laisse point ainsi seul, abandonné, en proie aux maux que tu as vus et dont tu as entendu le

récit. Prends-moi par surcroît. Je n'ignore point combien ce fardeau sera importun pour toi; cependant daigne le supporter. Les hommes généreux détestent les actions honteuses et aiment à faire le bien. Si tu t'y refuses, mon fils, ce serait un opprobre pour toi; mais si tu me prends, si je puis arriver vivant au pied de l'Œta, quelle ne sera pas ta gloire! Vois, ta peine ne sera pas d'une journée entière. Aie donc ce courage; emmène-moi; jette-moi où tu voudras, dans la sentine, à la proue, à la poupe, partout où j'incommoderai le moins tes compagnons. Consens, ô mon fils; au nom de Jupiter suppliant, laisse toi fléchir. Tout boiteux, tout perclus que je suis, je tombe à tes genoux. Ne m'abandonne pas dans ce désert, où l'on ne rencontre nuls vestiges humains. Sauve-moi en me conduisant soit dans ta patrie, soit à quelque port de l'Eubée où règne Chalcodon; de là, le trajet ne sera pas long pour aller à l'Œta, jusqu'au mont Trachine, où coule le limpide Sperchius. Rends-moi à mon père bien aimé. Hélas! depuis tant d'années, je crains bien qu'il ne soit mort. Plusieurs fois j'ai chargé ceux qui sont venus dans cette île de lui porter mes instantes prières et de lui demander de venir, sur un vaisseau, me sauver et me remmener dans ma patrie. Mais il est mort, ou bien ceux à qui je m'étais adressé, s'inquiétant peu, comme de raison, de mes affaires, se sont hâtés de retourner chez eux. J'ai donc recours à toi, ô mon fils; sois mon guide, mon messager; sauve-moi, aie pitié de moi; considère combien la vie de l'homme est pleine de dangers, de chances heureuses et malheureuses. Il faut, loin de l'adversité, considérer qu'on y peut tomber, et, tant que dure la prospérité, veiller sur elle, de peur qu'au premier instant elle ne vous échappe et disparaisse.

LE CHOEUR.

Prince, aie pitié de lui. Il t'a dit ses souffrances horribles; puissent les dieux en préserver ceux que j'aime! Pour moi, s'il est vrai que tu haïsses les Atrides, je tournerais à son profit l'inimitié que tu as contre eux; cédant à ses prières, je le ramènerais sur notre vaisseau rapide dans sa patrie, qu'il désire tant revoir, et j'éviterais ainsi la vengeance des dieux.

NÉOPTOLÈME.

Prends garde de te montrer maintenant trop facile : peut-être ensuite, fatigué par le contact de son mal, ta conduite ne s'accordera plus avec tes paroles.

LE CHOEUR.

Ne crains rien; tu ne seras jamais fondé à m'adresser un pareil reproche.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien, je rougirais de paraître moins empressé que toi à secourir cet étranger. Allons, si tu le veux, partons, qu'il se hâte de nous suivre. Notre vaisseau le conduira, j'y consens. Puissent seulement les dieux nous accorder une heureuse navigation et nous conduire où nous avons dessein d'aller.

PHILOCTÈTE.

O jour trois fois heureux! O le meilleur des hommes! Et vous, chers matelots, comment pourrais-je vous montrer par mes actions quel ami vous avez acquis en moi? Partons, mon fils, après avoir salué cette demeure inhospitalière, afin que tu voies comment j'ai vécu et combien j'ai été courageux. Nul autre que moi n'aurait pu supporter la vue seule de mes maux, et cependant la nécessité m'a appris à les aimer.

LE CHŒUR.

Arrêtez : sachons ce qu'on veut nous dire. Voici deux hommes : l'un, matelot de ton navire, l'autre, étranger. Ils approchent; écoutez-les, vous entrerez ensuite.

UN MARCHAND.

Fils d'Achille, j'ai prié ce matelot, qui gardait ton navire avec deux autres Grecs, de me dire où tu étais, puisque j'ai rencontré ton vaisseau contre mon attente, car c'est le hasard seul qui m'a fait aborder sur ce rivage. Je viens d'Ilion, et je retournais dans ma patrie, la fertile Péparèthe, avec un petit nombre de rameurs. Dès que j'ai appris que ce navire et ces matelots étaient à toi, j'ai cru, avant de continuer mon voyage, ne pas devoir garder le silence, ni tarder à te donner un avis, si toutefois j'obtiens de toi une juste rémunération du service que je me propose de te rendre. Tu ignores les projets que les Grecs méditent contre toi, et même ce ne sont déjà plus des projets, ce sont des actes dont l'effet ne se fera pas longtemps attendre.

NÉOPTOLÈME.

Étranger, si je ne suis pas un ingrat, je conserverai longtemps le souvenir de ta prévoyance. Explique-moi donc ce que tu me veux apprendre et dis-moi quels sont ces nouveaux projets des Grecs.

LE MARCHAND.

Le vieux Phœnix et les fils de Thésée ont mis à la voile pour te poursuivre.

NÉOPTOLÈME.

Pour me ramener de force ou de mon plein gré?

LE MARCHAND.

Je l'ignore; je ne dis que ce que je sais.

NÉOPTOLÈME.

Quoi! Phœnix et ses compagnons mettent-ils tant d'empressement à plaire aux Atrides?

LE MARCHAND.

Ce n'est plus à faire; leur projet s'exécute.

NÉOPTOLÈME.

Comment Ulysse ne s'est-il pas proposé pour remplir un pareil message? La peur l'aurait-elle retenu?

LE MARCHAND.

Ulysse et le fils de Tydée allaient à la poursuite d'un autre guerrier, quand j'ai moi-même mis à la voile.

NÉOPTOLÈME.

Quel est donc ce guerrier qu'Ulysse allait chercher lui-même?

LE MARCHAND.

C'est..... Mais d'abord dis-moi quel est cet homme; réponds à voix basse.

NÉOPTOLÈME.

C'est l'illustre Philoctète que tu vois, étranger.

LE MARCHAND.

Ne m'en demande pas davantage; hâte tes préparatifs et mets au plus tôt à la voile.

PHILOCTÈTE.

Que dit-il, mon fils? Pourquoi ces paroles mystérieuses? Voudrait-il me trahir?

NÉOPTOLÈME.

J'ignore ce qu'il me veut dire. Il faut qu'il s'explique

hautement devant toi, devant moi, devant tous ceux qui sont ici.

LE MARCHAND.

Fils d'Achille, ne me compromets pas auprès de l'armée, en me faisant dire ce que je dois taire. Ils me récompensent trop bien des services que je leur rends dans ma pauvreté.

NÉOPTOLÈME.

Moi, je suis l'ennemi des Atrides; cet homme est mon meilleur ami parce qu'il les déteste. Il faut donc, puisque tu viens à moi en ami, ne rien déguiser de ce que tu as entendu.

LE MARCHAND.

Songe à ce que tu exiges, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

J'y ai songé depuis longtemps.

LE MARCHAND.

Je te rendrai responsable de tout.

NÉOPTOLÈME.

J'y consens; parle.

LE MARCHAND.

J'obéis. C'est ce héros même que les deux rois dont je t'ai parlé, Ulysse et le fils de Tydée, poursuivent en ce moment; ils se sont engagés par serment à le ramener soit par la persuasion, soit par la force. Tous les Grecs ont entendu Ulysse s'en vanter publiquement, car il semblait, plus que l'autre, assuré du succès de l'entreprise.

NÉOPTOLÈME.

Et quelle raison a pu forcer les Atrides, après un si long temps, à se préoccuper de ce guerrier qu'ils avaient

abandonné. Quel regret leur est venu ? Ou bien est-ce la volonté des dieux qui punissent les crimes ?

LE MARCHAND.

Je te dirai tout, car sans doute tu l'ignores. Il y avait à Troie un célèbre devin, fils de Priam, et nommé Hélénus. Or, Ulysse, ce fourbe digne des noms les plus injurieux, sorti seul du camp pendant la nuit, l'a fait prisonnier et l'a amené enchaîné au milieu des Grecs, auxquels il a montré cette belle capture. Hélénus, entre autres prédictions, leur a annoncé que jamais ils ne renverseraient les murs de Troie, si, par la persuasion, ils ne parvenaient à ramener ce héros de l'île qu'il habite maintenant. Dès que le fils de Laërte eut entendu ces paroles, il a promis aux Grecs de le ramener et de le leur faire voir. Il espérait sans doute le faire venir de son plein gré, ou de force en cas de résistance, et il a répondu du succès sur sa tête. Tu sais tout, mon fils. Je te conseille donc de partir au plus tôt, toi et tous ceux qui te sont chers.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! malheureux que je suis ! Quoi ! ce misérable a juré de me ramener après m'avoir persuadé ! S'il en était ainsi, on pourrait tout aussi bien, quand je serai mort, me persuader de revenir sur terre, comme Sisyphe [1].

LE MARCHAND.

Je ne sais de quoi tu veux parler, mais je retourne à mon vaisseau. Que les dieux vous protègent !

[1] On disait que Sisyphe, avant de mourir, avait engagé sa femme à le laisser sans sépulture ; et qu'en effet, n'ayant pas reçu d'elle les honneurs de la sépulture, il s'en était plaint au dieu des enfers, et avait obtenu de Pluton la permission de revenir à la lumière pour punir sa femme de lui avoir trop bien obéi. Une fois sorti des enfers, il ne s'était pas hâté d'y retourner.

PHILOCTÈTE.

Quoi de plus étrange, mon fils, que de voir le fils de Laërte espérer m'emmener un jour par la persuasion et me présenter aux Grecs? Non, j'entendrais avec moins d'horreur l'odieuse vipère qui m'a estropié. C'est un homme capable de tout dire et de tout oser. Il viendra, je le sais. Allons, mon fils, hâtons-nous; mettons un long espace de mer entre le vaisseau d'Ulysse et le nôtre. Marchons; quand on sait se hâter à propos, on peut, après le travail, jouir du sommeil et du repos.

NÉOPTOLÈME.

Sitôt que le vent de proue aura cessé, nous partirons; car maintenant il nous est contraire.

PHILOCTÈTE.

Le vent est toujours bon, quand on fuit un malheur.

NÉOPTOLÈME.

Sans doute, mais le vent est aussi contraire pour eux.

PHILOCTÈTE.

Il n'y a pas de vent contraire pour les pirates, quand il s'agit d'exercer leur violence et leur brigandage.

NÉOPTOLÈME.

Eh bien, partons, si tu veux; prends d'abord dans ta caverne ce qui peut t'être utile ou agréable.

PHILOCTÈTE.

Il y a quelques objets dont j'ai besoin, mais ils sont en petit nombre.

NÉOPTOLÈME.

Qu'y a-t-il donc que mon vaisseau ne puisse te fournir?

PHILOCTÈTE.

Certaine plante dont je me sers pour endormir ma blessure et calmer ma douleur.

NÉOPTOLÈME.

Prends-la donc. Que désires-tu encore?

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi m'assurer si je n'ai oublié aucune de mes flèches, car je n'en voudrais laisser à personne.

NÉOPTOLÈME.

Est-ce là cet arc fameux que tu tiens en ce moment?

PHILOCTÈTE.

Oui; je n'en ai point d'autre.

NÉOPTOLÈME.

M'est-il permis de le regarder de près, de le toucher, de l'adorer comme un dieu?

PHILOCTÈTE.

Certainement, mon fils; cet arc et tout ce qui m'appartient est à ta disposition.

NÉOPTOLÈME.

Je le désire, sans doute, mais mon désir a des bornes. Si ma demande est juste, exauce-la; sinon refuse-la-moi.

PHILOCTÈTE.

Religieuses paroles! O mon fils, tu ne demandes rien que de juste, toi seul qui me rends aujourd'hui la lumière du jour, la terre de l'Œta, mon vieux père, mes amis; c'est toi qui m'as relevé de mon abattement et m'as fait triompher de mes ennemis. Oui, tu peux toucher ces flèches, les manier et me les rendre; tu peux te vanter

d'être le seul des mortels auquel sa vertu a donné le droit d'y porter la main. N'est-ce pas d'ailleurs par un service que j'ai mérité d'en devenir possesseur ?

NÉOPTOLÈME.

Je ne te porte pas envie en les voyant et en les touchant. Quiconque a reçu un bienfait et sait le reconnaître, peut devenir un ami plus précieux que tous les trésors. Entre dans ta caverne.

PHILOCTÈTE.

J'y entrerai, mais tu y viendras avec moi : la violence de mon mal me fait désirer ton secours.

LE CHOEUR.

La Renommée m'a appris, mais je ne l'ai point vu, que, pour s'être approché du lit de Jupiter, Ixion se vit attacher par le fils de Saturne à une roue qui tourne sans cesse; mais ni mes yeux, ni mes oreilles n'ont connu de mortel persécuté par un destin plus cruel que ce guerrier; lui qui, pur de tout vice et de toute fraude, juste entre tous les justes, périt si cruellement. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que, seul et n'entendant que le bruit des vagues qui se brisent contre les rochers, il ait pu supporter une vie si déplorable. Seul, se traînant avec peine, il n'avait auprès de lui personne à qui il pût faire entendre ses gémissements répétés par les échos et arrachés par la plaie qui le ronge; personne qui pût, avec des herbes adoucissantes, produites par la terre féconde, étancher le sang de sa blessure et en calmer la douleur. Il rampait çà et là, comme un enfant séparé de sa nourrice chérie, se traînant où il pouvait, dès que le mal dévorant lui laissait quelque repos. Il ne recueillait pour sa nourriture ni les présents de la terre, ni les autres ali-

ments que nous fournit notre industrie ; il n'avait pour apaiser sa faim que les oiseaux que ses flèches pouvaient atteindre. Infortuné ! depuis dix ans il n'a pas goûté de vin, et, pour calmer sa soif, il n'avait qu'une eau croupissante, trouvée à grand'peine. Mais aujourd'hui qu'il a rencontré le fils d'un héros, il va sortir plein de gloire de cet état de misère. Un navire à la course rapide le ramènera, après de longs mois écoulés, à la demeure paternelle, au séjour des nymphes Maliennes, près des rives du Sperchius, d'où le héros au bouclier d'airain, consumé des flammes sacrées d'un bûcher élevé sur l'Œta, s'est élevé rayonnant vers l'assemblée des dieux.

NÉOPTOLÈME.

Allons, avance. Mais pourquoi ce silence que rien n'explique ? Pourquoi cette stupeur ?

PHILOCTÈTE.

Ah ! Ah !

NÉOPTOLÈME.

Qu'est-ce donc ?

PHILOCTÈTE.

Ce n'est rien. Marchons, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Serait-ce un accès de ton mal ?

PHILOCTÈTE.

Non, non ; je crois au contraire qu'il se calme. Ah ! dieux !

NÉOPTOLÈME.

Pourquoi invoquer les dieux en gémissant ainsi ?

PHILOCTÈTE.

Pour qu'ils nous sauvent et nous soient propices. Ah ! ah !

NÉOPTOLÈME.

Qu'éprouves-tu donc ? Ne le diras-tu pas ? Tu gardes le silence ! Tu sembles souffrir.

PHILOCTÈTE.

Ah ! mon fils, je suis perdu, et je ne pourrai plus te cacher ma douleur. Elle vient, elle vient. Malheureux, infortuné que je suis ! Je me meurs, mon fils ; je suis dévoré, mon enfant. Hélas ! hélas ! Ah ! ah ! au nom des dieux, mon enfant, si tu as une épée à ta portée, coupe ce pied, coupe-le au plus vite. N'épargne point ma vie : hâte-toi, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Quel est donc ce mal subit qui te fait pousser ces cris et ces gémissements ?

PHILOCTÈTE.

Tu le sais, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Quoi donc ?

PHILOCTÈTE.

Tu le sais, mon enfant.

NÉOPTOLÈME.

Qu'as-tu ? Je ne le sais pas.

PHILOCTÈTE.

Comment ne le sais-tu pas ? Ah ! ah ! ha !

NÉOPTOLÈME.

Ton mal est terrible.

PHILOCTÈTE.

Oui, terrible, inexprimable. Mais aie pitié de moi.

NÉOPTOLÈME.

Que faut-il que je fasse ?

PHILOCTÈTE.

Ne t'effraie pas ; ne me trahis point. Ce mal revient par intervalles, puis disparaît, sans doute quand sa rage s'est assouvie.

NÉOPTOLÈME.

Hélas ! hélas ! infortuné que tu es ! Que de maux t'assiègent à la fois ! Veux-tu que je te prenne, que je te soutienne ?

PHILOCTÈTE.

Non, mais prends cet arc que tu me demandais tout à l'heure. Garde-le, conserve-le, jusqu'à ce qu'ait cessé l'accès dont je souffre en ce moment. Quand mes douleurs doivent finir, le sommeil me saisit. Je ne puis espérer aucun repos auparavant. Tu me laisseras dormir tranquille. Si, pendant ce temps-là, ils arrivent, au nom des dieux, je te conjure de ne point leur livrer cet arc ; ne cède ni à leurs prières, ni à leur violence, ni à leurs ruses, si tu ne veux périr toi-même et faire périr celui qui te supplie.

NÉOPTOLÈME.

Rassure-toi ; je serai prudent. Ces armes n'iront qu'entre tes mains et les miennes. Confie-les-moi sans crainte.

PHILOCTÈTE.

Les voici : prends-les, mon fils. Mais prie l'Envie de n'en point faire pour toi un sujet de douleurs, comme elles l'ont été pour moi et pour leur premier possesseur.

NÉOPTOLÈME.

Dieux immortels ! qu'il en soit ainsi ! qu'un vent doux

et favorable nous conduise rapidement au but marqué par le dieu et au terme de notre expédition.

PHILOCTÈTE.

Je crains bien, mon fils, que cette prière ne demeure sans effet; car voici, ô mon fils, qu'un sang noir coule encore du fond de ma blessure et m'annonce de nouvelles douleurs. Ah! ah! hélas! hélas! ô mon pied! Que tu vas me faire souffrir! Le mal s'avance, il approche. Malheureux que je suis! Vous voyez mon état. Ne me fuyez pas. Hélas! hélas! Odieux habitant de Céphalénie[1], puisse une pareille douleur te traverser la poitrine! Ah! ah! encore! Et vous, deux chefs de l'armée, Agamemnon, Ménélas, comment pourrais-je vous faire souffrir autant que j'ai souffert? Hélas! hélas! O mort! ô mort! toi que j'appelle chaque jour, ne peux-tu venir enfin? O mon enfant, généreux enfant, jette-moi dans le feu de Lemnos; brûle mon corps, comme autrefois je brûlai moi-même le fils de Jupiter, en échange de ces armes que tu tiens. Que dis-tu? Pourquoi ce silence? Où es-tu, mon enfant?

NÉOPTOLÈME.

Je gémis depuis longtemps sur les maux que tu endures.

PHILOCTÈTE.

Prends courage, mon fils, si ce mal vient rapidement, il s'en va de même. Mais, je t'en conjure, ne me laisse pas seul.

NÉOPTOLÈME.

Rassure-toi; nous resterons.

[1] Céphalénie était une des îles qui composaient le royaume d'Ulysse.

PHILOCTÈTE.

Est-il vrai ?

NÉOPTOLÈME.

Sois-en bien assuré.

PHILOCTÈTE.

Je ne voudrais pas, mon fils, t'engager par un serment.

NÉOPTOLÈME.

Je ne pourrais pas partir sans toi.

PHILOCTÈTE.

Donne-moi ta main pour gage de ta foi.

NÉOPTOLÈME.

La voici : je resterai.

PHILOCTÈTE.

Ici, maintenant, ici...

NÉOPTOLÈME.

Que dis-tu ?

PHILOCTÈTE.

Là-haut.....

NÉOPTOLÈME.

Quel nouvel égarement ! Pourquoi ces regards levés au ciel ?

PHILOCTÈTE.

Laisse, laisse-moi.

NÉOPTOLÈME.

Pourquoi te laisser ?

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi, te dis-je.

NÉOPTOLÈME.

Non, je ne te quitterai point.

PHILOCTÈTE.

Tu me tues, si tu me touches.

NÉOPTOLÈME

Je veux bien te laisser, si tu te calmes un peu.

PHILOCTÈTE.

O terre, reçois un mourant à qui la violence de son mal ne permet pas de se relever.

NÉOPTOLÈME.

Je crois que le sommeil ne va pas tarder à s'emparer de lui. Sa tête s'appesantit déjà. Une sueur abondante se répand sur tout son corps. Sa plaie s'ouvre et verse un sang noir. Laissons-le, mes amis, s'endormir tranquillement.

LE CHŒUR.

Sommeil qui ne connais ni les douleurs physiques, ni les souffrances de l'âme, dieu du calme et de la paix, viens souffler de notre côté ta douce haleine. Conserve sur ses yeux cette sérénité qui y est répandue. Viens, viens, toi qui guéris les maux.

Pour toi, mon fils, vois à quel parti tu t'arrêteras et ce qui nous reste à faire. Tu sais où nous en sommes. Que tardons-nous davantage ? L'occasion, qui décide de tout, apporte le succès à qui sait la saisir.

NÉOPTOLÈME.

Il n'entend plus rien... Mais je dois reconnaître que ces flèches nous sont inutiles, si nous partons sans lui. C'est à lui seul qu'en appartient la gloire ; c'est lui qu'un dieu nous ordonne d'emmener. Se vanter d'un succès inachevé et dû à un mensonge, c'est un opprobre infâme.

LE CHŒUR.

Les dieux y pourvoiront, mon fils; mais si tu me parles encore, réponds-moi doucement, doucement, car le sommeil d'un malade est léger et clairvoyant. Examine donc mûrement et en silence ce que tu dois faire. Si tu as l'intention que je suppose, tu sais ce que je veux dire, il peut en résulter des maux d'où la sagesse aura peine à nous sortir. Voici le vent, mon fils, un vent favorable. Cet homme a les yeux fermés et il est étendu sans défense dans la nuit d'un sommeil propice pour nous; il n'est plus maître d'aucun de ses membres. Il semble privé de vie. Songe à ce que l'occasion exige : quant à ce que notre pensée peut saisir, l'entreprise que n'accompagne point la crainte est toujours la meilleure.

NÉOPTOLÈME.

Tais-toi, tu déraisonnes. Il a ouvert les yeux et relève la tête.

PHILOCTÈTE.

O douce lumière qui succède au sommeil! Agréable présence de mes hôtes que je n'osais espérer! Non, mon fils, non, je ne t'aurais jamais cru assez de pitié et assez de courage pour demeurer près de moi et me rendre service. Jamais les Atrides, ces vaillants guerriers, n'ont montré tant de constance. Mais toi, mon fils, tu as le caractère aussi généreux que les héros dont tu descends; tu as considéré, comme des choses faciles à supporter, et mes cris et l'odeur infecte de ma blessure. Maintenant que mon mal semble s'apaiser et me donner quelque repos, ô mon fils, soulève-moi, redresse-moi, mon enfant, afin que, mes forces étant revenues, nous puissions nous diriger vers ton vaisseau et partir sans délai.

NÉOPTOLÈME.

Je me réjouis de te voir, contre toute espérance, délivré de tes douleurs et revenu à la vie. Car tu offrais dans cette crise tous les symptômes d'un homme qui va bientôt mourir. Lève-toi donc, ou, si tu le préfères, ces hommes te porteront; ils ne se refuseront pas à ce service, quand nous leur demanderons de te le rendre.

PHILOCTÈTE.

J'y consens, mon fils; relève-moi donc, comme tu le désires, mais ne les charge point de ce soin, de peur que l'odeur infecte de ma blessure ne les incommode avant qu'il soit nécessaire. Il sera déjà assez pénible pour eux de demeurer avec moi sur le vaisseau.

NÉOPTOLÈME.

Soit, mais lève-toi et appuie-toi contre moi pour que je puisse te soutenir.

PHILOCTÈTE.

Ne crains rien; j'ai l'habitude de me relever.

NÉOPTOLÈME.

Hélas! que dois-je faire à présent?

PHILOCTÈTE.

Qu'y a-t-il, mon fils? Quelle parole vient de t'échapper?

NÉOPTOLÈME.

Je ne sais quel tour donner à l'aveu difficile qu'il me reste à faire.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi cet embarras? Ne parle pas ainsi, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

J'en suis venu à ce point qu'il ne m'est plus possible de me taire.

PHILOCTÈTE.

Serait-ce la gêne de mon mal qui te dissuaderait de me prendre comme passager.

NÉOPTOLÈME.

Tout est gêne pour celui qui, démentant son caractère, fait des actions indignes de lui.

PHILOCTÈTE.

Ce n'est pas démentir ta naissance que de secourir un homme de bien.

NÉOPTOLÈME.

Je serai déshonoré : voilà ce qui depuis longtemps m'afflige.

PHILOCTÈTE.

Ce ne sera certes pas pour ta conduite; pour tes discours, je le crains.

NÉOPTOLÈME.

O Jupiter, que faire? Faut-il deux fois tomber dans le crime, en cachant ce que je ne dois pas taire et en faisant un indigne mensonge?

PHILOCTÈTE.

Cet homme, si je ne me trompe, me paraît disposé à me trahir et à s'embarquer sans moi.

NÉOPTOLÈME.

Je ne t'abandonnerai pas, mais je crains de t'affliger en t'emmenant, et voilà ce qui depuis longtemps me chagrine.

PHILOCTÈTE.

Que dis-tu, mon fils? Je ne comprends pas.

NÉOPTOLÈME.

Je ne cacherai rien; il faut que tu viennes à Troie, auprès des Grecs et au camp des Atrides.

PHILOCTÈTE.

Hélas! qu'as-tu dit?

NÉOPTOLÈME.

Ne t'afflige pas, avant de m'entendre.

PHILOCTÈTE.

Que puis-je apprendre? Que te proposes-tu de faire de moi?

NÉOPTOLÈME.

D'abord te guérir, puis aller avec toi renverser les murs de Troie.

PHILOCTÈTE.

Et c'est là vraiment ce que tu penses faire?

NÉOPTOLÈME.

Il le faut absolument; écoute-moi sans t'irriter.

PHILOCTÈTE.

Malheureux! je suis perdu, je suis trahi! Étranger, qu'as-tu fait? Rends-moi mes flèches au plus vite.

NÉOPTOLÈME.

Je ne le puis; le devoir et l'intérêt me forcent d'obéir à mes chefs.

PHILOCTÈTE.

O le plus cruel, le plus perfide des hommes! ô le plus lâche artisan de la trahison la plus exécrable! Comme tu m'as traité, comme tu m'as trompé! Et tu ne rougis pas, misérable, de regarder celui qui s'est jeté à tes pieds en suppliant! Tu m'as arraché la vie en m'enlevant mes

armes. Rends-les-moi, je t'en prie; rends-les-moi, je t'en conjure, mon enfant. Au nom des dieux, ne m'enlève point la vie. Malheureux que je suis! Hélas! il ne répond rien; il m'annonce par ses regards qu'il ne me les rendra point. O rivages! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui je puisse m'adresser; c'est à vous, qui êtes accoutumés à mes gémissements, que je veux me plaindre de la perfidie du fils d'Achille. Il m'avait juré de me ramener dans ma patrie, et il m'emmène à Troie. Après m'avoir donné sa main pour gage de sa parole, il a reçu de moi les flèches sacrées d'Hercule, du fils de Jupiter, et il les garde! Il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi. Il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force!... mais encore à présent ce n'est que par surprise. Malheureux! je suis trahi. Que ferai-je? Rends, mon fils; reprends ton caractère. Que dis-tu?... Tu ne dis rien. Infortuné! c'en est fait de moi. O rocher sauvage! je reviens à toi sans armes, sans nourriture. Je mourrai seul dans cet antre; n'ayant plus mon arc pour tuer les oiseaux ou les bêtes, les bêtes me dévoreront; moi qui les chassais, je deviendrai leur proie; mon sang paiera leur sang, malheureux! voilà donc ce que je devrai à ce jeune homme qui me paraissait incapable d'une mauvaise action. Ah! j'hésite à te maudire, avant de savoir si tu persistes dans ta perfidie; s'il en est ainsi, puisses-tu périr misérablement!

LE CHŒUR.

Que ferons-nous, ô roi? A toi de décider si nous devons mettre à la voile ou nous rendre à ses vœux.

NÉOPTOLÈME.

Une compassion profonde pour cet homme s'est emparée de moi, et depuis longtemps déjà.

PHILOCTÈTE.

Au nom des dieux, mon fils, aie pitié de moi; ne te déshonore pas aux yeux des hommes, en me dérobant ainsi mes armes.

NÉOPTOLÈME.

Hélas! que faire? Plût aux dieux que je n'eusse jamais quitté Scyros, tant je suis accablé par tout ce qui arrive.

PHILOCTÈTE.

Tu n'es pas méchant, toi, mais ce sont les conseils des méchants qui t'ont poussé au crime. Donne à d'autres ce qu'il convient que tu leur donnes, mais avant tout rends-moi mes armes, et ensuite pars, si tu veux.

NÉOPTOLÈME.

Amis, que ferons-nous?

ULYSSE.

O le plus méchant des hommes, que fais-tu? Ne vas-tu pas me remettre ces armes?

PHILOCTÈTE.

O ciel! quel est cet homme? N'est-ce pas Ulysse que j'entends?

ULYSSE.

Oui, Ulysse, sache-le bien; c'est bien moi que tu vois.

PHILOCTÈTE.

Hélas! je suis vendu, je suis perdu. Ah! c'est lui qui m'a surpris, qui m'a ravi mes armes.

ULYSSE.

Oui, c'est moi, sois-en persuadé, ce n'est pas un autre; je l'avoue.

PHILOCTÈTE.

Redonne-moi mes flèches, mon enfant; rends-les-moi.

ULYSSE.

Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas; il faut que tu viennes avec elles, ou bien ceux-ci t'entraîneront malgré toi.

PHILOCTÈTE.

Qui, moi? O le plus scélérat, le plus audacieux des hommes! Ils m'entraîneront malgré moi?

ULYSSE.

Oui, si tu ne nous suis pas volontairement.

PHILOCTÈTE.

O terre de Lemnos! feux puissants de Vulcain, souffrirez-vous que cet homme m'emmène de force?

ULYSSE.

Jupiter, sache-le bien, Jupiter, souverain de cette contrée, le veut ainsi; je lui obéis.

PHILOCTÈTE.

Scélérat, qu'oses-tu dire? En alléguant ainsi les dieux, tu en fais des menteurs.

ULYSSE.

Non, je les rends véridiques. Il faut marcher.

PHILOCTÈTE.

Cela ne sera point.

ULYSSE.

Cela sera. Tu dois m'obéir.

PHILOCTÈTE.

Malheureux que je suis ! Mon père m'a donc mis au monde pour que je vive dans la condition d'esclave, et non comme un homme libre ?

ULYSSE.

Non pas; il t'a fait l'égal des héros avec lesquels tu dois prendre Troie et renverser ses remparts.

PHILOCTÈTE.

Jamais ! dussé-je souffrir mille maux, tant que ce sol m'appartiendra.

ULYSSE.

Que feras-tu donc ?

PHILOCTÈTE.

Je me briserai la tête en me jetant du haut de ce rocher.

ULYSSE.

Saisissez-vous de lui. Qu'il ne puisse accomplir son dessein !

PHILOCTÈTE.

O mes mains, faut-il que vous soyez privées de cet arc si cher et captives d'un tel homme ! O toi, qui n'eus jamais dans l'esprit rien de sain, rien de généreux, avec quel artifice tu es venu me tromper et me surprendre, en te cachant derrière ce jeune homme que je ne connaissais point et dont le cœur, digne du mien, n'a rien de commun avec toi ! il n'a su qu'exécuter ce qu'on lui commandait, et maintenant, on le voit, il est affligé et de sa faute et de mes maux. C'est toi, dont l'âme perverse n'agit que dans les ténèbres; c'est toi qui, contre sa nature et contre son gré, lui as enseigné la perfidie. Et maintenant, malheureux que je suis, tu m'as enchaîné pour me faire quitter ce rivage où tu m'as jeté jadis sans

amis, sans ressources, sans patrie, mort parmi les vivants. Ah! puisses-tu périr! Combien de fois j'en ai formé le vœu! mais les dieux ne m'accordent aucune faveur. Tu vis heureux, et moi, je vis aussi; mais c'est là justement ce qui fait mon tourment, parce que je vis en compagnie de maux nombreux, en butte à ta risée et à celle des Atrides, dont tu sers la passion. Cependant, il a fallu la ruse et la contrainte pour te faire naviguer avec eux, tandis que moi, malheureux, qui étais venu volontairement avec sept vaisseaux, ils m'ont indignement abandonné ici; c'est toi du moins qui les en accuses, tandis qu'eux-mêmes t'imputent ce crime. Et maintenant, pourquoi m'entraînez-vous? Où me conduisez-vous? Je ne suis plus rien et, depuis longtemps, j'ai péri par vous. Ai-je cessé, monstre haï des dieux, d'être, à tes yeux, boiteux et affligé d'une affreuse maladie? Comment pourrez-vous vous flatter, si je navigue avec vous, d'accomplir les cérémonies sacrées? Comment ferez-vous vos libations? Car c'est le prétexte que tu as invoqué pour m'abandonner. Ah! puissiez-vous périr misérablement! et vous périrez pour tout le mal que vous m'avez fait, si les dieux ont souci de la justice. Or, ils en ont souci, je le sais; car jamais vous n'auriez fait ce voyage pour venir chercher un malheureux, si les dieux ne vous y avaient poussés en vous inspirant le regret de ma personne. O terre de ma patrie! dieux qui voyez tout, ah! punissez-les enfin, punissez-les tous, si vous avez quelque compassion pour moi. Certes, ma vie est bien misérable, et pourtant que je les voie périr, et je me croirai guéri.

LE CHŒUR.

Ulysse, cet étranger est terrible, et terrible aussi son langage; il ne cède pas au malheur.

ULYSSE.

J'aurais bien des choses à lui répondre, si j'en avais le loisir; mais maintenant je n'ai qu'un mot à dire. Faut-il des hommes rusés, j'en sais un; a-t-on besoin d'hommes justes et bons, on n'en trouvera aucun plus religieux que moi. Mon caractère me pousse à remporter partout la victoire, excepté sur toi, Philoctète; je consens donc à te céder. Rendez-lui la liberté et ne le touchez plus. Laissez-le demeurer ici. Tu ne nous es plus nécessaire, puisque nous avons ces armes; avec nous est Teucer qui sait s'en servir, et moi-même, je ne me crois pas inférieur à toi, soit pour manier l'arc, soit pour diriger les flèches. Quel besoin a-t-on de toi? Adieu, demeure à Lemnos. Nous partons, et peut-être ces armes, qui t'avaient été données pour t'honorer, me vaudront-elles une gloire qui t'était destinée.

PHILOCTÈTE.

Hélas! infortuné, que faire? Ainsi tu paraîtrais devant les Grecs paré de mes armes?

ULYSSE.

Cesse de me parler; je m'en vais.

PHILOCTÈTE.

O fils d'Achille, n'entendrai-je plus ta voix et me quitteras-tu ainsi?

ULYSSE *(à Néoptolème)*.

Suis-moi sans détourner les yeux; tu es compatissant et tu pourrais nuire à notre fortune.

PHILOCTÈTE *(au chœur)*.

Quoi donc, étrangers, m'abandonnerez-vous dans ma solitude, sans avoir pitié de moi?

LE CHOEUR.

Ce jeune homme est le maître de notre vaisseau : tout ce qu'il peut te dire, nous te le disons aussi.

NÉOPTOLÈME.

Ulysse me dira sans doute que mon naturel est trop compatissant; n'importe, demeurez, si Philoctète le désire, jusqu'à ce que les matelots aient fait les apprêts du départ et que nous ayons adressé nos prières aux dieux. Peut-être, pendant ce temps, prendra-t-il des sentiments meilleurs. Nous allons au rivage, Ulysse et moi; accourez-y promptement, au premier appel.

PHILOCTÈTE.

Profonde cavité de cette roche, ô mon unique asile contre les chaleurs de l'été et contre les frimas, je ne devais donc pas, comme il paraît maintenant, te quitter jamais! Malheureux! Tu seras aussi témoin de ma mort. Hélas! hélas! ô caverne que j'ai tant de fois remplie de mes gémissements, comment pourvoirai-je désormais à ma nourriture de chaque jour? Où trouverai-je une ressource qui me permette de soutenir ma vie? Plût au ciel que les Harpyes vinssent avec un vent rapide m'enlever au plus haut des airs! Je n'ai plus la moindre force.

LE CHOEUR.

C'est toi, infortuné, c'est toi qui as choisi ton destin, et tu n'es pas frappé par un être plus grand que toi. Quand tu pouvais choisir un sort plus favorable, tu as préféré le plus cruel.

PHILOCTÈTE.

Malheureux, malheureux que je suis, accablé par mes douleurs. Je vais donc, désormais séparé des humains,

périr en ce lieu, hélas ! hélas ! sans pouvoir me procurer aucune nourriture, sans que mes mains nerveuses puissent lancer des flèches contre les oiseaux. Les paroles obscures et trompeuses d'un perfide m'ont séduit. Puissé-je voir l'auteur de cette trame souffrir les mêmes maux aussi longtemps que moi !

LE CHŒUR.

C'est la volonté des dieux, non la ruse des hommes, qui a tout conduit. Réserve donc pour d'autres ces malédictions sinistres. Pour nous, nous n'avons pas d'autre désir que de te voir ne pas rejeter cette amitié.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! hélas ! assis sur le rivage blanchi par l'écume des flots, sans doute il se rit de moi, en brandissant cet arc qui me nourrissait et que personne n'avait jamais porté. Arc chéri, ô toi qu'on a ravi de mes mains, tu dois voir avec pitié (si tu peux avoir quelque sentiment), le malheureux héritier d'Hercule privé désormais de tes services; te voilà passé au pouvoir d'un homme perfide, d'un être odieux, abhorré, d'un Ulysse qui ne cesse d'ajouter des infamies à tous les maux qu'il a déjà tramés contre moi.

LE CHŒUR.

Il est d'un homme généreux de ne dire que ce qui est juste, et, quand il l'a dit, de ne pas se laisser emporter par les mouvements de l'envie. Celui-ci, seul entre tous les Grecs, Ulysse, a obéi aux ordres de l'armée, pour le salut commun de ses amis.

PHILOCTÈTE.

Oiseaux de proie, et vous, monstres des bois, qui vous cachez dans les montagnes de cette île, ne craignez plus

de m'approcher pour prendre aussitôt la fuite. Malheureux ! je n'ai plus dans les mains ces flèches qui faisaient autrefois ma force. Ce lieu ne vous est plus défendu, et vous n'avez plus à le redouter. Approchez : vous pouvez venir, par représailles, vous rassasier de mes membres livides. Je vais bientôt mourir. Comment pourrais-je soutenir ma vie ? Quel mortel, privé des productions de la terre, se contenterait, pour nourriture, du seul souffle des vents ?

LE CHOEUR.

Au nom des dieux, si tu as quelques égards pour l'hôte qui est venu vers toi avec tant de bienveillance, approche-toi de lui. Sache, sache bien que tu peux encore mettre un terme à tes maux. Il est déplorable de nourrir une plaie toujours renaissante et rendue intolérable par les souffrances qui l'accompagnent.

PHILOCTÈTE.

C'est rappeler éternellement mes éternelles peines, ô toi, le plus bienveillant de tous ceux qui sont venus ici. Pourquoi vouloir me tuer ? Que m'as-tu fait ?

LE CHOEUR.

Que m'as-tu dit ?

PHILOCTÈTE.

C'est me tuer que de chercher à m'emmener à cet affreux rivage de Troie.

LE CHOEUR.

C'est pourtant le parti que je crois le meilleur.

PHILOCTÈTE.

Laissez-moi ici.

LE CHOEUR.

Il m'est agréable de t'obéir en cela, et je me confor-

merai volontiers à ton invitation. Partons, allons prendre chacun notre place sur le vaisseau.

PHILOCTÈTE.

Au nom de Jupiter, dieu des suppliants, ne t'en va pas, je t'en prie.

LE CHOEUR.

Calme tes transports.

PHILOCTÈTE.

Étrangers, restez, au nom des dieux.

LE CHOEUR.

Pourquoi ces cris?

PHILOCTÈTE.

Ah! ah! destin cruel! Je suis perdu, malheureux que je suis. Oh! mon pied, mon pied, comment pourrai-je te supporter désormais? O étrangers, revenez auprès de moi.

LE CHOEUR.

Pouquoi faire? Est-ce pour que tu nous dises, comme auparavant, de nous en aller?

PHILOCTÈTE.

Il faut pardonner cet égarement à celui qui est en proie à d'atroces douleurs.

LE CHOEUR.

Infortuné, viens donc avec nous, comme nous t'y engageons.

PHILOCTÈTE.

Jamais, jamais; ma résolution est inébranlable. Non, dût Jupiter m'écraser de sa foudre! Périsse Ilion, avec tous ceux qui l'assiègent, périssent les cruels qui ont osé me rejeter à cause de ma blessure! Seulement, étrangers, je vous demande une grâce.

LE CHŒUR.

Que veux-tu dire?

PHILOCTÈTE.

Une épée, si vous en avez une, une hache, un trait, faites-moi passer une arme.

LE CHŒUR.

Et qu'en prétends-tu faire?

PHILOCTÈTE.

M'en couper la tête, la séparer entièrement du tronc. Je n'aspire qu'à la mort.

LE CHŒUR.

Pourquoi?

PHILOCTÈTE.

Pour rejoindre mon père.

LE CHŒUR.

En quel lieu de la terre?

PHILOCTÈTE.

Aux enfers, car il ne vit plus. O ma ville, ma ville natale, je ne te verrai plus, moi, malheureux, qui ai abandonné les bords sacrés du Sperchius pour secourir les Grecs que j'abhorre; je me meurs. *(Il rentre dans sa grotte.)*

LE CHŒUR.

Il y a longtemps que je serais parti pour retourner vers mon vaisseau, si je ne voyais Ulysse et le fils d'Achille qui s'approchent de nous.

ULYSSE.

Ne me diras-tu pas pourquoi tu reviens si promptement sur tes pas?

NÉOPTOLÈME.

Pour réparer la faute que j'ai commise.

ULYSSE.

Tu dis là une parole étrange. Quelle est cette faute?

NÉOPTOLÈME.

Quand pour te complaire à toi et à toute l'armée.....

ULYSSE.

Qu'as-tu fait qui soit indigne de toi?

NÉOPTOLÈME.

J'ai par des mensonges et un honteux stratagème trompé un héros.

ULYSSE.

Qui? ô ciel, que médites-tu de nouveau?

NÉOPTOLÈME.

Rien. Je veux au fils de Pœas.....

ULYSSE.

Que prétends-tu faire? Je suis effrayé.

NÉOPTOLÈME.

Au héros qui m'a remis cet arc, à mon tour.....

ULYSSE.

O Jupiter! que vas-tu dire? Tu ne songes pas à le lui rendre, je pense.

NÉOPTOLÈME.

Je ne l'ai pris que par une honteuse injustice.

ULYSSE.

Au nom des dieux, est-ce pour m'offenser que tu parles ainsi?

NÉOPTOLÈME.

Oui, si la vérité est pour toi une offense.

ULYSSE.

Que dis-tu, fils d'Achille? Quelle parole as-tu prononcée?

NÉOPTOLÈME.

Veux-tu me la faire répéter deux et trois fois?

ULYSSE.

J'aurais voulu ne pas l'entendre une seule.

NÉOPTOLÈME.

Sache bien que j'ai dit mon dernier mot.

ULYSSE.

Il y a quelqu'un, oui, quelqu'un qui pourrait arrêter tes projets.

NÉOPTOLÈME.

Que dis-tu? et qui pourrait les arrêter?

ULYSSE.

Tous les Grecs et moi avec eux.

NÉOPTOLÈME.

Pour un homme habile, ton langage n'est guère habile.

ULYSSE.

Et toi, tu n'es habile ni dans tes discours, ni dans tes actions.

NÉOPTOLÈME.

Mais si je suis juste, cela vaut mieux que d'être habile.

ULYSSE.

Et quelle justice y a-t-il à rendre ce que tu as pris par mes conseils?

NÉOPTOLÈME.

J'ai commis une faute honteuse, et je veux la réparer.

ULYSSE.

Ne crains-tu pas l'armée des Grecs, en agissant ainsi?

NÉOPTOLÈME.

Comme j'ai pour moi la justice, je ne ressens pas la crainte que tu essayes de m'inspirer.

. . . . . [1]

Ton bras même ne me persuade pas de faire ce que tu dis.

ULYSSE.

Ce n'est plus aux Troyens, c'est à toi que nous aurons affaire.

NÉOPTOLÈME.

Soit : je le veux bien.

ULYSSE.

Tu vois ma main sur la garde de mon épée.

NÉOPTOLÈME.

Et la mienne de même; elle ne se fera pas attendre.

ULYSSE.

Poursuis donc; j'y consens; mais j'irai tout raconter à l'armée, et elle te punira.

NÉOPTOLÈME.

Te voilà devenu raisonnable, et si tu as toujours cette prudence, il est à croire que tu ne t'exposeras guère.

Pour toi, fils de Pœas, Philoctète, c'est toi que j'appelle; sors et quitte le rocher qui te sert de demeure.

PHILOCTÈTE.

Quelle est cette voix, quels sont ces cris que j'entends

[1] Il y a ici une lacune dans les manuscrits.

près de mon antre ? Étrangers, pourquoi m'appelez-vous? Que voulez-vous de moi ? Hélas ! ce ne peut être qu'une chose funeste. Venez-vous à mes douleurs présentes ajouter de nouvelles douleurs ?

NÉOPTOLÈME.

Rassure-toi et daigne m'écouter.

PHILOCTÈTE.

J'ai bien peur. Déjà je me suis laissé prendre par tes belles paroles, et j'en ai été cruellement puni.

NÉOPTOLÈME.

Ne peut-on se repentir ?

PHILOCTÈTE.

Tel était ton langage quand tu m'as dérobé mes armes; tu te posais en ami, et tu n'étais qu'un perfide.

NÉOPTOLÈME.

Tout est changé. Je veux seulement apprendre de toi ce que tu préfères : t'obstiner à rester ici ou partir avec nous.

PHILOCTÈTE.

Arrête, n'en dis pas davantage. Tous tes discours seraient inutiles.

NÉOPTOLÈME.

Telle est donc ta ferme volonté ?

PHILOCTÈTE.

Plus ferme encore que je ne saurais dire.

NÉOPTOLÈME.

J'aurais voulu te persuader par mes paroles, mais si ce que je dis t'importune, je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu fais bien, car tu parlerais en vain. Non, jamais tu

ne parviendras à gagner mon cœur, toi qui m'as trompé. Fils indigne du plus généreux père, tu m'as, par ta ruse, dépouillé des armes qui me faisaient vivre, et tu viens me donner des conseils. Ah ! périssent les Atrides avant tous les autres, puis le fils de Laërte, et toi après eux !

NÉOPTOLÈME.

Cesse tes imprécations et reçois tes armes de ma main.

PHILOCTÈTE.

Que dis-tu ? Serait-ce un nouveau piège ?

NÉOPTOLÈME.

Non, j'en prends à témoin la majesté sacrée de Jupiter.

PHILOCTÈTE.

O douces paroles, si je puis les croire sincères !

NÉOPTOLÈME.

Tu peux t'en convaincre. Étends la main et prends tes armes.

ULYSSE *survenant.*

Et moi, je m'y oppose, que les dieux le sachent, au nom des Atrides et de toute l'armée.

PHILOCTÈTE.

O mon fils, quelle est cette voix ? n'est-ce pas Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

Oui, tu l'as dit ; tu me vois près de toi, et je vais t'emmener à Troie malgré toi, que le fils d'Achille y consente ou non.

PHILOCTÈTE.

Ce ne sera pas impunément, si cette flèche frappe au bu

NÉOPTOLÈME.

Arrête ; au nom des dieux, ne la lance pas.

PHILOCTÈTE.

Au nom de ces dieux, lâche ma main, mon cher fils.

NÉOPTOLÈME.

Je n'en ferai rien.

PHILOCTÈTE.

Ah ! pourquoi m'empêcher de tuer de mes flèches le plus cruel de mes ennemis ?

NÉOPTOLÈME.

Ce serait une honte et pour toi et pour moi.

PHILOCTÈTE.

Mais connais donc enfin ces chefs de l'armée grecque, ces hérauts du mensonge, lâches au combat, braves seulement en paroles.

NÉOPTOLÈME.

Soit ; tu as maintenant ton arc ; tu n'as plus lieu de t'irriter contre moi, ni de m'accuser.

PHILOCTÈTE.

Je l'avoue, mon fils. Tu as bien montré de quel sang tu es sorti. Tu n'es pas le fils d'un Sisyphe, mais d'Achille, si justement célèbre parmi les vivants et parmi les morts.

NÉOPTOLÈME.

Il est doux pour moi de t'entendre louer à la fois et mon père et moi. Écoute cependant ce que je désire obtenir de toi. Les hommes doivent supporter avec courage les maux que les dieux leur envoient ; mais ceux qui, comme toi, se créent des maux volontaires, ceux-là ne méritent ni pitié, ni miséricorde. Dans ton humeur sauvage, tu refuses tout conseil ; et si quelqu'un, par bienveillance, veut te donner un avis, tu le prends en haine

et le traites d'ennemi mortel. Je n'en parlerai pas moins, en invoquant Jupiter qui préside aux serments; apprends ce que je veux dire et grave-le au fond de ton cœur. La blessure dont tu souffres t'a été infligée par les dieux, parce que tu t'étais approché du serpent, gardien caché du temple de Chrysa. Sache que, tant que le soleil se lèvera de ce côté et se couchera de cet autre, tu ne seras jamais guéri, si tu ne veux pas te rendre volontairement aux champs troyens. Là tu trouveras les fils d'Esculape, qui sont dans notre armée; ils te délivreront de tes maux, et, avec ces armes et moi, tu renverseras les murs de Pergame. Comment suis-je informé de ces décrets du sort, je vais te le dire. C'est un Troyen, fait prisonnier par nous, le célèbre devin Hélénus, qui nous a révélé cet avenir. Il a même ajouté que cet été même Troie devait succomber, et il a consenti à périr si ses oracles étaient faux. Puisqu'il en est ainsi, cède à nos désirs. Quel avantage pour toi, après avoir été déclaré le premier des Grecs, d'être guéri par des mains habiles et d'obtenir la gloire d'avoir renversé cette Troie qui a fait couler tant de larmes!

PHILOCTÈTE.

Vie odieuse, pourquoi faut-il que je voie encore la lumière et que je ne sois pas encore descendu chez les morts? Hélas! que faire? Comment résister aux paroles de cet homme qui me donne des conseils si bienveillants? Vais-je céder? Alors, comment, infortuné! oserais-je, après cette faiblesse, paraître au jour? A qui pourrais-je adresser la parole? Comment, astres lumineux, qui voyez tout autour de moi, comment supporteriez-vous de me voir avec ces Atrides qui m'ont perdu et avec l'odieux fils de Laërte? Ce ne sont plus les outrages passés qui me

tourmentent, mais tous ceux que j'aurais à souffrir encore, comme je ne le prévois que trop. Un cœur, que la nature a instruit au crime, produit sans cesse de nouveaux forfaits. Mais toi-même, tu m'étonnes : tu ne devrais jamais retourner à Troie : tandis que ton rôle serait de m'empêcher de revenir auprès de ces misérables qui t'ont outragé en te volant les armes de ton père, tu vas devenir leur compagnon, et tu veux que je te suive ! N'en fais rien, mon cher enfant : fidèle à tes serments, ramène-moi dans ma patrie; et toi-même, demeurant à Scyros, laisse ces méchants périr comme ils le méritent. Par cette conduite, tu mériteras ma reconnaissance et celle d'Achille; en refusant ton aide à ces misérables, tu n'encourras pas la honte de leur ressembler.

NÉOPTOLÈME.

Tu parles bien. Pourtant je voudrais te voir, cédant aux dieux et à mes conseils, quitter cette île avec un ami.

PHILOCTÈTE.

Quoi ! avec ce pied malade, j'irais aux champs de Troie et vers l'odieux fils d'Atrée !

NÉOPTOLÈME.

Tu irais vers ceux qui feraient cesser la douleur de ton pied et qui te guériraient.

PHILOCTÈTE.

Quel étrange conseil ! Que me proposes-tu ?

NÉOPTOLÈME.

Ce que je crois avantageux pour toi et pour moi.

PHILOCTÈTE.

Et en parlant ainsi, tu ne rougis pas à la face des dieux ?

NÉOPTOLÈME.

Pourquoi rougir d'une conduite qui procure un avantage ?

PHILOCTÈTE.

Pour qui l'avantage ? pour les Atrides ou pour moi ?

NÉOPTOLÈME.

Je suis ton ami et te parle comme un ami.

PHILOCTÈTE.

Comment ? toi qui veux me livrer à mes ennemis !

NÉOPTOLÈME.

O mon cher, apprends à être moins fier dans le malheur.

PHILOCTÈTE.

Tu me perdras, je le vois trop bien à tes discours.

NÉOPTOLÈME.

Ce n'est pas moi qui te perds ; c'est toi qui ne veux pas me comprendre.

PHILOCTÈTE.

Les Atrides m'ont banni : voilà ce que je sais.

NÉOPTOLÈME.

Mais ceux qui t'ont banni veulent te sauver aujourd'hui.

PHILOCTÈTE.

Jamais volontairement je ne retournerai à Troie.

NÉOPTOLÈME.

Que nous reste-t-il donc à faire, si aucune de mes paroles ne peut te fléchir ? Il m'est plus aisé de me taire et de te laisser vivre comme tu vis, sans espoir d'aucun secours.

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi souffrir les maux que je dois souffrir. Mais

la promesse que tu m'as faite, ta main dans la mienne, de me ramener chez moi, tiens-la, mon fils. Ne tarde pas davantage et ne me parle plus de Troie. Elle m'a déjà coûté assez de larmes.

NÉOPTOLÈME.

Marchons, si tu le veux.

PHILOCTETE.

Oh ! parole généreuse !

NÉOPTOLÈME.

Avance en t'appuyant sur moi.

PHILOCTÈTE.

Autant que mes forces me le permettront.

NÉOPTOLÈME.

Comment échapperai-je aux reproches des Grecs ?

PHILOCTÈTE.

Cesse de t'en inquiéter.

NÉOPTOLÈME.

Et s'ils ravagent mon pays ?

PHILOCTÈTE.

J'y serai.

NÉOPTOLÈME.

Et quel service pourras-tu me rendre ?

PHILOCTÈTE.

Avec les flèches d'Hercule.....

NÉOPTOLÈME.

Que dis-tu ?

PHILOCTÈTE.

Je les repousserai de tes frontières.

NÉOPTOLÈME.

Suis-moi donc, après avoir baisé cette terre.

HERCULE.

Ne pars pas, fils de Pœas, avant de m'avoir entendu C'est Hercule que tu vois, c'est lui dont la voix frappe tes oreilles. C'est pour toi que, quittant les demeures célestes, je viens ici afin de t'annoncer la volonté de Jupiter et te faire suivre un autre chemin; écoute donc mes paroles. Et, d'abord, je te rappellerai mes malheurs, par quels travaux, par quelles épreuves j'ai acquis cette gloire immortelle dont tu me vois jouir. Sache que tes destins sont les mêmes, et que tu acquerras une illustre renommée par les maux que tu as soufferts. Quand tu seras arrivé avec ce héros sous les murs de Troie, d'abord tu y trouveras la guérison de ta blessure; puis ta valeur te fera regarder comme le premier des Grecs; tu perceras de mes flèches ce Pâris, auteur de tant de maux; après avoir renversé Troie, tu recevras de l'armée, pour prix de ta valeur, de glorieuses dépouilles que tu enverras à Pœas, ton père, sur l'Œta qui te vit naître. Quant à ta part du butin, tu la déposeras sur mon tombeau, en souvenir de la victoire due à mes flèches. Et toi, fils d'Achille, écoute aussi mes paroles. Tu ne peux vaincre sans Philoctète, de même que Philoctète ne peut vaincre sans toi; soyez comme deux lions nourris ensemble, et servez-vous de défenseurs l'un à l'autre. J'enverrai Esculape à Ilion, pour qu'il te guérisse de tes maux. Car les destins ont, pour la seconde fois, réservé à mes flèches la chute de Troie. Souvenez-vous, lorsque vous ravagerez cette terre, de la piété qu'on doit aux dieux, car, aux yeux de Jupiter, c'est la première de toutes les vertus : elle suit les

mortels dans la tombe; vivant ou mort, c'est un bien qu'on ne se voit jamais ravir.

PHILOCTÈTE.

O voix si longtemps désirée! Toi qui, après tant d'années, te montres encore à mes yeux, je t'obéirai.

NÉOPTOLÈME.

Moi aussi, j'ai le même sentiment.

HERCULE.

Ne différez donc plus; l'occasion vous est favorable, et le vent souffle à la poupe de votre navire.

PHILOCTÈTE.

Allons; je veux, en partant, saluer cette terre. Adieu, rocher qui me servis d'asile; nymphes, habitantes de ces prés humides, et vous, vagues bruyantes, qui vous brisiez contre les falaises, et dont l'écume, poussée par les vents du midi, pénétrait jusque dans mon antre et venait mouiller ma tête; et toi, montagne consacrée à Mercure, qui as retenti si souvent de mes gémissements, adieu. Adieu, fontaines et source Lycienne, nous vous quittons aujourd'hui, après avoir cru ne vous quitter jamais. Adieu, terre de Lemnos, que la mer baigne de tous côtés, permets qu'une heureuse navigation me conduise aux lieux où m'appellent une puissante destinée, la volonté de mes amis et le dieu tout-puissant qui a réglé ces événements.

LE CHOEUR.

Partons tous ensemble, en priant les nymphes de la mer de nous assurer un heureux retour.

FIN DU THÉATRE DE SOPHOCLE

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR SOPHOCLE. v

AJAX 1

ELECTRE 55

ŒDIPE ROI. 117

ŒDIPE A COLONE. 183

ANTIGONE. 261

LES TRACHINIENNES. 313

PHILOCTÈTE. 363

mortels dans la tombe; vivant ou mort, c'est un bien qu'on ne se voit jamais ravir.

PHILOCTÈTE.

O voix si longtemps désirée! Toi qui, après tant d'années, te montres encore à mes yeux, je t'obéirai.

NÉOPTOLÈME.

Moi aussi, j'ai le même sentiment.

HERCULE.

Ne différez donc plus; l'occasion vous est favorable, et le vent souffle à la poupe de votre navire.

PHILOCTÈTE.

Allons; je veux, en partant, saluer cette terre. Adieu, rocher qui me servis d'asile; nymphes, habitantes de ces prés humides, et vous, vagues bruyantes, qui vous brisiez contre les falaises, et dont l'écume, poussée par les vents du midi, pénétrait jusque dans mon antre et venait mouiller ma tête; et toi, montagne consacrée à Mercure, qui as retenti si souvent de mes gémissements, adieu. Adieu, fontaines et source Lycienne, nous vous quittons aujourd'hui, après avoir cru ne vous quitter jamais. Adieu, terre de Lemnos, que la mer baigne de tous côtés, permets qu'une heureuse navigation me conduise aux lieux où m'appellent une puissante destinée, la volonté de mes amis et le dieu tout-puissant qui a réglé ces événements.

LE CHŒUR.

Partons tous ensemble, en priant les nymphes de la mer de nous assurer un heureux retour.

FIN DU THÉATRE DE SOPHOCLE

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR SOPHOCLE. v

AJAX 1

ELECTRE 55

ŒDIPE ROI. 117

ŒDIPE A COLONE. 183

ANTIGONE. 261

LES TRACHINIENNES. 313

PHILOCTÈTE. 363

PARIS. — IMP. E. DESFOSSÉS, 13, QUAI VOLTAIRE. — 62149-3.14









